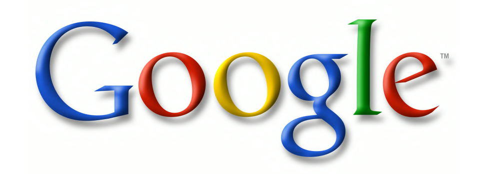
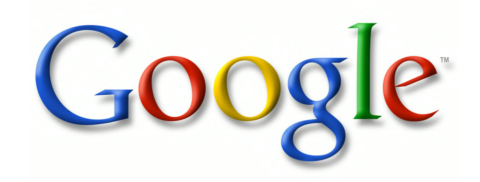
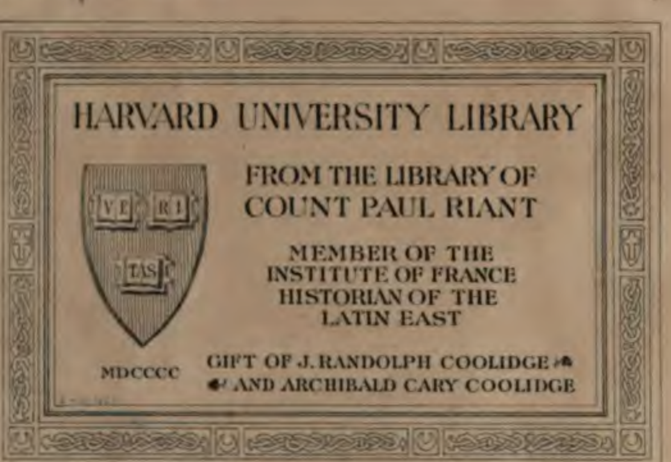



Google




Bibliothèque
de Mr. le comte Riant


HARVARD UNIVERSITY LIBRARY
VE RI TAS
FROM THE LIBRARY OF
COUNT PAUL RIANT
MEMBER OF THE
INSTITUTE OF FRANCE
HISTORIAN OF THE
LATIN EAST
MDCCCC
GIFT OF J. RANDOLPH COOLIDGE
AND ARCHIBALD CARY COOLIDGE




HISTOIRE

DES

CHEVALIERS

DE RHODES

DEPUIS LA CRÉATION DE L'ORDRE A JÉRUSALEM
JUSQU'A SA CAPITULATION A RHODES

PAR

EUGÈNE FLANDIN

AUTEUR D'UN VOYAGE EN PERSE, D'ÉTUDES SUR LA SCULPTURE MÉDIQUE ET PERSE
ET SUR LES MONUMENTS MODERNES D'ISPAHAN, ETC.
DES TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES SUR LES ANTIQUITÉS ASSYRIENNES
D'UN VOYAGE EN SYRIE, MÉSOPOTAMIE,
ETC. ETC.



TOURS

ALFRED MAME ET FILS

ÉDITEURS




HISTOIRE

DES

CHEVALIERS

DE RHODES



Port de Rhodes.

HISTOIRE

DES

CHEVALIERS

DE RHODES

DEPUIS LA CRÉATION DE L'ORDRE A JÉRUSALEM
JUSQU'A SA CAPITULATION A RHODES

PAR

EUGÈNE FLANDIN

AUTEUR D'UN VOYAGE EN PERSE, D'ÉTUDES SUR LA SCULPTURE MÉDIQUE ET PERSE
ET SUR LES MONUMENTS MODERNES D'ISPAHAN, ETC.
DES TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES SUR LES ANTIQUITÉS ASSYRIENNES
D'UN VOYAGE EN SYRIE, MÉSOPOTAMIE,
ETC. ETC.

TROISIÈME ÉDITION



TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXXIII

AVANT-PROPOS

Le prophète de Médine, afin d'assurer l'avenir de la religion nouvelle qu'il voulait fonder, avait, comme dernier précepte, insisté auprès de ses disciples sur la nécessité de recourir aux armes pour faire des prosélytes. Dès la fin du VIIe siècle, ce genre de prédication avait porté ses fruits. Les peuples de l'Asie occidentale, adonnés au culte des idoles ou à celui des astres, avaient vu les kalifes, le glaive à la main, remplacer les objets de leur vénération par le Coran. Mais ces apôtres armés ne s'étaient pas contentés d'imposer aux peuples la doctrine mahométane, ils avaient aussi voulu conquérir des territoires. L'Arabie, la Perse, la Syrie et l'Égypte subissaient les rigueurs de ce sanguinaire apostolat, sous lesquelles de grandes nations courbaient la tête. L'Orient se transformait en obéissant à la loi nouvelle; et l'Occident pouvait déjà voir poindre de ce côté la nue d'où sortirait un jour l'orage qui menaçait de l'atteindre.

Au milieu des conquêtes par lesquelles les sectateurs de Mahomet étendirent la religion islamite, Jérusalem ne put échapper aux armes des musulmans. Le saint sépulcre était devenu pour eux une source d'impôts que les chrétiens devaient acquitter en y venant prier. Haroun-el-Rechid tenait

l'Orient sous son joug, en continuant la propagande armée que lui avaient transmise les kalifes qui l'avaient précédé. Charlemagne, qui régnait alors sur les Francs, remplissait l'univers de sa renommée. Ainsi, aux deux extrémités du vieux monde, deux grands princes avaient soumis les peuples à leur puissance, l'un pour les civiliser selon les préceptes de l'Évangile, l'autre en les courbant sous l'esclavage imposé par le Coran. Cependant Haroun, maître des lieux saints et désireux de se faire un ami de Charles, dont la puissance pouvait être utile à la sienne, en combattant les Maures d'Espagne qu'il redoutait, voulut ouvrir les portes de Jérusalem à celui qui venait d'être couronné empereur dans Rome. Le sultan de Bagdad lui envoya les clefs du saint sépulcre et de l'église du Calvaire. De plus, par une charte particulière, ce prince musulman octroyait aux Français le droit d'ouvrir dans la ville sainte une maison hospitalière pour recueillir les pèlerins de leur nation. Telle fut, au IXe siècle, auprès du tombeau de Notre-Seigneur, l'origine du premier établissement latin dû à Charlemagne, qui le dota et y fit réunir une bibliothèque.

Mais, sous les successeurs du puissant empereur, l'influence de sa gloire s'était effacée; et le fanatisme des mahométans, d'une part, la jalousie des Grecs, de l'autre, arrachèrent aux Francs leurs priviléges. Il en résulta que la situation des pèlerins d'Occident devint tellement intolérable, que, des exactions dont ils furent victimes et des avanies de tout genre qu'ils endurèrent, naquit la vengeance dont la foi religieuse et l'esprit chevaleresque s'inspirèrent pour proclamer la croisade. Ces sentiments confondus dans le cœur des preux du XIe siècle créèrent les ordres de chevalerie de Terre-Sainte. Ce que la piété avait commencé, elle le continua, en s'associant l'amour de la gloire; et l'union de ces deux mobiles perpétua à travers sept cents ans les traditions sorties de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem.

Les croisades, qui donnèrent satisfaction à l'esprit belliqueux en exaltant la foi, envisagées au point de vue politique, étaient un grand événement; car on peut dire que ce fut la barrière contre laquelle se heurta l'irruption des hordes barbares qui avaient arboré le croissant. Malheureusement l'expansion du mahométisme fut trop puissante en Asie, au milieu des populations essentiellement guerrières. La croix dut renoncer au royaume de Palestine. Mais les chevaliers qui avaient combattu pour elle ne pouvaient faillir à la mission qu'ils s'étaient donnée; leur confrérie avait trop de vitalité pour ne pas survivre même à l'esprit des croisades. Ils comprirent le grand rôle qu'ils pouvaient encore jouer entre l'Orient et l'Occident, les services qu'ils pouvaient rendre, comme sentinelle avancée aux portes de l'Asie; et l'Europe ne doit pas oublier que c'est à cette milice héroïque, qui tint à elle seule, pendant plus de deux siècles, les Ottomans en échec, qu'elle doit d'avoir été préservée des envahissements de leurs phalanges, qui en avaient déjà conquis une partie à l'est comme au sud.

Dans ce long et glorieux drame, la France a joué le premier rôle. Ce sont ses fils qui ont fourni le plus de soldats à l'avant-garde de l'Europe; c'est leur sang qui a rougi les remparts de Rhodes. La France en doit conserver le souvenir; et, si ces temps sont déjà loin, il est bon de les rappeler, afin qu'ils servent d'exemple aux générations actuelles. Dieu semble nous avoir donné la mission d'éclairer, de civiliser le monde, et d'unir l'énergie de notre bras à l'influence de nos idées, pour détruire la barbarie. Cette mission est providentielle; et montrer comment elle s'accomplit en Orient, dans les siècles précédents, c'est engager la France du XIX[e] siècle à continuer l'œuvre pour laquelle elle tira l'épée au XI[e].

Tous ces souvenirs se pressaient dans mon esprit lorsqu'au mois de janvier 1844, remplissant une mission d'archéolo-

gie, qui devait me conduire aux ruines de Ninive (1), je m'arrêtai à Rhodes. J'avais, depuis un précédent voyage en Asie, formé le projet de saisir la première occasion qui s'offrirait à moi pour visiter cette île célèbre. Je ne m'attendais pas à trouver, dans la ville qui fut le siége de l'ordre de l'Hôpital, autant de monuments si bien conservés, et attestant l'occupation des chevaliers de Saint-Jean comme si elle eût cessé la veille. Je me livrai à l'étude de ces précieux témoins de leur gloire avec un zèle qui peu à peu devint de l'enthousiasme. Et comment en aurait-il été autrement, surtout pour moi, Français, en retrouvant à chaque pas, sur chaque pierre, les noms des plus illustres familles de France, écrits sur leurs blasons intacts et respectés par les Turcs? Je pus les suivre partout, ces glorieux chevaliers de Rhodes, dans leur couvent, aux églises, aux prieurés, sur les marches du palais de leurs grands maîtres, au sommet des tours qui défendaient le port; et, sur les remparts, dans les bastions, des pierres tachées d'un rouge foncé me montraient le sang qu'ils y avaient répandu pour la cause de la religion contre la barbarie mahométane.

Mais ce n'était pas assez de visiter la place d'armes, le kastro, comme l'appellent les Grecs aujourd'hui; je voulus connaître encore l'intérieur de l'île, où, par de nombreux ouvrages de défense, les chevaliers avaient su mettre la population à l'abri des incursions des infidèles. J'explorai donc la côte orientale de l'île jusqu'à Lindos et Sclipio; puis, tournant à l'ouest, au pied du mont Artamiti, je gagnai le rivage occidental, pour rentrer à Rhodes en longeant la base du mont Saint-Étienne.

Si j'avais été attiré à Rhodes par mes souvenirs, combien

(1) L'auteur avait reçu, de 1839 à 1842, la mission d'étudier les monuments antiques et modernes de la Perse, et, de 1843 à 1845, celle de procéder aux travaux qui firent connaître les monuments assyriens découverts près de Mossoul.

ne devais-je pas être ému par tout ce que je venais de voir! L'impression produite sur mon esprit par l'exploration que j'avais complétée, se traduisit peu à peu en un vif désir de rechercher tous les faits et gestes des chevaliers de l'Hôpital jusqu'à leur sortie de Rhodes. C'est le résultat de la double étude que j'ai faite de leurs exploits et des lieux où ils se sont accomplis, que je présente au public comme un recueil complet des plus nobles exemples de foi, de bravoure et de dévouement à ses devoirs comme à la patrie. Rajeunir aujourd'hui la gloire de l'ordre de Saint-Jean, c'est rappeler celle que recueillit la France en Palestine ou à Rhodes, où elle fut toujours au premier rang.

Pour ce travail j'ai eu recours aux chroniques contemporaines ou aux écrivains les plus rapprochés de l'époque des chevaliers. Ce sont les sources auxquelles il faut puiser pour connaître les détails historiques. Baudouin et Naberat, historiens du commencement du XVIIe siècle, m'ont été très-utiles. Je n'ai pas cru devoir laisser de côté l'abbé de Vertot, dont on a trop médit. La lecture de ces divers écrivains devait être complétée par celle d'auteurs plus modernes, dont les récits m'ont été d'un grand secours pour combler des lacunes regrettables dans ceux de leurs devanciers. De ce nombre sont Hammer, pour l'empire ottoman; Daru, qui, dans son *Histoire de Venise,* a des pages si intéressantes sur les alliances de la république avec l'ordre de l'Hôpital; je n'ai eu garde de négliger les recherches de M. de Mas-Latrie sur Chypre pendant la domination des Lusignan, à cause des relations permanentes qui existaient entre cette île et les chevaliers de Rhodes. Comme ouvrage plus spécial, j'ai consulté celui de Rottiers, qui a donné une description, malheureusement bien diffuse, des monuments de Rhodes, datée de 1826. Enfin j'ai trouvé de savants détails archéologiques dans le livre plus récent de M. Guérin, qui a fait de l'île de Rhodes une étude approfondie, au point de vue de son antiquité et de

son existence avant le Bas-Empire. Je suis heureux de rendre ici hommage à ces divers auteurs; ils m'ont aidé à comprendre une époque héroïque, et m'ont permis d'écrire cette glorieuse épopée de la chevalerie chrétienne luttant seule contre toutes les forces réunies des mahométans.

Pourquoi faut-il que les relations des historiens soient bientôt tout ce qui rappellera les chevaliers de Rhodes? Leurs monuments, leurs blasons, les souvenirs qu'ils ont laissés sur le sol de cette île ont, hélas! déjà disparu en partie. Les mêmes causes qui, dans les siècles passés, avaient produit de déplorables catastrophes, se sont renouvelées depuis. Dans ces dernières années notamment, de terribles tremblements de terre ont mutilé, renversé presque tous les édifices. Les révolutions souterraines auxquelles cette terre volcanique a dû sa naissance, et qui s'est couverte des débris de sa civilisation dans les temps reculés, continuent, à peu près périodiquement, à creuser de plus en plus l'abîme dans lequel s'anéantiront les témoins de sa gloire militaire, qui seule est à l'abri de la ruine et de l'oubli (1).

(1) L'auteur a publié chez Gide, éditeur à Paris, un Atlas des monuments de Rhodes; un volume in-folio de 50 planches.

LES CHEVALIERS

DE RHODES

CHAPITRE I

Origine de l'ordre. — Gérard Tunc, son fondateur. — Raimond Dupuy, premier grand maître. — Partage des Hospitaliers en trois catégories. — Création des commanderies. — Division des langues.

L'an 1095 avait vu à Clermont, en Auvergne, un concile au sein duquel un pape né à Châtillon, sur les bords de la Marne, Urbain II, était venu émouvoir ses frères de France, en leur retraçant les misères de l'Église d'Orient qui n'avait plus d'espoir qu'en leur pieté et leur bravoure. Là un pèlerin d'Amiens, tout couvert encore de la poussière qu'il avait rapportée de Palestine, Pierre l'Ermite, avait prêché la délivrance des lieux saints, et terminé ses chaleureuses prédications par cette péroraison sans réplique : *Voluntas Dei est!*

A sa voix, tous les esprits et tous les cœurs s'étaient remplis de l'enthousiasme religieux le plus exalté. Alors la France du XIe siècle avait fait entendre en Europe sa voix déjà puissante; et, de ce royaume, un zèle fanatique pour l'affranchissement du tombeau de Notre-Seigneur était passé dans tous les pays voisins. — Ce fut le signal de la première croisade. — Trois cent mille hommes, qui « s'étaient imprimé la croix avec un fer chaud », quittèrent leurs foyers pour aller guerroyer en Palestine. Mais c'était en réalité une troupe de pèlerins, plutôt qu'une véritable armée capable d'entreprendre une conquête dont elle ne soupçonnait d'ailleurs pas la difficulté. Cette multitude s'avançait à travers l'Europe orientale et l'Asie, « couvrant le pays par où elle passait « comme une nuée de sauterelles, » sous la conduite de l'ermite Pierre et d'un certain Gauthier sans Avoir, un Bourguignon que Bernard le trésorier désigne comme « un gentilhomme moult preux ».

Pendant ce temps, d'autres bandes mieux disciplinées, plus aguerries, se réunissaient dans diverses contrées et sous plusieurs chefs. L'ardeur militaire de ces temps chevaleresques, surexcitée par la foi religieuse, était telle que de tous côtés les seigneurs, les barons armaient leurs vassaux, vendant leurs châteaux et leurs fiefs pour les équiper. Les femmes se dépouillaient de leurs bijoux et renonçaient à leur parure pour la cause de la religion. On dit même qu'il se fit un miracle et qu'il n'y eut pas jusqu'aux avares, irrésistiblement entraînés dans ce courant, qui n'en fussent venus à déterrer leurs trésors, et à porter à ceux qui s'en allaient en guerre l'or et l'argent qu'ils avaient enfouis. Foucher de Chartres porte à six millions le nombre de ceux qui se croisèrent alors; mais tous ne partirent pas. Le plus considérable d'entre ces croisés, Godefroy de Bouillon, don-

nait l'exemple. Il aliéna ses bonnes villes, Metz et Stenay, et mit en gage son duché pour subvenir aux frais de la sainte guerre qu'il entreprenait.

Il était temps que les croisés, réunis sous un chef habile, allassent en Orient venger l'honneur des armes chrétiennes déjà compromis. — Ainsi que le dit un chroniqueur dans son langage pittoresque, « comme le « diable met toujours peine pour empêcher bonne œu- « vre, » les compagnons de Gauthier sans Avoir avaient rencontré les plus grands périls. — Du fond des vallées de Nicée, un écho sinistre avait porté jusqu'en Occident la nouvelle de l'anéantissement presque complet du corps que guidait Pierre l'Ermite. Ce fut, pour l'armée dont Godefroy avait été élu le chef, un nouvel aiguillon qui le pressa de marcher contre les ennemis de la religion du Christ. Enflammée d'ardeur, mieux conduite, cette armée ne tarda pas à mettre le pied sur le sol qu'elle avait juré de délivrer du fanatisme et de la brutalité des infidèles.

Antioche, Édesse, Laodicée, Tripoli et d'autres villes étaient tombées en peu de temps au pouvoir des croisés, qui, ne s'arrêtant que le temps nécessaire pour vaincre leurs adversaires, étaient venus, pleins de foi et de résolution, assiéger Jérusalem. Les antiques et solides remparts, bien que bravement défendus, ne pouvaient tenir contre la furie enthousiaste des soldats de la croix, à la tête desquels combattaient Godefroy, Baudouin, Tancrède, Raimond et tant d'autres héros dont la valeur guerrière avait déjà porté bien des coups fatals aux Sarrasins. Enfin, le 15 juillet 1099, après quarante jours de siége, les croisés, au cri de « Dieu le veut! » avaient emporté d'assaut la ville sainte, « qu'ils purgèrent de « tous les infidèles en les passant au fil de l'épée. » Les croisés furent peu miséricordieux, si l'on en juge par les

louanges que les clercs de l'armée accordaient aux massacres commis par les hommes d'armes. Un d'eux écrivait naïvement « qu'il estoit bien convenable que le « sang des infidèles fust là respandu où ils avoient « espandu les ordures de leurs mécréances. »

Au milieu des scènes de carnage qui ensanglantèrent le pavé des temples aussi bien que le sol des rues, on vit un homme, aidé de quelques pèlerins comme lui, chercher parmi les morts et ramasser, au milieu du sang qui « montait à la cheville », les chrétiens blessés, pour les transporter et les soigner dans le pieux asile où il s'était voué à cette tâche charitable. Ce saint homme avait nom Gérard Tunc. Il était né à Martigues, en Provence, et avait précédé l'armée chrétienne à Jérusalem, où il était venu en pèlerinage. Touché de la misère d'un grand nombre des fidèles que leur dévotion amenait en Judée, il avait fait appel à ceux qui partageaient ses sentiments de charité, et avait réussi à former une association de personnes des deux sexes, dans le but de recueillir les pèlerins pauvres et de soigner les malades. Jusqu'au jour où la croix avait remplacé le croissant, les membres de cette compagnie hospitalière, incertains d'un avenir qui était à la merci de l'arbitraire des maîtres de Jérusalem, avaient cru inopportun de l'engager, et ils étaient demeurés dans la vie séculière. Gérard n'avait été que le modeste administrateur de leur établissement; mais, encouragé sans doute par la présence des victorieux soldats de la croix, il crut le moment venu de donner une existence à la fois plus durable et plus religieuse à la société qu'il avait fondée, et que ne devaient plus gêner les avanies et l'intolérance des musulmans, balayés par le glaive vengeur des paladins chrétiens. Gérard décida donc ses confrères à renoncer désormais au monde, et à prononcer des vœux qui les

liaient irrévocablement à la vie régulière et monastique. Ils ne pouvaient par là que rester affermis dans les devoirs qu'ils s'étaient imposés, et devenir encore plus propres à la vie de dévouement à laquelle ils s'étaient consacrés. Gérard leur traça une règle, leur imposa une discipline, et leur fit adopter un costume qui consistait en une robe noire sur laquelle était attachée, du côté du cœur, une croix en toile blanche à huit pointes, « emblème des huit vertus de Jésus-Christ. » Ainsi fut fondée, par un pèlerin venu de la Provence, cette confrérie des Hospitaliers et des Hospitalières qui acquit dans la suite une si grande illustration. Elle fut, dans la voie de la piété, comme de l'abnégation personnelle, la devancière de cette autre confrérie qui, plus tard, à l'exemple et sous le patronage de saint Vincent de Paul, a mérité à la France, dans le monde entier, tant de bénédictions de la part de tous les peuples qui en ont éprouvé le secours charitable.

Cette version paraît être celle qui est la plus accréditée sur la fondation de cet ordre. Cependant il en existe une autre qui, tout en présentant quelques différences quant à son origine, n'en arrive pas moins au même fait qui admet Gérard comme le directeur de l'Hôpital. Voici cette seconde version. — Des marchands d'Amalfi trafiquaient en Égypte et en Syrie. Désireux d'avoir pour eux seuls un lieu sûr où ils pussent se retirer et prier selon le rite latin, quand ils se rendraient en pèlerinage à Jérusalem, ils obtinrent, à force de présents, du calife d'Égypte la faveur d'y construire une église au milieu du quartier chrétien. Elle fut élevée en face de celle de la Résurrection, et dédiée à la Vierge, sous l'invocation de sainte Marie la Latine, pour la distinguer de celle des Grecs; ils y fondèrent en outre un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Les pèlerins qui venaient visiter les

lieux saints n'y arrivaient jamais sans avoir été molestés, battus, rançonnés, souvent même dépouillés par les musulmans. Afin de venir à leur secours, les fondateurs de l'église Sainte-Marie-la-Latine et du monastère y ajoutèrent un hôpital placé sous la direction de l'abbé des Bénédictins. A cet hospice était annexée une chapelle spéciale dédiée à saint Jean-Baptiste, en commémoration des prières que venait faire en ce lieu même le prophète Zacharie, père du Précurseur, suivant une tradition qui en perpétuait le souvenir. Les religieux de Saint-Benoît furent chargés de soigner et d'entretenir les pèlerins admis à l'hôpital. D'après la même version, cette institution, dont l'origine a une date inconnue, était en exercice lorsque l'armée de Godefroy de Bouillon se présenta devant Jérusalem, et Gérard Tunc était à sa tête comme administrateur de l'hospice. Pendant le siége, les Sarrasins le soupçonnèrent d'entretenir des intelligences avec les assiégeants; et, accusé de leur faire passer des vivres, il fut jeté dans un cachot où les croisés le trouvèrent chargé de chaînes. Sans vouloir refuser aux marchands d'Amalfi l'honneur de la première idée de cette pieuse institution, il est cependant juste de dire qu'il ne paraît pas qu'ils l'aient fondée d'une manière toute spéciale, ni qu'ils aient rien organisé en dehors du monastère des Bénédictins, sur qui ils se reposaient du soin de soulager les pèlerins. On est donc en droit de poser, comme véritable point de départ de l'établissement de l'Hôpital, l'époque du séjour à Jérusalem de Gérard Tunc, et son administration comme en étant l'origine la mieux établie. Cette opinion s'appuie, d'ailleurs, sur un fait authentique : c'est une bulle du pape Pascal II, datée de 1118, qui confirme Gérard en qualité de « président de l'Hôpital fondé près de « l'église Saint-Jean-Baptiste ».

Un grand nombre des victimes des combats furieux qui avaient ouvert à l'armée chrétienne les portes de la ville sainte avaient trouvé auprès de Gérard les soins que réclamaient leurs blessures. Beaucoup de chevaliers figuraient parmi ceux dont les maux étaient soulagés par la main de ce saint homme. Ils l'avaient vu donner son temps, consacrer ses veilles, épuiser ses forces à les guérir. Tant de bienfaisance et de piété ne pouvait manquer d'émouvoir des cœurs qui avaient tout sacrifié, patrie, famille, bonheur du foyer, pour courir à la délivrance du tombeau de Jésus, ou mourir sur le sol qu'avaient foulé ses pas divins. La foi qui les avait conduits à Jérusalem les disposait bien à entrer dans l'une des voies les plus saintes du Seigneur, et plusieurs d'entre ces fiers hommes de guerre, mettant sous les pieds leur orgueil et les préjugés de leur caste, voulurent imiter la vertu du frère Gérard, en se consacrant aussi au service des pauvres et des souffrants. Dans ce premier mouvement d'un zèle pieux et humain, rien ne les fit reculer, ni l'austérité de la règle, ni les privations dont ils avaient été témoins. Aucun des services abjects qu'ils devaient rendre aux malades ne les rebuta; et dans les premiers temps leur charité était si vive, leur humilité si grande, que, non contents de panser les plaies des blessés, ils s'abaissaient jusqu'à laver les pieds des pèlerins. Cette robe austère qui avaient remplacé leur brillant équipage, ils l'avaient revêtue avec enthousiasme; et, quoique cette résolution entraînât la renonciation au monde et l'abandon de toute idée de retour dans leur pays, ils avaient accepté avec joie l'existence nouvelle qui faisait de Jérusalem leur nouvelle patrie, des pauvres leur unique famille.

Parmi les illustres croisés qui les premiers voulurent porter le titre d'Hospitaliers, on remarquait Raimond

Dupuy, seigneur du Dauphiné, Dudon de Comps, de la même province, Gastus ou Gaston du Languedoc, Conon de Montaigu, originaire de l'Auvergne, et beaucoup d'autres non moins distingués par leurs vertus guerrières ou religieuses. Les noms de ces nobles chevaliers ne pouvaient manquer de jeter de l'éclat sur l'humble société dont la charité avait fait jusqu'alors toute la gloire. L'exemple venu d'en haut descendit dans tous les rangs de l'armée, et la sainte cohorte qui obéissait à Gérard Tunc se vit en peu de temps grossir d'un grand nombre d'adeptes, qui voulaient avoir leur part dans les mérites de la pieuse confrérie.

En même temps que l'ordre de l'Hôpital se glorifiait des frères qui venaient à l'envi endosser son habit, il voyait ses ressources, jusque-là fort précaires, s'augmenter considérablement par les libéralités des gentilshommes croisés. Les uns donnaient des sommes importantes; d'autres, pénétrés de l'utilité de cette congrégation pour les Latins venus d'outre-mer, lui faisaient don de leurs propres biens en Europe, afin d'assurer son avenir par les revenus de leurs terres. Parmi ces donateurs, celui qui avait refusé de « porter le diadème dans une « ville où une couronne d'épines avait ensanglanté le « front du Christ », Godefroy de Bouillon devait être un des plus généreux; aussi transmit-il de suite à l'Hôpital sa seigneurie de Montboire, qui faisait partie de son domaine de Brabant. Ces dotations, auxquelles participèrent la plupart des princes de l'armée et des croisés, permirent à l'ordre de se trouver en peu de temps riche de biens en Europe et en Palestine.

Depuis la prise de Jérusalem, l'affluence des pèlerins s'était prodigieusement accrue. Plus de dangers à y courir, plus d'avanies à y essuyer. Une ville toute chrétienne avait remplacé celle où la tyrannique avarice des maho-

métans exploitait cruellement la piété des fidèles. L'hôpital primitif était devenu trop petit. Ses limites étroites ne pouvaient plus contenir la foule qui accourait, de tous les points de l'Europe, saluer la nouvelle bannière qui flottait au-dessus des créneaux de la tour de David. On ne pouvait plus y loger tous ceux qui venaient s'agenouiller librement devant ce tombeau qui avait renfermé la dépouille, un instant mortelle, du Dieu fait homme.

L'enthousiasme qu'excitait la conquête de Godefroy de Bouillon, et la connaissance des services rendus par les Hospitaliers, leur faisaient adresser de tous côtés des sommes énormes pour les aider dans leur pieuse hospitalité; aussi les ressources dont disposait frère Gérard furent-elles bientôt au niveau de ses besoins, comme des secours que réclamaient de lui les nombreux visiteurs du saint sépulcre. Il en profita pour élever, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une église qui remplaça la chapelle, et pour augmenter considérablement l'hôpital primitif par de vastes bâtiments qui servaient, les uns de couvent aux Hospitaliers, les autres d'hospice pour les malades ou d'auberge pour les étrangers. —De là ce nom d'auberge, qui a été consacré et est demeuré affecté au lieu où les pèlerins étaient recueillis. —Il ne manquait plus à la confrérie que la consécration du pape, quand le souverain spirituel de la chrétienté, par une bulle *ad hoc*, approuva solennellement la création du nouvel ordre religieux dont il préconisait les vertus. Il reconnut Gérard pour son chef, et lui octroya plusieurs priviléges qui assuraient son indépendance, tant à l'égard du clergé séculier d'Orient que du saint-siége lui-même, notamment le droit d'élire dans son sein celui des frères qui lui paraîtrait le plus digne de prendre en main l'autorité, ainsi que l'exemption de

toute dîme ou redevance au patriarche ou aux évêques de Palestine.

Après avoir assis sur des bases solides l'ordre qu'il avait fondé, et lui avoir imprimé cet esprit de charité qui l'avait poussé lui-même à entreprendre une tâche dont il devait recueillir les fruits au ciel, Gérard mourut. La succession directe au poste de chef de l'Hôpital n'est pas très-clairement établie. Si l'on s'en rapporte à une donation consentie par un seigneur Atton, comte d'Abrusse, au profit de « Roger, gouverneur de l'hôpital « Saint-Jean-de-Jérusalem », vers 1125, il paraîtrait que ce Roger prit en main la direction de cet établissement après frère Gérard. Rien, d'ailleurs, ne signale son administration, qui se termina par sa mort en 1131.

Raimond Dupuy, chevalier dauphinois, fut élu par les frères de l'Hôpital pour remplacer Roger. Ses vertus en faisaient le digne chef de cet ordre, qui désormais allait prendre une place importante dans les rangs des défenseurs de la religion. Jusque-là ces religieux, voués à une existence toute de piété et de paix, étaient demeurés exclusivement adonnés à l'exercice de leurs devoirs d'Hospitaliers. Mais on conçoit que, cette confrérie ayant admis dans son sein des néophytes dont l'ardeur se partageait entre la foi religieuse et la bravoure militaire, il était difficile que son caractère primitif ne s'en ressentît pas. Elle ne pouvait se soustraire à l'influence de ceux de ses membres qui, tout en endossant le froc par dévotion, restaient par le cœur attachés à la vie des camps. Celui que les frères de l'Hôpital ne venaient pas seulement de désigner pour être leur nouveau chef, mais qu'ils considéraient encore comme leur guide et leur modèle, n'était certes pas un des moins disposés à couvrir sa robe de religieux de la cotte de mailles de l'homme d'armes. Soldat avant d'être

moine, son sang bouillonnait au bruit des combats que se livraient croisés et Sarrasins. Si la charité plaisait au divin Maître dont il était venu délivrer le tombeau, il pensait que combattre les ennemis de son nom devait être à ses yeux un mérite encore plus grand. Les chevaliers qui, comme lui, avaient revêtu la bure nourrissaient la même idée au fond de leur cœur. Ce fut donc à leur grande satisfaction qu'aux vœux qu'ils avaient déjà prononcés il ajouta celui de défendre la religion les armes à la main, « à l'exemple des Macchabées. » Mais la clause expresse « qu'ils ne devaient marcher que « contre les infidèles », fut introduite dans leurs nouveaux statuts, à côté de celle qui leur faisait un devoir « d'affronter toute sorte de dangers, non-seulement « pour la défense de la gloire de Jésus-Christ et de la « sainte Croix, mais encore pour la justice, pour la « veuve et pour les orphelins ».

Il devait naturellement arriver que ces moines guerriers, dont le premier mouvement d'une exaltation religieuse avait fait des infirmiers, se pliassent avec peine à ces humbles fonctions quand ils revenaient du combat, encore frémissants d'ardeur belliqueuse et tout enthousiastes de gloire. D'ailleurs leurs absences, et la vie sans cesse militante que leur faisaient les Sarrasins, étaient peu compatibles avec les soins journaliers que réclamait l'hôpital ou l'auberge. Leur ignorance, aussi bien que leurs habitudes militaires, les rendaient encore moins propres à remplir les fonctions sacerdotales. Aussi, dès ce jour, et par la force des choses, l'ordre des Hospitaliers se trouva-t-il transformé; et, au lieu d'une confrérie dont tous les membres avaient le même caractère, il vit, sous le même habit, trois catégories distinctes de religieux se partager les services qui leur étaient commandés par les statuts.

La première catégorie comprenait ceux qui, par leur naissance ou leurs antécédents, pouvaient porter les armes et ceindre la cotte de mailles par-dessus le froc. Pour y être admis, c'est-à-dire pour être chevalier de Saint-Jean, il fallait satisfaire à une condition essentielle, celle de « prouver sa descendance par légitime « mariage de parents nobles de nom et d'armes ». Plus tard, le séjour des croisés en Palestine ou en Syrie, et les alliances qu'ils y contractèrent avec des familles indigènes, obligea d'ajouter à cette condition d'origine celle « de ne point descendre de juif ou de mahométan ». Il fallait encore qu'il fût bien notoire que le néophyte « n'eût point commis de meurtre, et n'eût point mené « dans le siècle une vie débauchée et corrompue »; et de plus « qu'il fût d'une bonne santé, libre de son corps, « propre à la fatigue, et avec un esprit sain ». Quand on avait satisfait à cette première exigence des statuts, on était, dès l'âge de seize ans, admis parmi les frères; puis on passait une année d'épreuves dans les rangs des chevaliers, avant de prononcer ses vœux, de prendre l'habit et d'être reçu définitivement. Alors le postulant allait, selon l'expression consacrée, « revêtir un nouvel « homme. Il devait se confesser humblement de tous ses « péchés, suivant l'usage de l'Église, et, après avoir « reçu l'absolution, se présenter en habit séculier, sans « ceinture, pour paraître libre dans le temps qu'il va « se soumettre à un saint engagement, avec un cierge « allumé qui représente la charité, entendre la messe « et recevoir la sainte communion. Il lui était indiqué « quels étaient les engagements de l'obéissance, et la « sévérité des règles qui ne lui permettaient plus de se « gouverner à sa volonté, qui l'obligeraient d'y renon- « cer pour ne suivre dorénavant que celle de ses supé- « rieurs; en sorte que, quand il aurait envie de faire

« une chose, le lien de l'obéissance l'obligerait d'en faire « une autre. Il était demandé ensuite à celui qui voulait « faire profession s'il était disposé à se soumettre à « toutes ces obligations, s'il n'avait point fait de vœu « dans quelque autre ordre, s'il était marié, s'il était « débiteur de sommes considérables; parce que, s'il se « trouvait, après ses vœux, qu'il eût fait quelqu'une de « ces choses ou qu'il fût en cet état, on lui eût ôté « l'habit avec ignominie. » Au nombre des empêchements à la réception des chevaliers, les statuts mettaient encore « la profession de commerçant, banquier, chan- « geur, caissier, fermier, ou la descendance de pa- « rents qui se seraient livrés à ces états, et auraient « vendu en boutique ou en magasin »; et cette cause d'exclusion était si forte, qu'elle « ne pouvait être neu- « tralisée par la condition postérieure de gentilhomme « de nom et d'armes ».

Quand le récipiendaire avait satisfait à toutes les conditions exigées, il faisait profession en ces termes : « Je « fais vœu et promesse à Dieu, et à sainte Marie tou- « jours vierge, mère de Dieu, et à saint Jean-Baptiste, « de rendre dorénavant, moyennant la grâce de Dieu, « une vraie obéissance au supérieur qu'il lui plaira de « me donner et qui sera choisi par notre religion; de « vivre sans propriété et de garder la chasteté. » Après quoi, « on lui faisait lever une épée nue trois fois en « l'air, en signe de menace et de défi aux ennemis de la « foi; on la faisait tourner trois fois autour de lui, pour « lui rappeler les saintes œuvres auxquelles il était « tenu, et qu'il devait le sacrifice de sa vie. On lui « mettait ensuite la ceinture, symbole des liens qu'il « acceptait et de la chasteté qu'il devait garder. » Enfin « on lui chaussait des éperons d'or, non-seulement en « signe de chevalerie, mais surtout pour indiquer qu'il

« devait mépriser les richesses qui, sous cette forme « symbolique, étaient placées à ses pieds. » Après quoi, le récipiendaire était reconnu « pour serviteur de « messieurs les pauvres malades, et consacré à la dé- « fense de l'Église catholique ».

Outre ces membres titulaires de l'ordre, on y admettait à un degré moindre ce qu'on appelait les *confrères* ou *donats*. C'étaient des chevaliers qui désiraient porter l'habit des Hospitaliers et s'associer, sous leur bannière, à la défense de la religion, sans prononcer de vœux. Ils devaient, au préalable, obtenir l'agrément du grand maître; et on les distinguait par une croix qui n'avait que trois branches, celle du haut manquant.

La seconde classe des frères de Saint-Jean était formée des prêtres ou chapelains chargés des fonctions purement religieuses. Ils étaient conventuels ou simplement d'obédience.

La troisième catégorie se composait des *frères servants,* plus spécialement attachés au service de l'Hôpital. Il y en avait de deux sortes : les uns, qu'on appelait *servants d'armes,* étaient reçus dans le couvent; les autres étaient *servants de stage* ou *d'office*. On ne pouvait exiger, pour leur admission, les mêmes conditions que pour les chevaliers. Néanmoins il était interdit de les prendre « dans la plus vile populace, ni sans quel- « que choix, ce qui aurait pu donner lieu à les mépri- « ser. Ils avaient à justifier qu'ils étaient nés de parents « gens de bien et d'honneur, qu'ils ne s'étaient appli- « qués qu'à un travail honnête, qu'ils n'avaient jamais « servi personne dans un emploi vil et méprisable. » On allait même jusqu'à exiger que « ni leur père, ni leur « mère, n'eussent jamais fait aucun métier sordide ». Il n'y avait d'exceptés de ces conditions que « ceux qui

« s'étaient signalés par les armes ou par des services « honorables rendus à l'ordre ». Il était expressément interdit aux frères servants, « de quelque qualité qu'ils « pussent être, de monter jamais au rang de chevalier». C'était à eux qu'incombait plus particulièrement le soin de veiller sur les malades et les pauvres tandis que les frères armés étaient en guerre. La portion pacifique des religieux hospitaliers se trouva tout naturellement absorbée par celle des religieux guerriers, et désormais l'ordre de l'Hôpital prit le titre de « chevaliers de Saint-« Jean-de-Jérusalem », qu'il couvrit d'autant de gloire sur les champs de bataille, que les frères servants ont pu déployer de charité à l'intérieur de leur hospice. Parmi les devoirs qu'avaient à remplir indistinctement ces deux classes, devoirs « qui ne les empêchaient pas « de vaquer à l'hospitalité ou à la défense de la foi, et « afin de n'être chargés que d'un petit nombre de « prières, il leur était ordonné de réciter chaque jour, à « une ou plusieurs reprises, cent cinquante fois l'Orai-« son dominicale, ou, à leur choix, l'office de la sainte « Vierge ou celui des morts ». En outre, le carême des frères de l'Hôpital était très-rigoureux, et « il leur était « commandé de communier trois fois l'an, à Pâques, à « la Pentecôte et à Noël ».

Une quatrième et dernière catégorie de personnes qui relevaient de l'ordre de Saint-Jean, sans lui appartenir en propre, était celle des sœurs hospitalières. Les postulantes devaient apporter la preuve « qu'elles étaient « dames de bonnes mœurs, nées en légitime mariage de « parents nobles; et elles devaient rester enfermées « dans des monastères ».

Bien qu'imposante par le nombre et surtout la valeur de ses chevaliers, la force militaire de l'ordre de Saint-Jean fut augmentée, grâce aux ressources dont il dispo-

sait déjà, d'un corps auxiliaire organisé à ses frais, qui portait ses insignes, mais ne faisait point partie de la confrérie. C'étaient des troupes de pied à la solde de l'ordre, commandées par quelques-uns de ses membres, et qui formaient un contingent militaire dont le secours fut des plus efficaces pour l'armée chrétienne. Elles marchaient sous la bannière de l'ordre, portant un écusson où brillait une « croix d'argent en champ de gueule ». C'était le pape Innocent II qui leur avait octroyé ce signe de guerre. Quant aux insignes qui distinguaient ce corps de celui des chevaliers, ils consistaient en une châsse dans laquelle était enfermé du bois de la vraie croix, à laquelle furent attribuées les victoires presque miraculeuses que remporta souvent cette troupe dévouée, mais peu nombreuse, sur des multitudes de Sarrasins.

Afin de compléter son organisation et de donner plus de force, d'imposer une plus respectueuse obéissance à ses règlements intérieurs, l'ordre avait un conseil que le grand maître présidait. Toutes les questions graves qui pouvaient intéresser la discipline et l'administration de ses biens y étaient discutées, et le grand maître n'y avait d'autre privilége que de compter sa voix pour deux, en cas de partage dans les opinions émises.

La renommée des Hospitaliers, de leurs exploits et des bienfaits que recevaient d'eux les pèlerins de tous les pays, s'étendait dans tout l'Occident. Leurs vertus touchèrent tellement les souverains et les princes, que c'était à qui d'entre eux leur ferait des dons; aussi n'y eut-il pas, en peu de temps, une contrée où l'Hôpital ne comptât des propriétés importantes. Cette situation, à la fois si glorieuse et si prospère, permit à l'ordre, qu'animait tout particulièrement l'esprit de charité, de fonder en Europe des établissements analogues à celui de

Jérusalem. Les Hospitaliers, non contents d'exercer leur ministère en Terre-Sainte et d'y secourir les pèlerins qui y débarquaient, voulurent encore venir à leur aide en Occident, en leur facilitant les moyens de se rendre en Palestine. A cet effet, ils fondèrent sur plusieurs points des côtes de France, d'Espagne ou d'Italie, des hospices semblables à leur maison mère. Dans ces établissements, sorte de succursales du grand hôpital de Jérusalem, on hébergeait les fidèles qui se rendaient en Orient; on prenait pour eux toutes les dispositions nécessaires, afin qu'ils fissent sûrement le voyage maritime qu'ils entreprenaient : navires, guides, escortes, argent, tout était mis en œuvre au profit de ceux qu'une foi vive poussait vers le rivage de la Judée. — Ce fut l'origine des commanderies. — Les premières furent celles de Saint-Gilles en France, de Séville en Espagne, de Tarente en Italie, et de Messine en Sicile.

L'argent n'était pas le seul secours que les différents pays d'Europe envoyassent aux Hospitaliers. Il accourait sous leurs bannières une foule de jeunes gentilshommes entraînés par la foi, le goût des armes, et la réputation des chevaliers de Saint-Jean, que leurs exploits, autant que leurs vertus, avaient répandue de toutes parts. Le nombre considérable des auxiliaires que l'ordre recevait ainsi, et la diversité des langages qu'ils parlaient, obligèrent le grand maître à les diviser et à les grouper selon leur nationalité. — De là ce mot *langue* par lequel on a distingué depuis les diverses compagnies des Hospitaliers. — Il y eut, dans le principe, sept langues : celles de Provence, d'Auvergne, de France proprement dite, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne et d'Angleterre. Cette division subsista jusqu'au dernier jour de l'existence de l'ordre, avec cette modification que, lorsque l'Angleterre se sépara de Rome et devint schisma-

tique, la dernière langue fut supprimée, et qu'on ajouta celles de Castille et de Portugal.

Cependant, peu à peu, cette piété sévère qui avait poussé de jeunes gentilshommes à revêtir la robe des Hospitaliers vint, sinon à se refroidir, du moins à faire une place, dans leur cœur, à un sentiment mondain. La vanité altière de ces hommes d'origine noble se révolta contre la similitude extérieure qui existait entre eux et les frères servants. Si les devoirs qu'ils avaient à remplir les mettaient à part de ceux-ci, ils n'en souffraient pas moins d'être confondus avec eux par leur habit. L'orgueil du gentilhomme, que la piété n'avait pu extirper de leur cœur, étouffa l'humilité du religieux. Non contents du privilége exclusif qui leur attribuait à eux seuls l'honneur de porter les armes et de combattre pour la religion, ils obtinrent du pape, afin d'être distingués des frères servants, la permission de se couvrir, dans l'intérieur du couvent, d'un manteau noir à *bec* ou *pointe*, orné de la croix blanche. Par la même bulle, le souverain pontife les autorisa à revêtir, pour le combat, et par-dessus leur froc, une cotte d'armes rouge sur laquelle se dessinait la croix de l'ordre. De plus, et par un article additionnel, Sa Sainteté ordonna que, si par impossible un chevalier se rendait coupable de trahison ou de lâcheté, il fût privé de l'habit et de la croix. Cette clause fut introduite dans les statuts, et lorsqu'on procédait à la réception d'un nouvel adepte, elle lui était lue en ces termes : « S'il vous arrivait jamais, « en combattant pour Jésus-Christ contre les ennemis « de sa foi, de leur tourner le dos, d'abandonner l'étendard de la croix, et de prendre la fuite dans une aussi « juste guerre, vous seriez dépouillé du signe très-« saint, suivant les statuts et coutumes de l'ordre, « comme un prévaricateur du vœu que vous venez de

« faire, et retranché de notre corps, comme un membre « pourri et gangrené. » — Hâtons-nous de dire que l'histoire, qui nous a transmis tous les actes des chevaliers de Saint-Jean, ne rapporte qu'un seul exemple de flétrissure imprimée à un d'entre eux, encore n'était-il pas Français. La discipline à laquelle devaient obéir les Hospitaliers trouvait plutôt son application dans les occasions fréquentes où il fallait arrêter leur élan et leur témérité qui pouvaient compromettre le sort commun. Alors il n'était pas d'exploit qui pût empêcher un chevalier de se soustraire à la sévérité de ses chefs. On raconte, entre autres faits du même genre, qu'un frère de l'Hôpital, nommé Robert de Bruges, avait, dans un combat, quitté son rang pour aller seul attaquer un parti de Sarrasins dont il tua le chef d'un coup de lance. Malgré cette prouesse, qui mérita à son auteur les applaudissements de l'armée, le grand maître donna à Robert l'ordre de descendre immédiatement de cheval et de retourner au camp pour y garder les arrêts. Il fallut obéir.

Gérard Tunc, Provençal, et Raimond Dupuy, originaire du Dauphiné, deux Français, furent donc les fondateurs de cet ordre illustre, moitié militaire, moitié religieux, qui a su pratiquer les modestes vertus du moine, tout en conservant les qualités brillantes du soldat. Le premier posa la base de cette charité qui fut l'origine de l'association des Hospitaliers. Laïque, il donna à ses compagnons l'exemple du dévouement auprès des malades et des pauvres; religieux, il fut pour ses frères un modèle de piété et de foi vive. Le second, dont le sang avait coulé dans cent combats en Syrie et en Palestine, modifia le caractère de l'ordre et le rôle qu'il devait remplir, en associant la bravoure brillante du champ de bataille à l'humble austérité du cloître. Si

Gérard fut le fondateur de l'Hôpital, Raimond, avec le titre de grand maître, doit être regardé comme le véritable organisateur de cette sainte cohorte, qui fut à la fois le soutien du pèlerin et le rempart de la religion chrétienne en Orient. Les vertus du vénérable héritier de Gérard furent comme le point de départ et le modèle de celles par lesquelles s'illustrèrent tour à tour ses successeurs. Il n'en fut pas toujours ainsi des chevaliers, au milieu desquels une certaine indépendance vis-à-vis des statuts trop rigoureux pour des hommes de guerre amena quelque relâchement, et parfois de l'indiscipline. Mais, si ces exemples furent rares, il faut ajouter qu'on ne saurait refuser de l'indulgence à des hommes qui, tout en obéissant à leur piété pour prononcer des vœux sévères, faisaient, au milieu de combats incessants, d'assauts et de sacs, le métier de soldats. Il devait leur être bien difficile, pour ne pas dire impossible, de traverser les hasards et les désordres de la vie aventureuse que leur imposait la guerre en restant scrupuleusement fidèles à leur foi.

CHAPITRE II

Templiers. — Saint Bernard leur impose une règle. — Crédit dont jouissent les deux ordres auprès de tous les princes d'Occident. — Prise d'Ascalon et de Belbeïs. — Rivalité du Temple et de l'Hôpital. — Maison d'Hospitaliers à Constantinople.

Trente ans après la création de l'ordre de Saint-Jean, l'exemple des Hospitaliers, et la conscience des services de toute nature qu'ils ne cessaient de rendre à la religion, inspirèrent à d'autres chevaliers de l'armée de Terre-Sainte la pensée de les imiter sans se confondre avec eux. — Peut-être l'austérité de la règle de l'Hôpital les effraya-t-elle; peut-être préférèrent-ils rester indépendants, tout en se consacrant au service de la religion. — Quoi qu'il en soit, témoins des dangers que couraient souvent les pèlerins, depuis le lieu de leur débarquement jusqu'à Jérusalem, neuf Français s'associèrent dans le but d'escorter et de protéger les fidèles, du rivage au saint sépulcre, et de la cité sainte à la mer pour leur retour; — c'était en 1128. — L'histoire a conservé le nom de deux de ces gentilhommes : ils s'appelaient Hugues de Payens et Geoffroy de Saint-Aldemar. Peu à peu leur nombre s'acrut; et, comme ils s'étaient établis dans un lieu voisin du saint temple, on leur donna le nom de

Chevaliers du Temple ou Templiers. Pendant les premières années de leur institution, ils continuèrent à porter le costume laïque, et n'eurent, dit Guillaume de Tyr, « d'autres vêtements que ceux que leur donnait le « peuple par charité ». — Tels furent le germe et les commencements de cet ordre fameux, rival de son aîné, que ses vices, ses immenses richesses et sa fin tragique, autant que ses exploits militaires, ont rendu à jamais célèbre.

Mais dans cet âge de grande piété, au pied du Golgotha, dont les souvenirs exaltaient la foi des preux, toutes les grandes et nobles actions prenaient un caractère religieux; et les Templiers, comme si ce n'était pas assez de défendre la croix avec un courage qui ne connaissait point de périls, voulurent, à l'instar des Hospitaliers, donner à leur compagnie une forme plus austère en endossant, eux aussi, le froc sous leur casaque militaire. Le souverain pontife, qui ne voyait dans la création d'un nouvel ordre que celle d'un puissant auxiliaire de plus pour la cause chrétienne, s'empressa d'accorder à cette nouvelle confrérie la consécration nécessaire pour qu'elle eût titre d'ordre régulier. Afin qu'elle en prît aussi l'esprit, le pape chargea saint Bernard de lui dicter sa règle. — S'adresser au sévère abbé de Clairvaux pour réglementer la vie et la conduite de guerriers, même dans ce temps de ferveur et de scrupuleuse dévotion, c'était peut-être préparer, sans le vouloir, aux Templiers une partie des fautes dont l'histoire les accusa plus tard. Prescrire une trop grande austérité à des hommes de guerre, passionnés, aventureux, et que le fanatisme de l'époque poussait à guerroyer contre les Sarrasins, plutôt qu'à suivre strictement l'étroit et âpre sentier de l'humble vertu du cénobite, c'était les exposer à violer une loi facile à suivre dans l'intérieur d'un cloître, mais

presque impossible au milieu de la licence des camps. — Néanmoins saint Bernard, appréciant les choses à son point de vue ascétique, crut devoir répondre à ce que le pape attendait de lui par un règlement dont les chevaliers de Saint-Jean avaient, il est vrai, montré l'exécution possible, mais qui devenait d'autant plus difficile qu'on l'étendait à un plus grand nombre. « Com-
« munier trois fois l'an; entendre trois messes par se-
« maine; réciter chaque jour un certain nombre de
« *Pater;* ne manger de la viande que trois jours sur sept;
« s'abstenir de toute dorure ou ornement superflu; faire
« l'aumône; rester pauvre; pratiquer la chasteté; enfin
« se soumettre à l'obéissance, sous peine d'être flagellé
« en plein chapitre..., » c'était imposer beaucoup à des soldats, même à des soldats de la croix. Multiplier les causes d'infraction à une discipline peu compatible avec la vie qu'ils menaient, c'était les conduire à cette infraction même, souvent bien involontairement. Les accusations qui furent dans la suite portées contre les Templiers peuvent, jusqu'à un certain point, prouver la trop grande sévérité de leurs statuts.

Cependant, et malgré l'austérité de la règle sous laquelle devait se plier cette impétueuse milice, un grand nombre de gentilshommes, des princes même, recherchèrent l'honneur de s'enrôler ou de combattre dans ses rangs. La noblesse semblait alors incliner vers l'ordre du Temple plutôt que vers celui de Saint-Jean, ce qui s'explique par la répugnance que lui inspiraient les soins serviles, ou même repoussants, auxquels devaient se livrer les chevaliers de l'Hôpital. Aussi l'habit blanc des Templiers, qui n'étaient que soldats, fut-il par beaucoup préféré à la robe noire des Hospitaliers. Le nouvel ordre dut à cette préférence des dotations de grande valeur, et ses richesses s'accrurent rapidement. Cepen-

dant, pour être purement militaire, l'ordre du Temple n'en fut pas moins, dans le principe, voué à des pratiques et à des mœurs d'une rigidité égale à celle des Hospitaliers. On peut en croire saint Bernard, qui disait d'eux : « Ils vivent dans une société agréable, mais fru-
« gale ; sans femmes, sans enfants, et sans rien avoir
« en propre, pas même leur volonté ; ils ne sont jamais
« oisifs, ni répandus au dehors ; et quand ils ne mar-
« chent point en campagne contre les infidèles, ou ils
« raccommodent leurs armes et les harnais de leurs
« chevaux, ou ils sont occupés dans de pieux exercices
« par les ordres de leurs chefs. Une parole insolente,
« un rire immodéré, le moindre murmure ne demeure
« point sans une sévère correction. Ils détestent les jeux
« de hasard ; ils ne se permettent ni la chasse ni les
« visites inutiles ; ils rejettent avec horreur les spec-
« tacles, les bouffons, les discours ou les chansons trop
« libres ; ils se baignent rarement, sont pour l'ordinaire
« négligés, le visage brûlé des ardeurs du soleil, et le
« regard fier et sévère. A l'approche du combat, ils s'ar-
« ment de foi au dedans et de fer au dehors, sans orne-
« ments ni sur leurs habits ni sur les harnais de leurs
« chevaux ; leurs armes sont leur unique parure ; ils
« s'en servent avec courage dans les plus grands périls,
« sans craindre ni le nombre ni la force des barbares ;
« toute leur confiance est dans le Dieu des armées ;
« et, en combattant pour sa cause, ils cherchent une
« victoire certaine ou une mort sainte et honorable. »
Ainsi s'exprimait le pieux abbé de Clairvaux, montrant à ses frères de France cet exemple des vertus religieuses et militaires qui faisaient alors des Templiers, comme des Hospitaliers, les adorateurs fervents de la croix, aussi bien que ses défenseurs les plus intrépides.

L'esprit de rivalité est un sentiment trop humain pour

qu'il ne se soit pas fait jour, même au fond du cœur de chevaliers croisés, et les deux confréries ne tardèrent pas à s'y laisser entraîner avec un aveuglement auquel on n'aurait pas dû s'attendre de la part d'hommes qui semblaient ne devoir obéir qu'à une seule pensée, celle du soutien de l'Église et de sa gloire. Cet antagonisme fit fermenter au sein de ces deux corps le levain de l'envie, qui dégénéra bientôt en une animosité que l'intervention des princes et des évêques de Palestine ne fut pas toujours assez puissante pour apaiser. Si cette rivalité, changée en une haine implacable, fut quelquefois le motif de rencontres sanglantes qui souillèrent la robe et l'écu de ces chevaliers, il faut dire aussi qu'elle tourna le plus souvent au profit de la cause chrétienne en Orient. Entre ces deux ordres c'etait, en effet, à qui défendrait le plus énergiquement la croix, à qui exterminerait le plus d'ennemis du Christ; et, placés aux postes avancés, sur les frontières de la Palestine, Hospitaliers ou Templiers les protégeaient avec une émulation plus digne d'eux que ces basses jalousies qui leur firent répandre mutuellement le sang le plus précieux dont pût être rougie la Terre-Sainte.

Quoi qu'il en fût, on avait, en Occident, une telle admiration pour le pieux dévouement qui animait les ordres militaires de la Palestine, et leurs exploits excitaient un tel enthousiasme parmi les princes de la chrétienté, que chacun d'eux voulait leur rendre un hommage qui se traduisait le plus souvent par des dons importants, et de grands biens qui leur étaient octroyés par testament. On vit même beaucoup de grands personnages, qui n'avaient pu prendre part à leurs combats, demander que leur dépouille mortelle reçût les honneurs de la chevalerie d'Orient; et ils recommandèrent qu'à leur mort on les ensevelît dans un habit

d'hospitalier ou de templier. Mais ce qui paraîtra le plus singulier, et ce qui fait bien apprécier la confiance et le respect qu'inspiraient les chevaliers de Terre-Sainte, c'est qu'on vit des princes les instituer héritiers en souveraineté de leurs États, au détriment de leurs successeurs naturels ou des droits nationaux. Ainsi Alphonse Ier, roi de Navarre et d'Aragon, l'implacable adversaire des Maures, qu'il avait vaincus dans vingt-neuf batailles, n'ayant pas d'enfants, voulait cependant qu'après lui la guerre contre les infidèles fût conduite avec tout l'acharnement dont il avait donné l'exemple, et qui lui avait valu le surnom de *Batailleur*. Il ne crut pouvoir mieux assurer cet avenir de la délivrance de l'Espagne qu'en instituant les chevaliers de l'Hôpital et du Temple les héritiers de ses deux couronnes. Les peuples, après sa mort, ne consentirent pas, il est vrai, à ratifier son testament; mais les deux ordres, réunis dans un intérêt commun, étaient trop redoutables pour qu'il ne fallût pas compter avec eux; on négocia. Les chevaliers, à qui la succession d'Alphonse aurait causé beaucoup d'embarras, et qui se sentaient trop éloignés ou trop occupés des événements de la Palestine pour pouvoir soutenir avec succès le poids de deux couronnes, préférèrent tirer de leur héritage tout le parti possible en transigeant avec les grands de Navarre et d'Aragon, et le prix de la transaction qui intervint fut la donation de propriétés étendues, partagées entre les deux ordres.

Les événements avaient marché. Quarante années s'étaient écoulées depuis la prise de Jérusalem. — Combien de combats, quelquefois malheureux, n'avaient pas été livrés pendant ce laps de temps! — Quelle que fût la bravoure des chevaliers de Saint-Jean ou du Temple, qui se multipliaient et faisaient des prodiges pour la défense du territoire conquis au nom de la religion, la

situation des chrétiens s'affaiblissait et devenait de jour en jour plus difficile. La principauté d'Édesse leur avait été arrachée par le sultan de Mossoul et d'Alep. Les chefs de la croisade, les principaux capitaines n'étaient plus. Les mœurs énervantes de l'Orient avaient réagi sur le caractère de leurs descendants, et les avaient amollis. Il faut bien le dire avec les écrivains contemporains, les infidèles ne trouvaient plus en eux cette énergique valeur de leurs pères, qui les avait tant de fois fait reculer. Les Sarrasins reprenaient courage, et avaient quelque raison d'entrevoir un avenir plus favorable à la vengeance qu'ils nourrissaient.

Si grand que fût le dévouement des deux ordres militaires, il ne pouvait suffire, et les chrétiens durent tourner leurs regards vers l'Europe. Ils les arrêtèrent sur la France, et ce fut encore à la générosité de ce pays qu'ils firent appel. Saint Bernard sortit de sa retraite pour aller à Vezelay, en Bourgogne, prêcher une nouvelle croisade. — Dieu le veut! La croix! la croix! — furent les cris enthousiastes par lesquels la foule répondit aux exhortations du prédicateur qui l'entraînait. L'exaltation se propagea avec une telle rapidité que, les croix en toile blanche distribuées en quantité considérable par saint Bernard ne suffisant pas, il déchira ses vêtements pour en partager les lambeaux sous cette forme, devenue le signe de ralliement d'une nouvelle armée de pèlerins. Une ferveur belliqueuse s'était tout à coup développée à ce point qu'on insultait aux hommes qui ne s'enrôlaient pas, en leur envoyant une quenouille. Cet instrument de travail féminin était devenu si méprisable qu'on vit alors les femmes elles-mêmes le rejeter, et, s'enflammant pour la défense des lieux saints, s'armer et se réunir sous le commandement de la reine Éléonore.

Tandis que la voix éloquente du pieux cénobite entraînait Louis VII et son peuple vers une nouvelle croisade, un moine allemand, du nom de Rodolphe, fanatisait l'Allemagne, et l'empereur Conrad III suivait l'exemple que donnait le roi de France.

Grâce à l'enthousiasme qui s'était communiqué de toutes parts, ces deux princes se trouvèrent en peu de temps, chacun de leur côté, à la tête d'une nombreuse armée. En apprenant ces événements, les chrétiens de Palestine avaient droit de s'attendre à ce que ce puissant secours vînt rétablir leurs affaires. Malheureusement les troupes du roi, comme celles de l'Empereur, rencontrèrent les mêmes difficultés qui, avant elles, avaient arrêté tant d'autres croisés. L'Asie Mineure leur ouvrit les profondeurs perfides de ses défilés, qui se refermèrent sur les Allemands sans en laisser sortir à peine que quelques faibles débris, et d'où Louis VII ne parvint à se tirer qu'au prix d'efforts désespérés et des actes de la bravoure la plus héroïque. Quoique ces brillantes armées, lorsqu'elles atteignirent la Syrie, fussent fort réduites et bien affaiblies par la rude campagne sur laquelle elles n'avaient pas compté, les deux souverains qui les commandaient en conduisirent les restes devant Damas, pour en faire le siége. Mais la résistance de cette ville et la mésintelligence qui régnait parmi les assiégeants firent renoncer à cette entreprise. Louis VII et Conrad, découragés, repassèrent dans leurs États, abandonnant de nouveau les chrétiens à un ennemi enhardi par l'insuccès de cette croisade, qui coûta plus de deux cent mille hommes à l'Allemagne et à la France, et qui prouvait l'impuissance de l'Occident à secourir efficacement l'armée d'Orient.

Cependant les Hospitaliers étaient partout. En 1151 sil sauvèrent la ville sainte, restée sans garnison. En 1153

ils se couvrirent de gloire au siége d'Ascalon, et contribuèrent puissamment à la prise de cette place. Le royaume de Jérusalem leur dut ainsi, en grande partie, un poste avancé bien fortifié qui le protégeait contre les attaques des Égyptiens. La part que l'ordre de Saint-Jean eut à cette conquête fut si glorieuse que le souverain pontife crut devoir, pour l'en récompenser, non-seulement confirmer ses anciens priviléges, mais encore lui en accorder de nouveaux. A cette occasion le pape « défendit à tous les prélats de la chrétienté de prélever « la dîme des terres de l'ordre, leur interdisant également « toute sentence d'excommunication à son égard. » Ces faveurs exceptionnelles suscitèrent de la part du patriarche de Jérusalem et des autres évêques de la Palestine des réclamations véhémentes. Le clergé séculier d'Orient ne s'en tint pas là; il en vint aux injures et aux invectives. De leur côté, les Hospitaliers se laissèrent emporter, dit-on, par la colère, « jusqu'à prendre « les prêtres du patriarche pour but à leurs flèches. » La querelle fut portée au pied du trône pontifical, sans que les Hospitaliers vissent amoindrir en rien les priviléges qui leur avaient été octroyés : tant était puissant leur ordre, tant on sentait partout combien on avait besoin de son bras! Ces hommages réitérés rendus aux chevaliers de Saint-Jean, et que partageaient ceux du Temple, prouvent, mieux que tout ce qui peut se raconter de leurs prouesses, l'importance des services que la religion attendait d'eux, et en quelle estime on les tenait à Rome comme dans toute la chrétienté.

L'ami de Dieu, c'est ainsi qu'on appelait Raimond Dupuy, était mort chargé d'années. Il avait quitté ce monde accompagné des hommages que son grand caractère lui avait mérités de la part de ses frères, et des regrets de tous ceux dont la reconnaissance lui avait donné le

surnom de *Père des orphelins, Consolateur des malheureux.* Auger de Balben, son compatriote et son compagnon d'armes, lui succéda. Le Dauphiné est une des provinces qui ont le mieux mérité de la religion et contribué le plus à la gloire militaire, dans cette France si chevaleresque et si pleine alors de foi et de dévouement à l'esprit des croisades. Le Dauphiné a fourni un grand nombre de religieux à l'ordre de l'Hôpital, et parmi eux on en compte plusieurs qui ont été revêtus de la dignité de grand maître.

L'héritage de Godefroy de Bouillon, recueilli d'abord par son frère Baudouin, était passé à leur cousin Baudouin du Bourg, comte d'Édesse, qui avait été sacré sous le nom de Baudouin II. Le successeur de ce prince fut son gendre Foulques d'Anjou, qui transmit la couronne à son fils Baudouin III. Celui-ci étant mort sans enfants, le trône de Jérusalem se trouva sans héritier direct. Cette vacance ouvrit le champ à l'ambition et aux intrigues des seigneurs dont les prétentions s'élevaient jusqu'à cette succession. La guerre civile était imminente en Palestine, lorsque, par l'intervention et les sages conseils du grand maître de l'Hôpital, qui rappela l'ordre de transmission de la royauté accepté depuis Godefroy de Bouillon, les esprits se calmèrent. L'usage fut admis comme loi par les prétendants, sans doute en vue, s'ils ne réussissaient pas, d'éloigner du moins leurs concurrents; et l'on convint de laisser à Amaury l'héritage de son frère Baudouin III, de même qu'on avait précédemment reconnu Baudouin Ier pour successeur de Godefroy. Dans cette circonstance, Auger de Balben rendit, par l'ascendant de sa parole et la sagesse de ses conseils, un immense service au royaume de Palestine et à la cause chrétienne; car il prévint les effets désastreux que n'eût pas manqué d'avoir la discorde des princes et des seigneurs.

Le magistère d'Auger de Balben n'avait eu que deux ans de durée, quand son grand âge le fit descendre au tombeau. Le Dauphiné fournit de nouveau à l'ordre de Saint-Jean un chef qui n'était pas moins âgé que celui qu'il était appelé à remplacer, c'était Arnaud de Comps. Sous ce grand maître, les Hospitaliers violèrent la loi qui leur était imposée, sinon par leurs statuts, du moins par leur religion. Ils se trouvèrent engagés avec Amaury dans une alliance que le calife du Caire payait avec de l'or, et qu'il avait sollicitée contre ses ennemis. — Quel fut le mobile de ce pacte? — On répugne à croire que des chevaliers chrétiens se soient laissé séduire par l'appât des richesses qu'un prince infidèle faisait briller à leurs yeux. On préfère y chercher l'arrière-pensée d'affaiblir un des princes musulmans à l'aide de son rival, pour se retourner ensuite contre celui-ci. Cette politique paraît assez naturelle, et peut-être assez justifiée par le but que poursuivaient les croisés, pour qu'elle ait pu guider le roi et le grand maître, ce que d'ailleurs les faits ne tardèrent pas à prouver. Toujours est-il qu'avec l'appui de l'armée chrétienne le sultan du Caire remporta des succès contre ses ennemis, et leur arracha une partie de ses États. Mais il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir de l'imprudence qu'il avait commise en appelant à lui les Latins; car le roi de Jérusalem, à qui les richesses de l'Égypte avaient inspiré le désir de s'en emparer, entreprise que la mollesse de ses habitants lui permettait d'entrevoir comme facile, y rentra bientôt à la tête d'une armée qui cette fois n'était pas alliée du sultan. Amaury attaqua Belbeïs et s'en empara. Pour prix de la part que le successeur d'Arnaud de Comps, Gilbert d'Assailly, et les chevaliers de l'Hôpital prirent à cette expédition, ils reçurent en don la place nouvellement conquise. Encouragée par ce premier succès, l'armée chrétienne voulut

pénétrer plus avant dans cette Égypte qui excitait sa convoitise, et elle marchait sur le Caire, lorsque le sort des armes lui devint contraire. Alors les ennemis des Hospitaliers accusèrent le grand maître d'avoir entraîné les croisés hors de la Terre-Sainte, qui seule devait les intéresser. Justement blessé de ces accusations, Gilbert abdiqua son autorité pour se retirer en Europe dans un des manoirs de l'ordre.

Frère Gastus ou Gaston ne fut pas longtemps son successeur, et céda bientôt la place à Joubert, qui fut le modèle de son ordre jusqu'à sa fin tragique. Surpris, sur les bords du Jourdain, par un parti nombreux de Sarrasins, ce grand maître dut, avec quelques chevaliers qui l'accompagnaient, s'enfermer dans le château de Beaufort. Il y soutint plusieurs assauts, à la suite desquels, sans avoir consenti à capituler, il fut pris les armes à la main. Le chef des infidèles, irrité de sa défense, sans être touché de l'héroïsme qui la lui avait fait prolonger, le jeta dans un cachot où il le laissa mourir de faim. Il semblait, dans cet ordre illustre, que les grands maîtres ne changeassent pas : tant les vertus et la valeur militaire se perpétuaient parmi les successeurs de Raimond Dupuy, tant ils se ressemblaient par leur dévouement à la cause de la religion et leur bravoure contre les infidèles! S'ils ne moururent pas tous couverts de gloire sur le champ de bataille, tous vécurent pour illustrer leur nom et celui de l'ordre à la tête duquel ils étaient placés.

Roger des Moulins prit en main l'autorité après la mort de Joubert. De violentes disputes éclatèrent alors entre les Hospitaliers et les Templiers. La cause était toujours la même, l'orgueil. L'animosité qu'ils nourrissaient les uns contre les autres était telle, qu'elle se trahissait en tout et de toute façon. Ainsi, dans les con-

seils, lorsqu'il arrivait que les chefs chrétiens fussent divisés d'opinions ou d'intérêts, invariablement on voyait les représentants de l'ordre du Temple appuyer celui des deux partis avec lequel n'étaient pas les Hospitaliers; et, comme les Templiers avaient un esprit d'intrigue très-actif, ils soufflaient toujours la discorde avec un aveuglement qui ne se comprend pas chez des hommes animés, d'ailleurs, d'une foi et d'un zèle à toute épreuve pour la cause qui armait leur bras. Si chacun des deux ordres n'eût eu pour mobile que le désir de surpasser aux yeux du Christ les mérites de ses rivaux, il eût été assurément fort louable, et n'eût attiré sur eux que les bénédictions du souverain pontife. Mais ce ne fut pas là ce qu'ils reçurent de Rome, et le saint-père fut obligé d'intervenir avec une sévérité inaccoutumée. Malgré ses reproches et ses admonitions, le pape Alexandre III eut bien de la peine à opérer entre eux une réconciliation apparente, qui n'était au fond qu'un acte d'obéissance de la part de religieux vis-à-vis du chef de l'Église. La haine qui animait l'un contre l'autre l'Hôpital et le Temple prenait sa source dans un sentiment trop vivace pour ne pas s'entretenir, en dépit des remontrances émanées du Vatican. Quant au rang qu'ils s'assignaient eux-mêmes, ils l'occupaient avec cette attitude altière qu'ils avaient prise depuis longtemps en face l'un de l'autre, et que soutenait la puissance dont ils jouissaient au milieu des croisés. Aussi se laissaient-ils emporter sans vergogne par cet étroit esprit de rivalité qui les aigrissait au point que tout devenait entre eux sujet de querelle : exploits militaires, préséances, influence dans les conseils, et, ce qui est encore moins pardonnable, surtout chez des religieux, amour sordide des biens et des richesses à l'envi l'un de l'autre. Sans doute on pourrait à cette dernière passion trouver une

excuse dans leur zèle pour la défense des saints lieux, et la nécessité d'entretenir une force armée respectable. Mais était-ce bien là la seule cause de cet ardent désir de possession qui les animait? Sans vouloir attacher plus de crédit qu'elle n'en mérite à l'assertion de quelques écrivains contemporains qui ont terni la mémoire des Templiers, en les accusant d'avoir reçu des sommes énormes des princes musulmans pour trahir la cause chrétienne; quand on lit dans les récits des chroniqueurs qui ont assisté aux divers épisodes des croisades, que « des soldats de la croix ont déshonoré leur ban- « nière jusqu'à éventrer des cadavres de mahométans, « pour arracher de leurs entrailles de l'or avalé, ou « qu'ils ont brûlé des Sarrasins pour chercher des « byzantins dans leurs cendres; » quand l'histoire rapporte que les villes prises, les captifs, la paix, tout, en un mot, se vendait contre espèces, il est peut-être permis de soupçonner que l'avarice et la soif de l'or n'étaient pas tout à fait étrangères aux sentiments qui divisaient les deux ordres de Saint-Jean et du Temple.

A ces motifs de douleur qui pesaient sur la tête du vénérable grand maître de l'Hôpital il vint s'en ajouter d'autres non moins tristes, et le deuil étendit son voile funèbre sur l'ordre, sans que cette fois la gloire eût à le soutenir. Les mérites des chevaliers de Saint-Jean, et la confiance qu'ils inspiraient, les avaient fait appeler à Constantinople, où ils fondèrent un établissement. Outre leur hôpital, sous l'invocation de saint Jean l'Aumônier, ils possédaient une maison importante dans le voisinage de Sainte-Sophie, et qu'on appelait Saint-Samson. Dans les conditions essentiellement militantes où les Hospitaliers se trouvaient au milieu de cette populeuse cité, ils pouvaient se considérer comme étant sans cesse

sur la brèche. En effet, le schisme au moyen duquel le patriarche Photius avait, en 858, séparé l'Église grecque de celle des Latins, avait en même temps donné, contre ceux-ci, naissance à une haine que l'astuce naturelle aux Grecs rendait dangereuse au centre de la grande métropole de l'Orient. Déjà, en maintes occasions, les croisés avaient eu de graves raisons de se plaindre de Byzance. La perfidie de ses princes et de la nation avait plus d'une fois fait douter si l'on n'y avait pas affaire à des mécréants plutôt qu'à des chrétiens. Cependant régnait alors Manuel Comnène, qui était resté personnellement soumis à l'autorité de Rome. Sur les instances de ce prince, le grand maître de l'Hôpital lui avait envoyé des religieux, dans le but de ramener à l'orthodoxie son peuple, et surtout les ministres du culte, de qui venait le mal. Afin de répondre à ce qu'on attendait d'eux, et par suite d'un zèle qui ne connaissait pas d'obstacles, les Hospitaliers avaient entrepris la conversion des Grecs. Mais vouloir les faire rentrer dans le giron de l'Église latine, ce n'était pas seulement s'attaquer aux erreurs qui les en avaient éloignés; bien plus, c'était saper dans ses fondements le pouvoir d'un clergé qui ne s'était émancipé, et n'avait foulé aux pieds l'autorité papale, que pour satisfaire sans contrôle ses vices, et régner sans partage sur une multitude aveuglément soumise à ses volontés. Aussi la maison de l'Hôpital à Constantinople avait-elle accumulé sur elle les haines implacables d'un clergé non moins vindicatif que puissant, qui, pour s'en débarrasser, ameuta la populace contre les religieux qui s'y trouvaient. Exaltée par des caloyers fanatiques, elle se rua non-seulement sur les chevaliers et les frères servants, mais encore sur les pèlerins ou les malades qu'ils hébergeaient. Les édifices occupés par

l'ordre furent attaqués par le feu, et tous ceux qui ne périrent pas dans l'incendie furent impitoyablement massacrés. Aucun des Latins ne trouva grâce devant ces furieux, qui assouvirent dans leur sang la haine qu'ils portaient au saint-siége.

CHAPITRE III

Les Hospitaliers décimés à la bataille de Tibériade. — Hommage rendu à l'ordre de Saint-Jean par Saladin. — Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion en Palestine. — Fondation de l'ordre Teutonique. — Les chevaliers de l'Hôpital administrent l'ile de Chypre.

L'état de santé du roi de Jérusalem, que la lèpre rongeait, et la minorité de son successeur, qui n'avait que cinq ans, en ouvrant de nouveau le champ aux discordes entre les chrétiens de Palestine, permirent à Saleh-ed-Din, vulgairement appelé Saladin, de commencer avec quelque avantage cette guerre acharnée qui devait être si fatale au royaume franc. La situation dans laquelle il se trouvait alors nécessita un appel aux princes d'Occident. Les chroniques rapportent que, dans la crainte de voir Jérusalem et le saint sépulcre tomber au pouvoir du sultan, et afin d'y attacher l'honneur du roi de France, les croisés avaient résolu d'en envoyer les clefs à Philippe II. Roger des Moulins et le patriarche de Palestine reçurent la mission de les porter au monarque français, comme au gardien des lieux saints, comme à celui dans lequel les chrétiens mettaient leur unique confiance. Les ambassadeurs arrivèrent à Paris en 1185, et y furent reçus avec les plus grands honneurs. Par la peinture

qu'ils firent de la détresse dans laquelle gémissaient les défenseurs de la religion, ils décidèrent le roi à envoyer à leur secours l'élite de ses chevaliers avec un corps de troupes à sa solde. De France le grand maître et le patriarche passèrent en Angleterre, dans l'espoir d'entraîner également Henri II. Ils avaient prémédité d'agir sur l'esprit de ce prince, en invoquant sa parenté avec le roi de Jérusalem, dont il était cousin germain. Mais de tous leurs efforts ils ne retirèrent que quelques faibles secours, en hommes et en argent, et le stérile honneur d'être ramenés sur les côtes de Normandie par Henri en personne.

Le grand maître revint en Orient pour assister à la mort du jeune Baudouin V, et aux discussions qu'engendra la prise de possession de la couronne de Palestine par Guy de Lusignan. Dans ces conjonctures malheureuses, un des chefs de l'armée chrétienne, le comte de Tripoli, Raimond, blessé de voir les prétentions qu'il avait lui-même à cette couronne renversées par un prince qu'il traitait d'étranger à la Palestine, trahit à la fois la religion et ses compagnons d'armes. Il fit alliance avec les Sarrasins. Les historiens vont même jusqu'à dire que, séduit par les promesses de Saladin, qui lui faisait espérer le diadème, objet de son ambition, s'il voulait renier son Dieu et devenir son allié contre les chrétiens, il se fit mahométan. Quoi qu'il en soit, la défection de Raimond amena sur l'armée les plus grands malheurs, dont la conséquence fut la chute du trône de Jérusalem.

De ce moment Saladin fit une guerre sans relâche aux chrétiens; et, après un combat furieux où les chevaliers de Saint-Jean avaient exterminé un nombre considérable d'infidèles, leur grand maître fut relevé sous un monceau de cadavres, qui attestait l'égal achar-

nement des adversaires à l'endroit où Roger des Moulins avait combattu.

Son successeur fut un chevalier né en Syrie, dans l'ancienne Sichem de Cananée. Élevé au bruit des armes, il avait de bonne heure revêtu l'habit d'hospitalier : son nom était Garnier. Il ne resta pas longtemps au poste où l'avait appelé la confiance de ses frères en 1187. Dans la même année il assista à la funeste bataille de Tibériade, où l'armée chrétienne fut taillée en pièces. Voyant le roi prisonnier, tous les autres chefs pris ou tués, lui-même étant percé de coups, il se retira du champ de bataille, l'épée au poing, en traversant le cercle des ennemis qui l'entouraient, accompagné de quelques rares chevaliers de son ordre. Garnier se réfugia dans Ascalon, où dix jours plus tard il mourut de ses blessures, léguant à son ordre le château de Karac, qui lui appartenait par héritage.

La récente victoire de Saladin, la capture du roi, la mort des plus valeureux chevaliers du Temple et de l'Hôpital, tués les armes à la main ou décapités, avaient non-seulement rempli de douleur l'armée des croisés, mais l'avaient encore livrée au découragement superstitieux que leur inspira la prise de la vraie croix par les infidèles. A cette époque d'affaissement moral, il s'en trouvait peu, parmi les survivants du désastre de Tibériade, qui conservassent encore assez d'énergie pour ne pas désespérer de la cause chrétienne. Aussi fallut-il faire presque violence à Ermengard d'Aps pour le décider à accepter le magistère. L'ordre de l'Hôpital moissonné ne paraissait plus être en position de soutenir ni son rang ni la cause chrétienne. En effet, depuis cette époque, si ses destinées ne cessèrent pas d'être telles que l'honneur ne pût en être affecté, elles ne furent plus, sur le sol asiatique, aussi brillantes, quant aux résultats obtenus pour la gloire de la religion.

Le triomphe que les armes mahométanes venaient d'obtenir avait ouvert à Saladin le chemin de Jérusalem. Les chrétiens n'étaient plus assez forts pour le lui disputer, et il arriva bientôt au pied des remparts de la ville sainte, qui était presque sans défense. Cependant tous les habitants s'étaient armés, jusqu'aux moines et aux prêtres. Mais, dit un chroniqueur enfermé dans la ville assiégée, « les flèches des Sarrasins tombaient comme « des gouttes de pluie, et l'on ne pouvait montrer le « doigt au-dessus des remparts sans être atteint. » Le désespoir s'était emparé des défenseurs au point, raconte notre auteur, que chacun n'aspirait plus qu'à mourir « pour le Christ, et à ne conserver des saints lieux que « la portion de terre nécessaire pour l'ensevelir ». Cependant il en était dans la ville qui pensaient à autre chose qu'à faire le sacrifice de leur vie. Un grand nombre de pèlerins, « poussés par le désir criminel de sauver de « belles femmes, de l'or et leurs enfants, » préférèrent entrer en arrangement avec Saladin pour en obtenir une capitulation. Tous les chrétiens d'origine latine, dont, suivant Bernard le Trésorier, les Hospitaliers payèrent la rançon, durent sortir à la suite de la reine et des autres princesses éplorées, « robes et bagues sauves. » — Là on vit encore quel pouvait être, même sur un cœur musulman, l'effet des vertus tant vantées des Hospitaliers. — Saladin, touché de la bienfaisance qu'exerçaient ces religieux dans leur hospice, leur accorda, par exception, l'autorisation de rester dans Jérusalem jusqu'à l'entière guérison de ceux qu'ils soignaient. On prétend même que « le sultan, ayant entendu dire des « merveilles de leur piété, voulut en juger par lui-même « en se présentant à l'hôpital comme malade ». On ajoute « que l'épreuve dépassa l'opinion avantageuse « que le chef des croyants avait de la charité des cheva-

« de Saint-Jean ». Il paraît, néanmoins, qu'à côté du respect qu'ils inspiraient à Saladin, la crainte qu'il en avait s'était fait une place assez grande; car, après leur avoir accordé un sursis pour évacuer la cité sainte, il crut prudent de l'abréger.

Il y avait quatre-vingt-huit ans que le royaume de Palestine avait été fondé par Godefroy de Bouillon. A côté, de petits États s'étaient formés sous l'autorité des princes croisés qui, mus par une ambition moins pieuse et plus humaine que celle de délivrer le saint sépulcre, avaient fait des conquêtes que n'avait pas toujours justifiées la nécessité de défendre la Palestine. Cette ambition ou ce zèle démesuré avait entraîné les soldats de la croix à des expéditions éloignées des lieux saints, et auxquelles la milice de l'Hôpital fournit toujours un contingent important. Depuis l'an 1099 jusqu'à 1188, elle ne s'était pas démentie un instant; au moyen de ses revenus elle avait participé constamment aux frais de la guerre, et n'avait cessé d'entretenir son hospitalité envers les pèlerins de toute nation. Toujours au premier rang des défenseurs de la croix, elle avait, dans mainte occasion, sauvé l'armée chrétienne et raffermi le trône de Jérusalem. Les autres principautés de la Syrie lui devaient également leur conservation. Non moins habiles dans la politique que courageux à la guerre, les Hospitaliers, par leur haute sagesse, s'étaient rendus utiles en toute circonstance. Leur sagacité dans les conseils, aussi remarquable que leur courage était éclatant sur le champ de bataille, fait comprendre que les successeurs de Godefroy se soient toujours adressés à eux pour les négociations difficiles. Quand ils avaient une mission délicate à donner auprès du souverain pontife ou de quelque autre prince d'Occident, c'était à un des membres de l'Hôpital qu'ils la confiaient de préférence.

S'ils étaient éprouvés dans la diplomatie, ils n'étaient pas moins impétueux sous leur cotte d'armes. La bravoure qui distinguait ces vaillants champions de la croix, « armés de foi au dedans et de fer au dehors, » selon l'expression de saint Bernard, faillit plusieurs fois causer la destruction de leur ordre. Leur dévouement les emportait toujours au plus fort des mêlées, où souvent leur milice eut à soutenir seule le choc d'armées entières. Aussi les ravages étaient-ils grands dans leurs rangs, et l'on peut dire que la Terre-Sainte a été jonchée de leurs cadavres. Mais cet ordre renommé avait de si fortes racines dans toute la chrétienté, et jouissait d'une vitalité telle, que, semblable au chêne qui pousse plus de rejetons chaque fois qu'on le coupe, il voyait accourir de toutes parts sous sa bannière un plus grand nombre de guerriers, à mesure que ses rangs s'éclaircissaient.

Après la prise de Jérusalem, Saladin, profitant de son avantage et de la situation désespérée des chrétiens, s'était fait livrer Ascalon par la reine, à titre de rançon du roi et de quelques-uns des croisés restés au pouvoir des Sarrasins; et, comme si la déchéance de la couronne ne devait s'arrêter devant aucune capitulation, si humiliante qu'elle fût, Guy de Lusignan s'abaissa jusqu'à renoncer solennellement au titre de roi de Jérusalem. Cette renonciation, bien qu'arrachée par la force et imposée au chef d'une armée décimée et hors d'état de résister, n'en fut pas moins aux yeux des chrétiens un acte honteux qu'ils ne pardonnèrent pas à Lusignan. Avoir consenti, c'était d'ailleurs avouer que l'avenir des lieux saints était désespéré.

L'étendard de la croix ne flottait plus que sur les murailles entamées de Tyr, de Béryte, de Tripoli et d'Antioche. Le croissant l'avait remplacé sur presque toutes

les autres villes ou citadelles; et encore les croisés, divisés entre eux, pouvaient-ils à peine compter sur l'appui les uns des autres. C'était bien le cas de faire un nouvel appel au zèle et au courage des chrétiens d'Europe. Le pape s'adressa aux rois de France et d'Angleterre, auprès de qui il envoya deux légats dont les exhortations ne furent point vaines. Philippe-Auguste et Henri II instituèrent ce qu'on appela la dîme saladine, dont l'objet était de faire face aux frais de la guerre contre l'ennemi de la foi.

Dans ces conjonctures, les Hospitaliers avaient transféré le siége de leur ordre à Margat ou Markap, château situé au sommet d'une montagne, entre Tripoli et Laodicée. Ils observaient de là les événements, tout prêts à combattre, espérant que Dieu, pour la gloire de qui ils avaient versé leur sang, les aiderait à chasser les profanateurs de son saint temple.

Des secours étaient arrivés d'Europe. Le roi de France le premier, plus tard Richard d'Angleterre, qui venait de succéder à son père Henri II, avaient amené des troupes enflammées du désir de délivrer les lieux saints une seconde fois, et, en effaçant la tache faite par Guy de Lusignan à sa propre couronne, de rétablir le trône de Jérusalem. Les deux souverains réunis commencèrent par attaquer la ville d'Acre, et, après un siége de deux années, forcèrent Saladin à une capitulation dont il dut subir les dures conditions. Le sultan s'engageait à livrer Acre avec les armes, les munitions et les richesses qu'elle renfermait, ainsi que les navires qui étaient dans le port. La sainte croix prise à Tibériade serait restituée avec quinze cents chrétiens et deux cents chevaliers encore captifs. Les assiégés devaient, en outre, payer une somme énorme pour leur rançon. Il y avait là de quoi relever les courages abattus et rassurer les

chrétiens. Les croisés entrèrent dans Acre le 13 juillet 1198. Après avoir fait purifier les églises souillées par les musulmans et relever les autels, les deux rois ordonnèrent de réparer les murs, dont les nombreuses brèches leur avaient facilité cette conquête.

L'armée venue d'Occident ne se composait pas seulement des troupes de Richard et de celles de Philippe. Les soldats d'Angleterre et de France avaient vu leurs rangs se grossir d'un contingent allemand commandé par le duc de Souabe, fils de Frédéric Barberousse qui avait trouvé la mort dans les eaux du Cydnus, une année auparavant. Quelques gentilshommes allemands conçurent, à l'imitation des Hospitaliers, l'idée de fonder une institution en vue des secours à offrir aux pèlerins de leur patrie. Dans ce but ils commencèrent par organiser une sorte d'hôpital dont ils firent les frais. Cet établissement se popularisa parmi les chevaliers de leur nation, et ce fut l'origine d'un nouvel ordre militaire qu'on appela l'ordre Teutonique. Le pape le reconnut et le consacra sous l'invocation de sainte Marie de Jérusalem, en lui imposant une règle et des statuts analogues à ceux auxquels obéissaient les deux ordres aînés de Saint-Jean et du Temple. Pour se distinguer de ceux-ci, les chevaliers Teutoniques portaient un manteau blanc avec une croix noire aux quatre extrémités de laquelle le roi de France les autorisa à ajouter une fleur de lis. La nouvelle confrérie ne tarda pas à prendre une extension que le patriotisme allemand favorisa en lui fournissant ses meilleures lances, et en lui octroyant de grands honneurs avec des biens considérables. Mais cet ordre, engendré dans une excursion passagère de l'Allemagne sur la Terre-Sainte, n'y demeura pas longtemps le soutien de la croix ou des pèlerins venus des bords du Rhin ou du Danube. L'Allemagne l'absorba, et ce fut bientôt ex

clusivement dans les guerres intestines de ce pays que les chevaliers Teutons trouvèrent à exercer leur humeur plus belliqueuse que dévouée à la cause de la religion.

De Markap, les Hospitaliers avaient transporté leur principale résidence à Acre, où ne tarda pas à mourir le grand maître Ermengard d'Aps. Godefroy de Duisson lui succéda, et mit tout en œuvre pour entraîner les deux rois à la conquête de Jérusalem; mais ce fut en vain. La division qui ne cessait de régner dans cette armée, composées de soldats de toutes nations, et la lassitude de plusieurs chefs qui n'aspiraient qu'à quitter une terre où le climat et les privations avaient altéré leur santé, ne permirent pas de tenter l'enlèvement de la ville sainte aux mains des infidèles. Le roi de France fut le premier à donner le signal du retour en Occident, et, laissant cinq cents hommes d'armes avec dix mille fantassins sous le commandement du duc de Bourgogne, il partit suivi par beaucoup d'autres chefs.

Richard resta. Son caractère chevaleresque laissait encore aux chrétiens de Syrie l'espoir qu'il entreprendrait d'arracher à Saladin la couronne de Jérusalem ; mais cet espoir fut déçu. Le roi d'Angleterre émit, à ce sujet, un avis dicté par une prudence qui, bien qu'inattendue de sa part, n'était que trop justifiée d'ailleurs par la faiblesse numérique de l'armée chrétienne. Ce prince disait à ceux qui insistaient : « Si vous voulez aller à Jérusalem, je vous y accompagnerai; mais je ne vous y « conduirai pas. » Cependant Richard comprenait que le haut rang qu'il occupait parmi les croisés faisait peser sur sa tête une responsabilité qui pourrait bien lui attirer des reproches amers de la part de guerriers brûlant d'une foi ardente, qui n'avaient qu'une seule chose en vue, la délivrance du tombeau du Christ. Afin de se mettre à couvert, ou du moins de ne pas porter seul le

fardeau de cette responsabilité, il prit le parti d'assembler un conseil composé de cinq hospitaliers, cinq templiers, cinq chevaliers français, autant d'anglais et de syriens. La situation de l'armée y fut nettement exposée; la question de marcher contre Jérusalem y fut discutée; et le résultat de cette solennelle délibération fut qu'on ne tenterait pas cette entreprise, « parce qu'on ne pourrait « y endurer les privations de la saison chaude dans la« quelle on était, et surtout le manque d'eau. » — Ainsi fut abandonné, ou du moins indéfiniment ajourné, le projet de reconquérir les lieux saints.

L'impuissance qui paralysait l'armée chrétienne, lorsqu'il s'agissait pour elle d'une grande entreprise, n'arrêtait pas toutefois les chevaliers venus d'Occident, toujours disposés à guerroyer avec les Sarrasins. Si rien de décisif ne se prononçait de part ni d'autre, on n'en escarmouchait pas moins, et les rencontres entre musulmans et chrétiens étaient assez fréquentes pour satisfaire l'humeur batailleuse des plus impatients. Parmi eux, Richard se distinguait par son bouillant courage et sa témérité personnelle, et ses exploits avaient produit sur les infidèles une telle impression que, longtemps après son départ de Syrie, son nom seul était un objet de terreur. Joinville raconte que de son temps, c'est-à-dire soixante ans plus tard, il avait encore entendu des Sarrasins dire à leurs enfants qui pleuraient : « Tais-toi, « voici le roi d'Angleterre... » A leurs chevaux même, leur reprochant quelque écart, ils disaient : « Crois-tu « que le roi Richard soit caché dans ce buisson?... » — Commentaires pittoresques qui montraient, mieux que la narration des hauts faits de celui qu'on avait surnommé *Cœur-de-Lion,* à quel point le souvenir de sa bravoure et de la force de son bras était resté dans la mémoire des ennemis de la croix.

Le monarque anglais avait fini par s'embarquer aussi, mais non sans avoir enlevé aux infidèles Jaffa et Ascalon, qu'il remit aux croisés. Guy de Lusignan reçut également des mains de ce prince l'île de Chypre, dont il avait fait la conquête en venant. Elle resta près de trois siècles aux membres de cette famille, qui au titre de roi de Chypre ajoutèrent le vain nom de roi de Jérusalem.

Lors du départ des souverains de France et d'Angleterre pour l'Occident, plusieurs des chevaliers qui les avaient accompagnés voulurent rester en Terre-Sainte. Remplis d'admiration pour les vertus et le dévouement des Hospitaliers, ils en prirent l'habit en abandonnant à leur ordre tous leurs biens d'Europe. Presque tous ces gentilshommes préférèrent l'ordre de Saint-Jean à celui du Temple, dont les membres éloignaient d'eux par leur arrogance.

Godefroy de Duisson était mort. Jusqu'à lui, comme on l'a vu, tous les grands maîtres de l'Hôpital avaient été choisis parmi les chevaliers français; dans cette circonstance on fit une exception à ce qui semblait être une règle invariable. D'ailleurs l'extension qu'avait prise l'ordre, qui comptait un nombre considérable de frères de plusieurs nationalités, partagés entre les établissements situés en différents pays d'Europe, lui faisait une loi de l'impartialité dans le choix de son chef, et il lui sembla qu'il était de son devoir de ne pas le prendre exclusivement dans les rangs des chevaliers de la langue de France, quoique leur nombre fût incomparablement supérieur à celui des autres nations. C'est sans doute à cette cause qu'il faut attribuer l'élection du grand maître Alphonse, d'origine portugaise. On pourrait encore ne voir, dans cette dérogation à l'usage, qu'un hommage rendu au sang royal; car ce chevalier passait pour être le fils

naturel du roi de Portugal. Ce nouveau chef de l'Hôpital, rigide et hautain, voulut introduire dans le sein de l'ordre plusieurs réformes qui portaient principalement sur le luxe, qu'il accusait les chevaliers de faire dégénérer en une mollesse indigne de religieux, de soldats du Christ, réformes dont il donna, d'ailleurs, le premier l'exemple. Il voulait faire revenir l'austérité des mœurs de ses chevaliers à ce qu'elle avait été au temps de Raimond Dupuy, leur disant qu'ils ne devaient être ni plus délicats, ni moins esclaves de leurs vœux que ne l'avaient été leurs devanciers. Mais la hauteur des remontrances d'Alphonse et l'aigreur qu'elles firent naître, même au sein du chapitre de l'ordre, y engendrèrent la désobéissance. Le grand maître dut abdiquer pour se retirer en Portugal, où il périt dans une guerre civile.

Profitant sans doute d'un avertissement qui devait leur faire regretter de s'être éloignés d'une sorte de règle qui avait jusque-là fait la gloire de leur ordre, les chevaliers de l'Hôpital revinrent, dans une des langues de France, chercher un nouveau chef, et ils firent élection de Geoffroy le Rat. On pourrait croire que ce choix fut inspiré par des dispositions de caractère entièrement opposées à celles qui avaient aliéné à Alphonse, non-seulement l'affection, mais encore l'obéissance des chevaliers. Geoffroy était, en effet, aussi doux, affable et peu entreprenant, que son prédécesseur s'était montré fier, hautain et novateur.

La trêve de « trois ans, trois mois, trois semaines, « trois jours et trois heures, » que Richard avait signée avec les infidèles, et la mort de Saladin survenue pendant ce temps, faisaient des loisirs aux croisés. Mais à ces hommes habitués aux combats, pour qui la guerre était en quelque sorte la seule existence possible, ce repos était insupportable, et ils éprouvaient le besoin de

rencontrer des ennemis à combattre. Du moins est-ce là qu'il faut chercher la cause ou l'occasion qui fit revivre leur ancienne animosité entre le Temple et l'Hôpital. Elle eut alors un caractère tel, que les deux ordres en vinrent aux mains. Les premiers incidents de cette nouvelle querelle, d'abord peu sérieux, ne tardèrent pas à prendre les proportions les plus désastreuses. Les Hospitaliers et les Templiers ne se rencontraient plus sans se charger avec une rage qui pouvait faire croire que l'un des deux partis combattait sous l'étendard de Mahomet. Ces luttes fratricides se renouvelèrent souvent, et eurent pour résultat fatal d'envenimer de plus en plus la haine que les deux ordres nourrissaient l'un contre l'autre, au grand scandale de l'armée croisée et de la chrétienté tout entière. Il ne fallut rien moins qu'une bulle du pape Innocent III, en 1198, pour apaiser ces discordes, qui tendaient à compromettre de plus en plus le sort des croisés, et calmer cette humeur trop belliqueuse pour des religieux, « si l'on peut, » disait le souverain pontife, « appeler religieux des gens qui ne procèdent que par voies de fait et violences. » Sur un ordre venu de Rome, les deux ordres militaires furent cités à la barre d'un tribunal composé de croisés qui leur étaient étrangers, et qui décida que les torts n'étaient pas du côté des Hospitaliers. Les Templiers s'inclinèrent devant le verdict qui les condamnait, et pour quelque temps la paix fut en apparence rétablie.

Sous le magistère de Geoffroy le Rat, le roi de Jérusalem et de Chypre eut recours à l'ordre de l'Hôpital pour raffermir son autorité dans cette île. Quelques chevaliers choisis y passèrent avec des troupes, et prirent en main le gouvernement de ce petit État, qu'ils surent diriger avec cette habileté à la fois énergique et sage dont ils avaient donné tant de preuves.

CHAPITRE IV

Baudouin, empereur de Constantinople. — Il appelle les Hospitaliers. — Les remparts de Jérusalem relevés aux frais du trésor de l'ordre de Saint-Jean. — Croisade de saint Louis. — Les chevaliers de l'Hôpital paient la rançon du roi de France. — Combat des Hospitaliers contre les Templiers. — Prise et sac de Ptolémaïs. — L'ordre de l'Hôpital passe dans l'île de Chypre.

De ce moment, les destinées de la ville sainte et des chrétiens de Palestine devinrent de plus en plus précaires. Les plus zélés commençaient à désespérer de l'avenir, lorsqu'une clameur, venue d'Occident, ranima leur courage en leur apprenant que la croisade était toujours populaire en France.

Un prêtre, nommé Foulques, curé de Neuilly, s'était exalté tout à coup à l'idée de sauver Jérusalem. Après avoir fait de fréquents sermons sur une des places de Paris, et y avoir dénoncé tous les vices qui affligaient la société du XIIe siècle, il en vint à prêcher une nouvelle guerre sainte; elle devait être la source d'indulgences pour les pécheurs qu'il avait énergiquement stigmatisés. A sa voix entraînante, les coffres, comme les petites bourses, s'étaient ouverts, et un grand nombre de gentilshommes, en prenant la croix, inspirèrent à tous ceux qui avaient une foi vive ou le goût des armes la résolu-

tion de se rendre en Orient. Le marquis de Montferrat se mit à leur tête, suivi de Matthieu de Montmorency, des comtes de Flandre, de Blois, du Perche et d'une foule d'autres, qui composaient un total de quatre mille cinq cents chevaliers, accompagnés de leurs écuyers, et soutenus par un corps de vingt mille hommes d'infanterie d'élite. Cette croisade, qui donna lieu à un des épisodes les plus curieux et les plus inattendus, montra bien à quoi tient le sort des empires.

Pour avoir les moyens de passer en Syrie, les nouveaux croisés durent s'adresser au doge. Le conseil de la république, fidèle au principe de son gouvernement, ne voulut pas prendre sur lui d'accorder à Montferrat ce qu'il réclamait au nom de ses compagnons d'armes. Le peuple fut assemblé sur la place Saint-Marc, et la question lui fut soumise. Geoffroy de Villehardouin, portant la parole, sut si bien remuer les passions de la multitude, en lui peignant les infortunes de Jérusalem qui attendait son salut de la puissante Venise, que tout d'une voix le passage sur les galères vénitiennes fut accordé. Ce vote unanime fut sanctionné par un traité juré sur l'Évangile, et par lequel les chefs de l'armée s'engageaient à payer quatre-vingt-cinq mille marcs d'argent, environ quatre millions de notre monnaie. Mais, pour les négociateurs vénitiens, cette clause ne suffisait pas. Afin de rendre le marché plus avantageux, ils stipulèrent que les conquêtes et le butin seraient partagés par moitié entre les Français et les Vénitiens, qui équiperaient de leur côté cinquante galères montées par des troupes de la république.

Quand l'armée eut été ralliée, et que fut venue l'époque favorable pour lever l'ancre, le doge réclama au marquis de Montferrat le prix convenu pour le transport. L'acquitter intégralement ne fut pas possible, mal-

gré la générosité des gentilshommes français, qui firent abandon à la cause commune de leur vaisselle et de leurs bijoux. Il s'en fallait encore de trente-cinq mille marcs que la somme totale portée au contrat fût complète. La république était habile. Elle fit tourner à son profit, d'une manière bien plus avantageuse que ne l'aurait été le complément qui lui restait à recevoir, la dette contractée par les croisés. Aux yeux du doge, peu importaient Jérusalem et la triste situation des chrétiens en Palestine; il était bien plus préoccupé des intérêts de Venise. Ce qu'il lui fallait, c'étaient d'autres ports ouverts à ses vaisseaux, de nouveaux comptoirs assurés à son négoce, avec de solides remparts où la bannière de saint Marc montrât à l'Orient, comme à l'Occident, les ailes déployées du Lion, emblème de l'énergique activité de la république. Le doge avait dans ses mains une armée toute prête, enflammée d'ardeur, avide de combats; l'occasion était trop belle pour la laisser échapper, et le rusé Dandolo dit aux croisés : « Donnez-moi Zara, je vous tiens quittes des trente-cinq « mille marcs que vous me devez. » Cinq cents voiles partirent portant quarante mille hommes.

Zara fut pris, et le rivage dalmate devint tributaire de Venise, malgré les scrupules des chevaliers de France, qui répugnaient à attaquer un prince chrétien, et en dépit des défenses formelles du pape, qui avait sanctionné le traité conclu entre le doge et Montferrat à la condition que les armes des croisés ne se tourneraient contre aucun prince de la chrétienté. Mais ce n'était point assez. L'ambition du doge visait plus haut, et par des discours de nature à capter la confiance des compagnons de Montferrat, comme à exciter leur convoitise, il sut si habilement les détourner de la route qu'ils avaient prise en quittant la France, qu'il leur persuada

de faire une conquête plus importante, plus riche et plus digne de leur bravoure que celle de « quelques « pauvres masures de la Palestine », en s'emparant de Byzance. Venise, qui se souvenait de ses vaisseaux confisqués et de ses nationaux jetés dans les prisons de la ville impériale, avait contre elle des griefs de vieille date. De son côté, le doge nourrissait personnellement une haine profonde contre la couronne de Constantinople, quel que fût celui qui la portait. Presque aveugle, le vieux Dandolo ne pouvait oublier que Manuel, avec un fer rouge qu'il tint lui-même, lui avait brûlé la vue. Le chef de l'habile et perfide république ne voulait pas s'avouer que c'étaient là des représailles, et que le souverain de Byzance, dans son impuissance d'atteindre Venise, ne pouvait que venger sur son ambassadeur les affronts qu'il en avait reçus et la mauvaise foi avec laquelle elle avait récemment enlevé Corfou à son sceptre, brûlé ses vaisseaux et insulté à son propre nom.

En outre, l'empereur actuel, qui avait usurpé le trône sans s'approprier les engagements pris par ses prédécesseurs, devait au trésor de Saint-Marc une somme de deux cent mille besants d'or qu'il ne payait pas, et il avait le tort, irrémissible aux yeux de la république, de favoriser les Pisans, ses rivaux sur les mers. Il y avait en tout cela plus de griefs réciproques qu'il n'en fallait pour que l'orage amoncelé dans les lagunes vînt fondre sur les rives du Bosphore. Mais les historiens y ajoutent une autre cause que la politique profondément égoïste du célèbre conseil des Dix a empêché de rejeter comme une calomnie. Ils rapportent que le sultan Malek-Adhel, redoutant le secours que Montferrat et ses compagnons auraient apporté aux chrétiens de Palestine, envoya des sommes considérables à Venise, afin que le doge détournât les croisés du chemin de la Syrie. Il était un autre

mobile encore sur lequel Dandolo spéculait pour pousser ses alliés à cette entreprise, c'était le souvenir que les croisés conservaient des trahisons de la cour byzantine. Ils ne pouvaient, en effet, avoir oublié que les désastres des armées de Louis VII et de Conrad étaient dus à la perfidie de l'empereur Manuel Comnène, et ils devaient avoir à cœur de venger leurs devanciers. Enfin les Grecs n'étaient que des hérétiques aux yeux des Latins, qui les trouvaient tout aussi bons à occire que les mahométans. Toutes ces raisons admises assez facilement par les compagnons de Montferrat, et l'ambition, l'espérance de grands établissements sur les rives du Bosphore ou de l'Archipel, qui excitaient les comtes et les barons, venant à l'appui des vues de Dandolo, la guerre fut résolue contre l'empire. On fit donc voile pour la Corne d'or, où, malgré seize cents bâtiments qui y étaient mouillés, sous la protection d'un corps de troupes de soixante-dix mille hommes, la flotte vénitienne pénétra et débarqua l'armée (1204). L'assaut ne tarda pas à être donné aux antiques remparts de Constantin, sur lesquels André d'Urboize, un Français, planta le premier l'étendard des vainqueurs.

Le trône de Constantinople ruisselait de sang. Deux usurpateurs souillés de crimes en avaient été successivement arrachés par les croisés, et l'armée avait acclamé Baudouin, comte de Flandre, en lui remettant la couronne qu'avait refusée pour le doge la fierté républicaine des Vénitiens, qui ne voulait pas que le lion de saint Marc fût enchaîné aux marches d'un trône. Baudouin trouva ses frères d'armes disposés à reconnaître son élection, et chacun d'eux, mettant à profit la bonne chance que la guerre lui avait procurée, s'adjugea, sans autre forme, une des provinces de l'empire d'Orient. Montferrat eut pour sa part l'île de Candie. Le comte de

Blois s'empara de Nicée, qu'il érigea en duché. Villehardouin devint maréchal de Romanie. D'autres chevaliers s'instituèrent comte de Naxos, prince de Lacédémone, duc d'Athènes, sans savoir où étaient ni en quoi consistaient leurs nouveaux États. Plus faits pour la vie des camps que pour la politique, ils ne surent pas tirer parti de leurs conquêtes, et plusieurs d'entre eux jouèrent aux dés leurs principautés. Les Vénitiens, au contraire, plus habiles, consommés dans l'art d'étendre leur puissance, mettaient un prix bien plus élevé aux solides comptoirs qui devaient ajouter à l'influence déjà immense de la république, et lui assurer le monopole du commerce dans ces mers, qu'à de vains hochets et à ces futiles honneurs dont s'amusaient les gentilshommes français. Aussi s'étaient-ils fait tout d'abord une belle part dans laquelle entraient Gallipoli, Négrepont, Égine, Patras et les îles Ioniennes. Le marquis de Montferrat, embarrassé de son petit royaume, leur vendit Candie, ce qui compléta pour eux ce réseau de stations dont l'importance était si grande pour leur marine et l'extension de leur puissance. Quant à Baudouin, il tomba sous les coups des Bulgares dans une guerre qu'il avait entreprise pour les soumettre. Toutes ces principautés que la fortune des armes avait créées s'étaient anéanties; Venise seule, en dépit des excommunications papales, garda ses possessions.

Ainsi avaient été détournés de la Terre-Sainte ces guerriers que les chrétiens de Syrie attendaient comme des libérateurs. On vit alors un croisé, un fils de l'Église latine, régner sur un peuple qui s'était séparé de Rome. Sentant la position fausse où il se trouvait, et craignant que sa couronne ne fût jamais bien affermie sur sa tête au milieu de ses sujets schismatiques, Baudouin avait, au début de son règne, conçu le projet de les ramener

à l'unité orthodoxe. Pour préparer cette réunion, et dans l'espoir de faire revenir les Grecs de leurs préventions à l'égard des catholiques, l'empereur résolut d'appeler dans ses nouveaux États des religieux recommandables par leurs vertus, et qui pussent imposer le respect à une nation aussi défiante que corrompue. Comme Manuel Comnène, avant lui, Baudouin jeta les yeux sur l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Il s'adressa au grand maître, qui lui envoya quelques-uns de ses chevaliers, qui devaient rouvrir dans le nouvel empire latin les anciens établissements que l'ordre y avait possédés. Celui qui venait de recevoir la couronne impériale ne faisait d'ailleurs en cela que suivre l'exemple qui lui était donné par tous les princes; car la réputation de sagesse et de vertu qu'avaient les Hospitaliers était telle, qu'il n'y avait pas un État chrétien en Asie ou en Europe qui ne se fît un devoir de leur offrir des hôpitaux et des églises.

En dehors de leur mission religieuse, ils étaient souvent appelés à participer aux faits importants qui se passaient en Occident. On les vit fréquemment prêter aux causes qu'ils croyaient justes l'appui de leurs conseils, de même que, dans celles qui ne se trouvaient pas incompatibles avec l'esprit de leurs statuts, ils apportaient l'appui de leur bras. C'est ainsi qu'en 1212, à Las Navas de Tolosa, avec Hugues de Forcalquier à leur tête, ils avaient aidé le roi d'Aragon à arracher Valence aux mains des Maures, dont ils décidèrent la déroute. Ce service signalé valut à l'ordre les villes de Cervera, Ascola, et Alcocever, que le vainqueur lui abandonna en toute propriété. En France, les chevaliers de Saint-Jean contribuèrent à réprimer la révolte des Albigeois; et, représentés à Bouvines par un des leurs, Philippe-Auguste leur dut la victoire, grâce aux bonnes disposi-

tions prises par frère Guérin, que le roi avait nommé maréchal de bataille, et à qui il avait confié le soin de diriger son armée. Ce chevalier, fidèle à son vœu de ne tirer l'épée que contre les ennemis de la religion, après avoir donné les ordres préliminaires du combat, en resta spectateur, se bornant à passer dans les rangs de l'armée française pour encourager les soldats.

Les services que les chevaliers de Saint-Jean rendaient au nom du Christ, et par zèle pour sa religion, leur étaient payés par des établissements nouveaux ou des sommes d'argent considérables. Ainsi Philippe II, en mourant, fit un legs de cent mille livres à l'ordre. Mais cet accroissement continuel de puissance et de richesse fut la cause de fréquentes calomnies répandues et trop accréditées sur cette illustre confrérie. Quelques-uns de ses ennemis ne craignirent pas de porter leurs accusations jusqu'aux pieds du souverain pontife; et il ne fallait rien moins que la nécessité de soutenir ces énergiques champions de la religion, pour que le saint-père intervînt efficacement en leur faveur. Le pape Honoré III, en 1220, avait dû prendre en main leur cause, au point de faire publier, par son légat en Palestine l'innocence des Hospitaliers. Non content de cette justification lointaine, il ordonna à tous les évêques de France, d'Angleterre et d'Italie, « de les honorer, de les « aimer et de faire connaître à tout le monde l'inno« cence de ces intrépides soldats de la foi chrétienne. » Quelques abus ont pu se glisser parmi les chevaliers de Saint-Jean, et leur mériter une partie des reproches qui leur étaient adressés; mais c'est surtout à la jalousie qu'inspiraient la prospérité et la grandeur de cette institution qu'il faut attribuer la plupart des calomnies dont elle fut victime. Les vertus de cette confrérie en général, et de quelques-uns de ses membres en particulier, furent

si éclatantes, que plusieurs de ces moines-soldats, qui passaient pourtant leur vie dans les camps, furent canonisés et sont encore révérés comme des saints. Au milieu même des malheurs qui s'appesantissaient sur la religion, la grande figure des chevaliers de Saint-Jean se dressait pour relever les âmes découragées, et, dans l'abattement général, gloire militaire, puissance, piété, dévouement, désintéressement, tout ce qui peut porter haut la renommée d'un corps exaltait celle de l'ordre.

Geoffroy le Rat avait été remplacé, en 1226, par Guérin de Montaigu, chevalier de la langue d'Auvergne.

Cependant la situation des chrétiens en Palestine était toujours fort précaire. Maîtres seulement de l'étroit pays compris entre la mer et la chaîne des montagnes, ils ne pouvaient se mouvoir que de Saint-Jean-d'Acre à Ascalon. Dans l'espoir de faire une diversion qui attirerait loin de leur centre l'attention des infidèles, ils s'étaient avancés vers l'Égypte. Après un siége fort long, marqué par des alternatives de succès et de revers, ils s'étaient emparés de Damiette, grâce aux Hospitaliers, qui imaginèrent d'approcher des murailles au moyen de bateaux plats enchaînés, sur lesquels ils posèrent des échelles d'escalades. Ils étaient, au dire d'un auteur anglais, « comme un mur d'airain qui couvrait l'armée assié« geante. » Enhardis par cette conquête, les croisés commirent la même faute qu'Amaury, cinquante ans auparavant, et voulurent pénétrer au cœur de l'Égypte. Mais le sultan de ce pays, trouvant dans les eaux du Nil un secours inattendu, et faisant tout à coup rompre les digues, faillit submerger l'armée chrétienne, qui dut se considérer comme très-heureuse d'acheter, par l'abandon de sa conquête, la liberté de rentrer en Palestine.

Après un laps de temps de quelques années, pendant

lesquelles des combats sans cesse renouvelés, mais sans conséquences graves, entretinrent la haine autant que l'esprit militaire dans les deux armées en présence, une trêve fut conclue. Frédéric II, empereur d'Allemagne, était débarqué en Syrie à la tête de troupes nombreuses. Après s'être montré d'abord redoutable au sultan d'Égypte, ce prince avait pensé que les moyens pacifiques, employés avec habileté, seraient plus propres à réaliser le constant désir des chrétiens que l'emploi de la force. Dans ce temps de chevalerie, l'appel aux armes avait plus de crédit que les discours et les intrigues de la diplomatie; aussi les croisés blâmèrent-ils avec amertume la conduite du monarque allemand. Néanmoins Frédéric avait obtenu du prince musulman, pour prix de la paix qu'il avait eu l'art de lui faire désirer, la reddition entre ses mains des villes de Jérusalem et de Bethléhem. Comme il en est presque toujours des conventions diplomatiques, le traité conclu avec le sultan ne contenta ni les chrétiens ni les infidèles. Par la transaction consentie, les croisés rentraient, il est vrai, en possession des saints lieux; mais les mahométans conservaient la célèbre mosquée d'Omar et le droit de s'y livrer aux pratiques de l'islamisme. Les deux cultes ne pouvaient s'exercer l'un à côté de l'autre. Le fanatisme de ces temps d'exaltation devait nécessairement en concevoir de l'ombrage, et conduire tôt ou tard à l'expulsion de l'une des deux religions. C'est ce qui ne tarda pas à se produire.

Frédéric avait fait son entrée à Jérusalem. Il s'y était couronné de ses propres mains, au milieu d'un morne silence et de la plus triste consternation. L'empereur d'Allemagne avait pris possession non pas d'un trône, il n'existait plus depuis longtemps, mais d'une ville en ruines. En vue d'atténuer les conséquences du traité

qu'ils n'avaient signé qu'avec l'arrière-pensée de ressaisir Jérusalem, et pour en rendre l'accès plus facile, les Sarrasins avaient démantelé, démoli même les murailles de la ville sainte. Afin de ne pas exposer la garnison chrétienne à une attaque qu'un hardi coup de main pourrait faire réussir, il était de toute nécessité de relever les remparts. Mais il fallait de l'argent. Il fut fourni par l'ordre de Saint-Jean, dont le trésor, toujours épuisé pour la cause de la religion, se remplissait toujours par l'intelligente et sage économie avec laquelle ses biens d'Europe étaient administrés.

Deux nouveaux grands maîtres, Bertrand de Texis et Guérin, s'étaient succédé. Sous leur magistère, on avait travaillé aux fortifications de Jérusalem sans pouvoir les achever. Elles étaient même fort peu en état de protéger cette malheureuse cité, quand les croisés s'y virent soudainement attaqués par des nuées de Tartares. De même que le vent du désert soulève et pousse devant lui le sable qui vient s'abattre sur les caravanes qu'il engloutit, de même ces barbares, poussés par leur chef Tchenghiz-Khan, insatiable de conquêtes, venaient se ruer sur la ville de Jésus-Christ. Il fallut l'abandonner à leur impétueuse rapacité, et, comme toujours, la milice de l'Hôpital protégea la retraite de la population éplorée. Cette irruption des Turcomans coûta la vie au grand maître, qui, après leur avoir livré plusieurs combats, et avant de perdre la vie dans une dernière action, eut la douleur de voir ses frères décimés. L'ordre de l'Hôpital était presque anéanti.

La place que Guérin laissait vacante fut donnée à frère Bertrand de Comp, qui eut la même destinée que son prédécesseur, et mourut des blessures qu'il reçut dans une autre bataille livrée aux Turcomans sous les murs d'Antioche. Son successeur fut Pierre de Vilbride.

Pendant que ces tristes événements se passaient en Palestine, le roi de France, Louis IX, se rendait, le 12 juin 1248, à l'abbaye de Saint-Denis, pour y recevoir l'oriflamme ainsi que le bourdon de pèlerin, que lui remit le légat du pape. Accompagné du comte d'Artois et du comte d'Anjou, ses frères, le saint roi alla s'embarquer à Aigues-Mortes, et mit à la voile le 28 août. Après une heureuse navigation, il était arrivé en Chypre, impatient de venger les injures faites à la religion du Christ et aux armes de ses défenseurs. Il en repartit bientôt pour l'Égypte, où il aborda escorté des seigneurs qui l'avaient suivi, et entouré des chevaliers de Terre-Sainte qui l'avaient rallié. On sait, d'après le sire de Joinville, comment le roi de France, pressé d'en venir aux mains avec les infidèles, s'élança dans la mer et fut le premier qui foula le sol égyptien.

Damiette ne tarda pas à être pris une seconde fois, et la victoire de l'Achmoun acheva de couvrir l'armée royale d'une nouvelle gloire, dont une bonne partie revenait aux chevaliers de Saint-Jean. Malheureusement l'imprudence du comte d'Artois entraîna la perte des croisés. Malgré des prodiges de valeur, les Français, après avoir été enfermés dans la ville de Mansourah, où l'inexpérience du prince les avait poussés, y furent tous pris ou tués. Le comte d'Artois, un grand nombre de barons, et la plupart des chevaliers de Saint-Jean, à qui l'honneur avait fait un devoir de soutenir une témérité qu'ils désapprouvaient, y périrent, et le grand maître de l'ordre fut fait prisonnier. Les conséquences de cette fatale journée de Mansourah, dont les premières heures avaient été brillantes, furent la défaite de l'armée royale et la captivité du roi de France. Là encore on vit de quel poids était l'appui des Hospitaliers. Ils avaient versé inutilement le meilleur de leur sang

pour sauver les croisés de France; ce fut à eux qu'on dut la plus grosse part de la rançon du roi. La reddition de Damiette fut ajoutée aux sommes énormes moyennant lesquelles saint Louis et ses gentilshommes purent se racheter; après quoi le roi de France passa en Syrie, où il essaya de relever le courage des croisés, et contribua puissamment au rétablissement des fortifications de toutes les places encore au pouvoir des chrétiens.

Il y avait six ans que le roi était absent de ses États. La reine Blanche, régente, était morte. Malgré les instantes prières des défenseurs de la croix, qui attachaient le plus grand prix à sa présence au milieu d'eux, saint Louis dut retourner dans son royaume. Après son départ, le pape, dont la sollicitude pour les lieux saints était justement alarmée de la situation dans laquelle le monarque français les laissait, ne crut pouvoir mieux faire, pour de si grands intérêts, que de les mettre sous la sauvegarde des chevaliers de l'Hôpital. Ces défenseurs éprouvés de la foi répondirent à l'honneur que le souverain pontife faisait à leur zèle par un déploiement encore plus grand de leurs forces et de leurs ressources militaires. Tous les châteaux qu'ils possédaient, tous les postes qui pouvaient servir de points d'appui aux chrétiens, ou d'attaque contre les infidèles, furent occupés par leur milice et mis dans l'état de défense le plus respectable. L'activité du grand maître Guillaume de Châteauneuf, qui avait succédé à Pierre de Vilbride, pourvoyait à tout et organisait la guerre offensive ou défensive avec une ardeur qui communiquait la confiance à toute l'armée.

Malheureusement une plaie vive et incurable rongeait le cœur de cette armée. Malgré l'intervention des prélats de Terre-Sainte, malgré les paroles, on peut dire même les ordres descendus de la chaire de saint Pierre; en

dépit des périls menaçants et contre lesquels toutes les forces de la religion eussent dû se concentrer en se soutenant mutuellement, la haine qui existait entre l'Hôpital et le Temple fermentait sourdement. Le premier souffle pouvait en rallumer la flamme, que couvrait mal la cendre de la discipline, et le feu en jaillit avec une telle violence, dans l'année 1251, que les Hospitaliers et les Templiers réunis se livrèrent une bataille générale. — Douloureux épisode qui montre à quel point, dans ces temps reculés, le sentiment du devoir et de l'obéissance était éloigné de l'esprit de ces gentilshommes, naturellement indépendants et fiers, dont le cœur était pourtant tout entier au service de l'honneur et d'une foi fervente. — Le carnage fut proportionné à l'acharnement des combattants. On ne fit point de prisonniers. On frappait et l'on tuait sans merci, sans miséricorde. Les Hospitaliers furent les tristes vainqueurs de cette lutte fratricide; et, comme la pensée de fuir ne pouvait venir à un templier, à peine, si l'on prend à la lettre les récifs du temps, « resta-t-il un soldat du Temple pour « porter à ses frères d'Europe la nouvelle de cette dé« faite. » Il faut croire, néanmoins, que bon nombre de chevaliers des deux ordres échappèrent à cette tuerie barbare; car on ne tarda pas à les retrouver au poste où les intérêts de la religion les avaient placés.

Le soudan d'Égypte, Bendokdar, ennemi juré des chrétiens dont il avait éprouvé la valeur aux bords du Nil, avait résolu de les chasser de Palestine. Il avait emporté de vive force la forteresse d'Assur, où quatre-vingt-six chevaliers de Saint-Jean se firent tuer jusqu'au dernier à la tête de la garnison. Les Templiers, de leur côté, avaient dû céder la place de Sephet malgré des efforts inouïs pour la sauver, et après avoir repoussé avec indignation l'apostasie que leur offrait le vain-

queur pour prix de la vie. Le port de Jaffa, le château de Beaufort, étaient successivement tombés au pouvoir de l'implacable ennemi du nom chrétien; la série de ses conquêtes fut couronnée par la prise d'Antioche, que lui facilitèrent la trahison du patriarche grec et la lâcheté de la population schismatique. Si l'on en croit les écrivains arabes eux-mêmes, le sultan reconnut ce service par le massacre de dix-sept mille habitants, et l'esclavage de cent mille qu'il emmena en Égypte. Ces succès ne suffisaient pas à Bendokdar; il semblait qu'il eût juré sur le Coran l'extermination des chrétiens. Il vint mettre le siége devant la forteresse de Karak, occupée par les Hospitaliers, et, après une héroïque défense qui dura deux mois, il y entra en passant sur le corps de tous les chevaliers tués sur la brèche.

La Terre-Sainte voyait ainsi chaque jour tomber ses plus fermes défenseurs. La couronne du martyre était assurée à tous; car tous étaient exposés, d'un moment à l'autre, à mourir pour la défense de leur foi. C'était, pour le farouche ennemi de la croix, l'heure de continuer la guerre et de frapper un grand coup. Peut-être en était-ce fait de la Palestine et de ses défenseurs. Mais, soit lassitude de tant de carnage, soit nécessité de protéger ses propres États contre les hordes tartares qui les avaient envahis, Bendokdar consentit à une trêve. Les chevaliers de Saint-Jean la mirent à profit pour réclamer de l'Occident des secours en hommes et en argent, devenus indispensables si l'on voulait empêcher la Terre-Sainte de tomber tout entière dans les mains des infidèles. Le grand maître de l'Hôpital et celui du Temple allèrent eux-mêmes en Europe exciter le zèle des princes et des peuples. Le pape convoqua, en 1274, un concile général à Lyon, dans le but de provoquer une nouvelle croisade. Il y fut résolu qu'afin de pourvoir

aux besoins de la religion en Orient, il serait prélevé des sommes considérables sur tous les bénéfices ou dignités ecclésiastiques. Le roi de France, Philippe le Hardi, prit la croix, ainsi que l'empereur d'Allemagne et le duc d'Anjou, frère de saint Louis, alors sur le trône des Deux-Siciles sous le nom de Charles Ier. Mais lorsque les deux grands maîtres, forcés de retourner en Palestine, eurent abandonné ces nouveaux croisés à leurs réflexions, leur zèle se refroidit peu à peu, et fut étouffé par la pensée de l'insuccès des croisades précédentes. Ainsi furent abandonnés à leurs propres forces les généreux chevaliers de l'Hôpital et du Temple, qui, à peu près seuls, luttèrent contre les Sarrasins. La guerre s'était rallumée avec une nouvelle fureur, et le nombre devait l'emporter.

Nicolas Lorgue avait remplacé Hugues de Revel, successeur de Châteauneuf, qui avait lui-même hérité du magistère laissé vacant par la mort de Pierre de Vilbride, lorsque les infidèles attaquèrent Margat ou Markap, un des châteaux forts appartenant aux Hospitaliers. Après un siége en règle, pendant lequel les chevaliers multiplièrent les traits de leur héroïsme traditionnel, ils furent obligés de capituler. De là les Sarrasins marchèrent sur Laodicée, et s'en emparèrent également. Peu de temps après, Tripoli tomba en leur pouvoir.

De jour en jour l'Hôpital, naguère si puissant, voyait sa situation s'amoindrir. Il suivait une pente qui, dans sa rapidité, devait bientôt entraîner l'ordre et la cause chrétienne à la fois. Aussi était-ce une position peu digne d'envie que celle de grand maître. Ce fut donc à regret, et par dévouement, que Jean de Villiers consentit à être élevé à la place de Nicolas Lorgue, car il prévoyait les scènes lugubres auxquelles il serait appelé

à présider. De tant de places où était arboré, depuis près de deux siècles, l'étendard de la croix, Saint-Jean-d'Acre était la seule où il pût encore flotter. Les croisés, successivement chassés de tous les lieux qu'ils occupaient, s'étaient réfugiés dans cette ville, qui présentait alors le triste spectacle de l'abattement et des discordes de tout genre. Chevaliers de Saint-Jean ou du Temple, Français, Anglais, Vénitiens, Génois, Florentins, Siciliens et Chypriotes, chaque fraction de cette multitude avait son quartier distinct, se régissait comme elle l'entendait, sans subordination à personne, sans obéir à aucun chef. Les conditions dans lesquelles se trouvait Acre en faisaient une proie, sinon facile, du moins tentante pour les ennemis des chrétiens, lorsque le sultan d'Égypte vint l'assiéger à la tête d'une armée de deux cent vingt mille hommes. Douze mille combattants seulement y étaient enfermés. Après quarante-trois jours de combats et d'assauts acharnés, les Sarrasins s'en emparèrent et y mirent tout à feu et à sang. Un spectateur de ce drame représente le carnage comme si impitoyable, que « les religieuses de Sainte-Claire ayant « demandé aux vainqueurs la grâce de finir leur office, « elles se mirent ensuite à genoux en présentant le cou à « leurs bourreaux, qui les immolèrent. » Un auteur arabe lui-même n'a pas reculé devant l'horrible récit des cruautés du vainqueur, et, comme s'il voulait lui en faire un titre de gloire, il raconte que « les chevaliers « du Temple ayant capitulé, on n'en égorgea pas moins « de deux mille, et que deux mille autres allèrent en « captivité. » Il dit encore que, quand le combat eut « cessé, le sultan fit mettre à part les hommes qui « avaient échappé au massacre, et qu'on les tua tous « jusqu'au dernier. Le nombre en était fort grand, » ajoute-t-il. Après ce triomphe, « le sultan entra à

« Damas, ayant les prisonniers chrétiens à cheval « devant lui, et ses cavaliers portaient des milliers de « têtes sur des piques. »

Pendant le sac de cette malheureuse cité, où les victimes semblaient s'être entassées pour donner plus de pâture à la férocité des musulmans, et quand tout fut perdu, le grand maître de l'Hôpital, Jean de Villiers, s'embarqua avec quelques chevaliers qui lui restaient, et fit voile pour Chypre avec les débris de son ordre. — C'était dans l'année 1291. — Ils laissaient derrière eux plus de soixante mille chrétiens immolés ou pris par les Sarrasins, dans Saint-Jean-d'Acre, qui fut rasé. La rage des infidèles était telle, qu'elle s'acharnait jusque sur les pierres, et que remparts, maisons, églises ou sol, tout fut renversé, bouleversé, afin de mieux effacer la trace du christianisme. Jamais ouragan pareil n'était venu fondre sur ce rivage. Dans sa fureur il emporta tout; tout disparut, anéanti, de ce qui rappelait les croisés. Les historiens du temps comparent cette destruction aveugle et barbare à celle qui s'appesantit autrefois sur Babylone et Ninive. Ainsi cessa pour les chrétiens la possession de cette terre arrosée de leur sang pendant près de deux cents ans, qui furent littéralement deux siècles de combats perpétuels, où fut moissonnée la fleur des guerriers d'Occident.

Cependant les chevaliers de Terre-Sainte ne pouvaient renoncer à l'espoir de rentrer un jour dans la Palestine; et, afin d'être à portée de profiter de l'occasion qui pourrait se présenter, ils résolurent de rester dans l'île de Chypre.

CHAPITRE V

L'ordre de l'Hôpital en Chypre. — Création d'une marine à Limisso. — Projet d'établissement à Rhodes. — Siége et prise de cette ville.

Jérusalem et la Palestine, avec toute la Syrie, étaient tombées sous les coups multipliés des hordes mahométanes que le fanatisme asiatique avait déchaînées contre les chrétiens. Sous les murs écroulés de Ptolémaïs, et dans le sang du carnage, avaient succombé un nombre considérable de chevaliers de Saint-Jean. De faibles débris de cette milice, sous la conduite du grand maître Jean de Villiers, échappés sur un navire de l'ordre et abordés en Chypre, y étaient venus réclamer, au nom de frères d'armes trahis par la fortune, l'hospitalité du roi Henri II de Lusignan. Ce prince leur accorda, ainsi qu'à d'autres fugitifs, le séjour dans son île, en leur assignant Limisso pour résidence. Là, couverts de blessures, accablés de chagrin, les chevaliers de l'Hôpital se virent en proie à un découragement qui ne leur permettait d'autre pensée que le regret de ne pas avoir partagé le sort de leurs compagnons tombés sous le cimeterre des infidèles. Quelque faible que fût le nombre des chevaliers réunis à Limisso, il se réduisait encore

chaque jour par la mort de ceux dont on ne pouvait guérir les plaies, ou qui succombaient sous le poids de leur accablement moral. Dans ces conjonctures, voyant disparaître les uns après les autres tous ses frères, le grand maître résolut de tenir un chapitre général, et de convoquer sans retard tous les membres de l'Hôpital dispersés en Europe. A la voix de leur chef tous s'empressèrent d'accourir.

Le pape Nicolas IV fit une tentative désespérée pour remédier aux maux qui étaient venus fondre sur les chrétiens d'Orient, et pour arracher, si faire se pouvait, la ville sainte aux mains des infidèles. On tint plusieurs conciles. On y parla longuement de l'abjection de Jérusalem. On chercha à intéresser au sort du saint sépulcre Philippe le Bel, qui portait alors la couronne de saint Louis sans avoir hérité de sa dévotion. Vains efforts. Le temps des croisades était passé. Les princes étaient plus préoccupés des intérêts de leurs États que de la possession d'une relique, fût-elle le tombeau de Notre-Seigneur. Le sacrifice de tant de chrétiens massacrés à Saint-Jean-d'Acre était consommé, sans que personne en Europe se croisât pour aller les venger. Désormais les deux ordres militaires de l'Hôpital et du Temple, isolés, ne devaient compter que sur eux-mêmes, ni placer d'espoir que dans leurs propres forces.

Les choses en étaient là, et cette conviction avait dû tristement passer dans l'esprit des chevaliers de Saint-Jean, lorsqu'ils se trouvèrent, à l'appel de leur vénérable chef, rassemblés à Limisso Après les regrets mêlés de larmes que ne purent retenir ces fiers soldats, au tableau des malheurs qui avaient frappé la religion en Orient, la question d'un nouvel établissement fut abordée comme étant la plus pressante. L'avenir de la cause chrétienne dépendait, en effet, de la réorganisation de

l'ordre. La ville de Limisso, ruinée par les descentes des pirates sarrasins, ouverte et difficile à défendre, ne parut pas de nature à satisfaire aux besoins d'une résidence qu'il fallait avant tout rendre respectable. D'ailleurs, cette partie du territoire de Chypre était plutôt prêtée que concédée à l'ordre de Saint-Jean par Henri de Lusignan, dont un édit spécial leur avait interdit d'acquérir aucune propriété dans ses États. C'était accorder aux chevaliers un séjour trop précaire, et les enfermer dans des limites trop étroites pour les projets qu'ils nourrissaient. Ils avaient, en outre, à subir une humiliation intolérable à un ordre indépendant, souverain même jusqu'alors: l'hospitalité du roi de Chypre n'était point gratuite. Il exigeait que l'ordre lui payât, sous forme de capitation, un impôt par chevalier ou frère servant. C'étaient pour les Hospitaliers autant de motifs de désirer trouver un autre point sur lequel ils pussent faire librement flotter leur étendard. Quelques membres avaient ouvert l'avis de se retirer en Italie, où l'ordre possédait de grands biens. Mais à Jean de Villiers, et aux plus anciens d'entre ses compagnons, le choix de cette retraite éloignée de la côte de Syrie parut une lâcheté. Ils ne voyaient dans un semblable projet que l'abandon mal dissimulé de la Terre-Sainte; ils auraient cru, en l'adoptant, renier la cause pour laquelle ils avaient pris leur habit, et ils le rejetèrent avec indignation. Les chevaliers réunis à Limisso restèrent donc pour le moment dans cette ville, espérant une occasion que le hasard ou la guerre leur ferait rencontrer, pour asseoir d'une façon solide, en même temps que permanente, le siége de leur confrérie.

En attendant la réalisation de leurs espérances, les chevaliers ne restèrent point oisifs sur le rivage chypriote. Ils y avaient ouvert un hôpital pour recevoir les

pèlerins dont la dévotion bravait les avanies qui les attendaient à Jérusalem, et qui se rendaient aux lieux saints. Si la terre leur était fermée, la mer du moins s'étendait devant eux, et dans cette vaste carrière ils pouvaient encore chercher la gloire à la poursuite des Sarrasins. Ce fut l'origine de cette marine qui devint en peu de temps si redoutable aux mahométans. Peu à peu la petite flottille de l'ordre s'augmenta des navires dont elle s'était emparée. Le succès de leurs courses grandissant, les chevaliers ne tardèrent pas à avoir une flotte qui promena victorieusement son pavillon sur les mers du Levant. Ainsi l'impossibilité d'atteindre leurs ennemis sur terre, et l'horreur de l'inaction transformèrent en hommes de mer ces guerriers habitués à combattre à cheval. Leurs escadrons s'étaient changés en navires montés par d'intrépides marins, et désormais l'ordre de l'Hôpital allait être une puissance maritime formidable. Nonobstant la force qu'avait déjà acquise sa jeune flotte, le grand maître crut devoir la mettre, ainsi que le port où elle résidait, dans un état de défense meilleur que celui où il avait trouvé Limisso. Avec l'agrément du roi de Chypre, l'argent dont pouvait encore disposer le trésor de Saint-Jean fut employé à élever quelques fortifications sur le rivage.

Depuis que les chevaliers de l'Hôpital avaient quitté la Palestine, il semblait que l'austérité de leurs mœurs se ressentît de l'éloignement de la cité sainte, et que l'atmosphère de la licencieuse Amathonte eût réagi sur leur nature, de façon à les amollir et à leur inspirer des goûts auxquels aucun genre de volupté n'était étranger. Leurs courses en mer contribuaient à les détourner de l'observance de leurs règlements. Pendant leurs croisières, loin de l'œil sévère du conseil, ils n'étaient en rien gênés par la rigidité de leurs vénérables chefs. Dans

les prises qu'ils faisaient, la richesse de leurs proies et la nature même du butin ne suscitaient que trop souvent chez eux des velléités de luxe, en éveillant des idées de jouissance dont leurs devanciers eussent rougi en Palestine. Ils se laissèrent aller aux séductions que ce genre de vie leur offrait, et leurs vertus traditionnelles s'endormirent peu à peu dans des plaisirs qui souillaient parfois leur robe de religieux. D'un autre côté, la nécessité de recruter des membres nouveaux, afin de remplacer ceux qui n'étaient plus, avait rendu trop facile l'admission de chevaliers dont les antécédents ne présentaient pas toujours les garanties désirables. De toutes ces causes il était résulté un relâchement qui menaçait de faire descendre l'ordre de Saint-Jean du faîte de cette grandeur et de cette noblesse auxquelles, depuis deux siècles, on rendait en tout lieu un hommage éclatant. Les malheurs de la religion avaient abattu les survivants au désastre de Ptolémaïs. La nouvelle manière de faire la guerre aux infidèles tendait à relâcher la sévérité de la règle et de la discipline. Il n'y avait pas enfin jusqu'à son établissement précaire, sans avenir, et son séjour sous un climat énervant, qui n'eussent pour effet de détourner de ses pieux devoirs cette milice jadis si religieuse observatrice de ses statuts. Elle était toujours aussi brave, et ne connaissait pas davantage de périls; mais ce n'était point assez : elle avait besoin d'être retrempée, de recouvrer sa vieille discipline, et d'être ramenée à une règle trop méconnue alors. Le luxe affiché par les chevaliers de l'Hôpital à Limisso avait encore eu d'autres conséquences fâcheuses et compromettantes pour l'avenir de leur institution. Les rois d'Angleterre et de Portugal s'en étaient fait un prétexte injuste pour séquestrer les domaines qu'ils possédaient dans leurs États. Ces princes alléguaient, non sans

raison, pour motif de cette mesure, que les biens constitués à l'ordre par leurs prédécesseurs ne l'avaient été qu'en vue de les faire servir à la défense des lieux saints, et qu'ils n'avaient jamais entendu défrayer les orgies de chevaliers vivant en Chypre, dans une oisiveté préjudiciable aux devoirs qu'ils avaient envers la religion. Ce reproche, bien que fondé à quelques égards, n'était cependant pas rigoureusement équitable; car si, à Limisso, les fêtes, les plaisirs attendaient les chevaliers de Saint-Jean, quand ils y rentraient après leurs courses, il n'en est pas moins vrai qu'ils avaient armé une puissante escadre, et que leurs galères continuaient sur mer cette guerre acharnée qu'ils avaient faite autrefois sur terre. C'était encore combattre les ennemis de la croix, sinon avec l'austérité de religieux, du moins en soldats braves et dévoués comme par le passé. Néanmoins les accusations et les menaces des rois de Portugal et d'Angleterre étaient de sérieuses raisons pour faire rentrer les chevaliers dans le sentier plus étroit de la règle, et pour couper dans sa racine un mal qui pouvait amener les résultats les plus désastreux pour l'existence de cette illustre confrérie. Par bonheur pour les Hospitaliers, dans ces temps de grande foi et d'obéissance au saint-siége, les princes se soumettaient encore aux injonctions de Rome. Le pape avait pris les ordres religieux d'Orient sous sa protection, de façon à leur servir de bouclier contre les attaques auxquelles ils étaient en butte. Le danger qui les menaçait, en Portugal comme en Angleterre, fut détourné par les soins du souverain pontife, qui voulut encore étendre son protectorat jusqu'aux marches du trône de Chypre, en fortifiant l'indépendance des chevaliers de l'Hôpital et du Temple contre les exigences de Lusignan.

Sur ces entrefaites, Jean de Villiers mourut. Frère Odon

de Pins, originaire du Languedoc, lui succéda (1294). Ce grand maître, déjà avancé en âge, avait toutes les vertus d'un cénobite; mais, trop exclusivement occupé de dévotions, il négligeait les devoirs que lui imposait sa haute position. L'administration de l'Hôpital souffrait entre ses mains, et les chevaliers en murmuraient. Il allait être déposé par ceux-là mêmes qui l'avaient élu, lorsqu'une mort subite vint lui épargner cette humiliation.

Guillaume de Villaret, grand prieur de Saint-Gilles, fut appelé au magistère. Lors de son élection, il était en France. N'ignorant pas le relâchement auquel se laissaient aller ses frères, il profita de l'autorité dont il était revêtu pour visiter toutes les maisons de la religion, afin d'y raffermir la discipline avant de passer en Chypre. Sa réputation de sagesse et ses talents l'y avaient précédé; aussi y fut-il accueilli comme un chef appelé à rendre aux membres de l'Hôpital l'énergie dont ils avaient besoin pour sortir des voies peu dignes d'eux où ils s'étaient engagés. Guillaume de Villaret était attendu à Limisso avec d'autant plus d'impatience, qu'alors, à la faveur d'une ligue avec le prince qui régnait en Perse, les chevaliers espéraient chasser les infidèles de Jérusalem. Une alliance fut, en effet, conclue entre Gazan-Châh, le roi d'Arménie, le roi de Chypre et les deux ordres de l'Hôpital et du Temple. Cette ligue fut dirigée avec succès contre le sultan d'Égypte; et pendant la guerre qui lui devint funeste, les Hospitaliers rentrèrent dans la Terre-Sainte, après avoir reconquis la plupart des places de Syrie. Parvenus jusqu'à Jérusalem, qu'ils trouvèrent sans défense comme sans murailles, ils y demeurèrent quelque temps (1300). Malheureusement des événements inattendus forcèrent Gazan-Châh à retirer ses troupes de Palestine et à rentrer dans ses États. Les chevaliers n'étaient pas assez forts pour tenir

seuls tête aux Sarrasins, et, à la satisfaction de s'être encore une fois prosternés sur la pierre du saint sépulcre, succéda pour eux la douleur d'évacuer Jérusalem sans conserver l'espoir d'y rentrer jamais, puisqu'ils ne pouvaient s'y maintenir, même au moyen d'une alliance inespérée avec un puissant prince mahométan. A la même époque, quelques chevaliers parvinrent à se cantonner dans l'île d'Aradus ou de Rouade, en face de Tortose. De là ils essayèrent de faire des courses sur la côte, lorsqu'en 1303 l'île fut attaquée par des forces supérieures, et ils furent obligés de l'abandonner.

Toutefois Gazan-Châh ne se rebutait pas, et le petit-fils de Tchenghiz-Khan offrit le singulier exemple d'un musulman s'adressant au saint-siége pour en obtenir du secours. Les succès passagers qu'il avait remportés contre les Égyptiens, et auxquels avaient efficacement contribué les ordres militaires, faisaient regretter à Rome que le souverain de la Perse, qui s'était fait l'allié des chevaliers, n'eût pu garder la Palestine, et opposer une barrière permanente aux invasions des Sarrasins, après leur avoir arraché la Terre-Sainte. Le pape ne pouvait donc prêter qu'une oreille favorable aux ambassadeurs de Gazan-Châh, et en vue d'atteindre le but commun, en donnant un auxiliaire puissant aux chevaliers du Temple et de l'Hôpital, le saint-père manda auprès du roi de France l'évêque de Pamiers, pour le presser de former une croisade afin de reconquérir les lieux saints, en profitant de l'appui du prince mongol qui en avait rouvert les chemins aux chrétiens. Mais Philippe le Bel avait alors à soutenir, avec les Flamands soulevés contre son autorité, une guerre qui exigeait toutes ses ressources. Il ne se prêta pas aux sollicitations de l'évêque de Pamiers, et, irrité de la façon arrogante avec laquelle cet intercesseur de la cause

chrétienne voulait lui dicter sa conduite, le roi le fit enfermer dans une prison où s'évanouirent les rêves du pape avec ceux de Gazan-Châh.

Cependant le roi de Chypre rendait insupportable aux chevaliers de l'Hôpital le séjour de Limisso, qui d'ailleurs ne leur offrait, ni par son étendue, ni par son port, les ressources qu'exigeait la marine qu'ils y avaient fondée. D'un autre côté, le grand maître, personnifiant l'esprit de son ordre tout entier, ne pouvait voir plus longtemps son autorité soumise à celle de Lusignan, et il aspirait à recouvrer cette liberté d'action dont ses prédécesseurs n'avaient cessé de jouir avant d'aborder en Chypre. Pour atteindre ce but, il était indispensable que, par les armes ou à prix d'argent, il parvînt à se rendre maître d'un point qui, en satisfaisant à ce besoin d'indépendance, n'éloignât pas l'ordre de la Terre-Sainte, et lui permît de tenir en respect les Turcs, dont les progrès devenaient de plus en plus inquiétants.

Guillaume de Villaret songea à Rhodes. Ses excursions maritimes lui avaient fourni l'occasion d'en explorer les rivages. Dans les courses qu'elles entreprenaient, les galères de l'Hôpital rangeaient fréquemment la côte d'Asie Mineure, dont elles connaissaient tous les points. De là, et pour s'élever en haute mer, afin d'aller au-devant des bâtiments chrétiens pour les escorter, ou courir sus aux pirates sarrasins, les chevaliers allaient reconnaître le cap Catavia, à l'extrémité méridionale de l'île de Rhodes. Ces parages leur étaient devenus familiers; et, à défaut d'une position avantageuse sur la terre ferme, les Hospitaliers avaient plus d'une fois jeté un regard de convoitise sur les ports des Rhodiens. Souvent même ce regard, empreint de courroux, avait dû trahir la vengeance qu'ils nourrissaient au fond de leur cœur; car, au mépris du lien qui les unissait dans une

foi commune aux défenseurs de la religion chrétienne, ces insulaires donnaient asile aux corsaires sarrasins, qui se réfugiaient sous leurs murs quand ils se sentaient serrés de trop près par les galères de Limisso. Cette trahison ne pouvait manquer d'entretenir chez les chefs de l'ordre l'arrière-pensée de s'emparer d'un port à l'abri duquel les forbans mahométans leur échappaient trop souvent, et ce n'était pas un des moindres arguments en faveur de l'occupation de Rhodes. Aussi bien cette île s'était depuis longtemps détachée de l'empire d'Orient, et par la rébellion dans laquelle elle s'était placée vis-à-vis de l'empereur grec, qui avait renoncé à la ranger sous son autorité, elle pouvait justifier les entreprises d'un conquérant, quel qu'il fût. L'histoire de Rhodes, et les différents rôles qu'elle avait joués dans les siècles antérieurs, étaient bien faits d'ailleurs pour lui mériter l'attention du grand maître. Sa position géographique, son étendue, la richesse de son sol, la nature de ses côtes et la sûreté de son port étaient autant de motifs pour exciter l'ambition de l'ordre. Si Rhodes, dans l'antiquité, s'était fait remarquer par la perfection de ses navires, et l'habileté de ses pilotes comme de ses rameurs, les chevaliers de l'Hôpital, devenus marins, pouvaient espérer rajeunir la gloire des flottes rhodiennes. La place qu'elle occupe entre l'Archipel, la côte d'Asie, l'île de Candie et celle de Chypre, en faisait un poste militaire dont l'importance était fort appréciée par ceux qui s'étaient donné la mission de protéger les navires chrétiens dans ces mers, et qui, tout en les défendant contre les pirates sarrasins auxquels ils faisaient une guerre incessante, regardaient toujours, du côté de la Palestine, si une nouvelle aurore ne se levait pas pour le christianisme au-dessus de la cité sainte. Aussi la silhouette gracieuse de Rhodes, découpée sur un ciel

d'azur, était-elle toujours un point sur lequel les chevaliers tournaient instinctivement la proue de leurs galères. Les riches couleurs de son abondante végétation leur faisaient ardemment désirer de pénétrer au cœur de cette île, qui semblait présager à leur ordre un brillant avenir.

Dans l'antiquité, Rhodes avait pu revendiquer plusieurs genres de gloire; mais, depuis quelques siècles déjà, elle était rentrée dans l'obscurité. Incapable de se défendre seule, elle tombait aux mains du plus fort. En 1017, elle était devenue la proie des mahométans, auxquels les Pisans l'arrachèrent. Les Sarrasins en redevinrent maîtres jusqu'en 1250, époque à laquelle les Génois s'en emparèrent, après la prise de Constantinople par les croisés de France, acte politique qui tendait à contre-balancer la puissance des Vénitiens, possesseurs d'unnouvel établissement dans la Corne d'or et qui allaient bientôt l'être de Candie. L'empereur d'Orient, tout faible qu'il était sur son trône de Nicée, regrettait trop cette perle tombée de la couronne des Comnènes pour ne pas chercher à la ressaisir et à la rattacher à celle des Paléologues. Défendue par la petite colonie génoise qui s'y était installée, cette ancienne dépendance de l'empire grec lui serait peut-être retournée, sans le secours inattendu que lui apporta Guillaume de Villehardouin, qui y aborda en allant rejoindre saint Louis en Égypte. Néanmoins cette île, que tant de vicissitudes avaient fait passer des mains d'un maître dans celle d'un autre, était trop rapprochée du rivage de la Lycie, et par suite trop exposée aux coups des princes grecs rentrés dans Constantinople, pour ne pas retomber sous leur domination. Elle subit donc de nouveau le joug de Byzance, mais sans que Byzance eût la force ou la volonté de la protéger contre les incursions des

mahométans. Les Turcs, qui avaient envahi l'Asie Mineure, ne se contentaient plus de la terre; il leur fallait aussi ravager les mers, et ils portèrent plus d'une fois le pillage et la mort au milieu de ces malheureux insulaires surpris et devenus incapables de se défendre. Ce fut alors que, témoin de la faiblesse de l'empereur d'Orient, convaincu que Rhodes ne pouvait échapper à sa destinée d'être toujours prise et toujours pillée, le grand maître Guillaume de Villaret songea à la soustraire, du même coup, au pouvoir des Paléologues et aux fureurs des Turcs, en s'en emparant. La faiblesse de cette île, et la facilité avec laquelle elle allait d'un possesseur à un autre, semblaient d'un heureux augure pour le succès des projets du grand maître de l'Hôpital. Cependant Guillaume de Villaret, trop prudent pour risquer une tentative qui eût pu échouer, ajourna l'exécution de ses desseins jusqu'au moment où il aurait sous sa main tous les moyens et toutes les forces nécessaires pour réussir; mais le plan qu'il avait médité ne devait pas être réalisé par lui : il mourut avant.

Pour être conduites dans les voies préparées par Guillaume de Villaret, les destinées de l'ordre de Saint-Jean ne pouvaient être confiées à des mains plus dignes que celles de son frère Foulques. Le nouveau grand maître, en héritant du projet conçu par son prédécesseur, en appréciait toute l'importance, comme il en comprenait toutes les difficultés. Il sentait que, pour réussir, il lui fallait d'autres ressources que celles qu'il pouvait trouver en Chypre. Il résolut donc de passer en Europe, et vint en France. Il s'adressa à Philippe le Bel, qu'il rencontra à Poitiers avec le pape Clément V (1308). Ces deux princes lui firent un accueil empressé, et se montrèrent d'autant mieux disposés en faveur de l'ordre de Saint-Jean, qui continuait à donner d'éclatantes preuves de

son zèle, qu'ils étaient, en ce moment même, réunis pour instruire le fameux procès intenté à l'ordre du Temple, auquel on reprochait l'abandon de la cause chrétienne, et jusqu'à l'apostasie. Le souverain pontife montra tout l'intérêt qu'il attachait à la conquête de Rhodes, en avançant une forte somme au grand maître. Mais l'argent n'était pas tout; il fallait des combattants. Afin d'en recruter, tout en dissimulant le vrai but de la guerre, Boniface fit prêcher une nouvelle croisade, dont la prise de Jérusalem était l'objet apparent. Un assez grand nombre de guerriers se croisèrent; et, au moyen de dons volontaires que la piété multiplia, Foulques parvint à réunir des sommes considérables; elles le mirent à même de pourvoir aux frais de l'entreprise, qui était toujours restée secrète. Indépendamment de ces secours, pour lesquels l'Allemagne voulut s'associer à la France, le grand maître trouva, dans le roi de Sicile Charles II, et dans la république de Gênes, des alliés pleins de zèle qui ajoutèrent leurs galères à la flotte de l'ordre. Cette croisade, dont le vrai but était encore ignoré de ceux qui l'entreprenaient, avait réveillé en Europe l'enthousiasme religieux des uns et l'instinct belliqueux des autres d'une façon si inespérée que, lorsqu'il fallut procéder à l'embarquement de ces nouveaux croisés, on ne put trouver assez de navires. Force fut à Villaret de faire un choix parmi ceux qui s'offraient à marcher sous sa bannière; après quoi il mit à la voile pour Limisso, où il devait rejoindre ses chevaliers ainsi que les galères de l'ordre.

On ne tarda pas à reprendre la mer. Après quelques jours d'une navigation en apparence indécise et sans but déterminé, le grand maître, levant le masque, indiqua la route à suivre, et dirigea la flotte du côté de l'île de Rhodes. Cependant Foulques, voulant agir, jusqu'au der-

nier moment, avec autant de prudence que de politique, jeta l'ancre dans le golfe de Macri, sur la côte de Lycie. Là, tout en préparant la descente qu'il préméditait sur le rivage à conquérir, il chercha à en négocier l'occupation avec l'empereur grec. Ce prince, dont la souveraineté, méconnue à Rhodes, était purement nominale, eût fait sagement d'écouter les propositions du grand maître, qui offrait d'occuper l'île en le reconnaissant comme suzerain, de la purger des pirates qui la fréquentaient, lui promettant en outre le concours des forces militaires de l'ordre pour l'aider dans la guerre qu'il soutenait contre les Ottomans en Asie Mineure. Mais l'empereur Andronic II, que le schisme de l'Église byzantine éloignait des Latins, jugea mal de sa situation. Il reçut le message du grand maître avec hauteur, et par un refus dédaigneux il autorisa celui-ci à mettre complétement de côté les égards qu'il croyait devoir à un prince chrétien. Désormais Foulques de Villaret n'eut plus en vue que la cause de l'Hôpital. L'état d'indépendance avouée et, pour ainsi dire, reconnue à Byzance, dans lequel Rhodes s'était placé depuis longtemps, acheva d'enlever au chef de l'ordre de Saint-Jean les scrupules qui l'avaient porté à essayer des voies diplomatiques pour s'assurer la possession de cette île. Ce n'était plus un fief à recevoir, mais bien une conquête à faire; ce qui convenait d'ailleurs beaucoup mieux à l'humeur belliqueuse des chevaliers, comme à l'esprit de leur ordre, qui depuis son origine n'avait jamais reconnu aucune suzeraineté. La prise de Rhodes fut donc résolue, et Foulques ne tarda pas à débarquer sa petite armée sur la plage rhodienne. La ville était défendue par les Grecs du pays, auxquels s'étaient mêlés les Sarrasins qui en recevaient l'hospitalité. Il importait trop à ces derniers de ne pas se voir fermer un port où ils trouvaient toujours un refuge

assuré, pour qu'ils ne fissent pas cause commune avec les habitants.

Si l'on en juge par la durée du siége, la défense ne laissa pas que d'être vigoureuse, et l'on doit croire qu'elle fut protégée par de solides remparts. Les choses traînaient en longueur, sans que le succès de l'un ou l'autre parti fussent décisifs. Les assiégants, pleins d'ardeur dans les premiers temps, virent peu à peu leurs rangs s'éclaircir par le départ du contingent venu d'Europe. Cependant ils tenaient bon, et avaient repoussé les troupes envoyées de Byzance au secours de l'île, que le présomptueux empereur se flattait de reconquérir, en assurant la victoire de ses habitants contre les chevaliers. Le grand maître aurait bien voulu pouvoir empêcher ces secours d'arriver dans la place; mais il n'avait pas une armée assez nombreuse pour s'aventurer à l'intérieur du pays et en intercepter les passages. Au lieu de disséminer ses forces dans ce but, il pensa que le plus sage parti était de les concentrer au pied des murs de la ville, comprenant bien qu'il lui fallait d'abord le cœur de la conquête qu'il ambitionnait, et qu'une fois maître de ce point, l'île ne tarderait pas à tomber tout entière en son pouvoir.

Plusieurs mois s'étaient déjà écoulés. L'énergie des soldats de Saint-Jean s'était affaiblie dans le sang qu'avaient fait répandre des combats journaliers, sans que les choses parussent plus avancées. Le grand maître, pressé d'en finir et d'abréger des lenteurs qui ne pouvaient tourner qu'au profit des assiégés, résolut de frapper un grand coup. Il livra aux Rhodiens une bataille dans laquelle les forces des deux partis donnèrent. Ce devait être le prélude d'une grande victoire ou d'un grand désastre. Grecs et musulmans s'y battirent en désespérés. Mais la valeur disciplinée des chevaliers triompha, et cette lutte fut la dernière qui offrit le

scandale de l'étendard de Mahomet uni à celui de la croix contre les défenseurs de la foi et de la religion du Christ. Les Sarrasins, sentant que tous leurs efforts seraient inutiles, préférèrent assurer leur fuite en sauvant leurs bâtiments; et pendant la nuit ils mirent furtivement à la voile, trahissant à la fois leurs alliés et un grand nombre de leurs coreligionnaires qu'ils abandonnèrent. C'en était fait de Rhodes. Les Grecs, ne pouvant seuls se mesurer en rase campagne avec les troupes de Foulques, se résignèrent à rester derrière leurs remparts et à défendre pied à pied leurs créneaux successivement enlevés. Un dernier effort devait faire tomber la dernière fortification. L'assaut fut donné, et l'étendard de Saint-Jean fut enfin arboré au sommet d'une tour dont la possession ouvrit la ville aux assiégeants. Le grand maître usa de clémence envers les chrétiens; mais il fut inexorable pour les mahométans, et tous ceux qui tombèrent sous la main des vainqueurs furent massacrés sans merci. Le souvenir de l'impitoyable tuerie de Ptolémaïs était encore trop présent à la mémoire des chevaliers pour qu'ils ne profitassent pas d'une occasion de venger ceux de leurs frères qui y avaient été immolés, en lavant une fois de plus, dans le sang des infidèles, la honte de leur dernière défaite sur le rivage de Syrie.

Les autres particularités de la prise de Rhodes n'ont pas été conservées par des relations écrites. On n'en a connu que plus tard certains épisodes, représentés sur des tapisseries qu'un des successeurs de Foulques de Villaret fit exécuter, et sur lesquelles étaient retracés les combats, assauts et autres faits relatifs au siége de cette ville.

Rhodes tomba au pouvoir du grand maître de l'Hôpital, le 15 août 1310. Peu après le château et la ville de Lindos furent obligés de lui ouvrir leurs portes, et les autres parties de l'île se soumirent également au vain-

queur. La piété des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, et les soins qu'ils apportaient dans leurs pratiques charitables, leur avaient fait donner le nom de chevaliers de l'Hôpital, sous lequel on les connaissait jusqu'à ce jour. Désormais la brillante conquête qu'ils venaient de faire devait leur valoir un titre nouveau, et ils prirent celui de chevaliers de Rhodes.

Ce n'était pas assez pour Foulques de Villaret de s'être emparé de Rhodes; il voulut encore ranger sous son autorité un grand nombre d'îles voisines de celle dont il s'était rendu maître. Elles en étaient comme une sorte de dépendance, et leur proximité eût été un danger si elles n'eussent pas appartenu à l'ordre. L'activité du grand maître ne laissait rien à faire à ses lieutenants; l'établissement de la nouvelle puissance qu'il venait de fonder lui paraissait assez réclamer son zèle pour qu'il agît par lui-même. Il s'embarqua donc de nouveau avec quelques troupes, afin d'explorer l'archipel, sur lequel il ne pouvait laisser arborer un autre drapeau que celui de Saint-Jean. Après en avoir reconnu les divers territoires et apprécié les ressources, il en prit possession et y plaça des garnisons. Parmi ces îles, la plus considérable était celle de Cos ou Lango. Son étendue, la fertilité de son sol, la variété de ses produits, comme la sûreté de son port, la désignaient au grand maître pour y fonder un établissement, et en faire la sentinelle avancée des forces de l'ordre. Aussi Foulques y fit-il construire un château fort, dans lequel il plaça une troupe capable de le défendre, et protégeant la ville, qui devint bientôt florissante. Lero, Calamo, Nizzara, Piscopia, Simia, Calki, Limonia, Castel-Rosso et d'autres points, qui pouvaient plutôt passer pour des écueils que pour des lieux habitables, furent placés sous l'administration du grand maître de Rhodes.



Château de Lindos.

pieds, et ces barbares, jusque-là victorieux, qui n'avaient rencontré en Asie Mineure que des armées faciles à vaincre, passèrent assez vite de l'étonnement au découragement, et se rembarquèrent après des pertes considérables.

Rhodes avait triomphé de toutes les fureurs des fanatiques soldats d'Osman; mais le grand maître ne s'en préoccupa pas moins de donner à la place toute la solidité qu'elle pouvait emprunter à l'art militaire de ces temps. Cette nécessité résultait d'ailleurs du voisinage de la terre ferme, d'où il était facile aux Turcs de venir s'abattre de nouveau sur le rivage rhodien. Il fallait non-seulement éviter à la nouvelle résidence de l'ordre le danger d'une surprise, mais encore lui donner des défenses capables de la protéger contre un siége en règle. La position des chevaliers au milieu de cette mer asiatique, l'état de guerre permanent dans lequel ils vivaient contre les mahométans, leur isolement, la difficulté de recevoir des secours d'Europe, tout leur faisait une loi de se protéger efficacement. Ils étaient au milieu d'un cercle d'ennemis qui pouvaient se ruer sur eux, soit d'Égypte ou de Barbarie, soit de Syrie, d'Asie Mineure ou même du côté de l'Archipel et de Marmara. Les premiers étaient peut-être trop loin pour amener à Rhodes un corps d'armée capable d'investir la place: sans doute les chevaliers pouvaient mépriser des attaques parties de Constantinople; mais ils n'ignoraient pas qu'ils avaient dans les Osmanlis des adversaires dont les forces s'augmentaient sans cesse, et devenaient de plus en plus redoutables. Ces divers motifs ne pouvaient manquer d'inspirer la prudence du grand maître, et Foulques apporta tous ses soins à la consolidation ou à la reconstruction des remparts de Rhodes. Ces vieilles murailles devaient présenter alors, par l'épaisseur de leur maçonnerie, cette

solidité particulière à toutes les constructions qui remontent à l'antiquité; mais, suffisantes pour clore la ville et la mettre à l'abri d'une attaque de quelques corsaires, elles n'auraient pu résister à un siége entrepris par une armée pourvue des engins de guerre alors en usage. Néanmoins, l'état de la science militaire encore peu avancée ne prêtant pas aux attaques la puissance qu'elles eurent plus tard, il fut possible d'utiliser l'enceinte existante, en la modifiant. Au moyen de masses énormes de terre qu'on y appuya intérieurement, on la rendit moins pénétrable et moins facile à battre en brèche. Mise ainsi sur un pied plus respectable, sous l'administration éclairée de Foulques, Rhodes devint bientôt une ville importante non-seulement par la force de ses remparts, mais encore par sa population augmentée d'un nombre considérable d'Européens, ou par son commerce qui y appelait et entretenait une nombreuse marine. Sous l'habile direction de ses grands maîtres, Rhodes allait au-devant des brillantes destinées que l'avenir lui réservait.

Pendant ce temps, que faisaient les Templiers, ces rivaux implacables des Hospitaliers? — Fatigués des tracasseries de Lusignan; désespérant de la cause chrétienne en Orient, ils avaient tourné les yeux du côté de leurs manoirs d'Europe. Là, pensaient-ils, les immenses richesses du Temple leur permettraient de vivre paisiblement en continuant l'existence oisive et luxueuse dont ils avaient pris la funeste habitude depuis leur sortie de Palestine. Sous l'influence de ces idées indignes de leur vocation, ils abandonnèrent l'île de Chypre pour retourner en Occident, où ils se dispersèrent dans leurs châteaux, prieurés et commanderies. Ils avaient abandonné pour jamais la cause sainte qui avait jadis armé le bras de leurs devanciers, sans souci de leurs

vœux, de la crèche et du tombeau de Notre-Seigneur. Peut-être, avec le temps, grâce aux exploits des chevaliers de Rhodes et à l'ancienne émulation qui régnait entre eux et les Templiers, ceux-ci auraient pu renoncer à une oisiveté qui devait leur peser. Mais, avant que le repentir eût pénétré dans leur cœur, une horrible catastrophe les décima et les fit presque entièrement disparaître. Philippe le Bel, dans ses discussions avec Boniface VIII, avait vu avec dépit l'ordre du Temple prendre parti pour le souverain pontife qui l'avait excommunié. C'était un grief que le roi de France ne pouvait oublier. De plus, aux yeux de ce prince, avide de richesses et qui ne reculait devant aucune exaction, le Temple joignait au tort de posséder de grands biens indépendants du fisc, celui de former une société d'hommes de guerre composant un parti féodal trop fort pour ne pas éveiller la susceptibilité d'un souverain très -jaloux de sa puissance. C'était plus qu'il n'en fallait pour que Philippe IV fût l'ennemi systématique et devînt l'implacable adversaire des Templiers. Aussi, pour en finir avec cette milice qu'il redoutait, avait-il prononcé l'arrêt fatal en vertu duquel le 13 octobre 1307, avant le jour, furent saisis, par toute la France, comme renégats, relaps ou même païens, tous les chevaliers du Temple pour être jetés dans des cachots où les attendaient d'horribles supplices. Au souvenir des exploits de ce corps illustre, et de sa gloire, qui était aussi celle de la France, où ils se recrutaient presque entièrement, la sentence du roi parut odieuse. Elle fut attribuée à un sentiment tout personnel de vengeance que Philippe nourrissait contre l'ordre du Temple; et quoique les mieux intentionnés vissent dans cette mesure le fait d'une politique étroite, elle n'en passa pas moins auprès du plus grand nombre pour n'avoir d'autre mobile que la satisfaction

d'une cupidité que rien n'excusait. On n'avait point eu le temps d'oublier qu'un an auparavant Philippe avait eu recours à un procédé semblable pour battre monnaie. Les haillons que traînaient par les ruelles les juifs, réduits à la dernière misère, rappelaient assez l'acte odieux par lequel le roi avait fait, dans un même jour, saisir aussi et emprisonner tous les Israélites de son royaume, en confisquant leurs biens. Alors aussi le masque de la religion fut emprunté pour justifier le décret souverain qui cherchait à cacher, sous la nécessité de poursuivre des hérétiques, les exactions qui devaient satisfaire l'avarice du monarque.

Si cette persécution fût restée un acte isolé en Europe, où les Templiers étaient répandus dans tous les pays, on pourrait croire que des motifs personnels, politiques ou autres, ont fait agir Philippe le Bel. Mais, en voyant avec quelle unanimité a été prononcé l'anathème contre ces chevaliers, et que tous les princes suivirent, dans leurs États, l'exemple parti de la cour de France, on ne peut s'empêcher d'élever des doutes sur l'innocence des Templiers. On se demande si, oublieux des règles austères de leur ordre, méprisant les vertus qui les distinguèrent en Palestine, ils n'ont pas, en effet, commis au moins quelques-uns des crimes qui leur étaient imputés, et au nombre desquels leurs accusateurs plaçaient l'apostasie. Au fond de cette mystérieuse affaire, peut-être n'y avait-il en réalité que le tort de s'être, par un excès d'orgueilleuse indépendance, rendus redoutables aux princes dans les États desquels ils vivaient. Quoi qu'il en soit, et sans pénétrer plus avant dans les détails ténébreux d'une cause aussi célèbre, mais dont les faits sont demeurés sans preuve authentique, il est avéré que les souverains de tous les pays où les Templiers avaient des établissements leur infligèrent le même sort.

A la suite d'aveux partiels arrachés par les tortures ou l'hypocrite promesse du pardon, aveux qui furent rétractés plus tard avec l'énergique accent de la sincérité, leur condamnation à mort fut prononcée par les états généraux du royaume, délibérant à Tours, sous la pression de Philippe. Plus tard le pape Clément V, qui aurait voulu sauver les chevaliers, mais qui ne put résister au roi, fut obligé de rendre une sentence par laquelle, *quoique les formes du droit n'eussent pas été observées,* disait-il, « *il annulait, par prévision, et en vertu de l'autorité apostolique, l'ordre du Temple, se réservant la disposition de ses biens.* Déjà bon nombre de chevaliers avaient été brûlés vifs, lorsque le dernier acte de cette odieuse tragédie s'accomplit à Paris, dans une petite île de la Seine, qu'on appelait alors *île des Juifs.* Là Philippe le Bel, sous les fenêtres de son palais, fit périr ensemble, dans les flammes d'un bûcher, le grand maître Jacques de Molay à côté des autres chefs de l'ordre proscrit, qui y avaient été jetés vivants.

Ainsi fut sacrifiée à la jalouse politique des rois, ou à leur soif de richesses, cette noble milice qui, durant deux cents ans, avait couvert de tant de sang et de gloire tous les champs de bataille de la Terre-Sainte. L'inquisition, par la main de ses bourreaux qu'elle avait mis au service des princes, avait fait disparaître, dans les supplices réservés aux hérétiques, ces glorieux champions de la religion du Christ. Les mânes des Blanchefort et des Renaud de Châtillon durent en tressaillir. Comment ne se levèrent-ils pas pour se dresser entre ces nobles martyrs et les exécuteurs d'une vengeance aveugle autant qu'impie? S'il est vrai que l'un des mobiles qui firent agir les ennemis du Temple ait été le désir de s'approprier ses immenses biens, leur avarice

n'eut pas lieu d'être satisfaite. En effet, malgré l'influence de Philippe le Bel, dont la cupidité méritait assurément d'être déconcertée, le pape, ainsi que les évêques du concile qui avait aboli l'ordre des Templiers, décidèrent que tous ses biens devaient être transmis aux chevaliers de l'Hôpital. On en excepta seulement quelques faibles portions, dont une partie fut affectée au service de pensions allouées à de rares et inoffensifs survivants de l'ordre anéanti, que des aveux, un repentir marqué ou un grand âge purent soustraire aux excommunications du saint-siége et à la vengeance du roi de France. L'autre partie de cette réserve fut accordée à des ordres espagnols ou portugais, dont les membres s'étaient voués à la défense de la péninsule ibérienne contre les Maures. En faveur de la décision qui attribuait à l'Hôpital les biens du Temple, le concile invoquait l'origine même de ces biens, qui avaient été exclusivement donnés, recueillis et amassés en vue de la religion, et pour lui procurer en Orient le secours efficace d'un ordre militaire puissant. Cet ordre n'existait plus; mais il en existait un autre dont les débris, échappés aux désastres de la Palestine, venaient de donner une preuve récente de ce qu'il avait conservé de son ancienne valeur et de sa foi, par la prise de Rhodes. Les souverains de France, d'Angleterre, de Naples, d'Aragon et de Castille furent obligés, après quelque résistance, de ratifier la décision qui constituait l'ordre de Saint-Jean héritier de celui du Temple.

L'origine de cette augmentation de biens parut au grand maître Foulques de Villaret assez délicate pour qu'il n'acceptât pas leur cession sans avoir pris l'avis du conseil. En présence des motifs qui avaient déterminé le saint-père à cette transmission, en considération des ressources que l'ordre trouverait dans les riches dé-

pouilles du Temple, pour servir encore la cause de la religion en Orient, les scrupules des chevaliers de Rhodes se dissipèrent, et ils consentirent à accepter l'héritage de leurs anciens frères d'armes. Afin d'aller le recueillir, Foulques munit d'un acte en forme, daté du 17 octobre 1312, un certain nombre de ses religieux, dont l'expérience et l'habileté étaient le plus éprouvées; car il ne se dissimulait pas, après les intrigues de toutes sortes qu'avait excitées le triste procès des Templiers, que l'ordre n'eût beaucoup de peine à retirer des mains de leurs dépositaires les biens qui lui avaient été cédés. A la suite de longues démarches, et après avoir payé de grosses sommes, dont quelques-unes restèrent au pape ou aux souverains dans les royaumes desquels étaient les possessions qu'ils revendiquaient, les chevaliers de Rhodes parvinrent à entrer en jouissance d'une partie de ce qui avait appartenu au Temple. Différée dans le royaume de Naples et en Sicile, débattue et accordée après de nombreuses transactions dans les Espagnes, la possession de l'Hôpital ne fut à peu près complète qu'en France et en Angleterre.

Si l'on jette un regard rétrospectif sur l'existence de l'ordre illustre qui venait d'être sacrifié, on éprouve un sentiment pénible en voyant quel changement s'était opéré dans les esprits, en Occident. Qu'on était loin déjà de ces temps de foi vive, où un long écho du cri *Dieu le veut!* s'était propagé de Clermont dans toute l'Europe chrétienne! Avec quelle ingratitude peuples et princes oubliaient en ce moment les services rendus pendant deux siècles à la cause de la religion par l'ordre du Temple! Dans cet oubli de tout ce qui était respectable, dans ce reniement de la gloire des Templiers, dont la France avait la meilleure part, on s'étonne que les mauvaises passions ne l'aient pas emporté jusqu'au bout, et

qu'il se soit élevé une voix pour empêcher la dépouille du Temple de tomber aux mains de ceux qui l'immolèrent à leur perfide politique. Mais le concile de Vienne, qui avait sanctionné l'abolition de l'ordre du Temple, n'entendait pas satisfaire les convoitises des souverains au détriment de la cause que cet ordre défendait naguère. Il donna les biens des Templiers à d'autres soldats du Christ. C'était justice que l'ordre du Temple, né, au commencement du XIIe siècle, de son aîné, celui de l'Hôpital, et sorti, pour ainsi dire, comme un rejeton de cette souche vénérable, lui transmît en s'éteignant, avec le soin de veiller seul aux destinées futures de la chrétienté en Asie, les ressources immenses qu'il avait accumulées dans ce but, et que cette branche retranchée de l'arbre le fît profiter de toute la séve dont il lui avait dérobé une partie. Le fait est que l'existence de l'Hôpital s'en ressentit et en prit plus d'éclat.

Foulques de Villaret avait ainsi recueilli l'héritage des Templiers; et l'ordre de Saint-Jean, dont la gloire venait d'être rajeunie par la prise de Rhodes, se voyait en possession d'immenses biens qui fortifiaient sa puissance militaire, et l'élevaient à un rang que bien des royaumes n'atteignaient pas. Cette situation éclatante servit la cause de l'Europe et de la religion, aussi bien qu'elle augmentait les moyens d'action de l'ordre; car les richesses dont il disposait lui permirent d'équiper de nombreux navires bien armés, avec lesquels il purgea les mers des pirates qui les infestaient. Par là Rhodes conquit la première place parmi les nations maritimes d'alors. Malheureusement les dissensions ne tardèrent pas à s'y insinuer par la même porte qui avait permis à cette augmentation de force d'y entrer.

Foulques, enorgueilli à bon droit de tout ce qu'il avait fait, des avantages considérables dont son ordre avait

été doté sous son magistère, disposant à peu près sans contrôle des richesses de la confrérie, se laissa aller à tous les entraînements de luxe qui lui permettaient ses revenus, mais que réprouvaient son habit et la dignité dont il était revêtu. Il en fut blâmé, plus hautement que la discipline ne le permettait, par ceux des chevaliers qui avaient conservé les traditions d'austérité imposées par les statuts. Après l'avoir censuré secrètement, les plus audacieux murmurèrent tout haut et allèrent jusqu'aux remontrances, qui furent repoussées avec hauteur par le grand maître. Une conspiration venait de se former contre lui, pour l'enlever et le déposer, lorsque les conjurés furent trahis. Foulques, informé de leurs projets, et ne se sentant plus assez d'autorité pour lutter contre eux, leur échappa en allant s'enfermer dans le château presque inaccessible de Lindos, où il prit toutes les dispositions nécessaires pour tenir tête à ses ennemis. Cette façon d'agir émut tellement tous les chevaliers, que ceux-là mêmes qui jusque-là ne s'étaient point mêlés ostensiblement aux mécontents se prononcèrent énergiquement contre un grand maître qui fuyait sa résidence, et qui, du haut des créneaux d'une forteresse, défiait l'ordre tout entier. Villaret en appela au saint-siége de la rébellion de ses frères; mais, déposé par les membres qu'un conseil suprême avait assemblés à Rhodes, il vit élire à sa place le commandeur Maurice de Pagnac, qui s'était mis à la tête du mouvement. Ce fait, inouï dans les annales de Saint-Jean, était un scandale, que le pape réprouva sévèrement. Le souverain pontife appela les deux grands maîtres à son tribunal, après avoir confié l'administration de l'ordre au chevalier Gérard de Pins, comme vicaire ou lieutenant général.

La gloire dont s'était couvert Foulques de Villaret, le grand nom qu'il avait en Europe, lui donnèrent à Avi-

gnon une position bien supérieure à celle de son rival. Ses grands exploits parlèrent en sa faveur avec une telle autorité, que, malgré toutes les raisons apportées par Maurice de Pagnac au secours de sa cause et de son usurpation, pénétré lui-même de son infériorité sur le nouveau théâtre où il était venu la plaider, il l'abandonna soudainement pour se retirer dans une commanderie de Provence, où il mourut bientôt après.

Cependant l'esprit d'insubordination que le caractère et la manière de vivre de Foulques avaient fait naître chez les chevaliers de Rhodes entravait nécessairement son autorité, et causait un préjudice notable à la discipline. L'exercice du magistère était devenu impossible entre ses mains, et le pape le lui fit entendre en l'exhortant à abdiquer. En échange de la haute dignité dont le souverain pontife lui demandait le sacrifice, au nom de la religion, il devait recevoir l'investiture d'un grand prieuré. Cette négociation traîna en longueur. Le pape ne pouvait presser le conquérant de Rhodes de se dépouiller d'une dignité qu'il avait si bien méritée; de son côté Foulques ne se hâtait pas de s'en démettre. On ne sait pas au juste à quelle époque eut lieu son abdication. Les uns la placent en 1319; les autres lui assignent la date de 1322, qui paraît se rapprocher davantage de la réalité; mais ce qui semble ne pas laisser de doute, c'est que ce grand maître se retira dans un des manoirs de l'ordre, près de Montpellier, et qu'il y mourut en 1327. Cette ville reçut sa dépouille mortelle, qui fut déposée dans les caveaux de l'église Saint-Jean.

Bien qu'aucun monument de Rhodes ne porte le sceau de l'administration de Foulques, on n'en est pas moins fondé à croire que cette ville lui en doit un certain nombre: car, comment penser que ce grand maître ait pu exercer pendant quinze années une autorité remar-

quable par son activité et sa bonne administration, sans avoir doté de quelque édifice ce chef-lieu de l'ordre de Saint-Jean? On sait d'ailleurs qu'il apporta tous ses soins dans la consolidation ou la reconstruction des remparts.

L'état anormal dans lequel se trouvait Rhodes pendant les différends relatifs au magistère, et l'interrègne qui résultait de la présence des deux grands maîtres à Avignon, faillirent être fatal à l'ordre. Les Turcomans de l'Asie Mineure ne supportaient qu'avec peine le souvenir de l'échec qu'ils avaient essuyé sous les murs de Rhodes. Loin d'être calmée par cette nouvelle épreuve de la valeur de ses défenseurs, leur animosité n'en était que plus enflammée. Leur haine envers les chevaliers était d'autant plus acharnée, que chaque jour leur apportait de plus tristes nouvelles des humiliations infligées par la marine rhodienne aux vaisseaux mahométans. Leur chef Orcan, fils d'Osman, dont tous les efforts s'étaient brisés devant Rhodes, espéra venger l'affront reçu par son père, et en chasser ceux qui le lui avaient fait subir, à la faveur de la division qu'il supposait exister parmi eux. Mais, dans cette héroïque milice, à défaut du grand maître, l'étendard de Saint-Jean suffisait à rallier tous les chevaliers. Groupés autour, ils marchaient intrépidement où les appelait la voix de la religion, comme celle du devoir ou de l'honneur. Gérard de Pins, de la langue de Provence, avait été, ainsi que nous l'avons vu, institué par le pape lieutenant général de l'ordre pendant l'instruction du procès des deux grands maîtres. Ce fut à lui qu'échut, dans cette occurrence, la défense de la place contre cette nouvelle agression.

Une flotte nombreuse portait les Turcs partis de divers points des côtes de la Carie et de la Lycie. Orcan, à la tête de tant de vaisseaux montés par des milliers de

guerriers, se croyait sûr de la victoire, et voguait fièrement vers le rivage chrétien. Mais Gérard de Pins, comptant avec raison sur la valeur de ses troupes et sur leur expérience des combats de mer, sans attendre les infidèles, marcha au-devant d'eux. Le choc des deux flottes eut lieu dans les eaux de l'île de Piscopia. Les premiers coups furent terribles de part et d'autre. Mais les chrétiens, par leur supériorité maritime, ne laissèrent pas le combat longtemps incertain; et après avoir coulé plusieurs navires turcs, en avoir pris un certain nombre, ils eurent la joie de voir le reste chercher dans la fuite le seul moyen d'échapper à leurs armes (1321).

L'abdication de Foulques de Villaret ayant laissé la grande maîtrise vacante, on eût pu croire que cette dignité serait conférée à frère Gérard de Pins, à qui la brillante victoire qu'il venait de remporter assurait des titres très-légitimes. Tel eût été probablement le résultat de l'élection, si elle avait eu lieu à Rhodes; mais elle se fit à Avignon, sous les yeux du pape, qui usa de son influence pour que la majorité des électeurs donnassent leurs suffrages à Hélion de Villeneuve, qu'il tenait dans une estime toute particulière.

Hélion ou Élion Donat était le second des fils qu'avaient eus Giraud de Villeneuve et Sibille de Sabran d'Uzès. Né en Provence vers l'an 1263, il prit l'habit de Saint-Jean à vingt ans, fit ses premières armes en Palestine; et, à la suite de l'héroïque défense de Ptolémaïs, il fut du petit nombre des fugitifs qui passèrent en Chypre. Quelque temps après, fait prisonnier dans un combat naval contre les Sarrasins, il s'échappa miraculeusement de leurs mains. En récompense de ses nobles services il avait obtenu le grand prieuré de Saint-Gilles en Provence, position qui lui fournit l'occasion de fréquenter la cour d'Avignon et d'y gagner les bonnes

grâces du souverain pontife. Le nouveau grand maître apporta quelque retard à son départ pour Rhodes. Néanmoins, durant la prolongation de son séjour en France, il s'occupa avec zèle des devoirs que sa haute dignité lui imposait. L'un des plus impérieux lui parut être de rappeler ses frères à une discipline plus sévère, surtout ceux qui résidaient loin du couvent.

Les biens que l'ordre avait hérités des Templiers semblaient porter avec eux une influence fâcheuse au milieu de la société qui les possédait. Le grand nombre des commanderies nouvelles à l'administration desquelles il avait fallu pourvoir était une cause de relâchement de la discipline, et l'autorité dont jouissaient les commandeurs éloignés de la maison chef-d'ordre leur donnait la facilité de mener une existence oisive, luxueuse ou même quelquefois entachée de vices incompatibles avec l'habit qu'ils portaient. Dans l'intérêt de la religion, il était urgent de réformer ces abus, et à cet effet un chapitre fut assemblé, à Montpellier, sous la présidence d'Hélion de Villeneuve. Il y fut représenté que les chevaliers devaient demeurer moins longtemps en Europe, loin du conseil et des chefs qui avaient mission de veiller sur eux; que, d'une part, l'administration prolongée des commandeurs leur fournissait trop de moyens ou d'excuses de se laisser aller à une vie indigne de leurs vœux; que, d'autre part, ceux qui avaient reçu l'habit en Occident s'y oubliaient dans une oisiveté pernicieuse; enfin que, pour ne point démériter, ou pour acquérir un grade supérieur, tout hospitalier devait passer un certain nombre d'années à Rhodes, et y servir activement dans les guerres que l'ordre aurait à soutenir; à défaut de quoi il serait déclaré incapable d'obtenir aucune dignité. A cette occasion, on nomma ce qu'on appelait des baillis conventuels, ou chefs de langue, ré-

sidant au couvent. Ils étaient grand'croix et faisaient partie du conseil. Ces nouveaux dignitaires furent : pour la langue de France, Pierre de Plancy, qui était en même temps prieur de l'Église; Giraud de Montaigu, grand hospitalier, fut nommé bailli de la langue d'Auvergne; Frédéric de Fougerolles, maréchal de l'ordre, reçut ces fonctions dans la langue de Provence; le grand amiral Emmanuel Carretto obtint le bailliage de la langue d'Italie; Guillaume de Ravia, grand commandeur, fut placé à la tête de la langue d'Espagne; pour la langue d'Angleterre on choisit Armand d'Olives; et enfin pour celle d'Allemagne on désigna Jean de Buibrux.

Après avoir donné ses soins au nouveau règlement dont les bases venaient d'être arrêtées, Hélion de Villeneuve se prépara à aller occuper le siége que le passage de Foulques de Villaret en France avait laissé vacant depuis plus de dix ans. Il allait s'embarquer à Marseille, quand il y fut surpris par une maladie extrêmement grave, et ce ne fut qu'en 1332 qu'il aborda à Rhodes. Le grand maître ne tarda pas à s'apercevoir combien l'intérim du magistère, pendant tant d'années, avait été préjudiciable à l'état moral ou matériel du couvent. Il s'empressa d'y remédier, et, tout en relevant l'esprit militaire des chevaliers, il donna ses soins les plus vigilants à ce qui pouvait fortifier la place et en assurer la défense. Sa sollicitude à cet égard ne se borna pas à Rhodes et aux divers postes établis dans l'intérieur du pays; elle s'étendit encore aux îles qui relevaient de l'ordre, et toutes les possessions de l'Hôpital furent mises sur un pied de défense des plus respectables. L'habileté de ce grand maître, les sentiments nobles et généreux dont il faisait preuve, non-seulement lui méritèrent la confiance de ses frères, et excitèrent leur émulation, mais eurent encore pour effet d'attirer sous la bannière

de Saint-Jean la jeunesse avide de la gloire qu'elle allait chercher sous l'habit d'hospitalier.

L'ordre ne s'était jamais vu dans une situation à la fois si prospère et si formidable. Des troupes bien équipées et nombreuses veillaient sur les remparts ou montaient des vaisseaux fortement armés. Soit à Rhodes, soit sur les mers purgées des corsaires mahométans, l'étendard de l'Hôpital se déployait vainqueur et défiant ses ennemis. Par tous ses actes le grand maître avait affermi la sécurité de l'île, et détruit chez l'ennemi toute velléité de l'attaquer. Aussi le magistère d'Hélion de Villeneuve fut-il un des plus pacifiques, et jamais le *si vis pacem, para bellum,* n'a été mieux justifié.

Cet état de paix devait contrarier les espérances belliqueuses des chevaliers; et, désappointés qu'ils étaient de vivre dans l'oisiveté que leur faisaient les Turcs ou les Sarrasins, ils cherchaient partout d'autres ennemis à combattre. Tout leur était bon, pourvu qu'il y eût quelque coup de lance ou d'estoc à donner. Cette fièvre de combats, qui agitait surtout les plus jeunes, donna lieu à un événement fort singulier. Vrai sans doute pour le fond, puisque divers historiens le racontent, et qu'une peinture murale, malheureusement détruite en grande partie, en a conservé le souvenir à Rhodes même, il peut, quant aux détails, passer pour fabuleux. Il existait dans l'île, s'il faut en croire les récits du temps, un dragon, crocodile, ou serpent énorme, peut-être un monstre oublié par le déluge, dont la retraite était une caverne située au pied du mont Saint-Étienne ou Philiermo, dans le voisinage de la ville, en un lieu qu'on appelait *Maupas.* Cet animal extraordinaire se jetait sur les hommes ou les animaux qu'il voyait à sa portée, et les dévorait. Par les ravages qu'il causait ainsi depuis longtemps, il était devenu la terreur des habitants. Plu-

sieurs chevaliers, en l'attaquant, avaient essayé d'en purger le pays. Ce combat singulier leur avait été fatal, et ce qui lui imprimait un caractère merveilleux, c'est que non-seulement pas un de ceux qui l'avaient soutenu n'avait reparu, mais qu'encore on n'en avait plus trouvé trace. Le grand maître voulant refréner l'esprit aventureux de ses frères, et jugeant inutile qu'ils allassent risquer leur vie dans une épreuve qui n'avait en vue ni la gloire de la religion ni celle de l'ordre, la leur avait interdite, sous peine de privation de l'habit.

Cette défense sévère n'empêcha pas qu'un chevalier de la langue de Provence, du nom de Gozon, issu d'une famille qui a fourni plusieurs membres à l'ordre de Saint-Jean, ne voulût tenter aussi la fortune des armes contre ce terrible ennemi. — Était-ce pour répondre à la malignité de quelques frères qui l'avaient raillé à ce sujet, ou pour se distinguer par une action d'éclat? — Toujours est-il que lorsqu'il se fut bien préparé aux chances de la lutte de façon à ce qu'elles tournassent en sa faveur, il en vint à l'attaque de son terrible adversaire.

Après être allé à la chapelle du mont Saint-Étienne pour recommander son âme à Dieu, Gozon monta à cheval, accompagné de deux dogues qu'il avait dressés pour le genre de combat dans lequel ils devaient être ses auxiliaires, au moyen d'une imitation du monstrueux animal qu'ils allaient affronter. Du premier choc le chevalier fut renversé, et il eût été infailliblement dévoré, tout aussi bien que ses devanciers, sans l'aide de ses fidèles compagnons, qui, à belles dents, avaient saisi leur ennemi sous le ventre, que ne protégeaient pas des écailles comme celles qui le rendaient invulnérable sur les autres parties de son corps. Pendant que la hideuse bête se débattait inutilement contre les morsures des

courageux chiens, auxquels rien n'aurait fait lâcher prise, leur maître parvint à lui enfoncer son épée dans le flanc, et à lui faire une large blessure par laquelle tout son sang s'écoulait. Le coup était mortel, et le monstre, dans son agonie, s'abattit sur Gozon, qui eût infailliblement succombé sous son poids ou sous l'influence des exhalaisons de son souffle empesté, si des spectateurs accourus ne l'eussent débarrassé de l'étreinte de son ennemi vaincu.

Le triomphe de Gozon était complet; et ses frères, qui ne lui avaient pas épargné les épigrammes avant son duel, furent les premiers à le féliciter. La population qui le couvrait de ses bénédictions voulut le porter en triomphe jusqu'au palais du grand maître. Mais, à la vue du regard courroucé d'Hélion de Villeneuve, le triomphateur comprit que sa victoire allait se changer en une disgrâce sévère. Il savait quelle peine il avait encourue par sa désobéissance, et quoique profondément affecté de se voir dépouillé de son habit, il n'en fut pas surpris. Cependant Villeneuve ne pouvait rester sourd à la voix de la clémence qui lui parlait en faveur d'un de ses religieux qui, par un grand acte de bravoure, venait de rendre un immense service au pays. La discipline une fois satisfaite, il ne resta plus dans l'âme d'Hélion qu'une profonde sympathie pour le chevalier qui avait fait preuve d'autant de sang-froid que d'énergie et de courage. Il se laissa fléchir facilement, rendit à Gozon le rang qu'il occupait, et l'exploit qui avait momentanément causé sa défaveur devint l'origine de sa fortune; car la bienveillante considération que ne cessa, dès ce moment, de lui témoigner le grand maître, le fit parvenir aux premières charges de l'ordre.

CHAPITRE VII

Prise de Smyrne par les hospitaliers. — L'ordre secourt le roi d'Arménie. — Projet funeste du pape de faire abandonner Rhodes par les Chevaliers.

Après plusieurs années dont aucun événement grave n'avait troublé la tranquillité, les chevaliers de Rhodes, oublieux du métier des armes ou de la cause pour laquelle ils avaient pris la croix, ne songeaient plus qu'à vivre dans l'oisiveté et le luxe que leurs grands biens leur permettaient. A la faveur de cet engourdissement passager de leurs vertus militaires, des corsaires africains s'étaient hasardés jusque dans l'Archipel, où ils avaient renouvelé les scènes de pillage et de meurtre qui depuis longtemps, grâce à la marine de Saint-Jean, avaient cessé de désoler les îles de la Méditerranée. D'un autre côté, les Turcs, qui ajournaient leur vengeance contre Rhodes, songeaient à une proie que la mollesse des empereurs de Constantinople leur présentait comme plus facile, et ils avaient poussé leurs incursions jusque dans la Grèce. Le pape Clément VI s'en émut; et, après avoir vainement réclamé l'assistance de l'Europe, il se tourna du côté de l'Orient, pensant que sa voix y serait mieux écoutée. Il reprocha au grand maître de l'Hôpital son inaction. Il fortifia ses réprimandes de toutes les réclamations que princes et populations lui adressaient d'Occident sur la vie fastueuse que ses chevaliers me-

naient dans leurs commanderies; et, pour pénitence de ses fautes ou de son indifférence pour ce qui regardait la religion, le pape imposa à l'ordre l'obligation d'entrer, avec un contingent maritime, dans une ligue qu'il projetait. Le souverain pontife taxa Rhodes à six galères, et, le saint-siége lui-même en fournissant quatre, l'escadre des alliés se trouva composée de dix-neuf voiles, par l'addition de quatre galères que voulut équiper Hugues de Lusignan, et de cinq que Venise arma de son côté, en vue de profiter de la circonstance pour défendre ses possessions de l'Archipel. Le rendez-vous général fut fixé à la fin de 1343, dans les eaux de Négrepont. Lorsque cette flottille fut réunie, on lui donna pour la commander un Génois que les uns désignent sous le nom de Gingaria, et que d'autres appellent Zacharie Martin. Mais son nom importe peu, et l'histoire n'a aucun intérêt à le conserver.

Les Turcs assiégeaient alors Négrepont. La vue des bannières chrétiennes, flottant aux mâts d'une escadre imposante, les fit renoncer à leur entreprise. Enhardis par ce premier succès, qui avait peu coûté à ses talents, le capitaine de la ligue en profita pour faire des courses, grâce auxquelles il opéra quelques prises qui furent partagées entre Venise et le saint-siége. C'étaient les seuls exploits auxquels paraissaient tendre les vues militaires de Gingaria, et ses projets, comme chef de la flotte alliée, ne semblaient pas viser plus loin que ces faibles résultats. Mais les chevaliers de Rhodes n'y voyaient que des actes de piraterie, et ils s'indignèrent d'obéir à un capitaine qui faisait tourner au brigandage une campagne à laquelle, dans leur pensée, le pape avait assigné un plus noble but. Aussi demandèrent-ils hautement qu'elle prît un caractère plus sérieux, et que le commandement de la flotte fût enlevé au Génois qui

en avait fait un trop misérable usage. Les chevaliers, dont on ne pouvait se passer, parlèrent si haut qu'ils furent écoutés, et que les alliés mirent à leur tête un d'entre eux, le frère Jean de Biandra, prieur de Lombardie, dont l'expérience et la bravoure inspiraient à tous une égale confiance. Biandra était à peine en possession de l'autorité que les coalisés lui avaient conférée, qu'il leur persuada de tenter une entreprise des plus hardies. Smyrne, tombée aux mains des infidèles, était le rendez-vous des pirates mahométans de tout pays, qui infestaient la Méditerranée et l'Archipel. S'en emparer, passer au fil de l'épée ces corsaires, brûler leurs navires, tel était le projet conçu par le prieur de Lombardie. Un échec était possible, et cette éventualité était matière à sérieuses réflexions. Mais les chevaliers de Rhodes réussirent à persuader leurs compagnons, secondés qu'ils furent par les Vénitiens, qui avaient accueilli l'idée de ce coup de main avec d'autant plus d'empressement, qu'ils s'étaient moins résignés à se voir expulsés par les infidèles du comptoir qu'ils avaient établi auparavant dans cette ville.

Vers la fin de septembre 1344, la flotte chrétienne entra à toutes voiles dans le golfe de Smyrne. Les galères de Venise rompirent une estacade placée en avant du port; et des troupes choisies, commandées par les Hospitaliers, débarquèrent sur le rivage, afin d'attaquer par terre le château qui commandait la rade. La résistance des Turcs fut assez énergique, pour qu'après plusieurs assauts les alliés ne pussent emporter la place que le 28 octobre. La garnison en fut impitoyablement massacrée, ainsi que toute la partie mahométane de la population, sans égard pour l'âge ni pour le sexe. Le légat du pape purifia les églises qui avaient été converties en mosquées, afin de les restituer au culte, et, afin

de perpétuer le souvenir de cette victoire, il fit sculpter les deux clefs au-dessus de la porte du château, où l'on plaça une garnison capable de se faire respecter; après quoi les alliés reprirent la mer.

Le coup vigoureux et inattendu que le chevalier Biandra venait de frapper ne devait pas être stérile, quoiqu'il eût été porté sur une terre infestée de Turcs et de Sarrasins. Le grand maître, appréciant tout l'avantage de la position conquise, y envoya des renforts, avec des approvisionnements, en vue d'une occupation permanente. De leur côté, les mahométans ne se résignaient pas à la perte de Smyrne, et ils l'investirent, attendant une occasion favorable pour y rentrer. Assiégés et assiégeants ne pouvaient demeurer les uns en face des autres sans en venir aux mains. Chaque jour c'étaient des combats nouveaux, où le sang coulait sans résultat. Trois mois s'étaient ainsi passés, lorsque les chrétiens, à l'aide d'un stratagème, tombèrent à l'improviste sur les Turcs, en firent un grand carnage et les poussèrent hors de leur camp, qu'ils pillèrent et saccagèrent. Malheureusement ils commirent encore là une de ces imprudences qui sont comme un des traits caractéristiques de cette époque, où l'on faisait la guerre avec la passion du fanatisme, plutôt qu'à l'aide d'une science expérimentée. Le légat du saint-siége voulut se donner la puérile satisfaction de célébrer la messe sur les lambeaux fumants des tentes turques. L'office divin n'était point terminé que les infidèles, remis de la panique du premier moment, se rallièrent, et, revenant sur leurs pas, enveloppèrent les alliés et les enfermèrent dans un cercle infranchissable. Le légat, donnant l'exemple du courage, changea son étole contre une épée, et se battit en désespéré; mais, avant de pouvoir regagner le château, les troupes chrétiennes furent décimées, et Fleur

de Beaujeu, qui commandait les chevaliers de l'Hôpital, tomba avec eux percé de mille coups.

Pendant que ces événements se passaient à Smyrne, les galères de la ligue ne cessaient de croiser dans les mers du Levant, où elles remportèrent quelques avantages. Elles pénétrèrent dans la mer Noire, et dégagèrent Caffa, où Gênes avait une colonie et que les Turcs assiégeaient.

Une vie plus active et des courses maritimes prolongées avaient retrempé les chevaliers de Rhodes, lorsqu'en 1346, après vingt-quatre ans d'un magistère pendant lequel Hélion de Villeneuve s'était appliqué à faire revivre tout ce qui avait été anciennement la gloire de l'ordre de Saint-Jean, aussi bien l'austérité de ses vertus et sa discipline que ses grandes qualités militaires; après avoir donné à Rhodes, par de solides fortifications, une cuirasse qui pouvait la mettre à l'abri des coups portés par ses ennemis, ce grand maître descendit au tombeau. Encore aujourd'hui, on est frappé de la quantité d'ouvrages de toute sorte qui lui sont dus. Son blason scellé sur les murs du palais des grands maîtres, sur une des portes de la cathédrale Saint-Jean, comme sur les fortifications; l'église sous l'invocation de la sainte Vierge, construite de ses deniers; le village qui porte son nom, *Villa-Nova*, où se voient les ruines d'un château qu'il y avait fait élever : tous ces souvenirs, encore existants, attestent les travaux de tout genre que l'ordre dut à la sollicitude et à la bonne administration de cet illustre chef.

Après un magistère si remarquable, pendant lequel l'institution des Hospitaliers avait atteint un si haut degré de prospérité, quel était le frère qui pouvait dignement remplir la place laissée libre par la mort d'Hélion de Villeneuve? — Les électeurs étaient très-perplexes en jugeant les mérites de chacun de ceux qui

briguaient cette dignité, lorsque, pour les tirer d'embarras, le vainqueur du dragon, Dieudonné ou Déodat de Gozon, faisant sa propre apologie, s'offrit lui-même au suffrage de ses confrères. Il y avait dans cette présomption quelque chose de si insolite, qu'au premier moment les chevaliers en furent scandalisés; cependant, peu à peu, les raisons alléguées par ce commandeur en faveur de son élection dissipèrent ce nuage. Le terrible combat dont il était sorti vainqueur, la sécurité que sa victoire avait rendue aux habitants, son expérience mûrie dans les hauts emplois de la religion, étaient des titres sérieux; enfin la faveur marquée dont l'avait toujours honoré Hélion de Villeneuve n'était pas un des moindres qu'il pût apporter à l'appui de sa candidature: si bien qu'en comparant les droits de ceux qui aspiraient à la première dignité de l'ordre, et en les pesant avec impartialité, on trouva que la balance penchait de son côté. Dieudonné de Gozon fut donc nommé aux acclamations de ses frères, mais surtout de la population, qui ne pouvait oublier que ce chevalier l'avait délivrée du monstre objet de ses terreurs.

Ce grand maître justifia pleinement par son gouvernement les prétentions qu'il avait manifestées. La campagne commencée par les galères de la ligue, interrompue depuis quelque temps, fut reprise par ses ordres, et l'escadre alliée, sous le commandement du même prieur Biandra, croisa dans l'Archipel pour y chercher l'ennemi. Ce fut à l'île d'Embro qu'elle le rencontra (1347). Plus de cent voiles turques y étaient réunies. La flotte de la croix se rua inopinément sur celle qui portait le croissant, et la mit dans une déroute complète; un petit nombre seulement des navires des infidèles s'échappèrent à force de rames, mais tout le reste fut pris ou coulé. Non content de ce succès maritime,

sance maritime. Enfin les risques que son commerce pouvait courir des suites d'une expédition dirigée contre le sultan d'Égypte, de qui elle tenait la liberté de trafiquer dans ses États avec des immunités exceptionnelles, tout cela lui donnait beaucoup à réfléchir. Néanmoins la tentation était trop grande, l'espérance de la victoire et du riche butin que semblait présager une entreprise à laquelle l'ordre de Saint-Jean prenait part était trop fondée, pour que Venise ne s'y laissât pas entraîner. Le roi de Chypre réussit donc dans ses démarches, et une alliance eut lieu entre lui, le doge et le grand maître de Rhodes.

Dix mille hommes et quatorze cents chevaux avaient été réunis. Les galères alliées transportèrent cette petite armée sur le rivage du Delta. L'attaque et la défense furent également opiniâtres. Les habitants d'Alexandrie rivalisèrent d'ardeur avec sa garnison pour arrêter l'élan des assiégeants. Mais la place ne put tenir devant l'intrépidité des chevaliers. Une centaine de ceux-ci, et des plus braves, avaient déjà perdu la vie quand les autres, parvenus jusqu'aux créneaux, prirent pied sur le haut des murs. Bientôt ils furent maîtres de tous les remparts, et de là se répandirent par la ville, immolant sans merci les infidèles qui s'offraient à leurs coups. Tout ce qu'il y avait de navires dans le port fut incendié; après quoi, les alliés remontèrent à bord de leur flotte, enlevant à l'ennemi non-seulement les fruits de ses pirateries, mais encore tout ce que le pillage put faire tomber de butin entre leurs mains. D'après certains auteurs ce succès aurait été l'affaire d'un seul jour. Il est difficile de croire qu'une ville de cette importance ait pu être emportée en aussi peu de temps, quelles que fussent la surprise et l'impétuosité de l'attaque. Quoi qu'il en soit, le triomphe des chrétiens fut complet, et les mit en si

deux compétiteurs, la succession au trône de Byzance. L'un des rivaux, en promettant la réunion de l'Église grecque à celle de Rome, avait artificieusement mis dans ses intérêts le souverain pontife, qui pensait à donner pour appui à sa cause les chevaliers de Saint-Jean. Mais c'eût été une guerre entre chrétiens, dans laquelle l'ordre ne pouvait se laisser entraîner sans violer ses statuts. De plus, la croisière prolongée de la flotte commandée par Biandra, et l'assistance prêtée au roi d'Arménie, avaient notablement amoindri les ressources dont le grand maître disposait. Gozon se retrancha derrière toutes ces raisons, et se refusa à épouser la querelle d'aucun des rivaux pour la couronne grecque.

Il crut faire quelque chose de plus profitable pour la religion en employant les derniers jours de son magistère à ajouter de nouveaux murs ou bastions aux défenses de Rhodes. On lui doit, en effet, une partie des fortifications qui ferment la ville du côté de la mer, ainsi que le môle qui s'avance au nord et protége les navires contre les vents du large. Il présidait à ces derniers actes de son administration, lorsqu'il fut enlevé subitement à l'affectueuse vénération de ses frères et de tous les habitants de l'île, qui le pleurèrent comme un père. — *Ci-gît le vainqueur du dragon,* — telle fut son épitaphe, et le peuple de Rhodes ne crut pas pouvoir lui faire une plus belle oraison funèbre.

La langue de Provence avait déjà fourni beaucoup de grands maîtres; ce fut encore dans son sein que les chevaliers choisirent le successeur de Dieudonné de Gozon. La vie exemplaire de Pierre de Cornillan ou Corneillan, d'une famille du Dauphiné, ainsi que les mérites auxquels son grand âge ajoutait le respect de ses frères, le désignèrent au choix des électeurs. L'austérité de ses principes l'avait souvent fait gémir sur les diverses in-

fractions aux statuts, qui, malgré les efforts du chapitre de l'ordre, s'introduisaient toujours parmi ses membres, et dont la principale cause devait être attribuée à la dispersion des frères loin de la maison mère. L'indépendance dans laquelle cet éloignement plaçait tous les chefs des autres établissements hospitaliers, le temps considérable que nécessitaient les correspondances entre le grand maître et ceux qui le représentaient au loin, avaient rompu les liens de la hiérarchie, si bien que presque tous les emplois vacants en Europe y étaient donnés directement, suivant le bon plaisir des prieurs ou commandeurs. De là un grand nombre d'abus auxquels avaient part la faveur, la parenté ou l'intrigue; de là aussi de nombreux passe-droits qui excitaient le juste mécontentement des plus méritants comme des plus anciens. Il était impossible que les vrais intérêts de l'ordre ne souffrissent pas de cet état de choses, qui avait encore le grave inconvénient de faire murmurer ceux dont les titres étaient oubliés, et de compromettre ainsi la discipline et la soumission, qui étaient les premiers devoirs des chevaliers. A cet égard, le nouveau grand maître s'empressa d'apporter les modifications indispensables, et ses réformes eurent pour effet de sauvegarder les droits acquis en empêchant les chefs, quel que fût leur grade, d'usurper des prérogatives que rien ne les autorisait à s'attribuer. Par des règlements nouveaux, il chercha également à prévenir les inconvénients résultant de cette sorte d'émancipation que les distances encourageaient à l'intérieur des prieurés et des commanderies d'Europe.

Les luttes que Pierre de Corneillan eut à soutenir contre ceux de ses frères qui s'étaient émancipés ne furent pas les seules qui affligèrent ce vénérable grand maître. Il dut repousser des attaques plus compromettantes pour l'existence de l'ordre. Des intrigues, parties de la cour

papale, faillirent mettre en péril son établissement de Rhodes. Quoique le temps eût consacré la possession des biens du Temple par l'Hôpital, beaucoup d'envieux avaient survécu à cette donation du concile de Vienne, et ne pouvaient y songer sans un secret désir de les en dépouiller. Le pape était circonvenu et obsédé des récriminations sans fin sur l'usage que les chevaliers de Rhodes faisaient de ces biens détournés, disait-on, de leur emploi, qui n'était autre que le recouvrement des lieux saints, et auquel ces faux religieux, ajoutait la voix publique, étaient coupables de substituer les prodigalités dont ils entouraient leur existence somptueuse.

Dans ces conjonctures, les Turcs, sous la conduite d'Orcan, ne cessaient de s'avancer vers l'Occident. Ils avaient franchi les Dardanelles; et le croissant, planté sur les deux rives, épouvantait l'Europe, qui ne voyait plus de barrière capable d'arrêter ces barbares. Le saint-père avait doublement à craindre, comme chef spirituel de la religion menacée par celle de Mahomet, et comme souverain temporel, pour ses possessions que les irruptions des Osmanlis mettaient de plus en plus à la portée de leur glaive. Ainsi que dans toutes les circonstances où la chrétienté était menacée, le pape tourna ses regards du côté des chevaliers de Rhodes. C'était encore le même espoir en leur dévouement, la même confiance dans leurs armes si souvent victorieuses. Seulement cette fois le pape ne se contenta pas de les exciter à combattre les adversaires de la religion du Christ, les conquérants redoutés du territoire de la chrétienté; il leur demanda de pousser leur zèle jusqu'à servir de dérivatif au fanatisme belliqueux des mahométans, en changeant d'établissement, soit pour occuper un point de l'Asie Mineure, au milieu des hordes ennemies, soit en s'emparant de nouveau de quelque ville de Palestine. Il fallait que dans

Avignon les craintes inspirées par le mouvement agressif des soldats de l'islam fussent bien grandes pour que le saint-père n'eût pas reculé devant une semblable proposition adressée au grand maître. — Comment concevoir, en effet, qu'après avoir fondé un établissement si puissant à Rhodes, en avoir fait un État maritime des plus redoutables, les chevaliers consentissent à l'évacuer, en abandonnant les avantages de toute nature qui leur donnaient la prépondérance dans la Méditerranée, et leur permettaient de veiller toujours efficacement aux destinées de la religion? — Dans l'espoir de vaincre, à cet égard, les refus qu'il provoquait, Innocent VI menaça la confrérie de lui retirer les biens des Templiers, danger, comme l'on voit, sans cesse suspendu sur la tête des Hospitaliers. Les injonctions papales furent portées à Rhodes par trois des plus grands dignitaires de Saint-Jean : Hernandès d'Heredia, Raymond Bérenger, et un parent du grand maître, frère de Corneillan. Se soumettre aux vues du pape était pour le chef de l'Hôpital aussi impossible que les faire agréer par le conseil. D'un autre côté, se mettre en état de rébellion contre le père spirituel de la religion ne répugnait pas moins à Corneillan. Placé entre la honte de trahir les intérêts de son ordre, et le regret de s'attirer la colère du souverain pontife, le grand maître était dans une situation tellement triste, qu'il accepta avec joie la mort qui vint l'en tirer après un magistère de peu de durée.

Une illustre famille du Languedoc, qui avait déjà donné à l'ordre un grand maître, Odon de Pins, et de laquelle sortait également Gérard de Pins, qui commanda victorieusement la flotte de Rhodes contre les Turcs en 1321, vit encore un de ses membres, Roger de Pins, choisi pour succéder à Pierre de Corneillan. Innocent poursuivait toujours son idée de déplacer le siége de l'Hôpital.

Pour y arriver il assembla, dans Avignon même, afin de l'avoir sous la main et de peser sur ses délibérations, un chapitre de Saint-Jean, présidé par Guillaume de Mailly, prieur de France, et Robert de Challus, prieur d'Auvergne. Bien que les dispositions du souverain pontife semblassent témoigner d'un projet bien arrêté dans son esprit, les faits démontrèrent, au contraire, son irrésolution, et prouvèrent qu'il était le jouet des intrigues ourdies dans son palais. Après des discussions interminables, l'idée de transférer les Hospitaliers en Palestine ou en Anatolie, comme on l'avait rêvé, fut abandonnée, et fit place à un nouveau dessein que les politiques de la cour papale avaient suggéré au saint-père : c'était d'opposer, en Morée, les chevaliers de Rhodes aux Turcs, qui y faisaient des progrès inquiétants pour l'Italie. Cette mobilité d'idées chez les courtisans d'Avignon indique que les Ottomans étaient un épouvantail qui les émouvait fort, et qu'ils ne savaient trop qu'imaginer pour éloigner d'eux les périls que leur timidité grossissait encore à leurs propres yeux. Au reste, l'établissement de l'Hôpital en Morée fut, en partie du moins, réalisé plus tard, comme nous le verrons, mais sans entraîner l'abandon de Rhodes.

Le pape avait alors pour conseiller et ministre le grand prieur de Castille Hernandès d'Heredia. Ce chevalier avait rompu les liens de la discipline qui l'attachaient à l'ordre de Saint-Jean. Il était devenu le favori du souverain pontife, et, grâce à l'ascendant qu'il avait su prendre sur son esprit, il s'en était fait un protecteur assez zélé pour pouvoir, sous son égide, vivre dans un état complet d'indépendance vis-à-vis du grand maître. Il abusa même de sa position à Avignon pour se faire attribuer des bénéfices et de hautes dignités par le pape directement, au mépris des droits de ses frères, ou des

injonctions les plus impérieuses de son chef, apportées de Rhodes par le grand commandeur Roger de Montaut et Étienne de Montaigu, maréchal de la religion. Sous l'influence de ce chevalier, le saint-père donna donc lui-même le fâcheux exemple de l'encouragement à la désobéissance, et presque à la scission avec la maison mère, fautes auxquelles ses confrères d'Europe ne se montraient que trop disposés, et que les prédécesseurs d'Innocent VI avaient inutilement flétries avec la plus grande sévérité. Tout en déplorant cet abus du pouvoir papal, le grand maître dut céder; mais ce ne fut pas du moins sans avoir procédé, dans un chapitre assemblé à Rhodes, à la révision des règlements, de manière à prévenir des infractions aussi funestes que celles dont l'insubordination du chevalier d'Heredia avait donné le scandale.

La conduite du pape dans cette affaire devait avoir des imitateurs, et c'était à peu près infaillible; car si le protecteur naturel de l'ordre de Saint-Jean, celui qui devait faire respecter la loi et les statuts de cette confrérie, était le premier à les enfreindre, il ouvrait nécessairement la voie à toutes les violations de la part de ceux qui, par jalousie ou par d'autres motifs, envisageaient cette institution d'un mauvais œil. Aussi vit-on, à cette époque, le prince de Galles, maître de l'Aquitaine, saisir tous les biens que l'Hôpital y possédait, sous prétexte que les chevaliers se refusaient à lui rendre foi et hommage. Cette prétention du prince anglais n'en fut pas moins repoussée par le grand maître, qui en référa à la cour d'Avignon. Le pape se sentait en faute; il ne pouvait se dissimuler que la responsabilité de cet acte retombait sur lui, qui n'avait pas assez tenu compte des droits et des priviléges de cet ordre; aussi s'interposa-t-il, et mit-il tout en œuvre pour arranger le différend à la satisfaction des chevaliers de Rhodes.

CHAPITRE VIII

Le sultan Amurat effraie l'Europe par ses victoires. — Prise d'Alexandrie par les chevaliers de Rhodes et leurs alliés. — Captivité du grand maître de l'Hôpital.

Pendant que ces graves questions agitaient les esprits à Rhodes, le sultan Amurat avait franchi les Dardanelles et mené son armée jusque sous les murs d'Andrinople, dont il s'était emparé. Cette marche hardie et victorieuse sur le continent occidental jeta l'épouvante dans la chrétienté, et le grand maître fut un des premiers à s'en émouvoir. Il fit passer à la cour d'Avignon des avis qui motivèrent une assemblée des principaux de l'ordre, et Roger de Pins y manda pour son représentant Guy de la Tour, maréchal de la religion. A cette occasion le pacte d'alliance fut renouvelé entre les États du pape, Rhodes, Venise et Chypre. Mais les Turcs ne profitèrent pas de leurs avantages pour marcher en avant; ils se détournèrent de la route sur laquelle on redoutait de les voir s'engager, et la coalition des quatre puissances chrétiennes n'eut pas de suite.

Pendant le magistère de Roger de Pins une peste ravagea l'île de Rhodes. Le dévouement dont il fit preuve auprès de ceux qui furent atteints par l'épidémie, les

charités qu'il répandit de tous côtés, au moyen de sa vaisselle d'argent qu'il avait vendue, avec ses bijoux et tout ce qu'il avait de précieux, lui attirèrent les bénédictions de la population et surtout celles des pauvres. On lui donna le surnom d'*Aumônier,* et ce fut en emportant tous les regrets que pouvait lui mériter ce titre si bien acquis qu'il rendit le dernier soupir, peu de temps après.

Roger de Pins eut pour successeur Raymond Bérenger, commandeur de Castel-Sarrasin et chevalier de la langue de Provence. Il était de l'ancienne maison des Bérenger du Dauphiné, devenue famille de Sassenages, de Morges, du Gas et du Pipet. On ne doit pas s'étonner de voir si souvent le grand maître choisi dans cette fraction de l'ordre. Étant la plus nombreuse et supérieure aux autres par l'étendue de ses possessions, elle avait aussi plus d'influence. En outre, elle jouissait d'une considération particulière attachée à ce qu'elle avait été, pour ainsi dire, la souche de la confrérie des Hospitaliers : on se rappelle que son fondateur était Provençal. Ses premiers grands maîtres, qui tous travaillèrent à asseoir cette institution sur des bases solides et respectables, appartenaient à la langue de Provence. Les mérites des chefs divers qu'elle avait fournis ajoutaient à ses titres, et justifiaient la faveur étendue à tous ses membres. Raymond, par son énergie et ses vertus militaires, fut de ceux qui contribuèrent le plus à fortifier la prédominance de cette langue.

Sous ce magistère eut lieu l'entreprise la plus téméraire qu'eussent tentée depuis longtemps les chevaliers de Rhodes. Ils avaient tenu pendant plusieurs années leurs regards tournés principalement vers l'Asie Mineure, et les progrès que ne cessaient de faire les Turcs étaient pour eux une cause de préoccupation presque

exclusive. Il en était résulté quelque négligence dans leur surveillance habituelle des parages situés du côté opposé. Les Égyptiens en avaient profité pour reprendre leurs courses, que n'inquiétaient plus les galères de l'ordre, et ils les avaient poussées dans le voisinage de Rhodes, jusqu'aux rivages de Chypre. Ces pirates, redevenus la terreur des habitants de cette île, avaient enfin appelé sur eux, de la part du grand maître, une attention qu'il résolut de tourner en un châtiment exemplaire. Pour leur faire expier ce qu'il appelait leur insolente témérité, Raymond Bérenger conçut et fit partager au roi de Chypre le projet d'aller chercher les corsaires égyptiens dans leur port d'Alexandrie et de les y brûler. Pour y parvenir, il fallait être maître de la ville, qui était entourée de murailles dont la résistance avait déjà, dans d'autres temps, longuement éprouvé le courage et la persévérance des chevaliers de Saint-Jean. Mais le grand maître, sans s'arrêter devant les difficultés d'un siége, ne se préoccupa que des moyens de l'entreprendre avec des chances de succès. Il enrôla, en France, un corps de troupes aguerri, suffisamment nombreux pour le coup de main qu'il méditait, et dont ses chevaliers prirent le commandement.

De son côté, le roi de Chypre, qui avait à venger bien des injures que lui avaient fait endurer les Égyptiens, était allé en personne à Venise, pour demander au doge son appui dans l'expédition projetée contre Alexandrie. Lusignan trouva la république peu disposée à y concourir. Ses établissements dans l'île de Candie, voisine du théâtre de la guerre prochaine, lui causaient des appréhensions qui l'éloignaient de prendre part à une entreprise qu'elle considérait comme plus compromettante que profitable pour ses intérêts. Les récents succès que ses galères avaient obtenus la satisfaisaient comme puis-

sance maritime. Enfin les risques que son commerce pouvait courir des suites d'une expédition dirigée contre le sultan d'Égypte, de qui elle tenait la liberté de trafiquer dans ses États avec des immunités exceptionnelles, tout cela lui donnait beaucoup à réfléchir. Néanmoins la tentation était trop grande, l'espérance de la victoire et du riche butin que semblait présager une entreprise à laquelle l'ordre de Saint-Jean prenait part était trop fondée, pour que Venise ne s'y laissât pas entraîner. Le roi de Chypre réussit donc dans ses démarches, et une alliance eut lieu entre lui, le doge et le grand maître de Rhodes.

Dix mille hommes et quatorze cents chevaux avaient été réunis. Les galères alliées transportèrent cette petite armée sur le rivage du Delta. L'attaque et la défense furent également opiniâtres. Les habitants d'Alexandrie rivalisèrent d'ardeur avec sa garnison pour arrêter l'élan des assiégeants. Mais la place ne put tenir devant l'intrépidité des chevaliers. Une centaine de ceux-ci, et des plus braves, avaient déjà perdu la vie quand les autres, parvenus jusqu'aux créneaux, prirent pied sur le haut des murs. Bientôt ils furent maîtres de tous les remparts, et de là se répandirent par la ville, immolant sans merci les infidèles qui s'offraient à leurs coups. Tout ce qu'il y avait de navires dans le port fut incendié; après quoi, les alliés remontèrent à bord de leur flotte, enlevant à l'ennemi non-seulement les fruits de ses pirateries, mais encore tout ce que le pillage put faire tomber de butin entre leurs mains. D'après certains auteurs ce succès aurait été l'affaire d'un seul jour. Il est difficile de croire qu'une ville de cette importance ait pu être emportée en aussi peu de temps, quelles que fussent la surprise et l'impétuosité de l'attaque. Quoi qu'il en soit, le triomphe des chrétiens fut complet, et les mit en si

belle humeur de guerroyer, qu'ils ne voulurent point regagner leurs foyers sans ajouter encore au châtiment qu'ils venaient d'infliger aux corsaires sarrasins. Ils côtoyaient le rivage de Syrie, lorsque, arrivés à la hauteur de Tripoli, ils opérèrent à l'improviste un débarquement dans le voisinage de la marine qui était séparée de la ville. Le port, avec tout ce qu'il renfermait, fut mis à sac. Poursuivant le cours de ses succès, la flotte alliée fit subir le même sort à d'autres places maritimes appartenant aux Égyptiens, qui reçurent ainsi la dure leçon que leur avaient méritée leurs brigandages.

Tout en faisant la guerre aux mahométans, les armes à la main, les grands maîtres ne dédaignaient pas de leur en faire une autre moins ouverte, et dont ils tiraient parti pour la prospérité des possessions de l'ordre dans le Levant. Ils profitaient de la tyrannie et du fanatisme des Osmanlis ou des autres musulmans, pour attirer à eux les chrétiens de toute Église qui ne pouvaient plus supporter le joug de l'islam. Les progrès des Turcs en Asie Mineure, ou même en Europe, et l'intolérance avec laquelle ils traitaient la religion du Christ dans les contrées qu'ils avaient subjuguées, servaient à souhait la politique de Rhodes. Il était fréquent, en effet, de voir entrer dans ce port ou dans ceux des autres îles où flottait le pavillon de Saint-Jean, des familles ou des populations entières qui fuyaient les mauvais traitements et les exactions que leur faisaient endurer les Turcs. Des mahométans même venaient y demander le droit de cité, sûrs de jouir d'une liberté plus grande que celle qu'ils trouvaient sous l'autorité tyrannique et vénale des chefs de leur nation. Rhodes était donc une sorte de ville libre et neutre, accordant à tous l'hospitalité à l'ombre de sa bannière. Ces franchises, que des immigrants de toute nationalité comme de tout culte venaient y cher-

cher, donnèrent souvent lieu à des remontrances de la part de dignitaires de l'ordre de Saint-Jean qui, pour la sécurité de la ville, craignaient de voir ces différences de races engendrer des désordres difficiles à réprimer. Mais Raymond Bérenger répondait invariablement que la religion devait ouvrir ses portes à tous ceux qui y frappaient, et que, confiante dans sa force, elle leur devait protection chez elle, sans avoir rien à redouter. Parmi les fugitifs qui vinrent ainsi se placer sous la protection de l'Hôpital, on vit arriver à Lango un nombre considérable de familles arméniennes qui avaient abandonné leurs foyers trop souvent saccagés par leurs voisins mahométans. Elles furent installées sur des terres dont le grand maître leur fit concession, et pour la culture desquelles il leur prêta, pendant deux ans, vingt-cinq paires de bœufs. Raymond exempta la nouvelle colonie d'impôts ou d'autres charges pendant plusieurs années, afin de lui donner le temps de prospérer.

Tous les grands maîtres qui se succédaient étaient comme fatalement appelés à sévir contre les tendances sans cesse renaissantes, par lesquelles les membres de l'ordre manifestaient leur esprit d'indépendance vis-à-vis de la maison mère, ou leur amour du luxe, au fond des commanderies, qu'ils devaient cependant à des services qui auraient dû être la garantie de leur conduite et de leurs principes. On avait déjà cherché, par des réformes multipliées, à mettre un terme à cette indiscipline; mais c'étaient lettres mortes, et, de la part des chevaliers éloignés de Rhodes, la désobéissance à la règle ne faisait qu'augmenter à mesure que leurs prodigalités devenaient plus scandaleuses.

L'abus le plus criant, contre lequel s'élevaient principalement le grand maître, ou les frères les plus zélés, c'était le mauvais vouloir des commandeurs à faire passer

au couvent l'argent dont ils étaient redevables envers le trésor, et qu'on appelait *responsions*. On était alors bien loin de ces temps de dévouement, d'austérité et d'abnégation complète, qui avaient fait des membres de l'Hôpital des religieux esclaves de leurs vœux et fidèles à leurs serments. Au XIVe siècle, pour beaucoup de chevaliers, c'était une grande position de fortune que d'avoir une commanderie. Il y avait là de quoi satisfaire les plus ambitieux, tout en se tenant strictement dans la règle imposée par les statuts. Mais la plupart de ceux qui étaient assez heureux pour en obtenir, n'y voyaient trop souvent qu'un moyen de se procurer toutes les jouissances mondaines, ou celui d'enrichir leur famille. A leurs yeux, ce n'était plus remplir un devoir sacré, que de mettre le grand maître en mesure de pourvoir aux dépenses de l'ordre en lui faisant exactement passer les responsions. Les commandeurs avaient perdu de vue que les biens qu'ils administraient étaient du domaine de l'institution tout entière, et l'une des sources où elle devait puiser pour l'entretien de ses forces de terre et de mer. Un trop grand nombre d'entre eux s'étaient doucement habitués à regarder leurs commanderies comme leurs biens propres, et considéraient le tribut exigé par Rhodes comme vexatoire, ou comme un subside qu'ils pouvaient refuser. Il y avait là un abus inqualifiable; et il faut dire qu'il justifiait, d'une part les plaintes du grand maître, de l'autre les accusations sans cesse renouvelées contre les chevaliers.

Raymond Bérenger eût désiré abdiquer en face de tant de désordres invétérés qu'il se croyait impuissant à réprimer, et avec la perspective des périls que rendaient de jour en jour plus pressants les Turcs, auxquels il ne se sentait plus la force de s'opposer. Mais le pape ne le lui permit pas; et, pour l'encourager à porter encore le

poids d'une autorité que la désobéissance de ses frères lui rendait trop lourd, il s'offrit à l'y aider. On traça un nouveau règlement, qui fut élaboré et reconnu exécutoire dans une grande assemblée des principaux commandeurs tenue à Avignon. Les questions de responsions, d'accessions aux diverses charges, d'élection à la grande maîtrise, y furent, avec d'autres encore, révisées et décidées de façon à ce que l'avenir n'offrît plus ce scandaleux spectacle de chevaliers éludant les statuts de leur ordre, et se constituant en seigneurs indépendants, au fond des manoirs dont ils ne devaient être que les administrateurs au profit de la confrérie. L'arme nouvelle que le saint-siége mit ainsi aux mains du grand maître ranima son courage, mais n'eut pas le pouvoir de prolonger ses jours. Il s'éteignit peu de temps après, emportant les regrets de ses frères, à qui il laissait l'exemple de ses vertus de religieux et de soldat.

Le grand prieur de France, Robert de Julliac, succéda à Raymond Bérenger. Son administration ne dépassa pas deux années. Le fait le plus remarquable qui en signala la durée fut l'occupation sérieuse de la ville et du territoire de Smyrne par les troupes de Rhodes. L'idée qu'avait conçue Innocent VI, de placer les chevaliers en pays musulman, afin d'attirer sur eux les forces des Turcs, avait survécu à ce pontife. Le pape Urbain V mit donc Robert de Julliac en demeure d'occuper fortement le château et la ville de Smyrne, dans l'espoir que ce défi jeté aux mahométans les détournerait du chemin qu'ils avaient pris et qui devait, s'ils continuaient à le suivre, les conduire au cœur de l'Europe. Les chevaliers considéraient Smyrne comme le poste le plus périlleux qui pût leur être assigné. Mais ces hommes, si braves et si avides de gloire, n'eurent garde de murmurer contre les ordres envoyés d'Avignon. Au contraire,

ils voulurent, à l'envi les uns des autres, faire partie de la garnison appelée, selon toute apparence, à se trouver constamment en face de l'ennemi.

L'occupation de Smyrne et le siége d'Alexandrie avaient enlevé à l'ordre une partie de ses forces, assez notables pour que, devant les éventualités de guerre que pouvaient faire naître les progrès des Turcs, il y eût péril pour Rhodes. Le grand maître crut donc indispensable un appel à ses frères entretenus dans les divers établissements hospitaliers d'Occident. Chaque prieur eut à fournir les chevaliers qu'il jugerait les plus propres à aller en Orient soutenir la gloire de l'Hôpital, en leur adjoignant un nombre égal de frères servants. Il en passa ainsi cinq cents de chacune de ces deux catégories.

Pendant ce temps, Amurat, à la tête d'innombrables armées, non content de tenir l'Asie sous son sceptre tranchant, menaçait encore l'Europe qu'il effrayait. Robert de Julliac n'était pas sans inquiétude en présence de l'immense déploiement de forces que faisait le sultan, et il se préparait à tout événement, lorsque la mort vint couper court aux soucis que lui causait la conservation de Rhodes.

A la grande maîtrise pleine de douceur et d'aménité de Robert de Julliac succéda le commandement hautain du grand prieur de Castille, favori des papes, gouverneur militaire d'Avignon et de tout le comtat Venaissin. On eût pu croire qu'il y avait contre ce choix de bien graves empêchements; car l'ordre n'avait point oublié l'état de rébellion dans lequel ce chevalier s'était tenu loin du couvent, bravant les remontrances du chapitre et jusqu'aux ordres du grand maître. Mais il semble que cette ambition, cet orgueil, et même cet esprit d'indépendance, qui avaient fait de l'Espagnol un religieux rebelle à son chef, aient été considérés par les électeurs

comme les qualités que l'ordre recherchait dans son grand maître. De plus, il se présentait à l'élection avec tous les avantages que lui donnait son crédit auprès du saint-siége, aussi bien qu'à la cour de plusieurs souverains qui appuyèrent hautement sa candidature. Loin de voir, dans l'influence que voulaient exercer ces protecteurs élevés, une pression à laquelle il devait soustraire la liberté de son suffrage, l'ordre de Saint-Jean y trouva, au contraire, des raisons sérieuses de penser que la faveur exceptionnelle dont jouissait d'Heredia contribuerait puissamment au succès de son administration. Du moins est-ce ainsi qu'on peut interpréter les sentiments qui dirigèrent les votes des chevaliers, auxquels, à cause de ses précédents, l'Espagnol ne devait pas être personnellement sympathique.

Juan Hernandès d'Heredia, issu d'une des premières familles d'Aragon, était, pendant la première partie de sa vie, resté étranger à l'ordre de l'Hôpital, comme aux vœux qu'il impose. Il avait été marié deux fois. Demeuré veuf avec quatre enfants, des circonstances indépendantes de son action le privèrent des grands biens sur lesquels il avait cru pouvoir compter. Frustré dans ses espérances, il résolut de se séparer du monde où il ne se voyait appelé à jouer qu'un rôle trop modeste pour son ambition; et, après avoir assuré le sort de sa famille, il se détermina à aller, sur une autre scène, chercher ce que la fortune lui refusait sur celle où il était né. Il se rendit à Rhodes pour y prendre l'habit de Saint-Jean. Hélion de Villeneuve, alors grand maître, le reçut chevalier. Par les hautes qualités qu'on ne tarda pas à lui reconnaître, par le courage dont il fit preuve en plusieurs occasions, il eut bientôt conquis une des premières places dans l'estime de ses frères. Plus tard, à la considération dont il jouissait et à la confiance que lui

témoignait le grand maître, il dut l'honneur d'être envoyé à la cour d'Innocent VI, en qualité d'ambassadeur de l'ordre. La mission dont il était chargé n'exigeait pas moins d'habileté qu'il n'en montra; mais la subtilité de son esprit, dont il aurait pu faire un usage profitable aux intérêts qui lui étaient confiés, agit sur son âme de façon à lui faire oublier ses devoirs et à l'en détourner complétement. Il avait, dans des vues personnelles, étudié le terrain sur lequel il se trouvait. Dès qu'il y eut reconnu tous les éléments nécessaires à la réalisation de ses projets ambitieux, qu'il avait jusque-là dissimulés, il résolut d'en tirer parti pour fonder, à l'ombre du trône papal, une fortune que ses devoirs d'hospitalier et les droits de ses confrères plus anciens lui permettaient à peine d'entrevoir dans un avenir éloigné, s'il restait loyalement dans la voie tracée par les statuts. Afin de gagner les bonnes grâces du pape, il renonça donc à se faire plus longtemps l'interprète des vœux du grand maître, qui étaient en opposition avec ceux du saint-père, et il sut habilement tourner Sa Sainteté du côté de ses vues particulières. Il ne se dissimulait pas que c'était rompre avec son chef; que devenir le courtisan du souverain pontife, c'était se placer dans un état de rébellion ouverte vis-à-vis de la règle de son ordre; mais il n'hésita pas.

Ce fut ainsi qu'il s'engagea sur la route qui le conduisit rapidement aux plus hautes dignités à la cour d'Innocent. Dès ce moment, il joua un très-grand rôle à Avignon. Il devint omnipotent et le conseiller, comme l'exécuteur, des décisions qu'il avait l'art d'inspirer au pape. Auprès des autres princes d'Occident son crédit était également assuré. Déjà pourvu du prieuré de Saint-Gilles, d'Heredia se fit conférer par le pape, de son autorité privée et sans égards pour les droits de l'ordre de

qui il relevait, les prieurés de Castille et d'Aragon. Il est vrai que cette marque excessive de munificence était la récompense d'un acte éclatant de dévouement au saint-siége. Le favori du souverain pontife avait, de ses deniers, fait enceindre Avignon de ces belles et fortes murailles, flanquées de tours carrées, qu'on admire encore aujourd'hui au bord du Rhône. La ville papale ainsi fortifiée mettait le trône pontifical à l'abri des attaques qu'auraient pu tenter contre lui ses ennemis, et ce fut de la part du commandant militaire de l'État venaissin le plus important comme le plus durable des actes de son gouvernement.

Malgré les torts dont il ne pensait d'ailleurs pas à se disculper, et auxquels l'avait poussé son ambition, avec l'espoir de ressaisir une fortune qui lui avait échappé, Hernandès d'Heredia n'en fut pas moins l'honneur de son ordre. S'il ne se montra pas toujours un religieux soumis et docile, il ne cessa du moins jamais d'être un chevalier digne de ce nom, par l'énergie de son caractère, sa force d'âme et une bravoure qui ne connaissait pas de périls. Comme l'hospitalier Guérin, qui assista Philippe-Auguste à la bataille de Bouvines, le grand prieur de Castille avait eu l'honneur de défendre à Crécy la couronne de Philippe VI que voulait lui arracher le roi d'Angleterre. Cette fatale journée ne fut pas plus heureuse pour d'Heredia que pour la France. Après des actes d'héroïsme pour tenir tête à l'armée anglaise, et sauver le roi, dont le cheval était déjà saisi par le prince de Hainaut, le prieur de Castille reçut quatre blessures fort graves. Ce fut pour lui l'occasion d'ajouter encore à la renommée que lui avaient déjà value ses qualités chevaleresques. Il lui revint sous sa tente, où le retenaient ses forces épuisées, que la part qu'il avait prise au combat était commentée dans le camp anglais d'une façon ou-

trageante pour son honneur, et que l'on y prétendait qu'il avait agi déloyalement en ne gardant pas la neutralité que lui imposait son habit. Il n'attendit pas que ses plaies fussent fermées pour envoyer un cartel à ceux qui incriminaient sa conduite. Mais le roi d'Angleterre s'opposa à ce que son gant fût relevé. Édouard III prit en main sa défense, et expliqua sa présence sur le champ de bataille de manière à ce que ses accusateurs eux-mêmes fussent obligés de se rétracter. A quelque temps de là, ce chevalier négocia la trêve qui arrêta l'effusion du sang entre les deux nations.

Tel était le frère de l'Hôpital à qui les électeurs déférèrent le pouvoir souverain. Le premier acte du magistère de Hernandès d'Heredia fut encore un de ceux qui prouvent à quel point l'ordre de Saint-Jean se trouvait mêlé aux plus grands faits politiques de ces temps. Le nouveau grand maître, toujours magnifique, désirait que son arrivée à Rhodes fût digne de sa renommée. Il avait, dans cette vue, équipé à ses frais une flotte sur laquelle il embarqua des troupes à sa solde. Tout se préparait pour son départ, lorsque des envoyés romains arrivèrent à la cour d'Avignon. Ils venaient humblement, mais avec les plus pressantes instances, supplier le souverain pontife de retourner à Rome. Soixante-dix ans s'étaient écoulés depuis que le saint-siége avait été transféré sur les rives du Rhône. Les splendeurs de la ville éternelle s'étaient effacées, et l'absence prolongée des papes avait causé à la population un préjudice qu'elle était impatiente de voir cesser. Les magistrats, dont l'administration ne pouvait en rien suppléer aux grandeurs d'une cour, ni à tous les avantages que Rome retirait de la présence du pape et des cardinaux, s'étaient déterminés à faire une démarche à laquelle le vœu public, énergiquement exprimé, ne leur permettait plus de se refuser.

Grégoire XI, qui portait alors la tiare, ne se montrait pas empressé de satisfaire les Romains, dont il redoutait le caractère ombrageux et turbulent. Il était fortifié dans sa résistance par le roi de France, qui cherchait à le détourner de quitter Avignon. Dans la crainte de provoquer l'élection d'un second pape à Rome, s'il ne s'y rendait pas, le souverain pontife se détermina à quitter la Provence. Le départ de Hernandès d'Heredia, avec son escorte presque royale, était une occasion très-favorable au passage de Grégoire en Italie, et le grand maître de Rhodes la saisit, afin de montrer une fois de plus son respectueux dévouement au chef de la religion, en même temps que son intervention dans une circonstance solennelle profiterait à la gloire de son ordre. Il conduisit donc le saint-père, sur la galère qu'il montait, à Ostie, d'où il l'accompagna jusqu'au Vatican, qui devint, à dater de ce moment, la résidence du souverain pontife (1377).

Quand il eut rempli l'honorable mission qu'il s'était donnée, de replacer le successeur de saint Pierre sur la chaire du prince des apôtres, d'Heredia ne songeait plus qu'à rejoindre le couvent, et à prendre en main la direction des affaires de l'Hôpital; mais son entrée à Rhodes devait encore être différée. Il lui était réservé des épreuves qui, sans être au-dessus de sa force d'âme, devaient reculer l'instant où, en présidant aux destinées de son ordre, il lui serait donné de racheter les fautes dont il s'était autrefois rendu coupable envers ses chefs. L'escadre du grand maître fut détournée de sa route par celle de Venise, et entraînée à servir les projets de vengeance que la république nourrissait depuis longtemps. Les Turcs, maîtres de la plus grande partie de la Morée, venaient de lui arracher Patras, et elle ne pouvait se résigner à la perte d'une place si importante pour son com-

merce. D'Heredia était l'allié que Venise pouvait le plus heureusement rencontrer. Flatté qu'il était d'une occasion, que le hasard lui offrait, de se faire précéder à Rhodes par la nouvelle d'une victoire sur les infidèles, il se laissa facilement persuader par les Vénitiens de les suivre en Morée.

Après quelques jours de siége, d'Heredia, à qui les années n'avaient rien enlevé de son impétuosité juvénile, pénétra le premier dans la place, dont le commandant turc eut la tête tranchée de sa main. La garnison fut passée au fil de l'épée, et Patras vit de nouveau flotter la bannière de saint Marc. Le souvenir de ce fait d'armes fut consacré par une peinture ou une tapisserie sur laquelle, au dire des anciens chroniqueurs, le vainqueur était représenté avec une tête de Turc à la main et un château fort sur les épaules.

Malheureusement ce chevalier, toujours ardent et avide de gloire, comme il l'avait été d'honneurs, ne vit dans ce nouveau succès qu'un encouragement à en chercher d'autres. Il s'était laissé séduire par la pensée de s'emparer de Corinthe; mais la fortune l'y attendait. Jalouse de lui voir demander à la pointe de son épée des faveurs qu'elle lui avait si largement prodiguées dans les cours, elle lui avait tendu un piége dans lequel il tomba. Trop aventureux pour un chef, le grand maître fut pris par les Osmanlis dans une embuscade, et mis à rançon. En vain les chevaliers désespérés offrirent-ils de restituer leur conquête; les infidèles rejetèrent cette proposition; il leur fallait de l'or. L'or leur fut accordé, et le trésor de Saint-Jean allait payer le prix de la liberté de son grand maître, quand celui-ci s'y opposa. Il ne voulait pas, disait-il, appauvrir l'ordre par le rachat d'une vie qui était à son déclin. Il insista généreusement auprès du chapitre pour qu'il ne fît pas ce sacrifice, et les Turcs,

irrités de cette magnanimité qu'ils ne savaient pas admirer, conduisirent leur prisonnier dans les montagnes de l'Albanie. Après trois longues années de la plus dure captivité, grâce à un compromis avec ses frères, d'Heredia consentit enfin à redevenir libre. Il fut stipulé que le trésor de Saint-Jean paierait sa rançon, et que sa famille la rembourserait. Les infidèles demandèrent des otages, et le grand maître ne consentit qu'avec une extrême répugnance à ce que les prieurs d'Angleterre, de Saint-Gilles et de Rome restassent entre les mains de ses geôliers en garantie du paiement de la somme fixée.

CHAPITRE IX

Bataille de Nicopolis. — Tamerlan enlève Smyrne aux chevaliers de Rhodes. — Création du château Saint-Pierre sur la côte de Lycie. — Le maréchal de Boucicault et Philibert de Naillac attaquent les côtes de Syrie. — Traité conclu entre le sultan d'Égypte et le grand maître.

Hernandès d'Heredia arriva enfin à Rhodes, où il était attendu avec impatience (1381). Il releva le chapitre d'une responsabilité trop longtemps prolongée à son gré, et il prit l'administration des mains du grand commandeur Bertrand de Flotte, qui l'avait dirigée en qualité de lieutenant général. Il trouva beaucoup à faire : entretien des places ou châteaux, solde et armement des troupes, discipline des chevaliers, tout était en souffrance, tout se ressentait de l'intérim apporté dans le magistère par la longue absence du grand maître. Mais d'Heredia était à la hauteur des nécessités en face desquelles il se voyait. Il pourvut à tout, et les éminentes qualités qui le distinguaient servirent efficacement son autorité. La ville lui dut de nouveaux ouvrages ajoutés à ses défenses : entre autres, deux tours élevées au fond du port pour en protéger la partie centrale restée désarmée.

L'ordre se sentait gouverné par une main plus habile

et plus ferme; et sans doute son nouveau chef eût donné une impulsion plus active au développement de sa puissance, s'il n'eût été entravé par la faiblesse des ressources pécuniaires dont il pouvait disposer. En effet, les finances de la religion étaient dans un état déplorable toujours par les mêmes causes : les responsions n'arrivaient pas. Les discordes religieuses qui agitaient l'Europe, et auxquelles les chevaliers de Saint-Jean prenaient part, avaient fait perdre de vue aux commandeurs ou prieurs d'Occident leurs frères d'Orient. La pénurie du trésor de Rhodes était telle à cette époque, que d'Heredia ne trouva d'autre moyen de remédier au mal, que de passer lui-même en Europe. Ce fut avec beaucoup de répugnance que les chevaliers virent leur chef s'éloigner encore de la maison mère. Mais il y allait de son existence, et ils espéraient que par son influence personnelle en Espagne, comme en France, leur grand maître parviendrait à assurer au couvent les ressources qui lui étaient indispensables.

Avant de partir, d'Heredia voulut conduire à fin, avec le roi de Sicile, une négociation qui augmentait les possessions de l'Hôpital, et faisait passer dans ses mains l'Achaïe, que Baudouin II avait cédée à la maison d'Anjou, en abandonnant le trône de Constantinople, et que les Turcs n'avaient pas encore envahie. Mais l'ordre n'eut pas à se louer de cette cession, que le voisinage et l'irruption imminente des Ottomans lui rendaient très-onéreuse.

Cependant le grand maître, malgré son âge avancé, s'embarqua, accompagné de Bertrand de Flotte, grand commandeur, du prieur de l'Église Pierre Buisson, de Guillaume de Fontenay et d'autres dignitaires, en laissant l'autorité sur les îles, ainsi que la gérance des affaires du Levant, aux mains du maréchal Pierre de

Culant. Néanmoins d'Heredia, toujours en garde contre les périls que pourrait courir la religion, continua à veiller de loin sur Rhodes, où il envoya, à plusieurs reprises, des secours de toute nature.

Smyrne et sa garnison étaient aussi l'objet de ses préoccupations. La faiblesse de cette place lui donnait de sérieuses inquiétudes. Redoutant avec raison le sort qui attendait ses défenseurs de plus en plus pressés par les Turcs, il y manda l'amiral d'Allemagne avec la mission de rassembler la garnison dans un espace restreint et rapproché de la mer, afin que cette concentration lui donnât plus de force, tout en augmentant ses chances de salut en cas d'échec.

Le voyage du grand maître n'eut pas les résultats qu'on en attendait. Il ne tarda pas à voir tomber de ses mains défaillantes ce pouvoir suprême qu'il avait exercé avec énergie pendant près de vingt ans. Autant sa conduite antérieure avait causé de scandale parmi les membres de l'ordre, autant les éminentes qualités dont il donna des preuves pendant son magistère furent pour ses frères un motif d'honorer sa mémoire et de regretter sa perte.

Le grand prieur d'Aquitaine, Philibert de Naillac, originaire du Berri, succéda à Hernandès d'Heredia dans des circonstances qui faisaient de cette succession une charge bien lourde. Les Turcs, sous la conduite de Bajazet, ou *Bayazid* en turc, répandaient la terreur jusqu'au fond de l'Occident. Maître de la Bulgarie et de la Bosnie, le sultan avait ravagé la Macédoine et conquis une grande partie de la Morée, lorsqu'il assit son trône à Andrinople. Le continuateur des envahissements d'Amurat étendait son bras victorieux à travers le Danube, et, de l'autre côté du fleuve, la Valachie en avait déjà éprouvé la violence. Le roi de Hongrie, à son tour, tremblait de voir s'abattre sur ses États cet exterminateur terrible, ce

foudre de guerre, *Ilderim,* comme se plaisaient à l'appeler ses soldats. Mais celui qui avait le plus de motifs pour le redouter était l'empereur de Byzance. Manuel Paléologue, paralysé par l'effroi que lui causait le croissant, tournait ses regards désespérés vers l'Occident, cherchant s'il lui viendrait de ce côté un secours qu'il ne savait pas trouver dans ses propres forces. On dit même que le seul moyen qu'il imagina pour se sauver des mains des infidèles fut d'offrir son empire en toute souveraineté au roi de France Charles VI.

Venise avait fait beaucoup de conquêtes sur le littoral de la Grèce. Sans avoir la même pusillanimité que l'empereur, la république partageait ses inquiétudes; et, afin de sauvegarder leurs communs intérêts, elle confia à l'un de ses citoyens les plus remarquables, à Carno Zeno, la mission d'aller solliciter l'appui des cours de France et d'Angleterre.

Dans la situation alarmante où se voyait l'Europe envahie par ce torrent de barbares, tous les princes chrétiens étaient intéressés à se prêter une mutuelle assistance, quels que fussent d'ailleurs leur croyance ou les liens qui les unissaient. De tous les souverains, le pape était celui qui avait le plus à cœur de conjurer le danger. Il avait entendu avec horreur retentir à son oreille effrayée la sacrilége menace de Bajazet, qui, dans un élan insensé d'ardeur fanatique, promettait à son cheval de lui « faire manger l'orge sur l'autel de Saint-Pierre ». Dans la crainte d'une éventualité aussi épouvantable, que les succès du sultan ne laissaient que trop envisager comme possible, le souverain pontife fit, du haut de la chaire de Saint-Pierre, appel à la chrétienté entière, afin de constituer une ligue puissante qui pût opposer ses efforts à ceux des Turcs.

La situation déplorable dans laquelle gémissait la

France sous Charles VI ne semblait pas devoir lui permettre d'excursions lointaines exigeant de grands sacrifices. Le roi d'Angleterre était peu disposé à s'occuper de conjurer des dangers qu'il avait moins à redouter que tout autre. Néanmoins la voix du souverain pontife et les exhortations de l'envoyé de Venise furent écoutées; et, à défaut des chefs des grands États, d'autres princes moins considérables résolurent de réunir leurs forces et de marcher au-devant de l'ennemi.

Comme aux jours les plus solennels de l'héroïsme chrétien, la France fournit à elle seule plus de combattants que tous les autres alliés ensemble. Ce fut une croisade nouvelle, à la tête de laquelle marchaient Philippe d'Artois, comte d'Eu et connétable de France; Jean de Bourgogne, comte de Nevers; l'amiral Jean de Vienne, le maréchal de Boucicault, le comte de la Marche, le sire de Coucy, Guy de la Trémouille, et une foule d'autres gentilshommes français, qui par leur enthousiasme rappelaient les beaux temps de la chevalerie.

Le duc de Bourgogne prit le commandement des troupes françaises. On comptait dans leurs rangs un millier de chevaliers, dont la marche était embarrassée par une multitude de valets et de courtisanes qui venaient à leur suite. Cette brillante jeunesse, qu'un beau zèle avait déterminée à quitter ses foyers, n'aurait su se passer, pendant la campagne qu'elle allait entreprendre, de cette tourbe à laquelle elle comptait, dans les camps, demander la satisfaction de ses plaisirs. Cette suite désordonnée était un embarras pour l'armée, et causait de tristes scandales sur son parcours.

Cependant, après avoir traversé l'Allemagne, le corps français entra en Hongrie, où l'attendait le roi Sigismond, à la tête de cent mille hommes, dont soixante mille de cavalerie. Les alliés ne tardèrent pas à y être

rejoints par les défenseurs habituels de la religion, adversaires séculaires des infidèles, par les chevaliers de Rhodes, que commandait le grand maître Philibert de Naillac. Lorsque les coalisés furent ainsi réunis, confiants dans l'avenir et dans le bon droit de la cause qu'ils allaient défendre, ils passèrent le Danube.

Pendant que la marche de cette armée s'accomplissait, le roi de France, malgré les difficultés que la monarchie avait à surmonter, ne pouvait se résigner à rester étranger à cette manifestation guerrière de la chrétienté. Afin d'apporter aussi son contingent aux forces alliées, Charles profita de sa souveraineté sur Gênes pour y faire armer des vaisseaux qui devaient agir avec ceux de Venise. En effet, les deux flottes traversèrent l'Archipel et les Dardanelles, et, sans avoir rencontré d'ennemis, elles vinrent, dans la mer Noire, jusqu'à l'embouchure du Danube, attendre le moment opportun pour agir. Ces forces navales étaient placées sous le commandement de Thomas Mocenigo.

Les alliés remportèrent d'abord sur les infidèles quelques succès en Bulgarie; puis ils mirent le siége devant Nicopolis, où flottait l'étendard de l'islam. Jusque-là Bajazet n'avait point paru; mais son approche fut bientôt signalée au camp des chrétiens. Le sultan accourait à la tête de troupes nombreuses, animées d'un fanatisme égal à l'ardeur belliqueuse qui enflammait leurs adversaires. Du terrible choc qui eut lieu sous les murs de la ville, résulta une sanglante bataille, dans laquelle le corps des Français apporta cette furie intrépide qui triomphe de tous les obstacles, en les renversant de ses premiers coups. L'avant-garde turque écrasée, les janissaires culbutés, la cavalerie asiatique elle-même était enfoncée, lorsque, poursuivant toujours leur course irréfléchie, les chevaliers de France se trouvèrent tout à

coup en face d'une nouvelle armée, au milieu de laquelle était Bajazet en personne. Les chevaux tombaient exténués; les bras, fatigués de frapper, ne pouvaient plus lever la lance ou l'épée; l'épuisement empêcha de vaincre encore, et la victoire des premières heures se changea en un désastre qui causa la mort ou la captivité de presque tous ceux que leur bravoure téméraire avait entraînés. Le sultan, trop barbare pour respecter les vaincus, fit massacrer tous les prisonniers, à l'exception du comte de Nevers et de vingt-quatre seigneurs dont il espérait tirer une riche rançon. En effet, l'histoire contemporaine rapporte qu'elle fut payée par le roi de France, et qu'il envoya à Bajazet un ambassadeur chargé « de lui compter deux cent mille ducats, et de lui offrir « en outre six chevaux, un vol d'oiseaux de fauconnerie, des étoffes de drap de Reims, avec plusieurs « tapisseries d'Arras qui représentaient des batailles « d'Alexandre. »

Quant au grand maître de Rhodes, après avoir vainement cherché à s'opposer au désastreux héroïsme de la noblesse française, il avait fait son devoir de soldat. La plupart de ses chevaliers succombèrent à ses côtés, et, quand tout fut perdu, il abandonna le champ de bataille, afin de ne pas tomber aux mains du plus cruel ennemi de l'ordre de Saint-Jean. Il eut beaucoup de peine à échapper aux Turcs, et il ne dut son salut qu'à une barque de pêcheur, amarrée au rivage du Danube, dont le courant favorisa sa fuite, en le portant vers la flotte chrétienne, qui reçut avec lui la triste nouvelle de la défaite de l'armée alliée.

La bataille de Nicopolis fut un terrible exemple des conséquences funestes que peuvent avoir, en dépit de la plus brillante bravoure, l'inexpérience et une témérité aveugle. L'ordre de Saint-Jean y avait, comme toujours,

apporté l'appoint de sa valeur et de sa redoutable épée; mais les conseils de ses chefs n'avaient pu contre-balancer l'irrésistible entraînement d'une jeunesse fougueuse, qui méprisait la voix de la prudence. Philibert de Naillac était cependant bien celui qui aurait dû lui persuader que le capitaine le plus prudent peut être aussi le plus brave. Certes, en écoutant ses avis, la noblesse de France n'eût point entaché son blason; elle n'eût point perdu la liberté dans les fers de Bajazet; et des exploits plus heureux auraient, tout aussi bien que sa fermeté dans l'esclavage, mérité au duc de Bourgogne le surnom de *Jean sans Peur* qu'il en rapporta.

Peu de temps s'était écoulé depuis le retour du grand maître à Rhodes, lorsque le prince grec qui régnait en Morée y aborda. La dernière et retentissante victoire de Bajazet avait réduit à une ombre le pouvoir qui restait encore aux princes chrétiens rapprochés de ses étendards, et ils sentaient que cette ombre allait s'évanouissant de plus en plus. Aucun d'eux ne se dissimulait combien était précaire sa situation, et quel peu de fond il pouvait faire désormais sur les secours de l'Occident. Le sombre avenir qu'il envisageait avait décidé Thomas Paléologue de Morée à offrir à Philibert de Naillac, non pas de le secourir et de défendre son faible trône contre le trop puissant Bajazet, mais de prendre ses États en toute propriété, moyennant une forte somme qui devait être acquittée, moitié en argent, moitié en bijoux. Ce marché, offert par le prince grec et accepté par le grand maître, ne fut point ratifié par les populations. Le clergé schismatique de Morée ne put consentir à voir s'établir à côté de lui les religieux latins de Saint-Jean. Les habitants partagèrent cette répulsion, et le traité fut en partie rompu. Les commissaires de Rhodes ne purent résider que dans la seule ville de Corinthe.

Cependant l'orage qui menaçait sans cesse de fondre sur l'Europe avait été détourné. L'empereur de Byzance, plus habile à l'intrigue qu'au métier des armes, et qui, après le désastre de Nicopolis, était peut-être excusable de chercher, ailleurs que dans un nouvel appel à ses coreligionnaires d'Occident, les secours dont il avait besoin pour sauver son trône, Manuel avait eu la pensée d'opposer le chef des Turcomans, maître déjà de presque toute l'Asie, au conquérant ottoman dont il sentait le bras plus à portée de sa couronne. C'était trop de deux conquérants dans cette partie du monde, et la jalousie devait amener entre les chefs d'une même religion une guerre fratricide. *Taïmour-Lenk,* communément appelé Tamerlan, envieux de la gloire de Bajazet, lui intima l'ordre de s'arrêter dans le cours de ses conquêtes. C'était un défi que l'orgueilleux descendant d'Osman devait chercher à punir. Il passa en Asie et marcha à la rencontre du chef des Turcomans, qu'il rencontra dans les plaines d'Angora. Ce fut là que l'objet de la terreur de l'Europe fut terrassé, et que vint s'écrouler, aux pieds d'un barbare sorti des steppes de la Tartarie, la brillante fortune du sultan des Osmanlis.

Tamerlan tenait Bajazet prisonnier. Les armées turques s'étaient dispersées devant l'impétuosité de ce khan dont le regard farouche faisait tout trembler en Asie. Le héros de Samarcand eût pu, se substituant au rival qu'il venait d'abattre, marcher sur Byzance, et faire repentir Manuel de lui avoir demandé assistance. Mais les barques lui manquaient; il dut ajourner une entreprise qui, bien que les personnages fussent changés, n'eût pas modifié les phases du grand drame dont la péripétie inévitable était l'asservissement de Constantinople au croissant.

Tamerlan tourna ses regards autour de lui, pour dé-

couvrir si quelque proie ne lui avait pas échappé en Asie Mineure. Seul, un petit coin de l'ancienne Ionie s'était soustrait jusqu'alors à son sabre. Smyrne, défendue par les chevaliers de Rhodes, bravait le bras qui en un seul jour avait précipité Bajazet du faîte de sa grandeur et de sa gloire. Philibert de Naillac, en prévision d'une attaque prochaine, en avait renforcé la garnison. Cette troupe, commandée par le grand hospitalier Guillaume de Mine, était bien faible, comparée aux nuées de Tartares qui pouvaient l'envelopper. Le prestige de la renommée des chevaliers de l'Hôpital était pourtant si grand et si répandu, que le khan trouva plus sage de s'entendre avec eux que de les combattre; et il se serait contenté d'un semblant de soumission, si le gouverneur n'eût rejeté avec mépris son offre d'arborer son étendard à côté de celui de Saint-Jean. Le vainqueur de Bajazet ne pouvait endurer cette insulte; et, pour la venger, Smyrne fut assiégée. Ses défenseurs la disputèrent avec autant de courage que les assiégeants mirent d'acharnement à leur attaque; mais elle succomba. Les débris de la garnison se frayèrent, l'épée à la main, un passage jusqu'aux navires de la religion, qui étaient dans le port, et l'ordre se vit enlever ce poste important (1402).

La perte de cette place, comme point militaire et comme port de refuge, était trop préjudiciable aux intérêts de la marine chrétienne, en général, et surtout de celle de Rhodes, pour que le grand maître ne cherchât pas à la compenser. En face et au nord de l'île de Lango, s'ouvrait le golfe de Céramique, appelé aujourd'hui Boudroum, du nom d'une petite ville qui a remplacé l'ancienne Halicarnasse. Après en avoir exploré les rives, Philibert de Naillac y avait reconnu l'emplacement le plus favorable pour un château fort, à l'abri duquel les navires pourraient venir mouiller. Il résolut d'élever là une nouvelle

citadelle, dont il trouva les matériaux dans des blocs énormes de marbre, ruines éparpillées de la ville antique. Les temples païens fournirent les remparts de la forteresse chrétienne, et il n'y eut pas jusqu'aux bas-reliefs du célèbre tombeau de l'époux d'Artémise, qui ne fussent, dit-on, transformés en parapets de bastions. Le nom du prince des apôtres remplaça celui de Mausole, et l'étendard de la religion fut arboré sur le château Saint-Pierre, qui montra au loin le nouveau poste d'où les chevaliers de Rhodes veillaient sur la mer.

Des voyageurs modernes qui visitèrent les rivages de la Carie, ne trouvant plus, à la place qu'occupait Halicarnasse, que des restes informes, ont accusé les chevaliers de Rhodes d'avoir porté une main barbare sur les temples et les autres monuments de la ville antique. Il est certain que dans l'épaisseur des murs du château de Boudroum on aperçoit encore des fragments de colonnes, ou d'autres portions d'édifices antiques. On y voit même des bas-reliefs représentant le combat de Thésée contre les Amazones. Évidemment Philibert de Naillac n'a pas respecté les vestiges de l'art qui rappelaient l'époque florissante de la Carie; on ne saurait le nier en face des matériaux avec lesquels a été élevé le château Saint-Pierre. A vrai dire, les Hospitaliers étaient peu soucieux des souvenirs archéologiques d'une civilisation éteinte. Peu leur importait la chaîne qui, des bords du Tigre jusqu'à Rome, marquait la trace de l'art asiatique, ou indiquait sa marche et son passage à travers les peuples de l'Orient, pour arriver jusqu'à ceux de l'Occident. Naillac a pu briser en Carie un des anneaux de cette chaîne, ou plutôt le détacher, sans se croire coupable d'un acte de vandalisme. Que les archéologues regrettent la disparition de quelques ruines restées debout jusqu'au XVe siècle, cela se conçoit; mais ne doivent-ils pas s'en consoler en

retrouvant leurs fragments conservés dans l'épaisseur des solides murailles du château de Boudroum? Ces débris restés sur le sol et abandonnés aux populations barbares que le triomphe des Osmanlis a établies sur l'emplacement d'Halicarnasse, auraient été sans doute bien plus profanés et bien plus défigurés s'ils étaient tombés en leur pouvoir. De même que les monuments écroulés de Babylone et de Ninive, ils eussent servi à construire de vulgaires masures, sans que l'œil le plus scrutateur et le plus habile eût pu y découvrir le caractère de cette antiquité si chère à l'histoire de l'art. Nous estimons donc qu'il est plus juste de rendre grâces à ces barons, à ces hommes d'épée qui n'entendaient rien à la science de l'antiquaire, mais qui, pour fortifier la religion dans ces parages, ont demandé aux temples du paganisme les matériaux dont ils ont eu besoin, et qui ont assuré leur conservation pour quelques siècles encore, en les incrustant dans de fortes murailles, mises par eux sous la protection de saint Pierre.

C'est dans la corruption de ce nom qu'il faut chercher celui que porte cette citadelle dans le langage turc. De Saint-Pierre les Grecs ont fait *San-Bedro,* et, sans y regarder de plus près, les Turcs ont conservé dans l'appellation de *Boudroum* celle du prince des apôtres. Leur ignorance est sans doute la seule cause de leur tolérance. Et, s'ils savaient le latin, garderaient-ils cette inscription qui se lit encore sur le front d'un bastion : « *Propter fidem catholicam tenemus locum istum :* Nous occupons ce lieu en vertu de la foi catholique. »

Philibert de Naillac venait de mettre la dernière main à ce nouvel établissement, lorsqu'il eut la satisfaction de voir aborder dans son île un ancien compagnon d'armes de Nicopolis. Le maréchal de Boucicault arrivait avec une flotte pour prendre part, au profit de Gênes, dont

Charles VI était l'allié, à une querelle qui s'était élevée entre le roi de Chypre et les Génois. Quoique la république possédât Famagouste, par traité conclu entre elle et les Lusignan, le roi Jean II avait résolu de ressaisir cette place et l'avait assiégée.

En s'arrêtant à Rhodes, Boucicault espérait entraîner l'ordre de Saint-Jean à sa suite. Mais le grand maître usa de toute son éloquence pour détourner le maréchal de ses projets belliqueux, en lui représentant que si, par une transaction, on pouvait arriver au même résultat, et détourner Jean II de son entreprise, on éviterait ainsi les calamités inséparables de la guerre, qu'il serait déplorable d'infliger à une île qui était le principal établissement chrétien dans cette partie de l'Orient, où la religion avait tant besoin de trouver un point d'appui. Philibert s'engagea, pour le succès de la paix, à se charger lui-même d'aplanir les difficultés. Il partit, en effet, laissant Boucicault à Rhodes. Mais le maréchal, au lieu d'y attendre patiemment le résultat des démarches du grand maître auprès du roi de Chypre, ne put se résoudre à laisser dormir sur leurs ancres ses belles galères pleines de soldats; et, pour les occuper, il les conduisit vers Alexandrette, point rapproché de la côte chypriote. Il espérait y trouver des mahométans à combattre, pour passer le temps, en attendant les nouvelles que lui ferait parvenir Philibert.

Les négociations que celui-ci avait entreprises étaient ardues, et ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il eut le bonheur d'amener les deux parties à s'entendre; car il ne s'agissait de rien moins que d'un grand sacrifice imposé au roi Jean, qui fut obligé de payer les frais de la guerre, en comptant cent mille ducats à la république de Gênes. Le roi n'avait pas cette somme, et sa position était si précaire, en présence des forces

dont disposait Boucicault, qu'il dut se soumettre à l'humiliation d'ajouter sa couronne aux autres gages consistant en vases d'or ou d'argent et en pierreries, moyennant quoi le trésor de Saint-Jean avança le prix de la paix.

Les choses étant ainsi arrangées à l'amiable, le maréchal fit part au grand maître du désir qu'il éprouvait de tenter un coup de main sur les côtes de Syrie, afin de ne pas ramener ses troupes en France sans combat. Dans une entreprise de ce genre, il n'était pas difficile d'entraîner le chef des Hospitaliers; aussi Philibert accompagna-t-il Boucicault. Leur espoir n'était pas de conquérir aucune des villes de ce littoral; mais tirer l'épée pour le seul plaisir de batailler était un attrait auquel ne pouvaient résister les deux chefs. Aussi bien chacun d'eux avait une revanche à prendre contre les mahométans; la bataille de Nicopolis et la prise de Smyrne étaient trop présentes à leur souvenir pour qu'ils ne frémissent pas de vengeance à la seule vue de l'étendard de Mahomet. En se portant vers le rivage syrien, qu'ils espéraient surprendre, Boucicault et Philibert furent étonnés de le trouver garni de défenseurs qui avaient tout l'air de gens prévenus qu'ils seraient attaqués. La pointe que le maréchal avait poussée dans les eaux d'Alexandrette avait bien pu donner l'éveil; mais ce n'était pas là seulement la cause de l'état de défense dans lequel toutes les villes de ce littoral s'étaient mises. Les Vénitiens redoutaient les entreprises de leurs rivaux génois, et avaient envoyé de tous côtés, depuis Alexandrie jusqu'à l'extrémité de la Syrie, des émissaires pour donner l'alarme. De son côté, Boucicault voulut-il, au profit des alliés de la France, ruiner les comptoirs que Venise avait dans ces parages, ou avait-il à cœur de se venger de la nouvelle perfidie que la politique de cette république venait

de lui inspirer? Toujours est-il que sur différents points de cette côte, et notamment à Beyrout, où le commerce vénitien avait un grand établissement, tous les comptoirs de cette nation furent saccagés par les troupes génoises. De même à Tripoli et à Saïda les chrétiens débarquèrent et se ruèrent avec rage sur les infidèles, en se donnant le stérile plaisir d'incendier tout ce qu'ils purent atteindre. Cependant, après avoir dépassé la dernière de ces villes, le grand maître et le maréchal se trouvèrent en face d'une force de trente mille soldats mahométans faisant si bonne contenance, que, malgré leurs premiers et faciles succès, ils jugèrent prudent de ne pas pousser plus avant, dans la crainte de compromettre leur petite armée. Après ces exploits, qui avaient pour excuse le fanatisme de ces temps, Philibert de Naillac et Boucicault rentrèrent à Rhodes.

Fier à bon droit de l'île qu'il commandait, le grand maître n'épargna rien pour que le maréchal en emportât en France une opinion avantageuse. Les fortifications en étaient bonnes à montrer à ses amis comme à ses ennemis, et si l'un en admirait les dispositions, l'autre lui en faisait avec orgueil remarquer la puissance. La ville de Rhodes pouvait, en effet, dès cette époque, soutenir un siége régulier. Du côté de terre comme du côté de la mer, les grands maîtres qui s'étaient succédé n'avaient rien épargné pour assurer complétement la défense de leur principale résidence, et presque tous avaient mis la main à un rempart, à un bastion ou à une tour, ce qu'attestaient les divers écussons incrustés dans les murs. Philibert lui-même avait élevé la tour Saint-Michel, la plus belle et la plus imposante, qui, aujourd'hui encore, défend l'entrée du port.

Les chevaliers étaient, depuis quelques années, établis à Corinthe, que leur avait cédée le duc de Sparte, Théo-

dore Porphyrogénète, lorsque ce prince, rassuré par les terribles coups que Tamerlan avait portés aux Turcs, pensa à racheter cette ville. Naillac, qui ne voyait dans cette possession éloignée de Rhodes qu'une cause de querelles avec les infidèles et un point difficile à défendre, se prêta volontiers aux ouvertures qui lui étaient faites. Il chargea les chevaliers Raymond de Lectoure et Louis Dallemagne de traiter avec le duc du rachat de toutes les propriétés qu'il avait aliénées au profit de l'ordre de Saint-Jean, et l'on s'entendit de part et d'autre sur les clauses de la nouvelle convention. L'Hôpital retira les diverses garnisons qu'il avait en Morée, sauf celles du comté du Soleil et de la baronnie de Zetonne, que Théodore donna à la religion pour reconnaître l'appui que les chevaliers de Rhodes avaient prêté à ses sujets dans les circonstances critiques d'où ils venaient de sortir.

La marine de Saint-Jean était la terreur de celle des infidèles, qui n'osaient plus naviguer loin de leurs côtes. Mais ceux-ci n'avaient pas eu, depuis le dernier siége de Ptolémaïs, sérieusement à redouter les attaques des armes chrétiennes sur terre. Les descentes inopinées que Philibert et Boucicault venaient d'opérer sur divers points du rivage de Syrie avaient imprimé une crainte nouvelle aux mahométans d'Égypte. Le sultan du Caire craignait de voir revenir, pour ravager ses États, ces terribles hommes bardés de fer avec la croix sur leur cotte de mailles. Il résolut de détourner ce malheur en proposant la paix au grand maître. Il envoya donc à Rhodes un ambassadeur chargé d'en régler les détails; mais ce fut le chef des Hospitaliers qui la dicta réellement. Profitant habilement de la suprématie de ses flottes, laissant entrevoir des probabilités de retour offensif sur les côtes des infidèles, et l'éventualité d'une prise de possession que ses récents succès indiquaient comme très-réali-

sable, le grand maître imposa au sultan des conditions qui donnèrent un nouveau relief à la religion en Orient, en lui octroyant des droits prescrits et des facilités perdues depuis longtemps pour l'exercice du culte ou l'extension du commerce. Les principales clauses de ce traité étaient : « 1o la faculté d'enceindre le saint sépulcre d'une « muraille crénelée qui le mît à l'abri des profanations « et des insultes des infidèles ; 2o l'entretien permanent « de six chevaliers exempts d'impôts de quelque nature « que ce fût; 3o la liberté pour ces chevaliers d'héberger « dans leur maison tous pèlerins ou autres qui viendraient à Jérusalem ; 4o le rachat de tous les esclaves « chrétiens, moyennant la restitution du prix qu'ils auraient coûté, ou l'échange contre un nombre égal de « musulmans ; 5o liberté de commerce entre les Égyptiens et les chrétiens; » 6o enfin, par un dernier article qui est l'origine de l'établissement des consuls en Orient, le grand maître avait « le droit de placer à Jérusalem, à « Ramah, à Damiette et à Alexandrie des représentants « qui recevaient de lui la mission, et acquéraient auprès « des gouverneurs égyptiens le droit de protéger tous « les chrétiens, quels qu'ils fussent, qui pourraient être « exposés aux avanies ou aux insultes des mahométans. »

Ce traité, tant par l'initiative qu'en prit le sultan que par les immunités qu'il conférait aux Latins, en pays musulmans, est la preuve manifeste du degré de puissance qu'avait atteint l'ordre de Saint-Jean, et de la crainte imprimée par ses armes. Il contenait encore en germe ce précieux privilége que la France posséda pendant tant d'années, d'être la protectrice des chrétiens de toute Église en Orient. On peut dire que ce fut la pierre d'attente sur laquelle, un siècle plus tard, dans un pacte d'alliance, François Ier et Soliman fondèrent ces célèbres

capitulations qui eurent jusqu'à nos jours force de loi dans tout le Levant, dont les principaux articles n'étaient guère que la reproduction de ceux qui figuraient dans l'acte dicté par Philibert de Naillac, et qui ont servi de point de départ à tous les traités passés entre la Porte et les diverses puissances européennes.

CHAPITRE X

Un schisme s'introduit dans l'ordre de Saint-Jean. — Combat naval de Limisso. — Attaque de Rhodes par les Égyptiens. — Menaces de Mahomet II.

Par tout ce qui précède on voit que le magistère de Philibert de Naillac fut un des plus remarquables, et que ses éminentes qualités ont porté haut la renommée comme la puissance de son ordre. Un des traits caractéristiques de cette époque de la chevalerie rhodienne, c'est que la France seule, ou à peu près, entretenait le grand état dans lequel se maintenait l'institution de Saint-Jean. Nous avons déjà eu l'occasion de voir que la désobéissance et l'ambition de certains commandeurs ou grands prieurs les avaient poussés à se déclarer indépendants du grand maître; et si les plus timides n'agissaient pas ouvertement, ils n'en étaient pas moins à l'état de religieux insoumis, ou de chevaliers félons, au fond des riches manoirs qu'ils devaient à la bienveillance des grands maîtres. Jamais cette scission entre la maison mère et les établissements d'Europe n'avait été si complète ni si étendue que sous le gouvernement de Philibert.

Deux papes portaient alors la tiare : l'un dans Avignon,

l'autre à Rome (1410). A la faveur du schisme né de la concurrence de ces deux pontifes, qui prétendaient à une égale souveraineté, la rébellion s'était enhardie, répandue et consolidée parmi les chevaliers qui prirent parti pour l'un ou pour l'autre des deux antagonistes; si bien que ceux d'Espagne, d'Angleterre, d'Écosse, d'Allemagne, de Bohême, de Hongrie et d'Italie, s'étaient à peu près complétement affranchis des devoirs que leur imposaient les statuts de l'ordre, et principalement de l'obéissance à laquelle ils étaient tenus envers le grand maître, sans parler des autres vœux, qui étaient devenus depuis longtemps lettres mortes. Lances ou argent, rien n'arrivait plus à Rhodes de ces divers pays, et toutes leurs commanderies étaient autant de châteaux féodaux, dont les titulaires vivaient en seigneurs indépendants. L'insubordination de quelques-uns des grands dignitaires de l'Hôpital alla même jusqu'à leur faire élire un grand maître hors du couvent, imitant en cela le funeste et scandaleux exemple donné par les Romains, lorsqu'ils procédèrent à l'élection illégale d'un second pape.

Cette séparation d'une portion aussi notable de la maison de Saint-Jean devait infailliblement produire l'effet le plus désastreux sur la puissance militaire de Rhodes. Il fallait s'attendre à ce que cette rébellion, sans précédent, eût une fâcheuse influence sur les chevaliers demeurés esclaves de leurs devoirs. Cependant les trois langues françaises étaient restées fidèles à la bannière arborée sur le palais magistral de Rhodes, et c'est à elles que revient l'honneur de l'avoir soutenue aussi noblement que vaillamment défendue, au milieu de ces funestes divisions qui ne durèrent pas moins de quarante années. Néanmoins il était impossible au grand maître de tolérer des actes d'indiscipline qui établissaient deux camps dans l'ordre. Il prit donc la résolution de passer

en Occident, pour ramener les esprits rebelles, et réformer des abus qui menaçaient l'Hôpital d'une dissolution fatale, et peut-être d'un sort semblable à celui du Temple.

Le grand maître se fit accompagner dans son voyage par Gauthier de Grassi, Luce de Valines, Gonzalve de Funes et Jean Griveau. Philibert, en exposant les griefs que sa haute position lui faisait un devoir d'articuler contre ses religieux, mit facilement le pape dans ses intérêts, qui étaient d'ailleurs ceux de la confrérie tout entière. Le souverain pontife fit tenir deux chapitres généraux, l'un à Nice, l'autre à Aix, à l'effet d'établir de nouveaux statuts qui fissent cesser la discorde dans l'ordre de Saint-Jean.

Vers ce temps, le concile appelé à se prononcer sur la grave question de la double papauté s'assembla à Constance. Naillac y assista, et ce fut même à lui et à ses chevaliers qu'on en confia la garde. Par la sentence qui prononça la déchéance des deux papes rivaux, et mit Martin V à leur place, l'intérêt et l'honneur de la religion étaient sauvegardés. Le grand maître voulut profiter de l'analogie qui existait entre l'élection d'un second pape et celle d'un second chef de l'ordre de l'Hôpital pour faire également révoquer celle-ci. Le concile fit droit à sa juste demande, et Philibert parvint à ressaisir intégralement l'autorité que lui avaient déniée ses frères rebelles.

Après ce succès, le grand maître retourna à Rhodes, où il en apporta la bonne nouvelle; et pour donner plus de solennité à l'espèce de restauration de son autorité il ordonna pour le 8 septembre 1418, au couvent même, la tenue d'un chapitre auquel furent convoqués tous les membres réfractaires de l'ordre. Les circonstances au sein desquelles leur rébellion avait pris naissance n'étant plus les mêmes, prieurs, commandeurs ou simples che-

valiers avaient beaucoup perdu de la sécurité dans laquelle ils avaient jusque-là maintenu leur indépendance. Un repentir sincère ou forcé se fit jour dans leur âme, et, pour faire amende honorable, en reconnaissant désormais l'autorité unique et absolue du grand maître, ils se rendirent presque tous à l'assemblée du chapitre, où ils ne trouvèrent dans leur supérieur qu'un père indulgent, empressé de leur pardonner. Ce fut le dernier acte du mémorable magistère de Philibert de Naillac, qui, parvenu à un âge extrêmement avancé, semblait ne retenir un reste de vie qu'afin d'avoir, avant de mourir, la joie de voir rentrer sous l'obéissance tous les membres épars et indociles du troupeau de Saint-Jean.

La lieutenance du grand maître qu'il avait exercée pendant une des absences de Philibert de Naillac, et les talents dont il avait fait preuve dans ces hautes fonctions, désignaient le grand prieur de Chypre au choix des chevaliers pour remplir le magistère. Antoine Fluvian ou Flavian, dit de la Rivière, fut donc élu.

Pendant son administration, les forces des Turcs, d'abord divisées et livrées aux fureurs d'une guerre civile, finirent par se réunir autour d'un chef qui s'en fit une armée puissante. C'était Amurat, deuxième du nom, fils de Mahomet Ier. Ce sultan, qui était d'un caractère entreprenant et belliqueux, faisait trembler tous ses voisins. Le prince de Morée se voyait, dans un avenir prochain, dépossédé de tous ses États. N'ayant pas le courage de les défendre, il chercha à en tirer du moins parti en trafiquant de ses droits avec la république de Venise. Le premier marché qu'il passa avec elle fut celui qui concernait Lépante, qu'il aliéna moyennant la misérable somme de cinq cents ducats payée annuellement. Patras passa de la même façon sous la protection de Saint-Marc, et Corinthe eut le même sort, ainsi que Modon,

Coron, Napoli de Romanie et Argos (1422). Cet exemple était contagieux, aussi bien que la crainte inspirée par les Osmanlis. Aussi fut-il imité par l'empereur Jean Paléologue, qui céda Salonique contre quarante mille écus à Venise. Cette république, dont les possessions s'accroissaient de tout ce que la pusillanimité des princes grecs leur faisait abandonner, trouvait dans celle-ci un excellent poste de surveillance sur l'une de ses plus belles conquêtes, sur Négrepont. Mais cinq années ne purent s'écouler sans qu'Amurat la lui eût arrachée, malgré une défense désespérée qui ne coûta pas moins de sept cent mille ducats au trésor de Saint-Marc.

Le sultan, dont le bras s'étendait au loin, menaçait les chrétiens d'Orient d'un péril imminent du côté de l'Asie Mineure. En outre, le traité conclu entre Philibert de Naillac et le sultan d'Égypte avait été déchiré par le successeur de celui-ci, et la religion ne trouvait plus sur la côte syrienne cette protection que lui avaient assurée, pendant quelques années, les armes des chevaliers, en forçant les Sarrasins à demander la paix. Il était sorti d'Alexandrie une flotte nombreuse, chargée de troupes destinées à attaquer Chypre et Rhodes. L'ordre de Saint-Jean unit ses forces à celles de Lusignan, et une sanglante bataille navale eut lieu devant Limisso. La fortune, cette fois, ne se rangea pas du côté de la croix : l'islam triompha, et le roi tomba entre les mains des infidèles. La captivité de Lusignan ne fut pas la seule conséquence de ce combat malheureux. Le général mahométan, jugeant, à la molle défense des Chypriotes, qu'il n'avait affaire qu'à des hommes de peu de courage, s'enhardit et opéra des descentes sur plusieurs plages de l'île. Les chevaliers de Rhodes ne pouvaient résister seuls à des attaques entreprises par des forces très-supérieures, et les Égyptiens ravagèrent Chypre de tous

côtés. Après s'être emparés de Limisso, ils en détruisirent le château, et poussèrent jusqu'à Nicosie. Ils s'acharnèrent principalement sur la grande commanderie de Kolossi, qui appartenait à l'ordre de l'Hôpital. Ils en ruinèrent les édifices, en arrachèrent les arbres, brûlèrent les vignes, se vengeant ainsi des affronts qu'ils avaient reçus dans Alexandrie, et sur d'autres points de leurs côtes, de la part des chevaliers de Rhodes.

La destruction de la commanderie de Kolossi causa à l'ordre de Saint-Jean un préjudice qu'on peut apprécier au moyen d'une pièce trouvée dans ses archives. Elle fait mention d'un marché passé avec un négociant vénitien, pour la vente du sucre fabriqué sur cette propriété de l'Hôpital. Cette denrée se vendait en poudre, et devait, aux conditions du contrat, être livrée « dans « des caisses de bois, enveloppées de grosse toile ». La moyenne de la livraison, par an, était de huit cents quintaux, à raison de vingt-cinq ducats par quintal, ce qui représentait environ deux cent quarante mille francs. Quant au revenu total de cette commanderie, on peut l'évaluer approximativement, d'après le chiffre de la responsion qu'elle payait au trésor de l'ordre, et qui, selon les documents authentiques, ne montaient pas à moins de quinze à vingt mille florins d'or, équivalant à près de quatre cent mille francs de notre monnaie. On voit que les ravages exercés à Colossi par les Égyptiens durent occasionner à l'ordre de l'Hôpital une perte très-sensible.

Cependant les succès des infidèles ne furent pas sans être traversés par quelques revers que les chevaliers leur firent essuyer. Cette glorieuse milice étant réellement la seule force qu'eussent à redouter les mahométans, le sultan du Caire nourrissait la pensée de les détruire un seul coup, en s'emparant de Rhodes, entreprise

pour le succès de laquelle sa victoire de Chypre lui semblait être un présage certain. Antoine Fluvian, qui était sur ses gardes, ne perdait pas de vue les projets et les préparatifs qui se faisaient à Alexandrie. Il mit tout en œuvre pour les faire échouer, et manda à tous les prieurs d'Occident d'envoyer au couvent vingt-cinq chevaliers chacun, ajoutant à cet ordre la faculté d'une exemption pécuniaire pour tous ceux à qui leur âge ou leurs infirmités ne permettraient pas de se joindre à leurs frères. Il ordonna, en outre, de grandes provisions d'armes et de munitions de toute espèce. Ces précautions suffirent pour détourner le danger ; car le prince égyptien, en ayant eu connaissance, ajourna ses projets.

Le grand maître ne redoutait pas une attaque à laquelle il s'était préparé; mais il fut assez sage pour ne rien faire qui la provoquât. Il y eut comme une sorte de trêve entre chrétiens et musulmans, pendant laquelle Fluvian prit des mesures pour remédier au mauvais état des finances de l'Hôpital. Le trésor était épuisé par les nécessités d'être toujours prêts à soutenir une guerre imminente, et par l'acquittement des sommes qu'il avait fallu payer pour la rançon du roi de Chypre. L'ordre, qui avait fait l'avance de quinze mille ducats auxquels elle se montait, eut beaucoup de peine à en être remboursé, ce qui ne put avoir lieu que vingt ans plus tard. La pénurie était telle à Rhodes, qu'il fallut engager ou vendre une partie des biens de la religion pour faire face aux dépenses obligées.

Pendant son administration, Antoine Fluvian augmenta le quartier juif, et fonda une infirmerie, qu'il dota de ses propres deniers. Austère dans sa vie privée, il avait proscrit le luxe de son palais, comme n'étant pas, disait-il, l'indispensable attribut de sa haute dignité. Il fit ainsi des économies considérables; elles se mon-

taient, selon d'anciennes chroniques, à deux cent mille ducats, environ deux millions quatre cent mille francs, somme énorme dont le trésor de Saint-Jean hérita à sa mort, qui eut lieu le 29 octobre 1437.

L'unanimité des suffrages appela au magistère Jean Bompart de Lastic, alors grand prieur d'Auvergne, pays auquel il devait son origine. Il avait fait ses premières armes sous Olivier de Clisson, et fut prisonnier des Anglais. En 1395 il était passé à Rhodes pour y prendre l'habit de l'Hôpital. Jean de Cavaillon, grand commandeur, et Jacques Surriette, grand hospitalier, furent chargés d'aller en France lui annoncer son élection. En attendant qu'il pût se rendre à Rhodes, il institua comme lieutenant du magistère le prieur de Rome, Robert de Deane.

L'élection de Lastic fournit le moyen d'apprécier quelle pouvait être alors la force numérique de l'ordre. Il était d'usage, à la mort d'un grand maître, de remettre à chaque chevalier, à titre de don mortuaire, une somme de trois écus. Le trésor de Rhodes était tellement épuisé à cette époque, qu'il fut dans la nécessité d'emprunter treize mille florins d'or pour acquitter cette dette. Le florin ayant une valeur d'environ quatre écus, c'était pour l'ordre une dépense de cinquante-deux mille écus, ce qui représente donc plus de dix-sept mille chevaliers.

Les premiers soins du nouveau grand maître se portèrent sur les défenses qu'il était devenu indispensable de mettre sur le meilleur pied, tant à Rhodes que dans toutes ses dépendances. L'orage, qui depuis longtemps s'amoncelait du côté de l'Orient, était près de fondre sur l'Hôpital. Le souvenir de sa victoire dans les eaux de Limisso continuait à encourager le sultan du Kaire. Tout faisait prévoir une attaque de sa part. Pour rendre la situation

plus fâcheuse, des nuages se groupaient aussi au nord.

Lastic résolut d'envoyer à Andrinople le prieur de l'église, Jean Morel, dans le but de renouveler la trêve avec Amurat. Les instructions de ce chevalier portaient de faire entendre à ce prince que le grand maître, en cas de refus, le rendait responsable des maux qui s'ensuivraient, et que le sang versé dans une guerre qu'il ne tenait qu'à lui d'éviter retomberait sur sa tête. Mais le sultan fut sourd à ces paroles de paix. Il lui convenait dans ce moment de donner la main à l'Égypte, et de faire cause commune avec elle. Il en résulta une ligue entre les deux chefs de la religion mahométane contre l'ordre de Saint-Jean.

Les circonstances étaient critiques, et depuis bien des années un semblable danger n'avait pas menacé les chevaliers. Mais rien ne pouvait ébranler leur courage, et, pleins de confiance en eux-mêmes comme en Dieu, ils veillaient du haut de leurs remparts. L'ennemi parut, après s'être emparé du château de la petite île de Castel-Rosso, que quelques auteurs désignent sous le nom de Château-Roux, voisine de la côte de Caramanie, et dépendant de l'ordre. Les Égyptiens se présentèrent devant Rhodes le 25 septembre 1440. Chacun dans la ville s'attendait à un combat acharné; mais quel ne fut pas l'étonnement général, quand on vit la flotte mahométane virer de bord et prendre la fuite devant celle de la religion, qui était pourtant bien inférieure en nombre! Les infidèles, vivement poursuivis, parvinrent à s'échapper à la faveur des ténèbres de la nuit. Le lendemain, ils furent rejoints dans les eaux turques de Carathoa, où ils s'étaient disposés de façon à soutenir le choc qu'ils prévoyaient. Leur ligne était imposante. Beaucoup plus étendue que celle des vaisseaux de la religion, elle se présentait dans des conditions de force très-supérieure.

Quelques-uns des chefs de la flotte chrétienne hésitaient à attaquer, lorsque le maréchal de l'ordre, qui commandait, leur remontra que « l'usage chez les chevaliers n'a- « vait jamais été de compter le nombre des ennemis », et qu'il serait indigne d'eux comme de lui de rentrer à Rhodes sans avoir combattu. La bataille s'engagea donc et se prolongea avec acharnement. L'avantage ne se dessinait ni d'un côté ni de l'autre, et la flotte de Saint-Jean, ne pouvant forcer la ligne des Sarrasins, regagna Rhodes en ramenant son chef couvert de blessures. Celle d'Égypte en profita pour s'éloigner et reprendre le chemin d'Alexandrie, où elle alla porter au sultan la nouvelle de l'insuccès de son expédition.

On eût pu croire que ce prince, découragé, renoncerait à ses projets. Mais la sagacité du grand maître ne se laissa aveugler, ni par une trêve demandée, ni par des semblants de traités proposés, et il avait maintenu Rhodes dans le plus formidable état de défense, lorsque les Égyptiens y revinrent quatre ans plus tard. Jean de Lastic, prévoyant l'ardeur de la lutte, avait appelé à lui tous les chevaliers en état de porter les armes. Il avait mandé à Hugues de Sarcus, prieur de France, d'envoyer le plus promptement possible tout ce qu'il pourrait en argent et en munitions de guerre. Il avait imposé les villes de Lango et Lindos à la fourniture et à l'entretien, chacune, d'une galère armée. Toutes les îles avaient été mises dans le meilleur état possible de défense, et, afin de tout prévoir et d'épargner aux habitants une catastrophe devant la responsabilité de laquelle il reculait, Lastic avait donné aux chevaliers qui en avaient la garde la latitude nécessaire pour traiter avec l'ennemi, au cas où la lutte leur deviendrait impossible. Le saint-père et le roi d'Aragon avaient été priés de s'intéresser au sort de Rhodes; enfin, et quelque illusoire que fût alors une

alliance avec le faible empereur de Constantinople, le grand maître avait signé avec lui un traité dont l'effet moral n'était guère plus efficace que celui qu'il pouvait avoir réellement pour secourir la religion. Telles étaient quelques-unes des dispositions prises à l'extérieur; quant à celles qui concernaient la défense de la ville de Rhodes, on avait ajouté aux fortifications tout ce qui avait paru nécessaire pour en rendre l'attaque plus difficile.

Ce fut à cette place, ainsi mise en état de résistance, que vint se heurter l'armée égyptienne, composée de plus de vingt mille hommes. La flotte mahométane ne fit que paraître en face du port; elle contourna l'île, et réussit à y débarquer ses troupes, qui, après avoir saccagé toute l'île, s'approchèrent de la place et l'investirent. Le siége dura quarante jours, qui marquèrent autant de défaites pour les infidèles; et, malgré leur fureur, en dépit de leur farouche bravoure, la rage des meilleurs soldats de l'Égypte venait expirer dans leur propre sang, au pied des remparts, sans parvenir à les entamer. Les infidèles durent se résigner à la retraite; et le sultan apprit un second désastre en voyant revenir ses vaisseaux portant les débris de son armée.

Ce nouvel échec subi par les Égyptiens n'empêcha pas le grand maître, qui connaissait le caractère persévérant du kalife, de craindre une seconde invasion et un nouveau siége. Il fit, en conséquence, un appel au zèle des fidèles d'Europe et à l'assistance des princes chrétiens. Ceux-ci n'y répondirent que par des vœux stériles; mais la gloire récente dont l'ordre venait de se couvrir engagea beaucoup de jeunes gentilshommes à prendre l'habit de Saint-Jean. Il s'en présenta un si grand nombre, que Lastic fut obligé d'interdire aux commandeurs d'Occident d'en recevoir plus que leurs commanderies ne pouvaient en entretenir. La garnison de Rhodes vit ainsi

combler les vides produits dans ses rangs par les assauts soutenus contre les Sarrasins.

Le peu d'appui que le grand maître avait trouvé auprès des cours chrétiennes lui faisait entrevoir l'avenir sous un jour qui ne laissait pas de l'inquiéter. Il voulut essayer au Kaire des ressources de la diplomatie, afin d'arriver à un traité de paix. Ce fut par l'entremise de Jacques Cœur, dont les agents étaient accrédités en Égypte, que les conditions en furent débattues, et que l'on arriva à un arrangement.

Dans le même temps (1446), il se tint à Rome, au Vatican, un chapitre général auquel assistèrent, en qualité de représentants du grand maître, Foucaut de la Rochechouart, prieur de France, Robert de Bontil, prieur d'Angleterre, et Raymond Zacosta, châtelain d'Emposte. Parmi les graves questions qui furent traitées dans cette assemblée, la plus délicate et la plus épineuse fut celle des grades ou dignités afférentes à chaque langue. Les chevaliers d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et d'Allemagne se plaignaient que les emplois ne fussent point communs à toutes les langues, alléguant combien il était peu équitable que celles d'Auvergne, de Provence et de France en eussent à elles seules la plus grande partie, et les principales. De leur côté, les chevaliers français revendiquaient leurs droits d'ancienneté et de fondateurs de l'ordre, prétendant ne jamais se départir des avantages qu'ils devaient leur assurer. Cependant le pape les engagea à se réconcilier, sans statuer sur la cause en litige, laissant ainsi subsister l'inégalité des parts entre les différentes nationalités, et, avec elle, l'animosité qui ne pouvait manquer d'en résulter encore.

Rhodes était la sentinelle avancée de la chrétienté, en face de ce vaste camp occupé par les belliqueux et fanatiques sectateurs de Mahomet. Placée entre l'Égypte, où

régnait le chef des Mamelouks, et l'Asie Mineure, où commandait le sultan des Turcs, elle se voyait toujours dans la nécessité d'être sur la défensive. Si la paix la rassurait du côté de l'orient depuis le traité du Kaire, au nord elle avait à redouter des attaques chaque jour plus menaçantes. Il y avait six mois que Constantinople était tombée sous les coups de Mahomet II. Le tigre rugissait encore de colère, et avait soif de sang. Pour le faire couler, il créait des prétextes. L'orgueilleux descendant d'Osman cherchait autour de lui sur qui tomberaient ses premiers coups. Rhodes lui apparut; Rhodes qui avait tant de fois abattu l'étendard de l'islam. Elle devait enfin s'abaisser à son tour, et reconnaître par un tribut la souveraineté du fils d'Amurat. C'était du moins ce que le farouche Ottoman voulait lui imposer pour prix de la paix, ou plutôt comme le motif d'une déclaration de guerre. Le conseil de l'ordre, présidé par le grand maître, rejeta bien loin de pareilles propositions, et s'apprêta à repousser l'attaque qui devait en être la suite. Les Turcs étaient plus forts que jamais. Ils avaient en leur pouvoir tous les pays voisins de Rhodes, et l'isolement des chevaliers rendait leur position très-critique. Jean de Lactic, espérant que la France viendrait encore à son secours, envoya Humbert de Beauvoir, chevalier du Dauphiné, à la cour de Charles VII pour réclamer l'appui de ce prince. Mais la mort emporta le grand maître avant qu'il pût connaître le résultat de ses tentatives auprès du roi de France.

Comme pour l'élection précédente, ce fut encore la langue d'Auvergne qui eut l'honneur de voir choisir le grand maître dans ses rangs. Son grand prieur, Jacques de Milly, succéda à Jean de Lastic, et ne tarda pas à venir occuper sa place à Rhodes.

Les événements qui semblaient près d'éclore en Orient ne permettaient pas un intérim dans l'exercice de l'auto-

rité suprême. Le conquérant qui avait vu tomber sur la brèche de Constantinople le dernier empereur grec, avait fait le serment de purger le Levant de la présence de toute puissance chrétienne. Dans le transport de rage où était entré le violent Mahomet en apprenant le rejet de ses propositions par le grand maître de Rhodes, il avait juré sur le Koran de faire disparaître l'ordre de Saint-Jean, en exterminant jusqu'au dernier de ses membres. Si ces imprécations n'effrayaient pas les chevaliers, elles n'en étaient pas moins un avertissement qu'ils eussent à se tenir sur leurs gardes, et à se préparer à une lutte furieuse. Les préludes ne s'en firent pas attendre.

En agrandissant leur puissance sur terre, les Turcs n'avaient pas négligé la mer. Leur marine avait beaucoup augmenté, et elle s'était accrue de tous les navires que la prise de Constantinople avait fait tomber entre leurs mains. Mahomet mit ses forces navales à profit pour ravager les côtes les plus vulnérables des possessions de l'ordre de Saint-Jean. Par des attaques soudaines et répétées, le grand maître fut poussé à de terribles représailles. Ces escarmouches excitaient de plus en plus l'animosité des deux partis, dont l'un méditait une guerre d'extermination, et l'autre se préparait énergiquement à repousser une invasion que ses signes avant-coureurs faisaient pressentir comme devant être formidable. Déjà les Turcs avaient assiégé Lango et Simia; et, s'enhardissant, ils avaient opéré une descente dans l'île de Rhodes même, où ils avaient mis à feu et à sang la petite ville d'Archanghelos, qui était sans défense. Un immense butin et beaucoup de prisonniers furent les trophées par lesquels l'amiral turc donna une première satisfaction à la haine de son maître. La surprise trop facile d'Archanghelos décida Jacques de Milly à faire protéger cette bourgade par un petit fort, dont la con-

struction fut immédiate. Placé sur une éminence, il dominait le rivage et servait de vigie. Les descentes que faisaient fréquemment les infidèles dans les îles de la religion nécessitèrent l'augmentation de leurs garnisons, et le grand maître envoya, pour garder leurs châteaux, un plus grand nombre de chevaliers.

Les événements qui avaient récemment attristé l'île étaient de nature à inquiéter vivement les habitants de la campagne, toujours sous le coup des attaques inopinées des Turcs. Les défenseurs étaient en trop petit nombre, et ne pouvaient suffire à la protection de tous les rivages. Il fallait des secours : le grand maître, pour en obtenir, s'adressa, comme son prédécesseur, à Charles VII, auprès de qui il envoya le chevalier Pierre d'Aubusson, alors commandeur de Salins. Le roi lui octroya cent mille écus, au moyen desquels on fit passer à Rhodes de l'artillerie, de la poudre, du plomb et d'autres engins de guerre.

Malgré les précautions prises pour la sûreté des îles, elles devenaient de plus en plus inhabitables, à cause des incursions incessantes des Ottomans. Le grand maître avait fait pour leur protection tout ce qu'il pouvait. Afin de ne pas disperser davantage ses forces, il transféra à Rhodes les habitants de Nisara, Kefalo, Calamo et Landimachio, dont les citadelles seules furent gardées militairement.

Jacques de Milly n'eut pas le temps de juger par lui-même de l'efficacité des moyens défensifs qu'il apporta sur tous les points attaquables. La mort l'enleva avant qu'il eût eu la satisfaction de voir l'ennemi échouer devant eux.

CHAPITRE XI

Création de la langue de Castille et de Portugal. — Commencement d'exécution des projets de Mahomet II contre Rhodes. — Alliance du grand maître avec le châh de Perse.

La fin du magistère de Jacques de Milly ne fut pas troublée seulement par les appréhensions que pouvaient causer les périls extérieurs. Des divisions graves agitèrent le couvent. On vit renaître la vieille querelle que la jalousie avait engendrée entre les différentes langues, au sujet des dignités que l'usage avait admises comme appartenant à chacune d'elles. Le chapitre tenu en 1446, à Rome, pendant l'administration de Jean de Lastic, avait apaisé momentanément les discussions soulevées par les mêmes motifs, sans en détruire la cause, et l'antagonisme resté vivace entre les diverses fractions de l'ordre, fortifié par le temps, se redressait plus intraitable que jamais. Deux camps étaient toujours en présence : dans l'un figuraient les trois langues françaises, dites de Provence, d'Auvergne et de France; celles d'Espagne, d'Italie, d'Angleterre et d'Allemagne étaient dans l'autre. Si, de ce côté, la supériorité numérique appartenait aux nationalités représentées, du côté opposé, c'était le nombre des chevaliers qui l'emportait. Cependant le

grand maître était parvenu, à force de douceur et de bons conseils, à calmer les esprits; mais sa mort fut le signal d'une recrudescence d'irritation.

Le choix d'Aymar du Puy, prieur d'Auvergne, pour remplir la charge de lieutenant du magistère, en attendant la nomination d'un nouveau grand maître, occasionna une nouvelle explosion de rancunes et de querelles. Il n'y avait pas trois jours que les obsèques de Jacques de Milly avaient eu lieu, que déjà les dissentiments renaissaient, provoqués par l'élection prochaine. Les récalcitrants commencèrent par objecter qu'il n'était pas équitable que, tandis que les trois langues françaises étaient représentées par six électeurs, les autres n'en eussent que quatre en tout; et ils demandèrent impérieusement qu'il leur en fût accordé deux de plus, afin de contre-balancer l'influence de leurs rivaux. Les exigences nouvelles ne s'arrêtèrent point là, et bientôt commença avec plus de véhémence que jamais la discussion relative aux charges occupées par les diverses langues. A très-peu d'exceptions près, comme on a pu le voir, les grands maîtres avaient été choisis parmi les chevaliers français; de plus, une notable portion des principales dignités leur appartenait. Il en était déjà résulté en maintes circonstances, dans les autres compagnies de l'ordre, des murmures qui, traduits en mécontentements sérieux, prirent à cette époque toute la gravité d'une dissidence et presque d'une rébellion. Malgré les remontrances des principaux chefs, notamment du commandeur Pierre d'Aubusson, qui s'efforçait de faire ressortir aux yeux des mécontents les priviléges propres à chacune des langues, et leur représentait qu'elles aussi avaient des dignités qui leur étaient exclusivement réservées, l'irritation ne se calmait pas. En ce qui touchait les hauts emplois remplis par les Français, ceux-ci revenaient à

leur principal argument : que la fondation de l'Hôpital avait une origine toute française, que pendant longtemps l'ordre ne s'était recruté que de Français ; et ils ajoutaient qu'ils n'avaient admis les autres nations à recevoir l'habit d'hospitalier que par courtoisie et fraternité d'armes ; qu'il était conséquemment de toute justice que les chevaliers de France eussent la prééminence dans la distribution des grades ou des emplois ; mais tous ces raisonnements, si fondés qu'ils fussent, ne persuadèrent pas les meneurs des langues mécontentes, et celles-ci gardèrent leur ressentiment.

Les esprits étaient loin d'être calmés, et il eût été difficile de prévoir la fin de ce conflit, quand il fallut procéder à l'élection du grand maître. Quelle fut la pensée qui présida aux votes ? Rien ne l'indique. Mais, sans doute, c'est dans l'intention des principaux chevaliers d'étouffer la zizanie qui avait surgi entre les langues, qu'il faut chercher le secret du choix qui intervint, et qui porta sur un Castillan, Pierre Raymond Zacosta, châtelain d'Emposte.

Le premier soin de ce grand maître fut d'essayer de fermer à jamais la porte du couvent aux querelles qui avaient précédé son élection. Dans ce but, il ne tarda pas à réunir à Rome un chapitre général, qu'il alla présider. Les membres espagnols, se croyant forts de l'appui que leur prêterait le nouveau chef de l'ordre, y revinrent encore sur le passé, et se plaignirent que sans égard pour leur nombre le chapitre les maintînt en une seule langue, ne disposant que de deux voix, tandis que les Français se partageaient en trois langues, avec six voix, ce qui n'était pas en proportion avec leur effectif. Les membres français, jaloux de maintenir leur supériorité, ne consentaient à rien changer à l'usage établi depuis tant d'années ; mais le grand maître et le conseil en

jugèrent autrement, et, afin d'ôter tout prétexte de plaintes aux chevaliers d'Espagne, ils décidèrent de partager leur nation en deux branches, dont l'une s'appellerait langue d'Aragon, et l'autre prendrait le nom de langue de Castille et Portugal. La première continua à se composer des Aragonais, Catalans et Navarrais; dans la nouvelle furent compris tous les chevaliers des autres nationalités de la Péninsule. Enfin, pour donner pleine satisfaction à ces deux compagnies, on assigna à leur bailli conventuel l'office de grand chancelier de l'ordre, créé pour la circonstance. Cette dignité nouvelle, en augmentant le nombre de celles réservées déjà aux fractions de l'ordre qui étaient étrangères à la France, devait équilibrer la balance entre les charges attribuées aux divers groupes d'hospitaliers.

Les dangers que courait Rhodes grandissaient toujours. Ils étaient d'autant plus à redouter que le grand maître avait alors moins de moyens de les conjurer. Les armements incessants qu'il avait fallu entretenir, les courses que les galères avaient dû faire, les fortifications qu'il avait été nécessaire de rétablir ou de créer, tous ces fruits de la crainte qu'inspiraient les desseins de Mahomet II, avaient encore une fois épuisé le trésor de Saint-Jean. Le sultan faisait d'immenses préparatifs, tout en dissimulant ses projets sous le voile d'un traité de paix, qu'il offrit inopinément à la signature de Raymond Zacosta. Si le Grand Seigneur cherchait à tromper la bonne foi de son ennemi, celui-ci, de son côté, feignait de croire à sa sincérité, et chacun d'eux ne continuait pas moins les apprêts d'une lutte qui ne pouvait être que sanglante entre adversaires dont l'un serait certainement aussi opiniâtre à se défendre que l'autre pourrait se montrer fougueux dans l'attaque.

Le grand maître, en prévision d'un siége sur lequel les

préparatifs et les menaces du sultan ne lui laissaient pas d'illusions possibles, divisa la ville de Rhodes en quartiers auxquels on donna le nom de Postes, et à chacun desquels était attribuée une partie des fortifications, qui emprunta son nom à la langue chargée de sa défense.

Zacosta, qui dissimulait son incrédulité relativement aux intentions pacifiques que le Grand Seigneur manifestait, avait envoyé à Constantinople le chevalier Antoine Carron, avec mission de traiter avec le sultan d'une trêve honorable pour tous deux. Celui-ci, de son côté, avait mandé à Rhodes un effendi chargé en apparence de s'entendre avec le grand maître sur les bases d'un arrangement qui pourrait assurer la paix entre la croix et l'islam. Mais Mahomet y mettait une condition sur l'inadmissibilité de laquelle il devait être fixé : c'était le paiement d'un tribut par l'ordre de Saint-Jean. Lorsque cette exigence fut formulée devant le chef de l'Hôpital, il ne put contenir son indignation ; et, hors de lui, il fit le serment qu'il « préfèrerait la mort à une semblable faiblesse, « dont lui et l'ordre tout entier porteraient à jamais la « tache ». Les pourparlers cessèrent, et il ne fut plus question de paix.

En conséquence, et dans l'attente des graves événements dont l'avenir devait amener l'accomplissement, Zacosta ne négligea rien pour que Rhodes présentât à l'ennemi un front invulnérable. La tour Saint-Michel défendait le principal port; mais la Darse, où se trouvait l'arsenal, n'était pas suffisamment protégée. Afin de rendre moins vulnérable cette partie de la ville, le grand maître y fit élever, sur des rochers à fleur d'eau, un nouveau fort auquel il consacra les revenus de sa châtellenie d'Emposte. Le duc de Bourgogne, Philippe le Bon, instruit des dangers qui menaçaient le couvent, fit don à l'ordre de Saint-Jean d'une somme de douze mille écus

d'or, destinés à la construction de cet ouvrage. Pour se procurer d'autres ressources pécuniaires indispensables, le grand maître prit plusieurs mesures fiscales, entre autres celle d'un impôt de 2 pour 100 sur toutes les marchandises entrant à Rhodes. Les religieux eux-mêmes n'en étaient pas exempts. On appelait cette contribution le droit de la chaîne du port, parce qu'il fallait l'acquitter avant que celle-ci s'abaissât. Il fût exclusivement employé aux fortifications.

Tout faisait prévoir au grand maître une attaque prochaine. Les courses incessantes des corsaires turcs, qui portaient le pillage et l'incendie sur tous les rivages où flottait l'étendard de Saint-Jean, la prise de Mitylène, île alliée de la religion, et où furent massacrés un grand nombre de chevaliers accourus à sa défense, étaient autant de préludes par lesquels Mahomet II semblait annoncer son arrivée sous les murs de Rhodes. Pressé par le temps, menacé par les événements, Zacosta dut s'adresser aux maisons de l'ordre en Occident, pour qu'elles missent toutes leurs ressources à sa disposition. Mais ce chef si prévoyant, qui n'avait rien négligé pour que l'Hôpital fût en mesure de soutenir une guerre qui, selon toutes les probabilités, devait être terrible, eut la douleur de voir ses avis méconnus, sa prudence traitée de pusillanimité. Non contents de cette injustice, certains commandeurs, résidant en Europe, importunés par les demandes d'argent qui se répétaient sous prétexte des besoins de la religion, soit pour les fortifications de Rhodes, soit pour des approvisionnements de guerre, ne craignirent pas de calomnier le grand maître, en l'accusant auprès du souverain pontife de vouloir amasser de grands biens pour lui et les siens, qui acquéraient des terres et des seigneuries aux dépens du trésor de l'ordre.

Afin de remettre les choses sous leur vrai jour et de

ramener les chevaliers de leurs préjugés malveillants, et des illusions dangereuses dans lesquelles ils s'endormaient loin du théâtre des événements futurs, Raymond crut devoir passer en Europe, malgré son grand âge. Il se rendit en hâte à Rome, où le pape avait convoqué un chapitre général de Saint-Jean. Le grand maître y exposa ses griefs ainsi que la situation de Rhodes, et il n'eut pas de peine à persuader ceux qui l'écoutèrent. Par la peinture qu'il fit des dangers que courait la religion, non-seulement il se disculpa facilement, mais encore il réussit à entraîner ses frères à la défense du couvent contre le plus terrible ennemi qui l'eût encore menacé. Pie II, servant d'auxiliaire au vénérable chef de la milice hospitalière, joignit ses exhortations à celles qu'il avait fait entendre, et de cette solennelle réunion émana le projet d'une nouvelle guerre sainte contre les infidèles.

Le souverain pontife fut puissamment aidé par la république de Venise, qui, de son côté, était fort en peine pour ses possessions de Morée. Se voyant sur le point de les perdre, elle seconda de tout son pouvoir la publication d'une croisade (1463). Elle fut prêchée dans toute la chrétienté. Comme dans toutes les circonstances semblables, des indulgences furent attachées à la prise de la croix. La prédication eut pour résultat l'armement de neuf galères montées et commandées par des Vénitiens, que l'on adjoignit à dix autres dont la république de Saint-Marc se réservait de faire les frais. Cette flottille alla rejoindre celle qui se trouvait dans les eaux de la Morée, et qui comptait déjà trente-deux voiles.

Les rois de France, de Naples et de Hongrie, le duc de Bourgogne, le doge de Venise et le souverain pontife lui-même avaient promis d'aller en personne combattre les Turcs. Tous ces princes s'étaient donné rendez-vous à Ancône. Sa Sainteté y était arrivée, et le doge, quoique

dans un âge très-avancé, vint l'y rejoindre sur sa flotte; mais au moment où le pape allait s'embarquer, sa mort coupa court à ces projets belliqueux, qui furent abandonnés par les autres croisés. La nouvelle en parvint à Constantinople, et Mahomet y vit un nouvel encouragement pour presser plus que jamais les apprêts de la guerre qu'il méditait.

La démarche de Zacosta à Rome, et l'éloqnent plaidoyer par lequel il y gagna la cause de la religion, furent comme le testament *in articulo mortis* de ce grand maître, qui mourut subitement. Le successeur de Pie II lui fit faire des obsèques dignes de la haute dignité dont il avait été revêtu, et voulut que son inhumation eût lieu dans l'ancienne basilique de Saint-Pierre, où on lui éleva un mausolée magnifique.

Quand il s'agit de donner un successeur à Raymond Zacosta, on vit se produire dans la répartition des voix un fait qui ne s'était point encore présenté; ce fut l'égalité des suffrages entre les candidats. Le grand prieur de Saint-Gilles, Raymond Ricard ou Richard, et Jean-Baptiste des Ursins, prieur de Rome, étaient les rivaux dont les mérites tenaient la balance en équilibre. Cependant, comme il fallait un élu, ce fut le second qui l'emporta, à la grande satisfaction des Rhodiens. Trois jours de réjouissance furent accordés à la population, comme consécration du contentement général que causait le résultat du vote.

En attendant l'arrivée du nouveau grand maître, le prieur de Catalogne, qui avait le titre intérimaire de régent, ainsi que le prieur de Lombardie et Jean d'Arzon, lieutenant du maréchal, que le conseil lui avaient adjoints, usèrent de l'autorité dont ils étaient revêtus pour compléter les mesures défensives que nécessitait la situation toujours alarmante où se trouvait Rhodes. Ils or-



donnèrent entre autres travaux pressés l'achèvement du château d'Archanghelos, commencé sous Jacques de Milly.

Des Ursins, comme son prédécesseur, était trop pénétré de la réalité des périls qui menaçaient la religion pour ne pas tout mettre en œuvre afin de les conjurer. Dès son arrivée au couvent, il convoqua auprès de lui tous ceux de ses frères qui, par leur âge et leur bravoure éprouvée, pouvaient servir le plus énergiquement dans la guerre présumée. Pour augmenter les ressources du trésor, il fit battre monnaie au moyen de vieux vases d'or et d'argent, marqués aux armes de Villeneuve, que l'on conservait dans la sacristie du couvent, et qui étaient hors d'usage. De son bien privé, le grand maître donna quatre cents marcs d'argent, et fit transformer en écus six cents autres marcs d'argenterie appartenant au magistère.

A cette époque, on comptait quatre cent cinquante religieux présents à Rhodes. L'administration du couvent exigeait de la part de son chef une part de ses soins, non moins grande que celle qu'il accordait aux mesures militaires. Aussi y apportait-il un zèle égal, et dans les discussions du conseil les questions de religion, de discipline, étaient traitées par lui avec autant d'intérêt que celles qui touchaient à l'organisation de la défense de Rhodes. Un chevalier d'un grand nom, Pierre d'Aubusson, qui avait déjà rendu des services signalés à l'Hôpital, pouvait être d'un grand secours au sein des délibérations du chapitre. Afin qu'il pût y prendre part, des Ursins fit préalablement adopter la création d'un nouvel office qui lui fut conféré, celui de bailli capitulaire, c'est-à-dire entrant au conseil. Cette charge fut réservée, à l'avenir, pour la langue d'Auvergne, à laquelle appartenait le nouveau dignitaire, et dont les membres nombreux étaient tous de braves chevaliers.



Contre toute attente, Mahomet II apporta des retards à l'exécution de ses projets. La peste ravageait Constantinople, et le sultan, lui-même malade, dut ajourner son entreprise contre Rhodes. Des Ursins ne s'en prépara pas moins à la guerre, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas être pris au dépourvu. Toutes les dispositions de combat eurent lieu comme en présence de l'ennemi. Le poste de chaque section de combattants lui fut assigné. Cinquante hommes furent placés, sous les ordres d'un chevalier, dans la tour Saint-Nicolas. Les deux autres châteaux du port reçurent également une garnison. Le prieur de Toulouse s'offrit à garder le môle avec sa tour, et prit comme second le chevalier Jacques d'Aquins. La tour de Naillac ou de Saint-Michel fut confiée au chevalier Ardouin de Pronave. Ces ouvrages avancés furent garnis de soldats d'élite. Une forte estacade, formée de gros madriers, s'étendait de la tour Saint-Michel à celle de Saint-Jean, barrant le port, dans lequel il était impossible de pénétrer. Chacune des langues dut faire, à ses frais, élargir et creuser la partie des fossés qui s'ouvrait devant les fortifications dont elle avait la garde. On disposa des sentinelles rapprochées, des feux, des cloches, afin de donner l'alarme à la première apparition de l'ennemi. On ajouta de nouvelles murailles aux anciennes. Celles de l'arsenal furent renforcées. On apporta au pied des remparts des masses considérables de terre, de pierres et d'autres matériaux propres à la réparation ou à la consolidation des brèches qui pourraient être faites. Tous ces travaux étaient exécutés sous la direction de Pierre d'Aubusson, qui avait été nommé surintendant des fortifications, et ajoutait à son titre de bailli capitulaire celui de capitaine général de la ville. Sa surveillance devait s'exercer sur tous les postes indistinctement.

Deux grand'croix, avec une escorte de vingt-cinq chevaliers, furent chargés d'explorer le littoral, et de désigner les points qui demanderaient à être fortifiés. Sur leur rapport, le grand maître ordonna la construction immédiate de deux tours sur le rivage, en face de Limonia, et d'un château à Monolitho; ordre fut donné à tous les arquebusiers qui étaient dispersés sur les divers points de rentrer à Rhodes. Enfin, pour augmenter le nombre des défenseurs, on eut recours même aux bannis, qu'une ordonnance rappela, avec les habitants des petites îles sans défense, qui furent internés à Rhodes.

Les chevaliers Grimaud et de Reaumur avaient reçu la direction de l'artillerie. On apporta des soins minutieux à la conservation des magasins. L'arsenal contenant les dépôts d'armes et de munitions fut mis sous bonne garde; et, par une précaution qui montre à quel point le grand maître était prévoyant, on plaça tout le matériel militaire sous trois clefs dont une resta entre les mains du grand commandeur, dont la seconde était confiée au procureur du trésor, et la troisième à un autre des plus dignes frères, qui fut à ce propos créé prud'homme de l'artillerie.

Il fallait penser aussi aux provisions de bouche : une ordonnance enjoignit à chaque famille de cuire du biscuit pour trois mois. On fit le relevé de toutes les ressources sur lesquelles on pouvait compter en froment, tant pour les habitants que pour les hommes d'armes. Le grand maître rendit un décret qui interdisait, sous les peines les plus sévères, de faire sortir de l'île des vivres de quelque nature qu'ils fussent, ni des huiles, ni des cuirs, ni aucune sorte de munitions de guerre.

Pendant que des Ursins multipliait de tous côtés les moyens de défense, la population était agitée par les prédications de quelques prêtres grecs qui cherchaient à l'entraîner dans la voie d'une hérésie dont la conséquence

eût été la séparation complète des Latins. Dans l'état où se trouvaient alors les esprits, le grand maître ne pouvait tolérer la propagation d'idées que l'ordre de Saint-Jean considérait nécessairement comme des erreurs préjudiciables à la vérité et au bien de la religion. Une scission eût, en outre, emprunté aux circonstances du moment une gravité qui aurait pu devenir funeste à la sécurité publique, puisqu'elle aurait créé au sein de la place menacée par les mahométans des intérêts opposés entre les deux familles de chrétiens qui la peuplaient. Des Ursins voulut étouffer à sa naissance une doctrine erronée, qui pouvait compromettre le sort de Rhodes en créant de nouveaux ennemis au milieu même des chevaliers de l'Hôpital. Il prit donc la résolution d'éloigner tous les caloyers, afin de couper le mal dans sa racine.

Le grand maître avait envoyé à Ténédos un navire avec mission d'épier la flotte turque à sa sortie des Dardanelles. Mahomet n'avait pas encore franchi le détroit, et rien n'annonçait qu'il dût s'avancer vers Rhodes. Cependant le sultan ne pouvait se résigner à une inaction complète; et, en attendant le moment où il se mettrait à la tête de son armée, il avait envoyé quelques troupes légères recommencer à l'improviste des descentes sur les côtes de l'île. Mais elles y rencontrèrent partout des chevaliers qui veillaient et leur fit payer cher leur audace. Afin d'empêcher autant que possible ces coups de main qui surprenaient les populations de la campagne sans défense, le grand maître leur donna l'ordre de s'enfermer dans les châteaux. Il fit en outre procéder au dénombrement des habitants, qui furent divisés en trois catégories : celle qui était en état de porter les armes dut aller à Rhodes ; les deux autres, composées des hommes âgés et des femmes avec les enfants, furent réparties dans les divers châteaux de l'île qu'on leur assigna comme retraite, selon

la localité qu'ils habitaient. On leur distribua des provisions de grains; et il leur fut enjoint de laisser leurs bestiaux sous la conduite des vieillards, qui devaient les faire paître pendant le jour, sans s'éloigner. Le soir venu, ou à l'approche de l'ennemi, tous devaient se retirer à l'intérieur des forts, sous la protection des hommes d'armes, auxquels, en cas d'attaque, ils étaient tenus de prêter assistance. Les châteaux d'Archanghelos, de Lindos, de Sclipio, de Catavia, de Villeneuve, et autres, situés sur des élévations, étaient autant d'arches de Noé dans lesquels étaient entassés les paysans, avec leurs troupeaux et ce qu'ils avaient emporté de leurs villages abandonnés, laissant le champ libre à leurs défenseurs ou à leurs farouches ennemis.

Suivant toujours le plan qu'il s'était tracé, Mahomet entreprit de miner les alliances sur lesquelles aurait pu s'appuyer l'ordre de Saint-Jean (1470). Afin d'isoler Rhodes de plus en plus avant de l'attaquer, le sultan résolut de s'emparer de Négrepont, qui était alors une importante possession vénitienne, défendue par une forte garnison, assistée d'une flotte. En apprenant le danger que courait cette île chrétienne, Jean-Baptiste des Ursins, fidèle aux devoirs comme aux traditions de son ordre, lui fit passer des secours sous la conduite de d'Aubusson. Dès le printemps, une escadre nombreuse, portant une armée turque, mouilla dans le canal qui sépare Négrepont du rivage grec. Pendant ce temps, trente-cinq galères que Venise avait envoyées au secours de sa belle colonie étaient venues se ranger près du rivage de Salamine. Ils s'y tenaient immobiles, sans que l'amiral vénitien Canale voulût quitter son ancrage, prétextant qu'il attendait des renforts de Candie.

Les Turcs débarquèrent sans obstacle sur la côte de terre ferme; et, grâce à la proximité de celle de Négre-

pont, ils établirent un pont de bateaux qu'ils franchirent pour marcher à l'attaque de la ville. Cinq assauts furent livrés. Vingt mille infidèles avaient déjà péri sans résultat, lorsque leur empereur, qui assistait aux divers combats du haut d'un promontoire où était dressée sa tente, fit débarquer les équipages pour soutenir les assiégeants. C'eût été pour l'amiral vénitien le moment d'assaillir les Turcs, de rompre le pont et d'enfermer toute l'armée musulmane dans l'île, où elle eût été infailliblement prisonnière de guerre ou passée au fil de l'épée. Mais pendant ce temps Canale resta sourd aux remontrances des siens, comme aux avis qu'il recevait de la part des assiégés. Ceux-ci ne s'en battirent pas moins courageusement, et tuèrent plusieurs milliers de Turcs. Malgré une défense désespérée, les remparts de la place furent emportés, et la garnison dut chercher un refuge dans le château, où elle se maintint encore pendant quelques jours. Les héroïques défenseurs de Négrepont furent enfin forcés de consentir à une capitulation qui leur assurait la *tête* sauve. Par un raffinement de subtilité, le sanguinaire sultan donna l'ordre de scier le malheureux gouverneur; ce qui, disait-il avec une sauvage ironie, ne le faisait pas manquer à sa parole.

Après la perte de l'une des plus belles possessions de Venise, qu'il avait ignominieusement laissé tomber aux mains des infidèles, Canale se retira à Candie, redoutant le jugement du conseil de la république. En effet, ce tribunal, indigné de sa lâcheté, le condamna à l'exil. On rapporte que ses juges avaient borné leur sévérité à ce châtiment à cause de l'excuse qui fut donnée de sa conduite, et qui était la présence de son jeune fils sur sa galère.

A la suite de cet échec de la religion, des Ursins se crut sur le point d'éprouver à son tour la puissance à laquelle

rien ne résistait alors; car Mahomet II avait fait publier « avec accompagnement de trompettes » la guerre qu'il déclarait aux chevaliers de Rhodes. La première tentative qui succéda à cette manifestation ouverte des intentions du sultan fut dirigée contre le château Saint-Pierre, sur la côte de Lycie. Ce poste devait gêner les opérations que le Grand Seigneur projetait sur ce point du littoral d'Asie Mineure, pour attaquer Rhodes. Encouragé par deux Grecs de la garnison, qui avaient promis de hisser ses soldats avec des cordes, un officier turc avait tenté de surprendre la citadelle. Mais la vigilance des chevaliers à qui la garde en était confiée empêcha le succès de cette perfide machination; les deux traîtres furent découverts, et l'un d'eux, n'ayant pu échapper au supplice qui l'attendait, fut tiré par les quatre membres.

La fidélité de la garnison étant désormais suspecte au commandant du château, il eut recours à des auxiliaires sur le dévouement desquels il pensait du moins pouvoir compter. Il se procura, dit un chroniqueur, de gros chiens, dont le flair exercé leur faisait discerner les chrétiens des Turcs, sur lesquels ils s'élançaient dès qu'ils approchaient. Ces animaux remplissaient encore un autre office : ils étaient, grâce à leur instinct, d'un grand secours aux chrétiens fugitifs, qui cherchaient à se soustraire aux avanies des musulmans, et tentaient de se réfugier dans le château Saint-Pierre. Les chiens allaient au-devant d'eux, les flattaient et les amenaient auprès des chevaliers. Le même chroniqueur raconte à ce sujet qu'un malheureux Grec poursuivi et traqué par des Turcs était sur le point de tomber entre leurs mains, lorsque, pour leur échapper, il se précipita dans une citerne. Il y serait mort de faim sans un des dogues du château qui, l'ayant découvert, lui portait quotidiennement la pitance qu'on lui jetait. Le valet chargé de le soigner, remar-

quant qu'il maigrissait chaque jour davantage, voulut en découvrir le motif. Il lui vint en pensée que peut-être il ne mangeait pas ce qu'on lui donnait; et, l'ayant suivi pour s'en assurer, il découvrit la citerne où le chien venait apporter son pain. On en retira le Grec, qui déclara que c'était grâce à cet animal que, depuis plusieurs jours, il avait pu y vivre.

Un événement inattendu vint faire diversion aux desseins de Mahomet et donner encore du répit à l'Hôpital. Ouzoun-Hassan-châh était en guerre avec le sultan. Il avait envoyé à Venise un ambassadeur qui avait mission de s'entendre avec le doge, sur une alliance contre les Turcs. Le conseil des Dix, qui, malgré les pertes que Mahomet avait fait subir à Venise, ne voulait pas se compromettre vis-à-vis d'un aussi puissant adversaire, ne prêta pas d'abord l'oreille à ces ouvertures. Mais quand, plus tard, il vit que le souverain de Perse agissait, qu'il avait fait entrer une armée en Anatolie, où les Ottomans perdaient du terrain et lui avaient laissé prendre plusieurs places, la république comprit le parti qu'elle pouvait tirer de cet allié contre un ennemi qui menaçait sans cesse ses possessions. Elle envoya à Ouzoun-Hassan des canons et des canonniers, dont il manquait, avec des munitions.

Désireux de renforcer l'alliance qu'il venait de contracter avec le châh, par l'appui de l'Hôpital, le doge insinua à l'ambassadeur persan d'aller à Rhodes; et il le fit accompagner jusque-là par des galères dont le chef devait le présenter au grand maître. L'envoyé de la cour de Perse proposa à des Ursins de conclure un traité d'alliance offensive et défensive contre Mahomet II, et demanda, au nom de son souverain, que l'ordre lui envoyât des ingénieurs ainsi que les ouvriers nécessaires pour initier ses compatriotes à l'invention récente des

armes à feu. Le grand maître, heureux de voir que le châh pouvait devenir un adversaire très-inquiétant pour le sultan, s'empressa de s'assurer son appui et signa un traité avec son envoyé. Il lui accorda en outre le nombre d'artilleurs et d'armuriers nécessaire pour faire l'éducation de l'armée persane, et la munir de canons et de mousquets.

Pendant le temps que durèrent ces négociations, la guerre avait suivi son cours entre les deux princes musulmans, et Ouzoun-Hassan commandant en personne, Mahomet voulut aller lui-même l'attaquer. Trois grandes batailles eurent lieu en trois jours. Les deux premières furent désastreuses pour les Ottomans. La troisième fut sans avantage marqué pour les deux partis; mais les Persans furent si maltraités par l'artillerie turque, à laquelle ils ne pouvaient opposer qu'un très-petit nombre de bouches à feu, qu'ils furent obligés de se retirer et de rentrer en Perse pour réparer leurs pertes, et se préparer à une nouvelle campagne.

Le châh, impatient de recommencer la lutte, revint bientôt en Karamanie avec une nombreuse armée. Il mit le siége devant plusieurs places, qu'il enleva. Les chevaliers, qui s'étaient joints aux troupes persanes, n'avaient pas peu contribué aux revers que venait d'éprouver Mahomet. Le ressentiment qu'il en conçut l'excita à ne pas attendre que le traité d'alliance entre le prince persan et le grand maître portât de nouveaux fruits. Par un énergique et impétueux effort, le sultan repoussa si vigoureusement Ouzoun-Hassan-châh, qu'il le força à repasser ses frontières, et, par une succession de victoires sanglantes, il le fit repentir d'avoir cherché un appui auprès de ses plus grands ennemis.

CHAPITRE XII

Pierre d'Aubusson, grand maître. — Siége de Rhodes par Mahomet II.

Les diversions causées par le siége de Négrepont et par la guerre que Mahomet II soutint contre le roi de Perse, avaient été favorables à l'ordre de Saint-Jean. Ses chefs s'étaient appliqués à mettre tout en œuvre pour se trouver en mesure de faire face aux Turcs, qu'ils s'attendaient à voir se tourner bientôt contre eux, alors que leurs récentes victoires ne permettaient à aucun ennemi de les menacer sur d'autres points.

Les vives préoccupations et les fatigues incessantes auxquelles s'était livré Jean-Baptiste des Ursins avaient usé les forces de ce grand maître, déjà avancé en âge; et, en l'abandonnant complétement, elles lui épargnèrent la douleur d'assister au grand drame dont il avait vu le prologue. Ce grand maître tomba malade vers la fin du mois de mars 1476. Une léthargie prolongée de plusieurs heures fit croire à sa mort, et l'on préparait déjà ses funérailles lorsqu'il revint à la vie. Il vécut encore cinquante-six jours, et succomba enfin le 8 juin suivant. L'église Saint-Jean reçut sa dépouille mortelle.

Quand il fallut procéder à une nouvelle élection, on

vit renaître les différends déjà survenus entre les langues. Celle d'Aragon surtout se montrait difficile. Les chefs de l'ordre ne cessaient de faire des efforts pour ôter tout prétexte de querelle aux plus susceptibles, et concilier toutes les exigences. Dans ce but, il fut convenu que le conseil des électeurs serait choisi par voie de suffrage, et présidé par un chevalier désigné spécialement pour la circonstance, avec le titre de précepteur de l'élection. Ce fut le prieur de Saint-Gilles, Raymond Ricard, l'ancien concurrent de Jean-Baptiste des Ursins, qui remplit cette fonction. On élut, pour l'assister, trois assesseurs, qu'on appelait le chevalier, le chapelain et le servant de l'élection. Après qu'ils eurent prêté serment, ces quatre électeurs en choisirent un cinquième; les cinq premiers en nommèrent un sixième; ainsi de suite, jusqu'au nombre impair de quinze, en prenant deux chevaliers de chaque langue, à l'exception de celle d'Allemagne, qui, vu le petit nombre de ses religieux, n'en fournit qu'un. Ce collége, constitué de cette façon, fit le serment habituel, sur le bois de la vraie croix qu'il fallait toucher de la main. Cet ensemble de précautions prouve à quel point les diverses fractions de l'ordre étaient désireuses d'entourer l'élection du grand maître d'autant d'indépendance et de sincérité que possible, en la dégageant de toute influence nationale.

Les électeurs s'enfermèrent dans une chapelle où, leurs dévotions faites, ils entrèrent en délibération. Ce ne fut qu'au bout de trois heures qu'ils sortirent de séance, pour prononcer le nom de celui dont ils avaient fait choix, après avoir préalablement exigé de tous les chevaliers assemblés qu'ils jurassent de le reconnaître sans hésiter. Cette formalité eût pu être négligée; car, à voir l'allégresse que le choix du conseil répandit parmi les membres de l'ordre, aussi bien que dans la population

entière, ce serment d'acquiescement était superflu. Le collége avait élu d'Aubusson, le surintendant des fortifications au temps de Jean-Baptiste des Ursins, celui qui avait contribué avec tant de zèle à préparer la défense de Rhodes sous ce grand maître, et à mettre cette place en état de résister aux attaques des Turcs. On se rappelle, en effet, que c'était à lui, comme capitaine général de la ville, que des Ursins avait confié la conduite de tous les travaux jugés nécessaires.

Pierre d'Aubusson avait fait ses premières armes en Hongrie contre les Turcs. Rentré en France, il s'y unit à la noblesse qui guerroya si longtemps avec des chances malheureuses contre les Anglais. Devenu l'un des familiers du Dauphin depuis Louis XI, il suivit ce prince en Suisse, et participa à la défaite des montagnards près de Bâle, en 1444. Il annonça de bonne heure les hautes qualités qui le distinguaient, et que résuma si bien Charles VII dans un mot qui lui est prêté : « Je n'ai jamais vu, disait « le roi, tant de feu uni à tant de sagesse. » Bien jeune encore, d'Aubusson entendit parler d'un légat du saint-siége écorché vif par les Turcs, événement qui fut le motif de longues lamentations sur les cruautés des infidèles, et sur le sort réservé aux malheureux chrétiens qu'ils avaient soumis à leur joug. Ces récits avaient enflammé le cœur du jeune guerrier, et il méditait déjà le projet de se rendre à Rhodes pour y prendre l'habit d'hospitalier, lorsque les trêves renouvelées avec les Anglais ne lui laissant plus entrevoir de guerre en France, il se décida à partir pour le couvent de Saint-Jean. Le nouveau chevalier servit d'abord dans l'Archipel, où il ne tarda pas à se distinguer. Jean de Lastic, et après lui Jacques de Milly, lui accordèrent une estime particulière. Sous Raymond Zacosta, il avait été châtelain de Rhodes, et au commandement des forces militaires il avait réuni

l'administration des finances. Nous avons vu le rôle important qu'il avait joué à côté du dernier grand maître, comme surintendant des fortifications.

D'Aubusson s'était successivement et brillamment élevé par tous les échelons de la hiérarchie jusqu'à celui de grand prieur d'Auvergne, lorsqu'il fut appelé à la grande maîtrise. Ses connaissances, ses talents, son courage, ses vertus, tout en lui fortifiait la confiance illimitée qu'aucun membre de l'ordre n'avait pu lui refuser. En dehors de ses mérites, son activité et son dévouement l'avaient placé si haut dans l'estime de ses frères, que, lorsqu'il s'agit de remplacer des Ursins, il n'y eut dans le collége institué *ad hoc*, comme dans la population, qu'une voix pour nommer Pierre d'Aubusson. Le couvent tout entier reconnaissait que ce chevalier, issu de l'une des plus illustres familles de la Marche, était par sa naissance, aussi bien que par ses qualités personnelles, digne de commander à la fleur de la noblesse qui composait les différentes langues.

Le nouveau chef de cette vaillante milice n'eut rien de plus pressé, en prenant possession du magistère, que de mettre la dernière main aux fortifications de l'île. Subordonnant tout à sa défense, il continua les travaux que son prédécesseur avait laissés en cours d'exécution, soit pour la ville de Rhodes, soit dans l'intérieur ou sur le littoral, et en fit ajouter de nouveaux. Il mit la dernière main aux murs extérieurs, et les remparts furent tous garnis d'une nombreuse artillerie. Plusieurs bastions avaient été renforcés et protégés par des ouvrages avancés. Par ses ordres, deux fortes tours crénelées, armées de canons et reliées à la muraille, remplacèrent une poterne qui ouvrait sur le port. Pour que celui-ci fût à l'abri d'une surprise, on le ferma au moyen d'une grosse chaîne de fer, dont les extrémités

étaient attachées aux deux tours de Saint-Michel et de Saint-Jean.

Ce n'était point assez, il fallait encore augmenter la garnison; car le grand développement des remparts nécessitait de nombreux défenseurs. Pour se les procurer, d'Aubusson adressa à toutes les maisons de l'ordre une lettre par laquelle il appelait ses frères au secours de Rhodes, les ajournant au mois de mai. Les historiens du temps nous ont conservé le texte pathétique de cette pièce, qui produisit un tel effet, que jamais, à aucune époque, on n'avait vu les membres de Saint-Jean remplis d'autant d'ardeur. Ce fut par l'abnégation la plus enthousiaste, par l'abandon le plus complet de tous leurs biens particuliers au profit de la maison mère et pour sa défense, qu'ils répondirent à la voix de leur chef. Les chevaliers de France ne donnèrent pas seuls ces exemples de dévouement. Ceux des autres pays, restés depuis longtemps à peu près étrangers au couvent, furent tout à coup saisis d'un zèle qui les avait abandonnés, et résolurent d'expier leur coupable indifférence passée, en allant contribuer à la défense de Rhodes menacée par les mécréants. Un grand nombre de seigneurs qui ne portaient point l'habit de Saint-Jean s'associèrent aux religieux de cet ordre, et briguèrent l'honneur de partager avec eux les périls et la gloire qu'ils allaient chercher. Le grand maître eut la joie de recevoir ainsi de tous les pays d'Occident des chevaliers, des gentilshommes, des hommes d'armes, et des troupes levées aux frais des grands vassaux de toutes les couronnes d'Europe. Les plus illustres familles étaient représentées au milieu de ces nouveaux croisés, parmi lesquels se faisaient remarquer le vicomte de Monteil, frère aîné du grand maître, Louis de Craon, Charles de Montholon, que les écrivains du temps représentent comme doué d'un rare mérite, et dont les con-

seils furent très-utiles, ainsi qu'une foule d'autres qui brûlaient de combattre les mahométans. L'ardeur qui enflammait ces guerriers était si expansive, qu'elle se communiqua aux habitants de l'île; et ceux-ci, quel que fût leur âge ou leur sexe, voulurent apporter le secours de leurs bras à la défense de Rhodes, selon leurs forces, soit en portant les armes, soit en travaillant aux retranchements.

La plupart des princes d'Europe ne restèrent pas en arrière de ce mouvement, et ils s'empressèrent d'envoyer au grand maître des secours en argent. D'Aubusson, qui avait fait appel à ses frères de France, n'avait eu garde d'oublier Louis XI. Il fit remettre au roi, par le commandeur de Blanchefort, en souvenir de l'amitié qui les avait unis autrefois, des oiseaux de proie et un léopard. Louis prit fort à cœur la cause de Rhodes, et envoya aussitôt des subsides au grand maître. A sa prière, le pape Sixte IV ordonna dans tout le royaume de France un grand jubilé, qui rapporta des sommes considérables, qu'on remit au trésor de Saint-Jean. L'ordre de l'Hôpital revoyait alors ses plus beaux jours, il pouvait tout attendre du dévouement des princes ou de ceux qui accouraient sous sa bannière.

D'Aubusson avait trop de prudence pour négliger aucun des moyens de défense qu'il pouvait mettre en œuvre. Comme il lui fallait placer de nombreuses gardes au pourtour de la ville, et qu'il voulait autant que possible ménager les forces de la garnison, il prit au service de la religion tous les étrangers qui étaient dans la place, jusqu'aux mahométans, disent les chroniqueurs, et les réunit sous les ordres du chevalier Nicolas de Figuerole. Il retint également tous les navires, de quelque nation qu'ils fussent, qui se trouvaient dans le port, et les prit à la solde de l'Hôpital.

Pour se procurer tout le froment nécessaire, et emplir les greniers, qui n'étaient pas suffisamment fournis, le grand maître autorisa, avec saufs-conduits, les marchands turcs à apporter à Rhodes tout le blé qu'ils voudraient. En dépit de l'Islam, un très-grand nombre saisirent cette occasion de faire de gros profits, bien qu'ils secourussent des chrétiens. D'Aubusson donna en outre commission d'aller chercher des grains en Sicile, et les magasins furent bientôt abondamment garnis.

Le regard du grand maître ne s'arrêtait pas aux murs de Rhodes, il s'étendait plus loin. Dans sa sollicitude pour la population des campagnes, exposée aux incursions des Turcs, il rendit une ordonnance qui interdisait à tous les habitants retirés dans les châteaux ou autres lieux fortifiés, d'en sortir le matin avant que des cavaliers envoyés en éclaireurs eussent parcouru le pays environnant, et rapporté de leur exploration la certitude qu'il n'y avait à craindre aucune surprise. Un chevalier allemand, Raoul de Wurtemberg, bailli de Brandebourg, avait le commandement de toute la cavalerie chargée de cette surveillance.

Les mesures de prudence que prenait d'Aubusson ne devaient pas se renfermer dans les limites de l'île de Rhodes. Les autres possessions de Saint-Jean en réclamaient également. Aussi le grand maître fit-il renforcer les garnisons de Lango et du château Saint-Pierre, les deux points éloignés les plus importants. Afin d'augmenter les difficultés autour de ce dernier poste, qui était le plus menacé par l'ennemi, et pour mettre en sûreté les marins qui se réfugiaient sous ses murs, il fit creuser au pied du château un canal où les navires pouvaient se retirer.

Ce n'était point assez d'avoir intéressé la chrétienté tout entière à la cause de Rhodes, qui était aussi réel-

gueil mahométan cherchait toujours à maintenir, « que « les échanges de prisonniers seraient basés sur l'éga- « lité du nombre. » Ce traité fut signé à Rhodes en 1477.

Non content d'avoir, du côté de l'Égypte, assuré la tranquillité de Rhodes, le grand maître négocia également avec un prince musulman qui, sans avoir encore joué un rôle important en Orient, eût pu devenir un embarras : c'était le sultan des pays barbaresques. Ce prince, qui régnait à Tunis, était très-désireux de voir ses sujets trafiquer en sûreté avec l'Égypte et la Syrie, et il ratifia, pour son propre compte, et sans exception, ce qui avait été accepté par son voisin du Kaire. Il fut convenu en outre « qu'aucune des parties contractantes « ne pourrait rompre la paix sans en avoir au préalable « prévenu l'autre deux ans d'avance ». En conséquence de ce traité, un Rhodiot, du nom de Jérôme Balbo, fut nommé consul à Tripoli, où il alla s'installer.

Après avoir ainsi mis ordre à toutes ces affaires, qui étaient du plus grand intérêt dans les circonstances où se trouvait la religion, d'Aubusson attendit l'explosion de l'orage qui grondait du côté de Constantinople. Il avait exalté à un si haut degré l'enthousiasme de ses chevaliers, et avait si bien su leur inspirer confiance dans leur courage et dans son commandement, que, d'une voix unanime, l'autorité la plus absolue, affranchie de tout contrôle, lui fut déférée.

Depuis plus de vingt années, Mahomet II était maître de Byzance. L'empire d'Orient, vermoulu, avait fini de s'écrouler sous les coups des janissairees. La Thrace, la Macédoine, la Grèce, la Servie, la Valachie, le Moldavie, la Bosnie, reconnaissaient la loi du fils d'Amurat, qui s'était encore emparé de la plupart des îles de l'Archipel. L'Europe voyait venir à elle et monter ce flot de barbares, qui menaçait de l'engloutir sous l'écume de leurs

mœurs sauvages et de leur stupide religion. Une vague de cette mer redoutable, poussée par l'ouragan, était venue s'abattre sur le rivage occidental de l'Adriatique, qui en fut inondé tout à coup. Un parti nombreux de cavaliers turcs, pénétrant à travers la Carinthie, avait poussé jusqu'au Tagliamento et à la Piave. Du haut du campanile de Saint-Marc, on voyait les flammes dévorer toute la contrée qu'ils saccageaient et incendiaient au nord de Venise. Leur opposer une digue était urgent. On se leva en masse, et la crainte de devenir musulmans donna du courage aux plus faibles. Mais, de même que les Parthes, leurs ancêtres, lançaient en fuyant leurs plus dangereuses flèches, les Turcs laissèrent derrière eux la peste en se retirant.

En Asie, les Comnènes avaient été dispersés par le sultan. La Géorgie, la Circassie et la Crimée étaient tombées sous son joug. Seule, à côté de tant de grandeurs détruites, de nationalités vaincues, ou de religions renversées, Rhodes se tenait debout appuyée sur la croix, la main sur la garde de son épée. L'ordre de l'Hôpital gênait le sultan. La quiétude des chefs des Osmanlis, vainqueur de tant de peuples, conquérant de tant de pays, était troublée par l'existence de cette poignée de chevaliers chrétiens qui bravaient fièrement sa puissance, à quelques pas des limites de son vaste empire. Le fanatisme du prince musulman s'indignait de la confiance que semblait mettre dans sa cause et dans son bras l'ordre de Saint-Jean. Il méditait depuis longtemps de se débarrasser de ce voisinage importun; il temporisait, mais c'était avec une impatience jalouse d'en finir. Cependant la prudence guidait aussi le sultan; il savait ce que pouvaient ces hommes dont l'âme était de fer, comme leurs cuirasses; et il ne négligeait aucun moyen pour assurer la réalisation des projets qui le préoccu-

paient. Il recherchait tous les renseignements qui pouvaient lui venir sur cette citadelle chrétienne, sur ses ressources, sur ses défenses; la trahison ne lui en fournissait que trop.

Parmi ceux qui se chargeaient de ce soin figurait un certain Antoine Méligalo, d'une assez bonne famille de Rhodes, qui avait, dans une vie de débauche, perdu tout son patrimoine. Il y avait également laissé tout sentiment de loyauté, et son cœur corrompu ne lui inspirait plus que de mauvaises pensées. Reconquérir une position, refaire sa fortune, même au prix d'une perfidie, était chez lui une idée fixe. Il conçut le projet d'aller à Constantinople, et de se faire bien venir du Grand Seigneur, en servant la haine qu'il nourrissait contre les chevaliers. Pour y parvenir, le traître fit un relevé très-exact des forces dont d'Aubusson disposait; il dressa un plan des fortifications; il étudia les moyens de pénétrer dans la place; il en marqua soigneusement les côtés faibles; et, à force de ruse, il était arrivé à surprendre les choses les plus secrètes, et à connaître l'état des magasins de munitions de toute sorte.

Nanti de tous ces renseignements, Méligalo s'embarque pour Constantinople. Dès son arrivée, il fait part de tout ce qu'il sait au grand vizir, qui le présente au sultan. S'abouchant avec un autre Grec, Démétrio Sophian, qui connaissait également Rhodes, où il avait servi d'agent aux Turcs, ils s'entendent ensemble. L'un par l'autre ils fortifient leurs dires, et agissent de concert pour encourager Mahomet dans ses desseins. Ce prince envisageait avec satisfaction la réussite de ses projets, lorsqu'il entendait ces deux misérables dire que Rhodes ne pourrait tenir contre l'armée ottomane; que la place ne saurait résister à un siége; qu'elle avait peu de défenseurs, encore moins d'approvisionnements, qu'elle était obligée

de faire venir de loin, et qu'un blocus la mettrait dans la nécessité de se rendre; enfin que tous les secours demandés à l'Europe par le grand maître arriveraient trop tard. Tels étaient les propos par lesquels les deux Grecs flattaient le fanatisme des Turcs, qui n'étaient pas moins ravis de voir des chrétiens indignes renier la cause de leur religion et trahir leurs frères que de la perspective d'une nouvelle conquête.

Malgré ces encouragements, le vizir de Mahomet, secondé par quelques membres du divan impérial, exposait à son maître qu'il ne fallait pas ajouter une foi aveugle aux rapports de ces *guiaours;* que l'on ne pouvait savoir le degré de confiance qui devait leur être accordé. Il ajoutait qu'il serait dangereux de se faire une trop grande illusion, et de se laisser entraîner légèrement dans une guerre que la bravoure éprouvée des chevaliers rendrait certainement très-sanglante.

Ébranlé par ces raisons, pressé par son conseil, le Grand Seigneur résolut d'essayer encore des moyens pacifiques pour amener d'Aubusson à se reconnaître son vassal, et à lui payer un tribut. Plusieurs pachas, qui étaient de cet avis, insinuaient que, par ce moyen, on gagnerait un temps précieux pour épier une occasion favorable de surprendre Rhodes ou quelques-unes de ses possessions. En conséquence, Démétrio fut envoyé auprès du grand maître, porteur d'une nouvelle proposition de paix basée sur la reconnaissance de la suzeraineté du sultan, et qu'à Constantinople on se flattait de faire agréer par l'entremise d'un fils de Mahomet, le prince Djem, avec lequel d'Aubusson s'était antérieurement trouvé en relation amicale.

La réponse à cette ouverture ne fut pas telle que l'attendait Sa Hautesse; car elle portait que tous les chevaliers, jusqu'au dernier, préféreraient se faire tuer sur

la brèche à souscrire quelque tribut que ce fût en signe de vasselage vis-à-vis du chef des Osmanlis. A côté de cette expression hautaine du refus du grand maître, Démétrio plaça de nouveau l'appât de la conquête de Rhodes, qu'il représentait encore comme des plus faciles pour le vainqueur de Constantinople; caressant ainsi l'orgueil de Mahomet, qui croyait ses armes invincibles. Ce langage prit d'autant plus d'empire sur le sultan, qu'ayant amené Venise à lui payer annuellement une somme de quatre-vingt mille écus, il pensait avoir raison plus facilement d'un petit État dont les forces n'étaient pas, en apparence, comparables à celles de la république. De ce moment, la guerre, si elle n'était pas ouvertement déclarée, n'en devint pas moins un fait que révélèrent des attaques fréquentes contre les îles de la religion.

Dans l'attente d'événements plus graves qui se préparaient du côté du Bosphore, les chevaliers de Rhodes déployaient une grande activité. Ils étaient constamment en mer, en surveillance sur leurs côtes, ou occupés aux divers travaux que nécessitaient les conjonctures. Non moins préoccupés du salut de leur âme que de celui de leur maison chef d'ordre, ils sentaient de grands scrupules s'élever dans leur conscience devant l'impossibilité où ils étaient, avec les occupations de tout genre que la guerre prochaine leur imposait, de satisfaire complétement à la règle du couvent. Afin de leur éviter les fautes qu'ils eussent commises en ne la suivant pas, le pape, à la prière du grand maître, leur octroya des dispenses motivées par l'état de guerre. En conséquence, les devoirs auxquels les Hospitaliers étaient tenus d'obéir furent suspendus, à l'exception des trois vœux d'obéissance, de pauvreté et de chasteté.

Le moment paraissait venu pour les chevaliers de

Rhodes de traduire en faits cette ardeur belliqueuse et ce dévouement dont ils étaient animés pour la défense de la chrétienté, contre les envahissements toujours croissants des Ottomans. Mahomet commença les hostilités en attaquant les îles de Piscopia, Nizzaro, Céfalo, Calamo, qui furent ravagées, et d'où les Turcs enlevèrent tous les habitants, qu'ils emmenèrent en esclavage, malgré la surveillance exercée sur ces rivages par le commandeur de Blanchefort, qui en avait la garde avec deux galères. En présence de ces actes de piraterie et d'indices si peu équivoques des projets futurs du sultan, il ne restait plus au grand maître qu'à se préparer énergiquement à la guerre.

Mahomet mettait tout en œuvre pour assurer la ruine de cette petite puissance chrétienne, qui empruntait la plus grande partie de ses forces à son héroïsme et à la persévérance de son courage plein d'abnégation. On touchait au mois de mars, et tout faisait présager que le printemps verrait s'ouvrir la campagne à laquelle l'ordre de Saint-Jean s'était préparé de façon à présenter aux Turcs un front difficilement vulnérable. Ceux-ci, de leur côté, avaient rassemblé de nombreux bâtiments légers dans les eaux de Gallipoli. Des galères et d'autres navires pour les transports étaient aussi en armement à Constantinople, où tous les apprêts belliqueux du Grand Seigneur se faisaient dans le plus grand mystère, afin de ne pas donner l'éveil aux chevaliers. Mais d'Aubusson se tenait sur ses gardes depuis près de trois années; la défense du poste qui lui était confié avait été l'objet de ses préoccupations constantes, et le sultan se faisait illusion en espérant le surprendre.

L'ennemi de l'Hôpital avait donné ses derniers ordres, et ses troupes avaient préludé à l'attaque de Rhodes par des coups de main sur la côte occidentale de l'île,

dans le but de tâter la garnison et de savoir comment elle se gardait. Les Ottomans surent tout de suite à quoi s'en tenir; car ils furent énergiquement repoussés. Passant devant Tilo, ils voulurent se venger en attaquant le château. Les chevaliers qui y avaient été placés, aidés par la population frémissante encore des derniers événements par lesquels les infidèles avaient épouvanté leurs bourgades, se défendirent si bien, qu'ils ne permirent aux assaillants de se rembarquer qu'après en avoir exterminé un grand nombre.

Cependant la flottille turque, qui avait ainsi échangé les premiers coups avec les chrétiens, était l'avant-garde de l'immense armée rassemblée par Mahomet II. La flotte elle-même, composée de navires de toute sorte, était sortie des Dardanelles et couvrait la mer de ses voiles. Aperçue de très-loin par les vigies, qui la signalèrent, elle se présenta devant Rhodes, le 23 mai 1480, sous le commandement d'un pacha. On n'a pas de données très-exactes sur le point de la côte que les Turcs choisirent pour débarquer. On sait seulement qu'ils n'affrontèrent pas le port, dont les batteries et les galères armées leur auraient fait éprouver de grands dommages. Leur plan devait être d'attaquer la ville à revers; et, comme la rive, au couchant, est d'un accès facile, que la plage permet à des bateaux plats de s'y avancer, il est fort probable qu'ils prirent terre de ce côté. On doit croire, en effet, que les Turcs choisirent la partie de ce rivage que le mont Philermo dérobe à la vue de la place, afin de pouvoir opérer leur débarquement sans être inquiétés par l'artillerie des remparts. Quoi qu'il en soit, la descente sur le rivage de toutes les troupes ennemies et de leur immense matériel ne put avoir lieu sans combat. Le grand maître n'avait pas l'espoir de l'empêcher; mais il considérait qu'il était de son devoir

et de son honneur de n'en pas rester passif spectateur. A peine donc les premières barques se furent-elles approchées de la terre, que l'on put voir la mer se teindre du sang qui déjà se mêlait à ses eaux; car, sans attendre que les plus hardis des Osmanlis eussent abordé, les Hospitaliers allèrent au-devant d'eux, en poussant leurs chevaux dans les flots.

Quels que fussent les obstacles apportés par la bravoure des chrétiens, il sortait des flancs des navires mahométans de telles nuées de Turcs, que la plage ne tarda pas à être envahie. Il ne restait plus aux chevaliers qu'à s'enfermer dans leur ville pour en défendre les créneaux. Les infidèles, comptant sur leur grand nombre pour intimider la garnison, n'eurent pas plutôt garni les hauteurs qui dominaient la place, qu'ils envoyèrent à d'Aubusson une sommation de la rendre, et d'avoir à capituler. Il est inutile d'ajouter que le mépris seul fut la réponse du grand maître. Cette insolente injonction ayant été repoussée comme elle le méritait, la voix du canon se fit entendre.

Après quelques reconnaissances, le pacha débuta par une attaque contre le fort Saint-Nicolas, au moyen d'une puissante batterie qui tirait à une très-longue portée. La tour élevée, comme on l'a vu, par la savante prudence de Raymond Zacosta, était une des clefs de la ville, et ce point fut judicieusement choisi par l'ennemi pour but de ses premiers coups. A cause de son importance, d'Aubusson en avait confié la défense au commandeur Fabrizio Carretto, de la langue d'Italie. Endommagée par les boulets, la première enceinte commençait à s'écrouler, lorsque le grand maître, non content de toutes les précautions qu'il avait prises pour entraver une attaque de vive force, et ne se reposant sur personne du soin de défendre ce poste important, s'y

porta lui-même à la tête de ses plus braves chevaliers, dans la prévision que l'escalade ne s'en ferait pas longtemps attendre. Pour résister à cet assaut, il établit à la hâte une palissade de madriers serrés les uns contre les autres et reliés par de fortes ferrures. Pendant la nuit, il fit jeter dans la mer, là où elle était basse et guéable, une grande quantité de planches armées de pointes de fer, qui devaient être sous les pieds de l'infanterie turque un obstacle inattendu. Le grand maître ordonna en outre que les murailles voisines fussent garnies d'arquebusiers, afin de prendre les assaillants d'écharpe et de flanc. On avait aussi rassemblé au pied de la tour des barques chargées de fascines enduites de goudron, d'huile et de soufre, destinées à servir de brûlots, et à être lancées contre les navires turcs qui tenteraient de s'approcher.

La nuit se passa dans ces préparatifs du côté des assiégés. Ils étaient à peine achevés, que le jour, commençant à poindre, permit de voir un grand nombre de bateaux couverts de troupes, du milieu desquels s'élevaient d'immenses clameurs mêlées au bruit des cymbales et des tambours. L'escalade fut bravement tentée, malgré le feu nourri des assiégés et des obstacles qu'ils avaient accumulés. Les Turcs s'élancèrent avec furie sur les décombres de la tour, où ils furent accueillis par les chevaliers avec le sang-froid et la bravoure imperturbables qui caractérisaient ces guerriers éprouvés. Leurs ennemis n'étaient pas indignes d'eux par le courage : c'était pour la plupart l'élite des vieilles bandes qui, sous Amurat ou Mahomet, avaient combattu en Europe et en Asie. L'attaque se présentait avec des chances égales à celles de la défense, et les coups étaient aussi terribles d'un côté que de l'autre. Néanmoins les efforts désespérés des infidèles ne pouvaient vaincre l'o-

piniâtreté des chevaliers. Remontant toujours à l'assaut, pour être toujours repoussés, les Turcs n'en revenaient pas avec moins d'ardeur au combat, sans que la victoire, si chèrement disputée, se décidât d'aucun côté. Mais au plus fort de cette terrible mêlée des chevaliers défendant leurs créneaux, et des Turcs qui s'y accrochaient avec rage, une attaque imprévue contre la colonne des assaillants fit diversion à l'assaut du fort Saint-Nicolas. Les bataillons serrés des Osmanlis, dont les premiers rangs seuls étaient engagés sur le talus de la tour, furent vigoureusement chargés par une troupe sortie de la ville. Entraînée par l'exemple et l'ardeur du grand maître, qui, à cheval, la commandait en personne, elle coupa en deux la colonne turque et y fit un grand carnage. Ébranlés par ce choc impétueux, craignant de ne pouvoir regagner le camp sur leurs vaisseaux, au milieu desquels l'incendie se manifestait, les Ottomans se décidèrent à la retraite.

Le général de Mahomet, qui avait déjà vu tomber ses plus braves soldats, commençait à soupçonner qu'il pourrait perdre inutilement beaucoup des siens sur un point dont l'importance n'échappait pas plus au grand maître qu'à lui-même. Il résolut donc de changer de plan.

Parfaitement servi par ses espions, qui le renseignaient sur les côtés faibles de la place, il dressa de nouvelles batteries en face des murs qui protégeaient le quartier des Juifs. Elles y causèrent de grands ravages, et il y aurait eu tout lieu de craindre l'envahissement prochain des brèches, si d'Aubusson n'eût employé tous les bras qui n'étaient pas armés à élever en arrière un second retranchement protégé par un large fossé creusé à la hâte. Toute la population rivalisa de zèle avec la garnison dans ces travaux de défense commune.

Les vieillards, les femmes, les enfants, et jusqu'aux religieuses, tout le monde y contribua. Les Turcs continuèrent leur feu, et de la large gueule de leurs basilics sortaient d'énormes boulets de marbre ou de granit qui avaient jusqu'à deux pieds de diamètre. Ces monstrueux projectiles répandaient la terreur à l'intérieur de la ville, dont les maisons s'écroulaient sous le poids de leurs masses. Pour obvier aux dangers auxquels les habitants étaient exposés, d'Aubusson fit dresser des tentes au centre de la ville, sur des places que ne pouvaient atteindre les coups de l'ennemi, et on y retira les femmes avec les enfants, qui furent ainsi mis à l'abri du feu de l'ennemi. Pendant ces furieuses canonnades, les dévotions ne cessaient pas dans les églises, où se pressait le peuple en prière.

Cependant le siége traînait en longueur, et la garnison faisait si bonne contenance, que les Turcs n'osaient pas tenter un assaut qui ne paraissait pas devoir être couronné de succès. Le pacha essaya de la trahison. Préjugeant mal de l'esprit qui animait les défenseurs, il pensait ne devoir attribuer leur opiniâtreté qu'au commandement de ce fier grand maître dont l'orgueil personnel avait pu seul faire rejeter les ouvertures du sultan. Empoisonner d'Aubusson était donc aux yeux du général turc le moyen de réduire les chevaliers. Mais les instruments du crime qu'il avait médité n'eurent pas le temps de le mettre à exécution. Découverts, les misérables qui s'en étaient chargés furent mis en pièces par la population avant de pouvoir être jugés.

N'ayant pas réussi à pénétrer dans la ville par le quartier juif, les Turcs pensèrent être plus heureux du côté du rempart défendu par la langue d'Italie. Ils y disposèrent une batterie couverte par un blindage fait de forts madriers garnis de fascines. Mais avant qu'elle pût

ouvrir son feu, un chevalier italien, prenant avec lui cinquante hommes déterminés, traversa de nuit le fossé, et tomba à l'improviste sur les canonniers turcs, qu'il mit en déroute. Après en avoir tué un grand nombre, il rentra dans la place avec quatre têtes à turban, qu'il présenta au grand maître.

A la suite de cet échec, la perfidie n'ayant pas eu plus de succès que l'attaque de vive force contre les murailles de l'est, le pacha en revint à son premier dessein, celui de s'emparer à tout prix du fort Saint-Nicolas. Les Turcs imaginèrent cette fois de fabriquer un pont de bois à l'extrémité duquel était attaché un câble qui traversait l'anneau d'une ancre fixée sous l'eau, au pied de la tour; l'autre extrémité de ce câble, tirée par les assaillants, devait faire mouvoir le pont et l'amener jusqu'à la brèche. Mais la manœuvre, éventée, fut déjouée par un marin qui se dévoua. Il plongea, de nuit, jusqu'à l'ancre, qu'il parvint à déraciner, de manière que quand l'ennemi voulut faire avancer le pont au moyen du câble, il resta immobile, l'ancre seule glissant au fond de la mer. Ce fut en vain que les Turcs mirent tout en œuvre pour haler leur pont jusqu'à la tour, en l'amarrant à des galères. Malgré des efforts inouïs, ils ne purent réussir à l'y conduire, et force fut d'y suppléer au moyen de bateaux plats qu'ils relièrent entre eux par des planches, et qui formaient comme une chaussée pour atteindre le pied du fort Saint-Nicolas. Des troupes choisies parmi les meilleures de l'armée s'y élancèrent, munies de matières incendiaires, d'échelles et de tous les engins nécessaires.

Comptant davantage sur les chances que lui offriraient les ténèbres, ce fut longtemps avant le jour que le pacha ordonna cette seconde attaque. Elle faillit devenir fatale aux défenseurs, qui, tout en déployant la

plus grande bravoure et en se multipliant, ne purent empêcher les plus hardis des assaillants d'escalader les murs, où ils venaient se faire tuer, en se succédant sans relâche. Le combat fut long, terrible, et il emprunta aux ombres de la nuit tout ce qu'elles pouvaient ajouter d'horreur aux plus effroyables scènes de carnage. Au dehors de la tour, l'incendie, les cris des assaillants, le tumulte de l'attaque, le bruit des armes, les imprécations des blessés, les blasphèmes des mécréants; au dedans, le morne silence des assiégés, qui, avec la résolution et le sang-froid d'un courage qui se contient pour ne pas se perdre, frappent, tuent, pour frapper encore à coup sûr. Le combat durait depuis plusieurs heures; un nombre considérable de Turcs avait péri. Leurs navires s'embrasaient; leur pont, couvert de troupes de renfort, était brisé par les batteries de la ville. La retraite allait leur être coupée, et ils n'auraient bientôt plus eu que la mer pour échapper aux coups des chrétiens, lorsqu'ils se décidèrent à abandonner ce théâtre de leur nouvelle défaite.

Un témoin oculaire rapporte que l'aube du jour éclairant les flots de ses premières lueurs, les montra rouges de sang, couverts de turbans, d'armes et de débris de tout genre, épaves sanglantes de ce grand désastre. Un autre auteur raconte que les vagues qui s'allongeaient sur le rivage ne cessèrent pendant plusieurs jours d'y rejeter des cadavres turcs, dont la plupart étaient vêtus de riches costumes de soie et d'or, dépouilles qui furent une excellente aubaine pour la populace de Rhodes. Parmi ces présents funèbres que la mer faisait ainsi aux vainqueurs, on reconnut le corps d'un Osmanli de haut rang; c'était un gendre du Grand Seigneur et son favori.

Repoussé deux fois, avec de grandes pertes, du fort Saint-Nicolas, rebuté par ses vaines canonnades contre

les murailles, qu'allait faire le pacha? Il donna à ses soldats découragés le temps de se remettre; et après mille hésitations, que dominait sans cesse la crainte de la fureur qui transporterait son redoutable maître en apprenant son peu de succès, le général turc se détermina à essayer de nouveau de battre en brèche les remparts, en y employant toute son artillerie. Cette nouvelle attaque, sur une ligne étendue, ne laissa pas que d'inquiéter le grand maître, qui jusqu'à ce moment avait pu concentrer ses forces sur les points isolément menacés. Il fut tenu plusieurs conseils, dans lesquels les chefs éclairés de l'ordre délibérèrent sur les moyens les plus efficaces de défense. Un ingénieur de la ville en fit adopter un de son invention : c'était l'emploi d'une espèce de baliste lançant à la fois plusieurs grosses pierres qui atteignaient les Turcs dans leurs batteries ou dans leurs parallèles et les y écrasaient. Par allusion à la reconnaissance de sa souveraineté que Mahomet II avait voulu imposer à l'ordre, et par dérision, on donna à cette machine le nom de *Tribut*.

Malgré le secours que cette arme nouvelle prêtait aux assiégés, leurs adversaires n'en continuaient pas moins leurs approches, et leur tir produisait des effets si terribles, que de nombreuses brèches mirent bientôt la place en péril. Lorsque le pacha vit les murailles en partie détruites, les fossés comblés sur plusieurs points, il crut le courage des chevaliers ébranlé, et pensa que c'était le moment d'essayer encore de corrompre la population. Il eut recours à ses archers, et leur donna l'ordre de lancer dans la ville, au moyen de leurs flèches, des lettres dans lesquelles il dépeignait le Grand Seigneur sous les couleurs les plus séduisantes, comme un souverain paternel, généreux, qui gouvernerait les habitants de Rhodes avec des sentiments de douceur tout

différents de ceux des chevaliers, qu'il représentait comme des maîtres durs, fiers et despotes. Mais l'effet de cette correspondance ne fut pas celui qu'en attendait le pacha. La population ne fit que rire de ses missives, qu'elle tournait en ridicule, redoublant les témoignages de sa fidélité et de sa reconnaissance envers le grand maître, dont elle n'avait jamais reçu que de bons traitements et des marques de dévouement en tout ce qui pouvait la sauvegarder dans ces graves conjonctures.

N'ayant pas réussi à ébranler la constance des Rhodiots, ce fut auprès du grand maître lui-même que le général turc voulut tenter une démarche dont l'esprit était tout différent. Il essaya d'un appel aux sentiments d'humanité et de paternelle sollicitude que devait éprouver d'Aubusson pour la population dont il avait le sort entre les mains. Un parlementaire se présenta donc sur le bord du fossé. Après avoir fait ressortir la puissance de Mahomet et la valeur de ses troupes, qui emporteraient infailliblement la place, il chercha à émouvoir le grand maître, objectant à sa volonté inébranlable que son devoir de prince lui imposait l'obligation de ne pas exposer la vie des nombreux habitants; que, général, il était tenu également d'épargner le sang de ses soldats, et de ne pas réduire chrétiens et Turcs à un combat désespéré. Il ajoutait que si ces conseils de paix étaient écoutés, et que la ville fût remise aux mains du tout-puissant et invincible sultan, son autorité étant ainsi reconnue à Rhodes, Mahomet s'engageait à signer la paix dont un traité d'amitié serait le gage sans rien enlever à l'ordre de Saint-Jean de ses possessions. Mais le piége était trop grossier, le gage trop léger, et le grand maître repoussa cette ouverture, en disant que s'il avait des devoirs d'humanité à remplir envers la population, il n'en avait pas moins d'un ordre plus élevé, comme chef

d'une milice héroïque qui préférait la mort en combattant à la lâche reconnaissance d'une suzeraineté qu'il fallait conquérir les armes à la main avant de l'imposer; que si Rhodes devait obéir à la loi du sultan, c'était à son armée à l'y contraindre par la force, et qu'il n'y avait d'autre entrée dans la place, pour le lieutenant du Grand Seigneur, que celle de la brèche; que c'était au pacha de se l'ouvrir, comme à lui-même de la défendre.

Les termes dans lesquels était conçue la réponse de d'Aubusson irritèrent tellement le général turc, qu'il jura d'exterminer jusqu'au dernier des défenseurs de Rhodes. La présomption et l'aveuglement de sa fureur allèrent même, dit-on, jusqu'à lui faire préparer un grand nombre de pieux pour empaler les chevaliers, sans songer, dans sa puérile colère, qu'il fallait d'abord s'en emparer.

Pendant les pourparlers qui avaient eu lieu, le grand maître avait fait réparer les brèches, et dresser en arrière de nouveaux obstacles, des murs entiers, où la terre, le bois, les pierres, tous les matériaux que l'on put trouver furent amassés, serrés les uns contre les autres, de manière à arrêter l'ennemi s'il parvenait à se rendre maître de la crête des remparts. De leur côté, les Turcs avaient continué leurs approches, et leur tir augmentait la ruine des murailles et des bastions. On touchait à l'instant suprême. En effet, le pacha ne tarda pas à ordonner l'assaut au quartier juif, qui lui paraissait encore le plus vulnérable. Ses soldats s'étaient emparés de la brèche par surprise, et ils allaient se répandre dans la ville, lorsque le grand maître, accourant avec son frère, le vicomte de Monteil, suivi de l'élite de ses chevaliers, leur barra tout à coup le passage. — Le combat sur ce point devient terrible, acharné. Vingt fois les Hospitaliers plient accablés par le nombre, vingt

fois leur bravoure fait reculer les Turcs. Ceux-ci reviennent toujours à la charge, poussés par les troupes fraîches qui les soutiennent. Leur foule innombrable couvre tout le terrain en face du rempart. D'Aubusson est partout; l'œil en feu, il excite ses frères de la voix, il frappe tout ennemi qui s'approche à portée de sa redoutable épée. L'héroïque vieillard rajeunit dans la mêlée; sa verte bravoure enflamme ses compagnons, qu'il guide avec le sang-froid d'un capitaine éprouvé. Enfin, après des prodiges de valeur, après avoir tué de sa main plusieurs infidèles, et couvert de blessures dont une paraît mortelle, le grand maître reconquiert le rempart, qu'abandonnent dans le plus grand désordre les Turcs, terrifiés d'une vaillance qu'ils considèrent comme surhumaine. Le pacha, témoin du combat et de la déroute de ses troupes, est lui-même entraîné par les fuyards vers son camp, où les chrétiens, dans l'ardeur de la poursuite, pénètrent jusqu'à sa tente, d'où ils enlèvent le grand étendard de l'Islam.

La honte des Turcs était proportionnée à leur défaite; mais elle trouva de l'adoucissement dans l'hallucination de quelques-uns des leurs qui, d'après une chronique, au milieu de la mêlée et de la terrible confusion des combattants en proie sans doute à des visions que faisaient luire à leurs yeux épouvantés les glaives étincelants des chevaliers, crurent voir « dans l'air une croix « d'or resplendissante, et une vierge vêtue de blanc, « armée d'une lance, que suivait une troupe de guer- « riers richement armés. » Leur orgueil se plia plus docilement à l'influence d'un miracle par lequel le Ciel avait, selon eux, apporté aux chrétiens sa protection irrésistible, et le fatalisme musulman courba la tête avec résignation.

A cette soumission au destin, qui portait ainsi la dé-

faillance dans l'âme des infidèles, vint se joindre encore un nouvel avertissement, pour eux, d'avoir à abandonner une lutte dans laquelle le croissant avait pâli devant l'auréole des chevaliers martyrs de la foi et de l'honneur. La fatalité s'acharnait à désespérer les soldats de Mahomet. Après avoir vu tomber ses meilleurs et plus braves officiers, l'armée turque perdit l'amiral de sa flotte, engagé dans un combat inégal où il commandait vingt galères, contre un navire espagnol qui cherchait à entrer dans le port de Rhodes, avec des secours arrivant d'Europe. Les gens d'Espagne se conduisirent si bien, qu'ils dispersèrent leurs ennemis après en avoir tué le chef.

Dénombrement fait de ses troupes, le général turc trouva qu'en tués et blessés il avait perdu environ vingt-cinq mille hommes depuis le commencement de ce siége fatal. Il en était à calculer ses chances avec ce qui lui restait de soldats valides, lorsque les échos de la joie à laquelle se livraient les défenseurs de Rhodes lui apportèrent la nouvelle qu'une escadre chargée de troupes venait à pleines voiles d'Occident, et qu'on espérait recevoir ce secours d'un jour à l'autre, pour rejeter les Turcs dans la mer qui les avait vomis sur ce rivage. Le pacha pensa que le parti le plus sage était de ne pas attendre que ce renfort arrivât aux chrétiens. Il préféra rembarquer son armée pendant qu'il le pouvait encore sûrement, aux risques de la fuite ignominieuse et précipitée qui pourrait être plus tard son seul moyen de salut. Après avoir donné à ses farouches soldats la sauvage satisfaction d'assouvir leur rage sur une campagne sans défense, en portant la hache et la torche partout dans les villages, dans les jardins, sur les arbres et les vignes, il remonta sur ses vaisseaux, renonçant à une conquête à laquelle le Ciel lui-même semblait s'opposer.

Les périls auxquels le chef de l'armée turque tournait le dos, lui laissaient désormais le loisir d'entrevoir un autre danger vers lequel ses navires le portaient. Il connaissait assez la violence de son maître pour redouter sa colère lorsque celui-ci apprendrait son insuccès. En effet, le terrible Mahomet reçut son vizir de façon à lui faire croire que sa tête allait payer sa défaite, et son étonnement fut grand de savoir que l'exil seul lui était imposé comme châtiment.

Cependant le chef des Osmanlis ne pouvait plier son orgueil à l'idée que Rhodes lui résistait, et que les chevaliers chrétiens avaient vaincu son armée. Il résolut d'en rassembler une nouvelle et d'en prendre le commandement, sa présence devant, dans sa pensée, lui assurer la victoire. Il avait déjà ceint le cimeterre victorieux de son ancêtre Osman, et il traversait l'Anatolie à la tête de ses troupes, lorsque la mort vint couper court à son entreprise.

Cet événement fut un nouveau sujet d'allégresse pour l'ordre de Saint-Jean. D'Aubusson ordonna de grandes actions de grâces pour remercier Dieu d'avoir enfin délivré la religion d'un ennemi si redoutable. A ces marques de reconnaissance envers le Très-Haut se mêlait la juste fierté de ce grand homme, qui, en honorant la main qui l'avait protégé, éprouvait la satisfaction de penser que le conquérant musulman qui s'était emparé de tant de contrées, avait foulé aux pieds deux couronnes et soumis tant de peuples divers, recula devant une petite place dont toute la force ne résidait que dans la bravoure d'une poignée de défenseurs.

Pour consacrer le souvenir de l'héroïque conduite des chevaliers de l'Hôpital, d'Aubusson commanda à la fabrique d'Anvers, alors florissante, des tapisseries qui, exécutées sur les dessins d'un nommé Quintin Messie,

représentaient divers épisodes du siége soutenu en 1480. Le grand maître, qui tenait à ce que la postérité connût toutes les actions dont l'ordre pouvait se glorifier, voulut avoir également des tapis qui rappelaient la prise de l'île par Villaret. On lit, dans les chroniques, que sur une de ces tentures se voyait, entre autres sujets commémoratifs, une troupe de chevaliers déguisés en bergers, entrant dans la ville; les uns poussaient devant eux un troupeau effrayé à la vue de l'ennemi, pendant que d'autres se jetaient sur les gardes de la porte et les égorgeaient. C'était la reproduction d'un stratagème à l'aide duquel les troupes de Villaret s'étaient emparées d'une des portes de Rhodes.

Le départ, ou plutôt la fuite de l'armée turque rendit la tranquillité aux Rhodiots, et leur délivrance vint jeter une pâle lueur de joie sur le deuil dont l'héroïque cité de Saint-Jean était remplie. — De combien de regrettables et braves chevaliers n'avait-elle pas à déplorer la perte! Sur son lit de douleur, le grand maître lui-même ne voyait-il pas la mort à son chevet? — Cependant d'Aubusson, n'ayant qu'une pensée, celle de la victoire et du triomphe de la croix, ordonna des processions solennelles et des prières pour remercier le Tout-Puissant de sa miséricordieuse intervention. On pria aussi pour ceux qui avaient payé de leur vie la liberté du couvent; et quels étaient-ils ceux qui, parmi les plus renommés, avaient fait ce généreux sacrifice? Le grand commandeur Guillaume Richard, Baptiste Grimaud, commandeur de Marseille; Claude de Gien, commandeur de Carlat; François de la Sarre, Jean Chambon, Aimé de Croisi, de Champagne et commandeur de Belle-Croix; le Florentin Martelli, le commandeur lombard Melchio Asinari, Troïle de Montmelin, commandeur d'Osmon, et tant d'autres dont les noms illustres furent

écrits avec leur sang dans les fastes glorieux de l'Hôpital.

Personne ne pouvait se réjouir de cette grande victoire plus que le chef spirituel de la chrétienté. Innocent VIII était enthousiasmé de l'héroïsme des chevaliers de Rhodes, et pour leur donner de son admiration un témoignage qui rejaillît sur leur confrérie entière, de même qu'il s'adressait aux vertus de son illustre grand maître, il envoya à d'Aubusson le chapeau de cardinal, fait demeuré unique dans l'histoire de cette chevalerie religieuse.

CHAPITRE XII

Le prince Djem hôte des chevaliers de Rhodes. — Combat naval d'Alexandrette.

Pendant que Rhodes se rassérénait et se remettait des ébranlements du siége furieux qu'elle avait soutenu, deux compétiteurs se disputaient la couronne de Mahomet II. C'étaient ses deux fils Bajazet et Zizim, que les Turcs appellent *Djem*. Leurs querelles donnèrent au grand maître un répit qu'il mit à profit pour réparer les pertes de tout genre que l'ordre avait éprouvées.

La retraite des Turcs avait été complète, et ils avaient laissé les mers assez libres pour permettre aux Hospitaliers de recommencer leurs excursions interrompues par la guerre. D'Aubusson rechercha toutes les occasions de reprendre quelque avantage sur ses ennemis. Aussi embrassa-t-il avec empressement la cause du prince de Caramanie, qui résistait toujours à la puissance des Osmanlis; et pour l'y aider il lui envoya le secours de quelques galères. D'un autre côté, le grand maître, ayant eu avis de la négligence que mettaient les Turcs à se garder dans l'Archipel, conçut le projet de leur enlever, par représailles, quelqu'une de leurs possessions, notamment Samos, qui est une des îles les plus importantes

de ces parages. Mais ce projet avorta devant l'attitude des garnisons ottomanes, qui se trouvèrent plus fortes que l'on ne pensait. Ces agressions, succédant au siége de Rhodes, prouvaient toute la vitalité de cet ordre que Mahomet avait en vain essayé d'écraser, et elles ne laissèrent pas que d'intimider son successeur. Bajazet n'était pas d'humeur belliqueuse. Satisfait de régner sur toutes les contrées que ses ancêtres avaient rangées sous le sceptre dont il héritait, il n'aspirait pas à étendre les limites d'un empire assez vaste pour son ambition. Il pensa plutôt à jouir paisiblement du pouvoir qui venait de lui échoir; et les incessantes préoccupations de son père pour ce qui regardait Rhodes, se changèrent chez lui en un désir hautement manifesté de vivre en paix avec les chevaliers de Saint-Jean. Le nouveau sultan fit au grand maître, dans ce sens, des avances qui furent agréées.

Bajazet, tranquille de ce côté, ne songea plus qu'à assurer sur sa tête la couronne que son frère Djem voulait lui disputer. La guerre allumée entre les fils de Mahomet II ne fut pas heureuse pour le dernier; il ne put rassembler assez de partisans pour lutter contre son rival, et il se trouva réduit à la dure nécessité de chercher un refuge pour échapper à sa vengeance. Ce prince eut la pensée, bien étrange pour un musulman, de demander asile à d'Aubusson. Le grand maître pensa que l'ordre pourrait, dans l'avenir, tirer avantage de la protection demandée par le fugitif, et il l'accorda. Il ordonna même, à cette occasion, des préparatifs dignes de celui qui allait devenir l'hôte du couvent. Le grand prieur de Castille, don Alvarez de Suniga, se rendit avec une escadre sur les côtes de Caramanie pour l'y chercher. D'Aubusson voulait que le prince qui venait se mettre sous la protection de l'ordre de Saint-Jean fût reçu avec

tous les honneurs dus à son rang, que ni sa religion ni ses malheurs ne devaient faire oublier.

Djem aborda à Rhodes, le 23 juillet 1482, avec une suite de trente-deux personnes. Un pont de bois, couvert de superbes tapis, avait été établi du rivage au bord de la galère qui le portait. Au moment où le frère de Bajazet prit terre, il fut salué par l'artillerie des remparts, tirant à toutes volées. Les chevaliers l'attendaient sur le rivage, rangés sous la porte de mer ou dans ses avenues. On lui amena un magnifique cheval arabe harnaché à la turque, et il traversa la ville accompagné des dignitaires de Saint-Jean. Par un raffinement de gracieuse hospitalité, et pour mieux honorer un ennemi de la religion, qui venait ainsi se confier à elle, le grand maître avait ordonné que toutes les rues fussent jonchées de fleurs, et qu'on revêtît les murs de chaque maison de tentures. La pompe que le grand maître avait voulu déployer par courtoisie fut complétée par la curiosité; car à toutes les fenêtres, dans toutes les galeries, comme sur toutes les terrasses, s'était rassemblée une multitude avide de voir ce singulier spectacle d'un descendant d'Osman, venant implorer la protection des plus invétérés et implacables ennemis du turban.

Le cortége était splendide et digne en tout de l'ordre illustre comme de la haute naissance de son hôte. Voici les détails qui nous en ont été conservés par les narrateurs contemporains: Les valets et les chantres, en habit de gala, ouvraient la marche; ils étaient suivis des *pages de Jérusalem*, habillés de soie. Ces pages avaient été conservés depuis que l'ordre avait quitté la Terre-Sainte. C'étaient des jeunes gens pris dans les familles aisées, et dont l'avenir était d'entrer dans les ordres ecclésiastiques ou de devenir frères servants. Le grand maître, monté sur son cheval de bataille, ayant à sa

droite le prince turc, marchait derrière les pages, suivi de tous les commandeurs et autres grands dignitaires de l'ordre. Le cortége traversa ainsi la basse ville, passa devant le couvent, et monta la rue dite des Chevaliers jusqu'à l'auberge de France, qui avait été préparée pour recevoir celui qui devait plus tard causer tant d'embarras non-seulement à l'ordre de Saint-Jean, mais encore à tous ceux près desquels il chercha un refuge contre la vengeance de son frère.

Le service que d'Aubusson rendait au prince fugitif ne pouvait manquer d'attirer l'attention du Grand Seigneur; et, en attendant qu'il pût tourner au profit de l'ordre, ses premières conséquences furent, de la part de Bajazet, une grande défiance et quelques tentatives pour se débarrasser d'un adversaire dont le voisinage l'inquiétait. Afin de mettre sa responsabilité à couvert, tout en conservant son gage contre les entreprises que pourrait essayer le sultan, le grand maître résolut d'éloigner son dangereux hôte et de l'envoyer en Europe. Djem adopta cette idée avec d'autant plus de facilité, qu'il se sentait moins en sûreté contre le poison ou le poignard que son frère pourrait faire passer à Rhodes, et qu'il avait l'espoir d'intéresser le roi de France ou celui de Hongrie à sa cause. Après un séjour de deux mois seulement dans l'île, ce prince s'embarqua pour l'Occident sous la conduite du commandeur Guy de Blanchefort, neveu de d'Aubusson, et avec l'escorte de quelques autres chevaliers de renom. Ils abordèrent aux côtes de Provence vers le mois d'octobre. Mais Djem, traversant la France, plutôt en otage que l'on surveille qu'en prince devenu l'hôte du roi, fut confiné dans la commanderie de Bourganeuf, en Auvergne, sous la garde des Hospitaliers.

Le départ du prince turc fut suivi à Rhodes d'une né-

gociation entre le grand maître et le sultan. Dirigée, en apparence, vers la paix et la liberté des mers ou du commerce, elle avait en réalité pour objet la détention de Djem. Malgré la triste condition à laquelle était réduit son frère, Bajazet conservait une telle appréhension de ce qu'il pourrait entreprendre contre lui, qu'il mit sous ses pieds son orgueil; et, bravant les préjugés de sa caste, il traita avec le grand maître de la captivité du prince exilé. Il fut stipulé que l'hôte de l'ordre de Saint-Jean deviendrait réellement son prisonnier, et serait mis dans l'impossibilité de rien tenter contre le Grand Seigneur, moyennant quoi celui-ci s'engageait à verser annuellement au trésor du couvent une forte somme exigible par avance. Le sultan colora ce honteux marché d'un semblant de générosité. Il entendait, disait-il, que son frère fût dignement traité; que son état, du moins, fût en rapport avec sa haute naissance; mais comme il ne voulait pas que l'hospitalité des chevaliers leur fût à charge, il prenait l'engagement d'y pourvoir lui-même libéralement. Cet engagement était un lien de plus par lequel le grand maître tenait l'empereur des Turcs; il accepta donc la part de devoirs qui lui en revenait.

Bajazet, heureux d'avoir, à prix d'argent, acquis la certitude que Djem ne troublerait plus son repos, voulut ajouter un présent au premier versement. Il fit don au couvent de Rhodes de la main droite de saint Jean. Cette relique du patron de l'ordre était restée, pendant cinq siècles, l'objet de la vénération des fidèles d'Orient, dans une église d'Antioche, où l'avait apportée saint Luc l'évangéliste, et où, dit-on, « elle faisait des mi-« racles inouïs. » Sauvée des mains sacriléges de Julien l'Apostat, elle fut portée à Constantinople et déposée dans une chapelle placée sous son invocation. Pendant le sac de cette ville par les soldats de Mahomet II, la

dextre du saint fut prise et confondue avec les vases sacrés et autres richesses arrachées aux temples chrétiens, butin que le vainqueur réserva pour son trésor particulier : c'est là que Bajazet l'avait trouvée.

Le traité auquel venait de souscrire d'Aubusson n'est pas complétement exempt d'une interprétation compromettante pour son honneur et la foi jurée. Cependant, si l'on considère quel épouvantail Djem était pour le souverain qui régnait à Constantinople, on comprendra tout l'intérêt que le grand maître mettait à l'avoir en sa possession, et à s'en faire une arme contre l'empereur des Turcs, dont la puissance militaire était alors l'effroi de l'Europe. La politique a ses exigences, qui ne sont pas toujours d'accord avec celles d'une stricte et rigide loyauté : mais elle a aussi ses excuses dans des cas pressants et d'une absolue nécessité. Aussi bien ne s'agissait-il là que d'un Turc vis-à-vis d'un autre mécréant. Si l'ordre de Saint-Jean n'eût veillé avec une étroite sollicitude sur son hôte, au point d'en faire un captif, ce gage de la paix et de l'indépendance de l'Europe eût pu lui échapper, et attirer sur la chrétienté des malheurs incalculables, soit par la vengeance du sultan, soit par la liberté qu'il aurait recouvrée en se débarrassant lui-même d'un ennemi qui le tenait en échec. On comprend donc toute l'importance de la captivité de Djem; et on a la mesure de l'intérêt qu'avait Bajazet à ce que son frère fût bien gardé, quand on le voit, dominé par la crainte de son passage en Italie, dépêcher à la cour de Charles VIII un ambassadeur pour le conjurer de ne point laisser le prince sortir de ses États. En échange de ses bons offices, le sultan non-seulement lui offrait des présents magnifiques, mais il allait jusqu'à lui promettre d'arracher Jérusalem des mains du kalife d'Égypte pour en placer la couronne sur la tête du roi de France.

Tout prince qui avait à craindre les armes du fils de Mahomet II voulait posséder l'infortuné Djem, tant la puissance du chef de la nation turque était alors généralement redoutée, et si grande, malgré cela, était l'épouvante que son frère causait à Bajazet. Le sultan du Nil, rival de celui du Bosphore, et qui, tout musulman qu'il était, craignait les entreprises de celui-ci, avait prié le grand maître de lui céder son captif, dont il eût voulu lui aussi se faire une égide. Un autre souverain, le roi de Hongrie, sans cesse inquiété par les Turcs, désirait également tenir Djem en sa possession, afin d'intimider son redoutable voisin. De son côté, le pape méditait la formation d'une ligue de toutes les cours chrétiennes contre les Osmanlis; et, pour assurer l'exécution de ses projets, il voulait avoir en main l'arme la plus dangereuse qu'il pût faire étinceler aux yeux effrayés de Bajazet. Le souverain pontife ayant donc exigé que Djem lui fût livré, d'Aubusson se décida à lui en faire la remise, afin de couper court aux démarches dont ne cessaient de l'obséder les nombreux ennemis de l'empereur turc pour qu'il leur cédât son prisonnier.

Le pape Innocent VIII venait de mourir, et Djem était, avec la tiare, passé aux mains cupides d'Alexandre VI, Borgia de naissance. Si la personne du prince exilé conservait, aux yeux du nouveau pontife, le même prix qu'y avait attaché celui auquel il succédait, les événements ont donné à penser que ce n'était pas dans des vues aussi louables. Le parti que son prédécesseur voulait tirer de son hôte, pour tenir Bajazet en échec, on présume qu'Alexandre méditait de le tourner au profit de son avarice, et qu'il comptait spéculer sur la pusillanimité de l'empereur turc pour lui extorquer des sommes énormes. Afin d'être bien sûr que son gage ne lui échapperait pas, il le fit enfermer au château Saint-Ange, et

le plaça d'abord sous la garde des chevaliers de Saint-Jean. Mais craignant que la probité de ses gardiens ne mît des entraves à ses secrètes intentions, s'ils les devinaient, il les congédia. Au reste toutes ces précautions allaient devenir inutiles. Charles VIII, qui marchait sur Naples, et qui avait formé le dessein de faire la guerre au sultan de Constantinople, voulut à son tour avoir l'infortuné Djem, prétendant qu'avec ses projets ultérieurs, le rival de Sa Hautesse serait beaucoup plus utile dans ses mains que dans celles du pape. Alexandre VI n'était pas homme à se laisser ainsi dépouiller. Il tenait trop à ce qui devait lui revenir par suite des engagements que Bajazet avait contractés vis-à-vis de lui. La liberté du prince turc, et sa présence au milieu d'une armée chrétienne commandée par un chef aussi entreprenant que Charles VIII, pouvaient le priver du titre représentatif des sommes que le Grand Seigneur aurait à lui compter. Les discussions entre le roi et le saint-père s'aigrissaient de plus en plus, quand la mort vint brusquement y mettre un terme. Djem, qui venait de quitter Rome à la suite des troupes françaises, n'avait pas dépassé la frontière papale, qu'il mourut à Terracine. On a fait peser sur Alexandre VI la responsabilité de cette mort subite ; mais il n'existe aucune preuve d'un crime, à moins qu'on ne veuille la trouver dans les trois cent mille ducats qui furent comptés au pape par le sultan, trop heureux de se voir à jamais délivré de ses terreurs.

D'Aubusson ne put que déplorer sa condescendance aux désirs que le dernier pape avait manifestés, en permettant que son prisonnier, ou plutôt l'hôte de l'ordre, devînt celui du saint-siége. N'ayant pu sauver le père, il voulut du moins soustraire le fils à un sort semblable. D'Aubusson prit sous sa protection personnelle le jeune

Amurat, qui, dit-on, abjura la religion de Mahomet et fut instruit dans celle de ses gardiens. Il reçut pour résidence le château de Ferracli, sur le mont Artamiti. Cette demeure pouvait ressembler à une prison; mais elle avait l'avantage, étant située au centre de l'île de Rhodes, de mettre le jeune prince plus à l'abri des tentatives qui pourraient être faites contre lui. Bajazet, délivré des terreurs que lui avait causées son frère, n'avait plus de raisons pour subvenir à l'existence de son neveu. C'était l'ordre de l'Hôpital qui pourvoyait à son entretien; mais il était si pauvre, qu'un écrivain du temps raconte que, recevant la visite d'un ambassadeur du roi de Perse, venu pour conclure un traité d'alliance entre le châh et le grand maître, il fallut que le trésorier de l'ordre lui fit passer quelques présents, afin qu'il pût les remettre, selon l'usage oriental, à l'envoyé persan.

D'Aubusson ne tarda pas à voir combien la tranquillité du couvent était liée à la conservation des jours de Djem, en apprenant que Bajazet, débarrassé des apparitions de ce fantôme, faisait de grands préparatifs pour l'attaquer. Les bruits sinistres qui venaient du Bosphore l'empêchèrent de prendre en considération les lettres pressantes que lui adressait Charles VIII, maître alors du royaume de Naples. Ce prince ne prévoyait pas les événements qui devaient rendre sa conquête bien éphémère. Il demandait avec instance au grand maître de venir le trouver dans ses nouveaux États, pour y préparer une expédition sérieuse qu'il voulait entreprendre contre les Turcs. L'expérience consommée de d'Aubusson, et les mérites de ce capitaine, le premier de son temps, avaient fortement engagé Charles à faire cette démarche. Guy de Blanchefort, qui s'en était chargé, allait remplir sa mission, quand le roi de France fut

forcé de repasser les Alpes, et de renoncer à ses vues sur Constantinople.

Les navires turcs parcouraient sans cesse le petit archipel où flottait l'étendard de la religion. Ces courses continuelles inquiétaient le grand maître, qui craignait de voir quelqu'une des possessions de l'ordre tomber par surprise au pouvoir des infidèles. Il crut, en conséquence, devoir prendre quelques mesures de sûreté. On fortifia Lango, Lerro, Calamo; et Renaud de Saint-Simon, avec Philippe de Guidon, fut chargé de veiller sur les îles, et de faire tout ce qu'il jugerait nécessaire pour les mettre à l'abri d'un coup de main. Ce que d'Aubusson redoutait de la part des Turcs, un affreux tremblement de terre le causa. L'île de Lango eut principalement à en souffrir, à ce point que maisons, châteaux forts, tout fut renversé, en écrasant sous les ruines une grande partie des habitants et de la garnison. Le grand maître, vivement affligé de ce désastre, fit passer immédiatement à Lango des chirurgiens, des médicaments, de l'argent, des vivres de toute espèce, et jusqu'à des moulins à bras; car tous ceux du pays avaient été mis hors de service. Cette malheureuse population était dans un dénûment tel, qu'il fallut l'exempter de tout impôt pendant plusieurs années.

Par les avis qu'il recevait de ses émissaires à Constantinople, le grand maître savait que des armements y étaient continués sur une grande échelle. Il y trouva des motifs sérieux de se préparer à repousser une nouvelle agression avec autant de vigueur qu'il avait déjà fait. Aussi accueillit-il avec joie le don de plusieurs pièces d'artillerie et de chevaux que lui adressa le roi d'Angleterre, en retour de tapis de Turquie, déjà renommés dans ce temps, et qu'il avait envoyés à ce prince. Le roi de France, qui avait vu s'évanouir ses

projets de guerre dans lesquels il voulait entraîner l'ordre de l'Hôpital, n'en était pas moins disposé à lui prêter aide et assistance contre le sultan. Il le lui témoigna par l'envoi à Rhodes de vingt navires bien armés, sans préjudice de la première occasion qu'il saisirait pour entrer lui-même en campagne contre les infidèles (1500).

Cependant rien de sérieux ne se déclarait. Mais des hostilités incessantes dans le golfe Adriatique, sur les côtes de la Grèce ou de l'Archipel, entretenaient l'activité des forces chrétiennes et musulmanes en augmentant la haine que se portaient les deux partis. D'Aubusson pensait, avec raison, que c'était perdre son temps qu'escarmoucher ainsi ; que tous ces petits combats irritaient les Turcs contre les nations d'Occident, sans aucun résultat. Il en écrivit au pape, comme au souverain directeur de la ligue chrétienne, et il lui remontra que si l'on voulait faire la guerre aux Turcs, il fallait bravement frapper un grand coup, pénétrer dans les Dardanelles, brûler Gallipoli, et de là passer à Constantinople, pour faire subir le même sort à cette métropole de l'islamisme. Tout se borna à quelques entreprises contre le littoral turc, dans lesquelles les chevaliers et la marine de Rhodes se distinguèrent. Le moment semblait pourtant favorable; car le sultan avait vu tout à coup surgir, du côté de l'Orient, un ennemi redoutable, le châh de Perse, qui était entré en Arménie, et avait taillé en pièces toutes les troupes turques envoyées contre lui. Mais, comme le dit un des écrivains à qui l'on doit le souvenir de ces faits, la ligue chrétienne « s'en allait en fumée », et rien d'important ne fut entrepris.

D'Aubusson en conçut une grande tristesse. Il était alors âgé de plus de quatre-vingts ans, et la disposition chagrine de son âme réagit fatalement sur son corps. Il

fit une maladie à laquelle il ne voulut point d'abord prêter attention; le mal empira. Ses frères et le peuple de Rhodes s'inquiétèrent. Tous sentaient que ce grand homme était arrivé au terme de sa carrière; et, par des processions, des prières, on intercédait d'une manière touchante auprès du Ciel, pour qu'il voulût bien reculer encore les limites d'une vie si précieuse; ce fut inutile. Le cardinal grand maître Pierre d'Aubusson mourut le 3 juillet 1503, emportant les regrets et la vénération de son ordre et de toute la chrétienté, dont on l'avait surnommé le *Libérateur,* en même temps qu'on lui donnait le nom de *Bouclier de l'Église*. On lui rendit les honneurs funèbres avec une pompe inusitée, et il fut accompagné à sa dernière demeure par la multitude en pleurs..

Voici comment les obsèques de cet illustre chef de la maison de l'Hôpital sont racontées dans les chroniques du temps. « Son corps fut porté en la salle du conseil, « vêtu d'une cape de prélat, et placé sur un lit couvert « de drap d'or. Auprès veillaient des chevaliers en habits « de deuil, qui portaient le chapeau de cardinal, la « croix, l'étendard de Saint-Jean, et des bannières aux « armes du défunt. Sur sa poitrine était un crucifix d'or, « ses mains étaient gantées de soie, et ses pieds chaus- « sés de souliers en drap d'or. A côté du corps étaient « placés les attributs du prélat, ainsi que son armure et « son épée encore teinte du sang des Turcs qu'il avait « immolés de sa main sur la brèche en 1480. Un grand « appareil de deuil régnait alentour. Tous les religieux « de Saint-Jean et le peuple vinrent lui baiser les mains; « pas un n'entrait sans pleurer et se frapper la poitrine. « Quand le corps sortit du palais, il s'éleva une immense « clameur du milieu de la ville, et les femmes s'arra- « chaient les cheveux au milieu du désespoir général. « La dépouille mortelle du grand maître fut portée dans

« l'église Saint-Jean; et quand l'inhumation fut achevée,
« le maître d'hôtel du défunt rompit son bâton sur sa
« tombe; les éperons du héros furent également brisés
« par son écuyer : c'étaient les dernières formalités. »

Sept jours après la mort de d'Aubusson on tint, à Rhodes, l'assemblée générale pour l'élection de son successeur. Trois cent quatre-vingt-sept membres présents firent, entre les mains de Guy de Blanchefort, lieutenant du magistère, le serment de reconnaître celui d'entre eux qui serait choisi. Mais qui pourrait remplacer le grand maître qui avait élevé si haut la gloire de l'ordre de l'Hôpital? La longue et brillante carrière qu'il avait parcourue avait habitué les Hospitaliers à considérer leur chef comme le modèle de toutes les vertus. Sous sa cotte d'armes, aussi bien que sous sa robe de religieux, d'Aubusson avait été, de tous les chevaliers de Saint-Jean, le plus fidèle à l'honneur militaire, comme aux vœux que la religion imposait. Le plus brave l'épée à la main, il fut aussi le plus charitable, et le surnom de *Père des pauvres* lui était dû tout aussi bien que celui de *Premier défenseur de la foi*. On sentait la difficulté de succéder à un tel homme; mais aussi était-ce un grand honneur d'en être jugé digne. L'ordre ne pouvait faire un meilleur choix qu'en élevant à cette dignité Émery d'Amboise. Il avait été capitaine général des galères sous d'Aubusson, qui avait récompensé ses services par le grand prieuré de France. Il était fils de Pierre d'Amboise, chambellan de Charles VII et de Louis XI. Cette élection joignait aux mérites personnels de ce chevalier l'avantage d'assurer à l'ordre un appui à la cour de France, dont le cardinal d'Amboise, frère du nouveau grand maître, était le premier ministre.

Émery était à son prieuré lors de son élévation au magistère; avant de se rendre au couvent, il alla prendre

congé du roi Louis XII, qui lui donna un témoignage de l'estime particulière en laquelle il le tenait, et de celle qu'il professait pour l'ordre auquel il allait commander. Le roi lui fit don de l'épée que saint Louis porta dans sa croisade, en y ajoutant du bois de la vraie croix pour le trésor de la cathédrale de Saint-Jean.

Le grand maître se rendit, vers la fin de l'année 1504, à Rhodes, où il était impatiemment attendu. On envoya trois galères au-devant de lui, jusqu'à Lango. « Un pont « qui devait lui servir de débarcadère avait été construit « exprès, et couvert de tapis turcs, de drap d'or ou de « soie, à ses couleurs et à ses armes. D'Amboise aborda « au fort Saint-Nicolas, où le maréchal, l'hospitalier, « les prieurs et le vice-chancelier allèrent le recevoir. « L'amiral, avec les membres du conseil, l'attendait sur « le pont, où il fut conduit dans la galère capitane. Au « moment où il mit pied à terre, l'artillerie des rem- « parts mêla ses saluts aux sons des instruments mili- « taires. Sous la porte de la ville, toute tendue de draps « fins de toutes couleurs, le clergé attendait le nouveau « chef de la religion. Le prieur de l'église présenta la « croix à ses lèvres; et après les actes de dévotion usités « tout le cortége monta à l'église Saint-Jean. Les rues « par lesquelles il devait passer étaient tapissées et cou- « vertes de fleurs odorantes. De chaque côté, les mai- « sons étaient ornées du blason d'Émery d'Amboise. Il « n'y avait pas une fenêtre qui ne fût garnie de dames « qui, par leur accueil gracieux et leurs gestes, témoi- « gnaient au grand maître le plaisir que Rhodes res- « sentait à voir ses destinées confiées à ses talents. « Enfin la cathédrale ouvrit ses portes au chef des « Hospitaliers, qui, ses prières achevées, prononça le « serment habituel d'observer les statuts de la religion; « après quoi tous les religieux de l'ordre de Saint-

« Jean défilèrent devant Émery et lui baisèrent les « mains. »

Ce récit de l'ovation faite à d'Amboise, emprunté à un chroniqueur contemporain, prouve combien était vive la satisfaction causée par la nomination d'un grand maître qui portait un nom illustre, et dont la famille avait occupé et tenait encore une position importante à la cour de Louis XII. Dans les conditions de parenté où se trouvait le nouveau chef de l'Hôpital, la population de Rhodes entrevoyait autant de motifs de sécurité que pouvaient en inspirer par eux-mêmes les talents de l'ancien prieur de France.

Les circonstances étaient devenues pressantes; car les Turcs, pensant avoir meilleur marché des chevaliers pendant l'absence d'Émery, avaient recommencé leurs courses dans l'archipel rhodien, et poussé l'impudence jusqu'à descendre dans l'île de Rhodes même. Ils y commirent de nombreux pillages, notamment à Archanghelos, d'où ils emmenèrent en esclavage tous les hommes qu'ils purent saisir. Nonobstant ces actes d'hostilité, et pour donner le change à l'ordre sur ses véritables intentions, Bajazet parlait souvent de paix, et envoyait des agents au grand maître pour en traiter. Mais les pirates turcs ne continuaient pas moins à attaquer les navires chrétiens. De leur côté, et par représailles, les chevaliers faisaient main basse sur les turbans qui se trouvaient à leur portée. Ils ravagèrent les rivages de l'Anatolie, et, dans les incursions qu'ils y firent, ils s'étaient emparés d'un nombre de Turcs suffisant pour répondre de tous les chrétiens captifs des infidèles.

Cette petite guerre de surprise et de rapines maintenait les deux partis dans un état d'hostilité qui pouvait devenir plus sérieux, et prendre des proportions plus inquiétantes pour la religion. Les événements qui pa-

raissaient menacer de nouveau Rhodes, imposaient au grand maître le devoir de veiller scrupuleusement à ce que le trésor de Saint-Jean fût en état de faire face aux dépenses que l'avenir pourrait exiger. Les premiers soins d'Émery d'Amboise se fixèrent sur les finances de l'ordre, à l'administration desquelles il apporta des règlements sévères arrêtés dans un chapitre qui fut l'inauguration de son pouvoir. Aux mesures prises par cette assemblée, le grand maître en ajouta de nouvelles motivées par certains relâchements dans la conduite des chevaliers. L'une d'elles interdisait aux membres de l'ordre, sous des peines sévères, de se masquer, de jouer aux dés ou aux cartes. Mais la morale austère qui châtiait les frères oublieux de leur caractère savait aussi chercher d'autres coupables, et, « au grand contentement « des pauvres gens, » dit un auteur contemporain, il fut rendu une ordonnance contre les usuriers.

Au milieu de ces premiers travaux de son administration, d'Amboise n'eut garde d'oublier les honneurs qu'il devait à la mémoire de son illustre prédécesseur; et un des premiers actes de son magistère fut l'exécution du tombeau de Pierre d'Aubusson. Cette affaire, comme intéressant l'ordre tout entier, fut traitée par le conseil, qui décida qu'un mausolée en bronze serait élevé aux frais du trésor, et qu'on y placerait une inscription relatant les exploits du vainqueur de Mahomet II.

Cependant l'aspect du ciel se rembrunissait en Orient. Le sultan d'Égypte venait de renouer les liens relâchés ou brisés depuis longtemps de la ligue musulmane contre les chrétiens. Bajazet n'avait plus à payer le tribut convenu à Rhodes, et la mort de Djem l'avait délivré des craintes qui l'empêchaient d'obéir à ses instincts fanatiques contre les chevaliers. Pour se venger enfin de l'humiliation que l'Islam avait endurée en se rendant

tributaire de la croix, l'empereur des Turcs fit armer un grand nombre de corsaires, auxquels il assigna pour exploits le pillage, le meurtre et l'incendie partout où ils pourraient aborder sur les îles de la religion. Cette lâche guerre de pillards ne tourna pas plus à l'avantage qu'à l'honneur des Turcs, qui partout où ils osèrent prendre pied, furent repoussés avec perte. C'est ainsi qu'à Tilo, Nizzaro, Lerro, Simia, comme dans l'île de Rhodes, ils éprouvèrent la vigilance des chevaliers, et ne purent regagner leurs galères qu'après avoir laissé sur le terrain bon nombre des leurs.

Le sultan du Kaire ne fut pas plus heureux. Après avoir perdu une première escadre, qui lui fut enlevée avec tous ses équipages dans les eaux de Lango, il eut à déplorer la capture de plusieurs bâtiments de commerce richement chargés. La prise qui lui fut le plus sensible fut celle de *la Mograbine,* navire énorme pour le temps, qui faisait la caravane entre tous les ports de la Méditerranée. Quand il fut saisi dans les eaux de Candie par le chevalier Jacques de Gastineau, commandeur de Limoges, il avait comme chargement les plus riches marchandises en épices et étoffes de toute espèce.

Le sultan résolut de venger tant d'affronts, et fit, de concert avec le Grand Seigneur, un armement considérable, qui n'eut pas un meilleur sort que ses autres entreprises. Émery d'Amboise organisa dans le plus grand secret une flotte composée de vingt-deux voiles, divisées en deux escadres. Le commandement de l'une fut confié au Portugais d'Amaral, et Villiers de l'Ile-Adam reçut celui de la seconde. Chaque escadre navigua de son côté. La première passa au sud de Chypre; l'autre, entre cette île et la terre ferme. Elles devaient se réunir au cap Saint-André, à la pointe orientale de Chypre. On savait que l'armée navale d'Égypte devait alors se trouver dans

le golfe d'Alexandrette. Dès que les Égyptiens aperçurent le pavillon de Saint-Jean battant aux mâts de la flotte chrétienne, une grande émotion se produisit dans leurs rangs. Les uns voulaient se retirer à terre avec l'artillerie, et de là combattre les navires de Rhodes; mais les autres, ne voyant dans cette résolution qu'une lâcheté indigne de bons musulmans en face de *guiaours,* firent honte aux premiers, et les déterminèrent à soutenir l'attaque sur le pont de leurs vaisseaux. De leur côté, Villiers et d'Amaral n'étaient pas non plus d'accord sur la manière dont il fallait aborder l'ennemi. Cependant, comme le combat, de quelque façon qu'il s'engageât, était imminent, une attaque simultanée ne se fit pas attendre. Elle eut lieu, de part et d'autre, avec tout l'entrain de troupes disciplinées et valeureuses. L'artillerie chrétienne ne tarda pas à prendre un avantage marqué; après quoi les navires s'accostèrent, et il s'ensuivit une lutte acharnée corps à corps. La mêlée fut terrible, sanglante. On se battit trois heures durant. Les Égyptiens faisaient de leur mieux. Leurs chefs donnèrent des preuves de bravoure, et leur général, neveu du sultan du Kaire, perdit la vie. Mais la fortune leur était contraire; ils ne purent résister à l'élan des Rhodiens, qui prirent à l'abordage tous les bâtiments des musulmans. Ceux-ci, pour échapper au carnage, se jetaient à la mer et gagnaient la terre. Les chevaliers les y poursuivirent et en massacrèrent un grand nombre. Le butin des vainqueurs fut immense : ils rentrèrent triomphants à Rhodes, suivis de onze gros navires et de plusieurs galères avec leur artillerie.

Cette grande victoire fut l'objet de réjouissances. En commémoration de ce beau fait d'armes, on institua, pour chaque veille de la fête de saint Jean, l'usage de dresser avec le drap qui couvrait la poupe où s'était tenu

l'amiral égyptien, un dais sous lequel le grand maître offrait une collation aux baillis des différentes langues. Ce n'était point assez : d'Amboise fit en outre exécuter une tapisserie représentant la bataille d'Alexandrette. Elle se voyait encore à Malte au commencement du XVIIe siècle.

Toutes les prises opérées par la marine de Saint-Jean, l'excellente administration du grand maître, et le désintéressement qui régnait alors chez la plupart des chevaliers, avaient mis les finances de l'ordre dans un parfait état. Il se trouvait en mesure de faire les armements auxquels pourraient l'obliger les vengeances que ses succès ne manqueraient pas de lui attirer.

Le chef de l'Hôpital, qui était âgé de soixante-dix-huit ans, s'éteignit en laissant le couvent dans cette situation prospère et glorieuse. Sa dépouille mortelle fut déposée dans une chapelle ardente à Saint-Jean, où on lui fit des funérailles dignes d'un des grands maîtres dont la mémoire était le plus vénérée.

Le neveu de Pierre d'Aubusson fut le successeur d'Émery d'Amboise. Cette dignité lui revenait, pour ainsi dire, de droit; car il avait deux fois rempli les fonctions de lieutenant du magistère. Lors de son élection, Guy de Blanchefort était à la cour de France, où Louis XII l'avait appelé dans son conseil, avec le titre de chambellan.

En attendant l'arrivée du grand maître à Rhodes, le conseil, qui avait pris en main l'autorité suprême, s'était mis en mesure de repousser de nouvelles attaques que tout faisait craindre de la part des Turcs. Ceux-ci s'étaient ménagé des intelligences dans Rhodes; et la trahison de certains marchands qui étaient de complicité avec des esclaves devait ouvrir les portes aux troupes du Grand Seigneur. Le complot fut éventé; mais le secret

sur les coupables fut si bien gardé qu'on ne put les connaître. On dut se borner à changer de suite les serrures de toutes les portes, à l'exception de celles que l'on ne jugea pas indispensables, et qui furent murées. Les postes veillèrent jour et nuit; et une galère avait mission de croiser continuellement devant le port. La population reçut l'ordre de se renfermer, soit dans la place, soit dans les châteaux de l'intérieur de l'île, tant une attaque paraissait prochaine. Des avis sûrs avaient, en effet, appris qu'une flotte était toute prête sur les côtes de l'Anatolie, et qu'une armée s'organisait sur les rives des Dardanelles.

Les appréhensions conçues à Rhodes, qui n'étaient que trop justifiées par ces nouvelles, engagèrent le chapitre à prier le grand maître de venir le plus promptement possible. Informé du danger que couraient ses frères, Guy de Blanchefort s'empressa de quitter la France, et s'embarqua à Nice, malgré une dangereuse maladie dont il était atteint. Il était à peine en mer, que son état s'aggrava tellement qu'il mourut dans le trajet.

Le commandeur Fabrizio Carretti ou Carretto, de la langue d'Italie, était un des héros qui avaient le plus contribué par leur valeur à la défense de Rhodes contre Mahomet II. Sur la brèche de la tour Saint-Nicolas, qu'il défendait intrépidement, d'Aubusson, témoin de sa bravoure, avait donné à entendre à ce chevalier que si la mort frappait le grand maître, son héritage devait lui revenir. Cette espèce de testament fut ratifié par les Hospitaliers, qui, après Blanchefort, placèrent Carretto à leur tête (1513). Son investiture fut accueillie avec une telle satisfaction par les membres de l'ordre, qu'ils rendirent à leur nouveau chef un hommage inusité, en le portant sur leurs épaules jusqu'au pied de l'autel de Saint Jean, où il devait prêter serment.

CHAPITRE XIV

Nouvelle alliance de l'ordre de Saint-Jean avec le châh de Perse. — Villiers de l'Ile-Adam et Soliman II.

Bajazet était mort par le poison entre les mains d'un médecin juif. Selim, son fils, monta sur le trône de Constantinople, vers lequel le parricide l'avait porté. Conquérant digne de son aïeul Mahomet II, ce prince s'était rendu maître de toute la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte, et il faisait trembler la Perse. Pour couronner les succès qui lui avaient livré ces contrées, le sultan ne rêvait que chasser de Rhodes cette poignée de chrétiens, dont il ne pouvait endurer l'importun voisinage. Pour y parvenir, profitant des exemples du passé, il avait entrepris des armements extraordinaires. Jamais encore l'ordre de Saint-Jean ne s'était vu menacé par d'aussi grands périls.

Fabrizio Carretto, aussi actif que résolu, pourvoyait à tout, et avait mis Rhodes en état de soutenir un siége si terrible qu'il fût. En même temps il entretenait des intelligences avec Ismaël Sophi, roi de Perse, qui avait déclaré la guerre aux Turcs; et ces deux princes convinrent de se liguer contre leur ennemi commun. Cette

alliance avec un souverain asiatique rappelait celle de des Ursins avec Ouzoun-Hassan Châh. — Regardée par le grand maître comme un accident providentiel, elle ne devait pas l'empêcher de tourner, avec plus d'espoir, ses regards du côté de l'Occident. Aussi y chercha-t-il des alliés, tâchant d'intéresser les souverains à la cause de la religion, sans cesse en péril dans le Levant.

Selim, qui poursuivait ses conquêtes d'Asie en Afrique, paraissait ne pas songer pour le moment à Rhodes. Cependant les succès qu'il ne cessait d'obtenir augmentaient les soucis du chef de l'Hôpital; et celui-ci y trouva des motifs plus pressants de tout préparer contre une agression qui, dans sa pensée, ne devait pas être longtemps ajournée. Il venait de fortifier les défenses de la place, d'après les conseils de deux ingénieurs italiens, et de recevoir quelques navires que le pape et François Ier lui avaient envoyés à sa sollicitation, quand l'orage fut inopinément détourné par la mort de Selim. Carretto le suivit de près, léguant à son successeur une situation qui, loin de changer avec les sultans, devenait, au contraire, de plus en plus grave.

Lorsqu'il fallut de nouveau pourvoir à l'occupation du siége magistral, l'ordre de Saint-Jean eut peine à sortir de son hésitation. Trois compétiteurs étaient sur les rangs : Villiers de l'Ile-Adam, grand prieur de France et hospitalier de la religion; le chevalier portugais qui avait avec lui vaincu les Égyptiens dans les eaux d'Alexandrette, commandeur d'Amaral, devenu chancelier de l'ordre et grand prieur de Castille; enfin le grand prieur d'Angleterre, Thomas d'Ocray.

Avec son orgueil habituel, d'Amaral posa sa candidature moins en religieux qui désire obtenir le suffrage de ses frères, qu'en chef qui s'impose. Mais aucune voix ne s'éleva en sa faveur, tant on redoutait de voir au ma-

gistère un chevalier qui, par ses manières hautaines et ses paroles blessantes, s'était rendu antipathique à tous. Le grand prieur d'Angleterre s'appuyait sur des titres de nature à rendre son administration très-utile, à cause des relations qu'il avait en Europe; mais il ne put lutter contre les vertus reconnues du grand prieur de France.

Villiers de l'Ile-Adam était alors dans ce pays. La noblesse de son caractère, sa prudence dans les conseils, et les services récents qu'il avait rendus, parlèrent si haut pour lui en son absence, qu'il fut élu au grand contentement de tous les membres de l'ordre; c'était dans les premiers jours de janvier 1521.

D'Amaral seul osa s'élever contre ce choix, et fut transporté de colère en l'apprenant. On raconte que, dans sa fureur, il s'oublia au point de dire : « Le dernier « grand maître sera l'Ile-Adam ; » et son emportement fut tel, qu'il alla jusqu'à s'écrier : « J'espère voir Rhodes et la religion perdues ; » propos déloyal échappé, il est vrai, à une violente irritation, mais qui trahissait les desseins dont ce chevalier félon devait un jour se rendre coupable.

Villiers de l'Ile-Adam ne tarda pas à partir pour le Levant; il savait combien, dans les conjonctures où se trouvait le couvent, le temps était précieux. Pendant sa traversée, qui fut signalée par plusieurs accidents dans lesquels la superstition voulut voir autant de fâcheux pronostics, le feu faillit faire périr son vaisseau et tout ce qu'il renfermait. Il venait d'échapper à ce danger, lorsqu'il fut assailli par une horrible tempête, pendant laquelle la foudre, tombée à bord, brisa son épée dans le fourreau. Cependant, et en dépit de la malignité du sort qui paraissait le poursuivre, le grand maître évita miraculeusement, quelques jours après, une embuscade où l'attendait, à la tête d'une forte escadre, le fameux cor-

saire turc à qui ses terribles exploits avaient mérité le surnom de *fils de loup, Court-Oglou.*

Enfin l'Ile-Adam aborda à Rhodes au milieu de l'allégresse générale; car, bien que la lieutenance du magistère eût été confiée à un chevalier plein de dévouement et d'énergie, au commandeur Gabriel de Pommerols, chacun sentait qu'il était indispensable que l'autorité fût concentrée aux mains d'un chef expérimenté, afin de conjurer les périls amoncelés de toutes parts autour de l'Hôpital.

Soliman II avait succédé à son père lorsque l'Ile-Adam remplaça Carretto. Si l'ambition de Selim et son goût pour les armes avaient inquiété le dernier grand maître, son successeur n'avait pas de moins graves raisons, dès son entrée au magistère, de redouter l'esprit dominateur du nouveau sultan. Ce prince, continuateur des conquêtes qui avaient fait la gloire des descendants d'Osman, venait de vaincre les Hongrois et de s'emparer de Belgrade. Il était à la tête d'une armée aguerrie, qui ne demandait qu'à combattre, et qu'il fallait satisfaire en lui montrant toujours un ennemi. Lui-même, avide de triomphes, regrettait presque les conquêtes de ses ancêtres, qui le privaient de la gloire de les faire lui-même. Après avoir tourné ses regards de tous côtés, Soliman les arrêta sur l'île de Rhodes. Son esprit lui représentait tous les affronts infligés au turban devant cette place: la défaite d'Osman; la vaine tentative d'Orkan pour venger son père; les déroutes éprouvées par les musulmans d'Égypte; les victoires que quelques ennemis des Osmanlis avaient dues aux armes des chevaliers; enfin la plus cruelle des flétrissures, celle imprimée aux étendards de Mahomet II. Il y avait dans ces souvenirs plus qu'il n'en fallait pour exciter le fanatisme et la vengeance du puissant chef de l'empire turc.

La guerre allumée entre Charles-Quint et François Ier laissait le champ libre à Soliman, qui considérait la lutte engagée entre les deux plus grands monarques de l'Europe comme un élément propre à servir ses projets. Il était, en effet, présumable que ni l'un ni l'autre ne pourrait y apporter de diversion. Engagés comme ils l'étaient dans leur querelle sur la possession de l'Italie, les autres questions les touchaient peu, et ils avaient trop grand besoin de toutes leurs forces pour envoyer aucun secours à l'ordre de Saint-Jean.

Cependant quelques-uns des conseillers de Soliman qui se rappelaient encore les désastres éprouvés par l'armée turque quarante ans auparavant, cherchaient à dissuader le sultan d'une entreprise plusieurs fois déjà fatale au croissant. Mais d'autres chefs, pour flatter l'ambition de leur maître, ou plus entreprenants, et parmi lesquels figurait *Court-Oglou*, représentaient, au contraire, au Grand Seigneur que, la mer seule ouvrant des communications directes avec la Syrie et l'Égypte, il ne pourrait jouir en toute sécurité de ses nouvelles possessions tant que les chevaliers de Saint-Jean seraient à Rhodes, d'où ils interceptaient la route du Levant aux Dardanelles, ce grand chemin de la Mecque.

En outre, triste aveu de l'histoire, Soliman était encouragé dans ses projets par un chevalier de Rhodes. Ce même Portugais qui avait vu ses brigues écartées par les mérites de l'Ile-Adam, d'Amaral, pour se venger, avait fait passer au Grand Seigneur des notes circonstanciées sur les forces de la garnison, sur l'état des fortifications, lui indiquant les côtés faibles qui offraient des chances à une attaque. Le chancelier avait, paraît-il, comme il le disait lui-même, « vendu son âme au diable, » car le démon seul pouvait lui suggérer des pensées aussi infernales. Soliman recevait encore des avis d'une autre

source. Un médecin juif que Selim avait envoyé à Rhodes comme espion s'y était fait baptiser pour mieux jouer son rôle. A la faveur de sa profession, qu'il n'exerçait pas sans talent, il avait accès chez les principaux habitants. Mis ainsi au courant de tout ce qu'il tenait à connaître, ce juif renégat envoyait à Constantinople des renseignements qui corroboraient ceux du traître Portugais.

Cependant, avant d'en venir à une déclaration de guerre, et pour se donner sans doute un prétexte, Soliman écrivit au grand maître en lui demandant la reconnaissance de sa suzeraineté et la reddition de Rhodes. Dans son orgueil, il se persuadait que les chevaliers ne pouvaient se soustraire à l'ascendant de sa puissance, et, se faisant illusion sur la réponse de Villiers de l'Ile-Adam, il jurait déjà, « par le créateur du ciel et de la « terre, par le Prophète, et par les quatre livres saints « envoyés du ciel, » de respecter la liberté et les biens de l'ordre, dans le cas d'une soumission volontaire. Le grand maître, ne voulant pas irriter inutilement le sultan, traînait les choses en longueur. La correspondance se prolongea entre eux, et Soliman continua quelque temps à assurer l'Ile-Adam de ses intentions pacifiques, mais dans un style si plein d'arrogance, qu'il pouvait passer pour une provocation plutôt que pour le témoignage du désir de vivre en paix avec l'Hôpital. Plus tard, le sultan, enhardi par les rapports qu'il recevait de ses affidés à Rhodes, éleva le ton, déclarant au grand maître que « lui et ses chevaliers ne lui sortaient pas de la « mémoire, et que, non content de la prise de Belgrade, « il se proposait d'en faire une plus importante. » Le voile qui couvrait ces paroles était transparent, et si Villiers de l'Ile-Adam avait pu se faire illusion jusque-là, l'illusion tombait tout à coup. Quelques actes d'hostilité

commis par les Turcs dans les eaux mêmes de Rhodes, furent d'ailleurs la preuve des intentions réelles de Soliman, et les préludes d'une guerre que tout présageait devoir être terrible. Néanmoins, pour détourner encore l'attention des chevaliers, Soliman faisait courir le bruit, tantôt qu'il allait dans la Pouille ou à Chypre, tantôt qu'il voulait s'emparer de la Caramanie, encore indépendante, ou attaquer le châh de Perse. Mais le grand maître ne s'en préparait pas moins à une défense vigoureuse. Quant au sultan, il faisait tous les armements nécessaires pour le succès d'une entreprise sur les difficultés de laquelle le passé lui donnait assez d'enseignements pour le rendre prévoyant. Rassemblement d'une flotte immense, nombreuse et grosse artillerie, engins de siége de toute sorte, concentration d'une grande armée sur la côte faisant face à Rhodes: tels étaient les préliminaires qui annonçaient le dessein irrévocable d'en finir avec les chevaliers de Saint-Jean.

De son côté, Villiers de l'Ile-Adam, par son habileté et son expérience dans l'art militaire, était tout à fait à la hauteur des graves événements auxquels il allait présider. Fossés creusés, bastions mieux armés, fortifications raffermies, amas d'armes de toute espèce, provision de grains et de poudre, augmentation de la garnison: le grand maître pourvut à toutes choses, ne négligeant rien de ce qui pouvait être utile. Au dehors, il fit couper les moissons pour affamer l'ennemi, raser les maisons, même les églises où cet ennemi aurait pu se loger ou s'abriter. Le chef de l'Hôpital dirigeait tout; mais comme les nombreuses occupations qui embrassaient l'ensemble de la défense ne lui auraient pas permis d'entrer dans les détails, il s'adjoignit trois commissaires spéciaux choisis parmi les grands-croix. Ils avaient pour mission d'inspecter les magasins, et de veiller à ce qu'ils fussent

bien pourvus de ce qui était nécessaire pour soutenir un long siége. Le grand prieur de Castille, que sa haute dignité appelait à être un de ces trois commissaires, reçut ce poste de confiance malgré les soupçons qu'auraient dû faire naître ses menaces diaboliques. Toujours possédé de la même rancune, et méditant quelque nouvelle perfidie, il usa de sa position, qu'il devait à la générosité du grand maître, pour servir ses indignes projets. Le premier acte de sa trahison fut l'ignorance dans laquelle il entretint Villiers de l'Ile-Adam sur la quantité réelle des poudres que renfermaient les magasins, et leur insuffisance se fit sentir plus tard.

Quoiqu'il pût avoir confiance dans ses talents, et qu'il fût entouré de chevaliers expérimentés, le grand maître recrutait des défenseurs partout où il en trouvait. Ayant entendu parler d'un gentilhomme bressan, du nom de Martinengue, que la république de Venise avait pris à son service pour fortifier Candie, il résolut de l'associer au sort de Rhodes en utilisant ses connaissances. Cet ingénieur, fort remarquable pour son temps, répondit avec empressement aux offres de l'Ile-Adam, et vint, à son appel, s'enfermer dans la place. Martinengue ne fut pas longtemps au milieu de cette glorieuse milice sans admirer tout ce qu'il y avait en elle de piété, d'abnégation et de courage. Le spectacle de toutes les vertus religieuses ou militaires pratiquées par les chevaliers fit naître en lui l'ambition d'être admis dans l'ordre de Saint-Jean. Il en prit bientôt l'habit; et, pour lui donner une plus grande marque de son estime, le conseil lui conféra la grand'croix, avec la charge de surintendant des fortifications. C'est en exerçant ces importantes fonctions qu'il joua l'un des principaux rôles dans ce terrible drame du second siége de Rhodes, dont la durée peut être attribuée à ses excellentes dispositions, ainsi qu'aux expé-

dients que son esprit inventif imagina dans plusieurs cas pressants.

L'Ile-Adam avait fait ce qui dépendait de lui et de son crédit en Europe pour obtenir des secours de toute nature. Parmi les princes de la chrétienté, François Ier fut le seul qui, malgré de grandes préoccupations, répondit à l'appel du grand maître. Ne pouvant lui donner des soldats, il l'autorisa à prendre tous les navires qui étaient dans les ports de Provence, et à en user selon ses besoins. Mais la mauvaise volonté des gouverneurs du littoral, et celle des patrons, qui craignaient la marine d'Espagne, empêchèrent cet armement. Plus tard, quelques vaisseaux frétés par des agents de l'ordre ne purent recevoir leur cargaison, et furent retenus; d'autres qui étaient partis des ports d'Occident avec des troupes s'échouèrent ou se perdirent. Quant au pape, il redoutait Charles-Quint, et n'osait rien faire pour un ordre dont le grand maître français avait enlevé l'hermine au grand prieur de Castille.

Quand l'Ile-Adam eut épuisé tous les moyens de venir en aide à ses frères, il voulut connaître exactement les forces sur lesquelles il pouvait compter, et qu'il aurait à opposer à l'armée turque. Il passa une revue générale de la garnison. « Les chevaliers de chaque langue se ran« gèrent devant leur auberge, » dit un témoin oculaire, et leur dénombrement donna cent quarante chevaliers de France, quatre-vingt-huit d'Espagne et de Portugal, quarante sept d'Italie, dix-sept d'Angleterre ou d'Allemagne; ce qui élevait à peine leur chiffre à deux cent cinquante. Cette poignée de défenseurs d'élite était soutenue par les troupes ordinaires de l'Hôpital; et il s'y était joint quelques gentilshommes de divers pays, venus à Rhodes avec des miliciens à leur solde. Toutes ces forces réunies donnaient un effectif de cinq mille combattants

environ. — A cette faible garnison que pouvait ajouter le grand maître? — Les paysans et les esclaves travaillèrent aux remparts. Aux armateurs faisant la course fut confiée la protection de la marine. Quant aux habitants de la ville, grecs schismatiques, circonvenus par les émissaires de Soliman, ils se montrèrent peu disposés à contribuer à la défense commune.

Les autres parties de l'île furent protégées le mieux possible, en mettant à profit tout ce que l'expérience acquise pendant le premier siége avait montré indispensable. Le grand maître fit entrer des provisions d'armes et de vivres dans les châteaux d'Archanghelos, Lindos, Sclipio, Villanova et autres. On y mit de petites garnisons commandées par des chevaliers; et, comme cela avait toujours eu lieu dans les moments de danger, ces châteaux devaient servir de refuge aux populations de la campagne.

Le chiffre des gens de guerre étant connu, il fallut les organiser, en les répartissant dans la place et en leur assignant leurs postes Le grand maître créa des « capitaines « de secours » qui devaient, avec une troupe choisie, se porter sur les points les plus menacés. Afin d'éviter la confusion, chacun d'eux savait d'avance où il aurait à se diriger, le cas échéant. D'Amaral avait sous sa protection les bastions d'Auvergne et d'Espagne, qui étaient les plus rapprochés du palais des grands maîtres. Ceux d'Angleterre et d'Aragon étaient placés sous la surveillance du commandeur Bouc; tandis que le prieur de France, Pierre de Cluys, avait à surveiller les attaques des remparts confiés aux langues de France et de Castille. Ceux que défendaient les chevaliers de Provence et d'Italie devaient être secourus par Grégoire Morgut, prieur de Navarre. Indépendamment de ces auxiliaires, dont l'emploi était ainsi déterminé, le grand commandeur de Pommerols

avait été placé à la tête d'une troupe de soldats commandés par des chevaliers, afin de pouvoir se porter au secours de celui des points attaqués qui aurait besoin de renfort. Didier de Tolon-Sainte-Jalle, avec le Préjan de Bidoux, eut la direction de l'artillerie; et, comme il fallait prévoir les trahisons ou autres faits de ce genre qui auraient pu mettre la place en péril, le grand maître institua un conseil de guerre, avec pouvoir de mort, composé de chevaliers dont la sagesse et la prudence offraient toutes les garanties aux accusés. Ces juges militaires étaient deux Français, Claude de Saint-Priest et Jean de Boniface, avec Lopès d'Ayala et Hugues Capones, Espagnols. Chacun d'eux commandait à cent cinquante hommes, et devait faire des rondes de jour et de nuit. Il restait à assigner aux différents chefs leur poste sur les remparts. Celui de la langue de Provence échut à Raymond Ricard; celui d'Auvergne, à Raymond Roger; Joachim de Saint-Simon eut le poste de France; Georges Émarc, celui d'Italie; les remparts d'Aragon et de Castille furent confiés à Jean de Barbaran et à Ernand Solier; l'Anglais Guillaume Onaxon eut à défendre celui d'Angleterre, et Christophe Valdmer prit position sur le rempart d'Allemagne.

Venaient ensuite les bastions; il y en avait cinq : un d'Allemagne, où fut placé Mesnil de Maupas; le second, d'Espagne, qui était commandé par François d'Escarrières; le troisième, d'Angleterre, dont les défenseurs devaient obéir à Nicolas-Husij-Beringuier; de Lioncel recevait en garde le bastion de Provence; enfin celui d'Italie était confié à Andelot Gentil.

Pour défendre le port et en barrer l'entrée, on passa une chaîne de la tour de Naillac ou Saint-Michel à celle de Saint-Jean; et une autre fut tendue en arrière, de la tour Saint-Jean au môle. On coula des barques chargées

de pierres, de façon à obstruer complétement le fond de la mer. Cette triple estacade avait pour but d'empêcher les navires turcs d'approcher du môle, dont la prise eût gravement compromis la basse ville.

Des postes commandés par des officiers de confiance furent placés à toutes les portes La plus importante et la plus exposée était celle de Saint-Paul, ouvrant sur la Darse. Le sénéchal, Thomas de Sheffield, la reçut en garde, avec ses abords et le jardin du palais, où était en réserve une nombreuse artillerie; le chevalier de Bressoles-Morterols lui fut adjoint en qualité de lieutenant.

Au-dessus de la tête de tous ces guerriers devait se déployer l'étendard de la religion, qui avait été remis aux mains d'Antoine de Grolé-Pacim, chevalier dauphinois. Au neveu du grand maître, de Tintenille, échut la mission de porter à côté de l'Ile-Adam l'enseigne du crucifix, présent fait par le souverain pontife à Pierre d'Aubusson, en récompense de son éclatante victoire. Il était escorté par cent soldats choisis.

Au milieu de toutes ces mesures de prévoyance, le chef de l'Hôpital dut en prendre concernant la population grecque, à cause du peu de confiance qu'il mettait en elle. D'après quelques indices fâcheux, il y avait, en effet, lieu de redouter qu'elle ne voulût se donner aux Turcs en livrant la ville, si le siége se prolongeait. Villiers de l'Ile-Adam espérait ramener les habitants à des sentiments meilleurs en éveillant en eux, du haut de la chaire, les idées de devoir et d'honneur. Le métropolitain fut chargé de ce soin, et ses prédications furent corroborées par celles de Léonard Balestrin, archevêque de Rhodes, « homme d'éloquence et de grand savoir. » Leurs exhortations eurent, en apparence, le résultat qu'en attendait le grand maître; et les Grecs, entraînés dans le courant irrésistible de l'exaltation guerrière des cheva-

liers, se montrèrent résolus à bien défendre leurs foyers et leurs familles.

Quand il eut mis la dernière main aux dispositions qui pouvaient contribuer à soutenir énergiquement le siége, l'Ile-Adam s'y prépara lui-même par des actes de dévotion, qu'imitèrent ses frères, avec une piété toute confiante en la protection divine, s'en remettant aveuglément à Dieu de la défense de leur cause. C'était quelque chose d'une sublime édification, de voir ces soldats qui allaient combattre, qui se trouvaient en présence d'un ennemi incomparablement plus fort, passer chaque jour plusieurs heures dans la prière ou le jeûne, voulant par la pénitence disposer leur âme au trépas qu'ils envisageaient comme la fin inévitable de leur opiniâtre résistance.

CHAPITRE XV

Siége de Rhodes par Soliman II. — Capitulation des chevaliers. — L'ordre de Saint-Jean passe en Occident, et s'établit à Malte.

Les voiles turques ne tardèrent pas à se montrer. Le 26 juin 1522, les vaisseaux de Soliman, au nombre de quatre cents environ, s'approchèrent du rivage occidental, à huit kilomètres de la ville. Mais, craignant sans doute les vents d'ouest, qui auraient pu les jeter à la côte, ils passèrent devant le port pour aller mouiller à l'orient, en face de Zimboli, à six kilomètres à peu près de la place.

Le débarquement dura trois jours, et les bateaux qui y étaient employés jetèrent sur la plage plus de cent mille hommes avec trois cents pièces de canon. Ils étaient commandés par Moustapha-Pacha, beau-frère du sultan. Aussitôt les tambours et les trompettes retentirent dans Rhodes. Les bannières furent arborées sur les tours et les remparts, où chacun prit son poste de combat.

De ce moment, le grand maître n'habita plus son palais. Il alla se loger à Sainte-Marie-de-la-Victoire, poste avancé que le siége précédent avait signalé comme celui qui était le plus exposé aux coups de l'ennemi. L'Ile-

Adam se l'était réservé, afin de donner l'exemple du courage à ceux qui auraient pu faiblir.

Avant que les Turcs fissent aucune démonstration d'attaque, il s'écoula treize jours, qu'ils employèrent à établir leur camp et à dresser leurs tentes. Au rapport des espions, cette inaction prolongée s'expliquait par l'attente où ils étaient d'un second corps de cent mille hommes qu'amenait le sultan en personne à travers l'Anatolie. Des vaisseaux étaient réunis à Marmaritza pour les porter à Rhodes.

Cependant, le quatorzième jour, la tranchée fut ouverte, et deux batteries ennemies furent montées. Bien que conduites avec un art qui dénotait chez les Ottomans l'expérience des siéges, les opérations par lesquelles ils débutèrent n'eurent point de succès. Leurs pièces furent démontées par l'artillerie des langues d'Espagne, d'Angleterre et de Provence, qui eurent l'honneur de recevoir et d'envoyer les premiers boulets. Les batteries, écrasées par le feu de la place, étaient remplacées par d'autres, qui ne tardaient pas à être aussi bousculées. Les chevaliers faisaient des sorties, et taillaient en pièces les gardes de tranchée. Les Turcs recommençaient leurs approches, relevaient leurs canons, en amenaient d'autres; puis les chrétiens tombaient sur eux à l'improviste, bouleversaient tout après avoir égorgé les canonniers. Vingt fois les assiégeants se remirent à l'œuvre, vingt fois ils furent repoussés avec de grandes pertes.

Ces premiers revers, au début d'une campagne qui se présentait avec toutes les difficultés d'un long siége, commençaient à semer le découragement dans le camp mahométan. L'armée turque, malgré sa bravoure de vieille date, murmurait de ce qu'on lui demandait de vaincre un ennemi plus terrible qu'aucun de ceux qu'elle

avait jusque-là trouvés en face d'elle. Les janissaires eux-mêmes ne marchaient au combat qu'à contre-cœur. Il était temps que Soliman arrivât. Instruit de la démoralisation qui gagnait ses troupes, il s'empressa de quitter Marmaritza pour se mettre à leur tête et ranimer leur défaillance. Le grand maître ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que la présence de leur souverain avait rendu courage aux Turcs. La tranchée fut poussée avec une nouvelle vigueur. Des dispositions meilleures de la part des assiégeants ne permirent plus aux chevaliers les sorties heureuses dans lesquelles ils les avaient tant de fois culbutés et forcés à reculer.

Comme si ce n'était pas assez des ennemis qui entouraient Rhodes, il fallait qu'elle en nourrît encore derrière ses murs. Les esclaves mahométans, qui s'y trouvaient en grand nombre, avaient tramé un vaste complot qui enveloppait la ville et la menaçait d'un péril immense. Ils avaient résolu de mettre simultanément le feu en plusieurs endroits. Heureusement les conspirateurs furent trahis : écartelés publiquement, le supplice qui leur fut infligé prévint le retour d'une pareille machination.

Un autre traître existait dans la place, mais plus difficile à découvrir, parce qu'il n'avait pas de complice. Le médecin juif, ancien émissaire de Selim, dont nous avons parlé, était toujours à Rhodes, et avait trouvé moyen de correspondre avec les Turcs. Ses indications guidaient leurs coups, et ce fut à elles que les chevaliers durent la ruine de plusieurs de leurs postes. Entre autres avis que ce mécréant faisait passer à l'ennemi, il leur avait désigné le campanile de la cathédrale comme servant d'observatoire au grand maître. En effet, du haut du clocher de Saint-Jean on pouvait facilement reconnaître tous les mouvements de l'armée ottomane,

qui se hâta de le prendre pour but à ses coups jusqu'à ce qu'il se fût écroulé. Au dire d'un écrivain qui assistait au siége, « ce clocher était fort beau, et sa ruine causa « un vif chagrin à la population. »

De leur côté, les assiégés ne négligeaient pas des moyens semblables, et ils avaient aussi des espions dans le camp turc. Ils étaient informés par eux de ce qui s'y passait. L'un de leurs affidés était un frère servant de l'ordre, du nom de Raymond, parlant parfaitement le turc et l'arabe, et qui avait été pendant plusieurs années employé en Asie ou à Constantinople, pour tenir le grand maître au courant de ce qui pouvait l'intéresser. Il passait pour musulman au milieu des infidèles; et, grâce à des signaux convenus, il approchait sans danger des remparts, par-dessus lesquels il lançait des plis avec son arbalète.

Cependant assiégeants et assiégés se livraient sans cesse des combats d'artillerie. Les boulets pleuvaient sur les parapets chrétiens, et de ceux-ci partait une grêle de projectiles qui mettaient incessamment hors de service les canons des Turcs. Des batteries de la place celle qui était la plus meurtrière avait été établie par le grand maître sur une plate-forme située à la partie supérieure de son palais. Aujourd'hui encore les traces des coups qui l'ont frappée, et la dévastation qu'ils y ont produite, attestent avec quel acharnement l'ennemi s'attacha à détruire ce poste, qui était un des plus gênants pour lui. On doit attribuer la ruine du palais magistral à des bombes qu'un ingénieur hongrois avait inventées, et dont il avait vendu le secret à Soliman.

Les Turcs firent dans ce siége des travaux considérables, pour le succès desquels le sultan sacrifiait largement la vie de ses soldats. Le terrain faisant face au bastion d'Angleterre était rocheux, et par suite très-

rebelle aux efforts des pionniers qui creusaient les tranchées. En outre, ce bastion était si bien défilé que l'artillerie turque ne pouvait le découvrir. Pour arriver à établir une batterie qui pût agir efficacement sur ce point, le sultan donna l'ordre d'élever, au milieu d'un feu meurtrier, avec de la terre apportée à dos d'homme, un monticule sur lequel on construisit des plates-formes qui dominaient la place, et où furent disposées quatorze batteries de trois canons chacune. Cette éminence a survécu au siége. On la remarque aujourd'hui encore, couverte de tombes turques qui rappellent les victimes de ces longs combats; ce sont les sépultures des chefs que le vainqueur y fit inhumer en les réunissant. Funèbre trophée d'une victoire chèrement achetée.

Malgré l'emploi de tous ces moyens, qui faisaient honneur à la persévérance de l'armée ottomane, le siége n'avançait pas. Moustapha-Pacha, changeant son plan d'attaque principale, crut, comme le général de Mahomet II avant lui, que la clef de la position était le fort Saint-Nicolas. Il dirigea donc sur ce point ses plus formidables coups. Pendant dix jours il fit tonner contre la tour vingt-deux pièces de gros calibre, qui envoyèrent plus de cinq cents boulets. Mais ce fut en vain. Il fallut, cette fois encore, renoncer à s'emparer de cette position, devant la belle défense du vieux chevalier Guyot de Castellane, bailli de la langue de Provence.

Les Osmanlis retournèrent à leurs premières attaques, et s'attachèrent avec opiniâtreté à celles qui leur paraissaient offrir le plus de chances de succès. Durant trente jours et trente nuits, ce fut avec une sorte de rage qu'ils entretinrent un feu continuel, battant chaque bastion, qui s'en trouva fortement ébranlé. Celui d'Angleterre menaçait ruine. Dès le 4 septembre, les assiégeants étaient parvenus à en faire sauter les parapets et à y

pratiquer une ouverture. Ils s'y étaient bravement élancés, y avaient déjà enlevé quelques enseignes, et se croyaient maîtres de la place. Mais la première muraille écroulée, une seconde élevée en arrière les arrêta.

Le bastion d'Espagne fut également bouleversé par des canons que les Turcs étaient parvenus à faire descendre dans les fossés, au pied même des murs. Le chef de ce poste, le chevalier de Barbaran, y fut tué, ainsi que le maître canonnier de l'ordre, Rostain.

Le bastion de Provence était dans un état semblable, et les talus de ses brèches formaient des pentes accessibles.

Le rempart d'Italie, battu sans relâche par dix-sept pièces d'artillerie, complétement ruiné, serait tombé au pouvoir de l'ennemi sans une de ces résolutions héroïques qu'inspirent les moments les plus critiques. Villiers de l'Ile-Adam venait d'ordonner une sortie. Se jeter sur les batteries turques, tuer les canonniers, enclouer les pièces, et détruire les ouvrages, fut l'affaire de quelques instants. Malheureusement ce succès ne put être obtenu que par des pertes sensibles pour la faible garnison. Le chef de l'artillerie, Guyot de Marsilhac, et le porte drapeau du grand maître, Henri Manselle, furent tués. Cependant ce coup de main eut pour résultat d'interrompre l'attaque de ce bastion, ce qui permit aux assiégés d'apporter en arrière toutes sortes de matériaux, terre, pierre ou bois, à l'aide desquels ils établirent un retranchement capable d'offrir une forte résistance à un nouvel assaut, qui ne se fit pas attendre.

Le 13 septembre, les Turcs, acharnés cette fois contre le poste que défendait la langue d'Angleterre, qu'ils avaient battu sans relâche, étaient parvenus à le forcer de nouveau, lorsqu'ils furent repoussés en y laissant une de leurs enseignes, sur cinq qu'ils réussirent à y arborer.

Dix jours après, les assaillants se présentent sur tous les points à la fois, et parviennent à se loger dans le bastion d'Espagne, où l'aga des janissaires plante l'étendard de cette troupe d'élite. Le combat fut long et sanglant. Les remparts de Rhodes formaient un cercle de feu au milieu duquel les détonations de la canonnade se mêlaient au cliquetis des armes et au petillement des coups d'arquebuse; mais dans les suprêmes moments les suprêmes efforts, et, malgré leur bravoure acharnée, les Turcs, forcés de plier, durent abandonner le terrain un instant conquis par eux, en laissant aux mains des chevaliers plusieurs drapeaux. Ils perdirent dans cette seule journée, si l'on en croit les rapports du temps, jusqu'à quinze mille hommes.

En dépit de toutes les entreprises hardies des assiégés pour interrompre les travaux d'attaque, les assiégeants les reprenaient et parvenaient toujours à se rétablir. La nombreuse artillerie dont ils disposaient leur permettait de remonter de nouvelles batteries à la place de celles qui étaient mises hors de service, et les canonniers tués étaient immédiatement remplacés par d'autres. La lutte n'était pas égale. Le nombre des Turcs, aussi bien que leur immense matériel, rendait chaque jour cette inégalité plus grande. Les remparts de Rhodes s'étaient abîmés de proche en proche, tandis que les brèches s'élargissaient chaque jour davantage. Les pertes subies dans la place ne pouvaient être compensées par celles que supportait un ennemi qui avait en réserve des forces décuples des bataillons qu'il mettait en ligne.

La situation des chevaliers était donc fort critique; mais combien ne dut-elle pas leur sembler désespérée quand ils vinrent à reconnaître que la poudre manquait! Le chevalier d'Amaral voyait déjà poindre, avec une joie secrète, les conséquences de sa perfidie. Néanmoins le

courage ne faillit point. On ménagea les coups, et ils furent plus sûrs. On fabriqua à la hâte de la poudre. Le grand maître mit quatorze de ses propres chevaux à faire mouvoir les moulins qui pulvérisaient le nitre et le charbon, sous la direction et la surveillance du chevalier de Parisot.

De leur côté, les Turcs craignaient que leur tir trop éloigné, quelques dégâts qu'il produisît à la crête des remparts, ne leur ouvrît pas un chemin pour pénétrer dans la place. Ils sentaient que ce n'était pas ainsi qu'ils arriveraient à combler le fossé et à renverser les murs de façon à pouvoir gravir le talus. Aussi avaient-ils, en plusieurs endroits, pratiqué des mines dont les fourneaux s'allongeaient jusque sous le pied des fortifications. Quelques-unes furent éventées; mais d'autres éclatèrent en emportant de larges pans de murailles. Le bastion d'Angleterre fut le premier qui sauta; les Turcs s'y précipitèrent avec une telle furie, que, dans le premier moment de stupeur où l'explosion mit les assiégés, ils s'en rendirent maîtres. Mais, arrêtés par les ouvrages de précaution qu'ils trouvèrent devant eux, ils donnèrent aux chrétiens le temps d'accourir. Villiers de l'Ile-Adam était à leur tête; l'épée à la main, il se précipite sur les infidèles avec la rage du désespoir. Les Turcs plient et redescendent. Ranimés par la voix de leurs chefs, ils reviennent à l'assaut; et sur ce bastion d'Angleterre musulmans et chrétiens s'attaquent, se heurtent, s'égorgent avec une fureur égale. Les chevaliers répandent l'extermination et la terreur autour d'eux. Comment leur résister? comment les vaincre? Les Turcs ne trouvent devant eux que du fer et du feu; décimés, découragés, embarrassés par leurs morts et leurs blessés, ils abandonnent la brèche et se décident à la retraite, préférant braver le cimeterre de Moustapha qui frappe les fuyards.

La religion avait encore une fois vaincu. Mais chacune de ses victoires appelait une attaque plus formidable. Celle qui suivit fut dirigée contre le bastion défendu par la langue d'Italie. A son tour celui-ci fut le théâtre d'exploits qui montrèrent encore que la valeur de ses défenseurs ne le cédait en rien à l'intrépidité des assaillants. Le feu des Italiens leur faisait beaucoup de mal, sans que le pacha qui commandait la tranchée prît souci des pertes qu'il éprouvait. Il poussait avec persévérance ses approches, dans l'espoir d'emporter le rempart qu'il avait fait crouler presque entier au fond du fossé. Malgré cela il était encore incertain du moment où ses troupes pourraient tenter l'escalade, lorsqu'un incident fortuit vint précipiter le dénoûment de cette attaque. Un coup d'arquebuse parti du bastion tua roide un jeune cavalier turc, vêtu de somptueux habits; c'était un favori du sultan. Soliman en conçut une vive douleur, et, de rage, il ordonna l'assaut immédiatement. Les Turcs se précipitent à l'improviste, et, massacrant les premières sentinelles, ils arrivent jusqu'aux avant-postes sans causer d'alerte en arrière de la brèche. Cependant des coups de feu retentissent, et les cloches d'alarme sonnent précipitamment. La langue d'Italie accourt, elle arrête l'élan des agresseurs, qui cherchent en vain à forcer le passage. Un combat furieux mêle les combattants, qui disparaissent dans des tourbillons de poussière et de fumée. Les armes seules résonnent, acier contre acier. Assiégés et assiégeants, muets, haletants, trébuchent sur les cadavres et se heurtent en se portant des coups à mort. Aux premiers assaillants renversés d'autres succèdent qui passent par-dessus leurs corps amoncelés, et les Turcs, plus nombreux, commencent à faire reculer les défenseurs épuisés de fatigue.

Ce rempart allait tomber en leur pouvoir, lorsqu'un

retour offensif que dirigeait le grand maître en personne amène une troupe fraîche, électrisée par le danger, et qui rétablit bientôt le combat. Exaltés à la voix de leur digne chef, les chevaliers qui l'accompagnent font des prodiges de valeur. Ils pénètrent au cœur de la multitude des Turcs et en font un affreux carnage. Terrassés, percés de tous côtés, les musulmans mollissent, plient et se retirent enfin pour échapper à l'épée chrétienne. Mais, dans la confusion de leur fuite, ils sont mitraillés, hachés par un feu serré d'artillerie qui les prend d'écharpe. Dans ces deux attaques, le corps des janissaires avait perdu ses plus braves soldats.

Soliman voyait avec inquiétude les rangs de son armée s'éclaircir sans avoir encore obtenu le moindre succès. Les généraux turcs, renonçant à une tactique qui ne leur avait pas réussi, essayèrent d'une action d'ensemble dont l'effet devait être de diviser les forces des assiégés, au lieu de ces attaques partielles qui permettaient à la défense de se concentrer sur un même point. En effet, les bastions d'Angleterre, d'Auvergne et d'Espagne furent assaillis en même temps. Le premier courut un grand danger, et le combat y fut assez meurtrier pour que l'ordre de Saint-Jean perdît plusieurs de ses plus braves chevaliers. Les défenseurs des deux autres n'eurent pas autant de peine à repousser leurs adversaires, qui n'avaient point trouvé de brèches assez avancées pour pouvoir atteindre le sommet des remparts.

Si ces trois assauts livrés simultanément avaient été sans succès, ils n'en avaient pas moins prouvé aux Turcs que l'ensemble des attaques était le meilleur système à suivre. Aussi, peu de jours après, Soliman en ordonna-t-il quatre autres; et, pour y encourager ses troupes, il leur promit le pillage de la ville. De furieux combats recommencèrent, dans lesquels, suivant leurs phases, le

canon et les balles d'abord, puis l'épée et le poignard, firent de part et d'autre d'innombrables victimes. Du côté des assiégés, tout le monde combattait, jusqu'aux prêtres et aux femmes. Les uns portaient de la terre pour réparer les brèches, des pierres pour lancer sur les infidèles; les autres apportaient du pain, du vin, et ranimaient les défaillants.

L'histoire contemporaine a conservé le touchant récit des exploits d'une jeune et belle Grecque, du nom d'Anastasia, qui, dans ces jours de péril, ne voulut point se séparer de son mari qui combattait à côté des chevaliers. Après l'avoir vu tomber criblé de blessures, elle amena ses enfants près de leur père expirant, leur imprima au front le signe de la croix, et les poignarda pour qu'ils ne devinssent pas esclaves. Mais ce n'était pas encore assez pour son fanatisme : elle avait une telle horreur des Turcs, qu'elle jeta ses victimes dans le feu, afin, disait-elle, que leurs corps ne reçussent de la part des musulmans aucune souillure, même après leur mort. Cet héroïque sacrifice accompli, Anastasia se jeta comme une lionne au milieu des Osmanlis, dont plusieurs furent immolés de sa main et tombèrent sur le corps de son époux, auquel elle ne voulait survivre qu'assez de temps pour venger son trépas.

Jamais Rhodes ne s'était vu dans un si grand péril, jamais l'ordre de Saint-Jean n'avait été attaqué par tant d'ennemis à la fois; jamais non plus il ne montra autant d'héroïsme. Au bastion d'Angleterre, comme à celui d'Auvergne, au bastion d'Italie, ou à celui d'Espagne, l'acharnement du combat épuisa les forces sans affaiblir les courages. Après des chances diverses, l'étendard de la croix put encore reprendre sa place sur des monceaux de cadavres, là où furent un instant plantées les enseignes mahométanes. Plus de trois mille Turcs y res-

tèrent, sans que cette énorme perte de l'ennemi pût contre-balancer celles que la religion avait faites ; et la mort d'un grand nombre de ses défenseurs fut une cause de deuil qu'adoucit médiocrement la joie de la victoire. Le commandeur du Fresnay, celui de Sainte-Camelle, Ollivier de Trissac, Philippe d'Acillan, et beaucoup d'autres étaient parmi les morts.

Le Grand Seigneur avait une fois encore vu ses troupes s'éloigner de ces murs où elles ne rencontraient que la mort. On raconte que ce fier sultan, dans la rage impuissante que lui causa cette nouvelle défaite, ordonna qu'on fît mourir à coups de flèches son général Moustapha, qui était son favori et son beau-frère. Il ne fallut rien moins que les supplications des pachas de l'armée pour faire révoquer cet ordre barbare, que le stupide orgueil de Sa Hautesse daigna changer en un bannissement.

Dans ce moment de découragement où les derniers assauts avaient plongé les Turcs, Rhodes allait être sauvée. Les chevaliers d'Andujar et d'Aussonville venaient d'Europe annonçant l'arrivée prochaine de forces que l'on rassemblait sur les côtes d'Italie, avec des ravitaillements de toute sorte. Dans le camp turc, le sultan, désespérant de s'emparer d'une place qui lui avait déjà coûté si cher, pensait à se retirer. Mais ce que l'héroïsme des assiégés avait produit de déceptions dans l'armée ottomane, la trahison devait le changer en espérances. Déjà le médecin juif, surpris au moment où il lançait aux Turcs une flèche portant une lettre, avait été écartelé. Cet exemple n'avait pas arrêté d'autres traîtres. Un Albanais était allé trouver le sultan, et lui avait affirmé que la ville, aux abois, ne pourrait prolonger longtemps une résistance que la mort ou l'épuisement de ses défenseurs rendait de jour en jour plus difficile. Le grand prieur

de Castille, d'Amaral lui-même, avait écrit dans ce sens à Soliman.

Ces perfides communications ranimèrent le courage des assiégeants, et les attaques recommencèrent. Le général qui reçut le commandement des mains de Moustapha poussa vivement les tranchées et les sapes. L'ardeur des Turcs semblait s'être accrue. Elle n'avait d'égale que dans la persévérance ou la résignation des assiégés. Vaincre ou mourir était la pensée unique des chevaliers de l'Hôpital. Dangers, privations, fatigues, rien ne pouvait les ébranler. Il semblait que les survivants eussent à cœur, non-seulement de venger leurs compagnons tués, mais encore de combler par une bravoure plus grande les vides faits dans leurs rangs. Cent fois ils pensèrent être vaincus, cent fois leurs ennemis étonnés reculèrent devant un ennemi qui se jouait de la mort. Un seul, dans cette vaillante milice, manqua à ses devoirs et trahit ses frères en violant les lois sacrées de l'honneur; mais il paya son forfait de la vie. Après avoir vu pendre ses complices, et avoir été dépouillé de l'habit, dans une assemblée des membres de Saint-Jean, d'Amaral avait subi la sentence qui le condamnait à avoir la tête tranchée. Cet exemple terrible fut complété par l'exposition du cadavre sur les principaux bastions.

Il y avait trente-quatre jours que les canons turcs battaient en brèche tous les forts à la fois, trente-quatre jours remplis par des combats sans relâche. Chaque heure avait vu des actions meurtrières, sans que les Ottomans eussent réussi à emporter aucune des fortifications de Rhodes. Néanmoins ce n'était plus pour les assiégés qu'une question de temps; car, réduits à leur seul courage, leurs rangs considérablement éclaircis par la mort ou les blessures, sans secours d'Europe, ils comptaient les instants que pourrait durer encore leur

résistance. Mais, avec des défenseurs animés par le désespoir et l'idée du martyre, il y avait lieu de croire que Rhodes avait encore de l'héroïsme et des forces à dépenser avant de tomber entre les mains des infidèles.

Malgré la constance de ses troupes, le feu soutenu de son artillerie, et les ravages qu'elle avait faits, Soliman hésitait dans son espoir de réduire la garnison. Les remparts écroulés de tous côtés, les bastions écrasés, offraient aux Turcs des passages où ils eussent pu se présenter sur un large front; la place était, pour ainsi dire, ouverte; et les janissaires, intimidés, n'osaient encore donner un dernier assaut. Ils savaient trop bien ce qui les attendait sur ces brèches teintes de leur sang, et avec quel acharnement elles seraient défendues. Ils continuaient à tirer et à creuser des mines, dans l'espoir de facilités sur lesquelles ils comptaient peu. Soliman se voyait au sixième mois de siége, sans que les choses fussent beaucoup plus avancées, et, comprenant de quoi était capable la constance de ces chrétiens à qui il ne pouvait refuser son admiration, il voulut essayer de détacher les habitants d'une cause à laquelle il les supposait moins dévoués que les Hospitaliers. Il espérait que leurs privations, leurs souffrances, et tout ce qu'ils avaient à redouter d'une prise d'assaut, les tourneraient contre les défenseurs et leur inspireraient le désir de capituler. Le sultan usa donc de tous les moyens pour les y amener; mais, dès les premières tentatives, il reconnut qu'elles n'auraient aucun succès, et que, quelle que fût la détresse de la population, le découragement n'était point tel encore que les Rhodiots pussent trouver grâce devant l'inébranlable fermeté des chevaliers de l'Hôpital.

Soliman eut recours à un autre moyen, et le 10 décembre un drapeau blanc était arboré devant les tran-

chées. A cette démonstration pacifique, qui semblait être le prélude d'une solution que l'humanité réclamait, le grand maître ne put répondre que par un signal semblable; et, de leur côté, les Ottomans virent flotter sur les remparts en ruines les plis d'un étendard symbole de paix. Deux Turcs se présentèrent avec une lettre du Grand Seigneur pour Villiers de l'Ile-Adam, qui ne tarda pas à leur faire remettre sa réponse; mais cette première démarche fut sans résultat, tant l'idée d'une capitulation répugnait à ceux des membres de l'ordre qui se sentaient encore en état de combattre.

Cependant les principaux lieutenants du grand maître ne pouvaient lui laisser ignorer le véritable état des choses. Les Turcs étaient, sur plusieurs points, maîtres de la crête des remparts. Ils s'y étaient fortifiés de telle façon, que la garnison affaiblie n'avait plus d'espoir de les en déloger. Les munitions manquaient. La disette de vivres ne permettait plus que de faibles distributions aux soldats. En un mot, la situation, qui empirait chaque jour, avait pris une physionomie de plus en plus sombre. Rhodes semblait ne plus avoir que quelques heures devant elle.

Dans ces tristes conjonctures, l'Ile-Adam assembla le chapitre pour délibérer sur ce que l'honneur et le devoir pourraient inspirer encore de dévouement, ou permettre de sacrifices à la conservation des habitants. Il y fut exposé qu'à côté d'une population, infailliblement passée au fil de l'épée, ou emmenée en esclavage, si Rhodes était prise d'assaut, tous les objets de la vénération de l'ordre de Saint-Jean, églises, reliques des saints, sépultures des grands maîtres et des religieux de l'Hôpital, seraient foulés aux pieds des infidèles, dont le fanatisme se donnerait carrière, en commettant tous les sacriléges que la haine du nom chrétien pourrait leur inspirer.

L'âme de Villiers de l'Ile-Adam, contristée devant ce lugubre et saisissant tableau, en ressentit une vive émotion. Le grand maître, qui ne voulait pour lui-même d'autre linceul que sa cotte d'armes, et pour tombeau que la brèche, se laissa insensiblement gagner à la pitié pour la population qui l'entourait. Les dignitaires survivants lui représentaient qu'ils étaient tous prêts à mourir à ses côtés, à répandre ce que les Turcs leur avaient laissé de sang, mais qu'ils considéraient l'honneur comme satisfait, après six mois d'un siége meurtrier, après la perte de presque tous les religieux. Dans leur âme et conscience le devoir n'exigeait pas d'eux, maintenant qu'ils étaient sans ressources et sans moyens de se défendre efficacement, de sacrifier tant de vies en faisant couler le sang des femmes et des enfants. A leurs yeux une capitulation honorable était l'unique moyen d'éviter ces catastrophes dont l'idée seule faisait frémir.

Il fut donc résolu, dans cette assemblée suprême, qu'on prêterait l'oreille aux ouvertures du sultan. Des pourparlers eurent lieu en effet. De nombreux messages furent échangés, pendant lesquels les échos étonnés ne retentissaient plus des détonations de l'artillerie. On respirait dans les deux partis. Cependant la pensée de remettre aux mains des mahométans cette place, qui, depuis plus de deux cents ans, était le siége de l'ordre de Saint-Jean, le boulevard de la religion chrétienne en Orient, torturait l'âme du grand maître et de ses chevaliers, qui, ne pouvant se résoudre à capituler, eussent préféré mourir les armes à la main.

Soliman, voyant les préliminaires de l'acte de reddition qu'il souhaitait traîner en longueur, fit recommencer les attaques le 18 décembre. Au point où les Turcs étaient arrivés, si la défense pouvait continuer d'être

héroïque, elle se voyait impuissante à empêcher l'ennemi de gagner du terrain. On perdit encore du monde de part et d'autre. Les infidèles s'étendaient sur les remparts, qu'ils occupaient presque entièrement, et Villiers de l'Ile-Adam hésitait encore, tournant des regards pleins d'anxiété du côté de l'Occident. Aucune voile ne se montrait à l'horizon.

Cependant les choses eussent pu changer de face, si l'Europe n'était pas restée sourde au canon qui grondait sur ce rivage en deuil de tant de héros, et si elle eût envoyé quelques secours à Rhodes. Comme d'Aubusson en 1480, Villiers de l'Ile-Adam aurait eu la gloire de voir, une fois de plus, les ennemis acharnés de la croix lever le siége. Mais l'ordre était complétement abandonné, tandis que les Turcs, en ce moment même, se ravitaillaient et recevaient un corps de quinze mille combattants venus des frontières de la Perse. Tout était désespéré pour les chrétiens.

La défense avait été si terrible et si fatale à ses soldats, que Soliman, maître partout de l'enceinte de la ville, redoutait un combat qui pouvait se prolonger avec tout l'acharnement du désespoir. Il se montra plus facile à reprendre les négociations, et plus accommodant dans leur discussion qu'on n'aurait osé l'espérer. Il envoya un de ses pachas dire au grand maître qu'il désirait le voir. Villiers de l'Ile-Adam dut subir la rude nécessité de se rendre dans le camp turc, accompagné de quelques chevaliers. Le sultan tenait en ce moment conseil sous sa tente, avec les principaux officiers de son armée, et le vénérable chef de Saint-Jean fut obligé d'attendre, exposé à la pluie, avant d'être introduit auprès de Sa Hautesse. Enfin le Grand Seigneur l'admit en sa présence, et lorsqu'il fut revenu de l'étonnement que lui causa la vue de ce vieillard courbé sous le poids des veilles et des

fatigues qu'avait entraînées pour son commandement un siége si long, il laissa tomber sur lui un regard moins hautain, et sa pitié fut le premier hommage qu'il rendit à ce héros. L'Ile-Adam essaya d'invoquer en faveur de Rhodes la parole du sultan Bajazet, qui avait garanti à d'Aubusson, « pour lui et ses successeurs, la libre pos- « session de cette île, en son nom et en celui de ses des- « cendants, » et le grand maître présenta la charte revêtue du sceau de son aïeul à Soliman, qui, loin de la reconnaître, la déchira et la foula aux pieds.

Après ce premier incident, qui ne faisait rien augurer de bon de l'entrevue, elle devint pourtant plus cordiale. L'empereur, touché de la résignation pleine de dignité qui se peignait sur les traits du grand maître, exprima « ses regrets d'obliger un vieillard à quitter sa demeure ». Les écrivains du temps assurent même que, dans sa sympathique admiration pour le noble caractère qu'avait montré l'Ile-Adam, le padichâh turc « lui offrit de grandes « dignités, s'il voulait le servir et abjurer sa religion ». -- On devine quelle fut la réponse du grand maître. — Ajoutons seulement qu'elle augmenta l'estime que Soliman avait conçue pour cet homme illustre. Dans cette disposition d'esprit, il se départit des rigueurs que sa nature violente et l'état des assiégés lui avaient d'abord inspirées. Se rappelant les pertes qu'il avait faites : soixante-quatre mille de ses soldats tués, cinquante mille morts de maladies, il se montra plus conciliant; et, débattant avec douceur les clauses de la capitulation à laquelle se soumettait le grand maître, il ne se refusa pas à ce qu'elle fût aussi honorable que possible, en la rendant moins dure pour l'ordre de Saint-Jean.

Par ce traité, toutes les possessions de la religion en Asie, et les îles ou forts qui en relevaient, devaient naturellement être remis aux mains des Turcs. Il fut permis

aux chevaliers de s'embarquer avec tout ce qui leur appartenait: effets mobiliers, vases sacrés, archives, argent, et même artillerie des galères nécessaires pour les emmener. Les habitants qui voudraient suivre la fortune des membres de l'Hôpital furent autorisés à les accompagner. Le sultan promettait, en outre, que les églises ne seraient pas profanées, et que l'exercice du culte chrétien y serait toléré. Cette capitulation fut signée le 24 décembre 1522, après plus de six mois d'un siége soutenu par cinq mille chrétiens contre deux cent mille mahométans. L'acte qui mettait enfin Rhodes au pouvoir des Osmanlis était consommé, et il ne restait plus aux membres de l'Hôpital qu'à préparer leur évacuation de cette ville, où ils laissaient un si grand nombre de leurs frères couchés dans une terre tout imprégnée de leur sang.

Les Turcs attendaient le moment d'entrer dans Rhodes, et de voir enfin cette place devant laquelle ils avaient été arrêtés si longtemps, malgré tous leurs efforts; et, pour être juste, disons malgré une intrépidité digne de leurs adversaires. Soliman fut curieux d'en approcher et de visiter l'intérieur de cette forteresse qui avait si vaillamment, et avec une si faible garnison, tenu ses armes en échec. Ce ne fut pas sans admiration pour le courage et l'abnégation des chevaliers que le sultan y pénétra à travers des monceaux de ruines. Il voulut également voir le chef de l'Hôpital dans son palais. L'Ile-Adam vint au-devant du vainqueur, et s'apprêtait à s'incliner, lorsque le sultan le retint. Apprenant que le grand maître faisait à la hâte ses préparatifs de départ, il lui offrit tout le délai qui lui serait nécessaire pour ces tristes apprêts et l'enlèvement de tout ce qui pourrait être de quelque intérêt pour lui ou ses religieux.

Enfin, le 1er janvier 1523, les débris de l'ordre de Saint-Jean, échappés aux coups des infidèles, abandon-

nèrent l'île de Rhodes. Après un magistère qui avait duré à peine deux années, Villiers de l'Ile-Adam en fut le dernier grand maître. La prophétie du traître d'Amaral s'accomplissait. On raconte que la prise de possession par les Ottomans eut lieu le jour de Noël, pendant que le pape Adrien célébrait la messe à Saint-Pierre. Durant l'office une pierre se détacha de la corniche, et roula aux pieds du souverain pontife. L'émotion fut grande dans la basilique; et comme, dans ce moment, les esprits étaient avec anxiété préoccupés du siége de Rhodes, cet accident fut interprété comme un triste présage de l'issue qu'aurait la lutte héroïque soutenue par les frères de l'Hôpital.

On se demande comment l'Europe a laissé tomber Rhodes, comment la catholicité a permis que l'Islam lui arrachât ce boulevard dont les défenseurs lui avaient donné tant de preuves de dévouement, et qui, en contre-balançant dans la Méditerranée la puissance navale des Ottomans, avait contribué à arrêter les progrès de leurs incursions sur les confins de l'Italie. C'est que les circonstances au milieu desquelles Soliman entreprit d'assiéger Rhodes étaient toutes en sa faveur. La France, occupée de sa guerre malheureuse avec l'Espagne, était incapable de secourir l'ordre de Saint-Jean. Ce que François Ier ne pouvait faire, Charles-Quint ne le voulait pas, avec le risque de compromettre les grands intérêts pour lesquels il combattait dans les plaines du Milanais. L'Italie, engagée dans cette lutte, n'avait aucune force disponible. Le pape était impuissant par lui-même. La république de Gênes avait pris parti pour Charles, et lui devait toutes ses forces. La Hongrie était abattue. Quant à la république de Venise, on sait ses traditions : ambitieuse et jalouse, aspirant à l'empire maritime, elle ne voyait pas sans déplaisir la marine redoutée de Saint-

Jean; et, au fond du cœur, elle éprouvait une secrète joie de la voir anéantie. Faux calcul, cependant; car la chute de Rhodes compromettait infailliblement les possessions vénitiennes dans la Méditerranée. Et, en effet, Candie, Chypre, ne tardèrent pas à tomber aux mains du vainqueur des chevaliers de l'Hôpital, sans que les efforts du lion de Saint-Marc à la bataille de Lépante, cinquante ans plus tard, aient réussi à rendre à la république ce qu'elle avait perdu.

Villiers de l'Ile-Adam avait fait embarquer, au pied de la tour Saint-Michel, ses compagnons d'infortune avec ce qu'ils pouvaient emporter de Rhodes, où ils laissaient les souvenirs sanglants de leur dévouement, ainsi que la trace impérissable de leur gloire. Quelques galères peintes de noir, en signe de deuil, les reçurent; et ils levèrent l'ancre sans qu'aucun étendard y fût déployé comme aux jours de leurs courses victorieuses. Une seule bannière flottait à mi-mât du navire que montait le grand maître: c'était celle de Notre-Dame, avec ces mots: *Afflictis spes mea rebus:* « Dans mon malheur tu es mon espoir. » Le départ eut lieu de nuit, afin que l'obscurité leur épargnât la douleur de distinguer ces tours et ces murs pour la conservation desquels ils avaient versé leur meilleur sang.

Quand le jour parut, les exilés étaient déjà loin. Ils faisaient voile vers Candie, où la flotte relâcha, après avoir essuyé des coups de vent qui lui firent éprouver de funestes avaries, et causèrent la perte de quelques-uns des transports. De là Villiers de l'Ile-Adam passa en Sicile, et conduisit les débris de son ordre dans les États de l'Église. A Rome, il reçut l'accueil que lui méritaient ses vertus et ses malheurs. Le pape envoya au-devant de l'illustre chef de l'Hôpital, pour lui faire honneur, toute sa maison en habits de cérémonie; les cardinaux faisaient

partie du cortége, et l'ambassadeur de France, Montmorency, se joignit à eux. Le souverain pontife le reçut avec des témoignages de la plus touchante admiration pour le dévouement dont il avait fait preuve; il lui fit donner un siége au milieu des cardinaux, et lui prodigua les épithètes les plus flatteuses, en l'appelant « le champion « et le défenseur de la foi catholique. » De Rome l'Ile-Adam passa à Viterbe, où il s'établit avec ses religieux, en attendant des temps meilleurs.

Cependant le grand maître ne pouvait renoncer à l'espoir de rentrer dans Rhodes. Dans ce but, il avait fait plusieurs tentatives auprès de Charles-Quint et du roi d'Angleterre; mais elles n'aboutirent alors à aucun résultat. Le roi de France eût bien désiré venir en aide à l'ordre de Saint-Jean, dont la glorieuse défense avait exalté son esprit chevaleresque; mais que pouvait François Ier, alors prisonnier à Madrid? Malgré les obstacles qu'il rencontrait, Villiers de l'Ile-Adam était vivement préoccupé des destinées futures de son ordre. Il aspirait à lui créer un centre nouveau, où il pût s'établir avec indépendance en continuant ses nobles traditions. Le siége de Rhodes avait réduit le nombre des chevaliers de l'Hôpital à un chiffre qui ne leur permettait plus de songer à une conquête, comme au temps de Foulques de Villaret. Ils s'adressèrent, dans leur détresse, à la générosité d'un prince auquel ils offraient en échange l'appui de leurs bras contre les ennemis de la religion. Les infidèles n'étaient pas redoutables seulement dans les mers du Levant, leurs corsaires se donnaient carrière dans toute la Méditerranée, et les côtes italiennes avaient tout à craindre de leurs incursions. Charles-Quint, maître alors de la Sicile et des îles voisines, comprit tout le parti qu'il pourrait tirer des intrépides compagnons de l'Ile-Adam. Pour mettre ses possessions à l'abri des en-

treprises des Turcs ou des pirates barbaresques qu'il avait vaincus, mais dont il n'avait pu détruire les repaires, il leur offrit les îles de Malte et de Goze en toute propriété, ainsi que Tripoli de Barbarie. Villiers de l'Ile-Adam en prit possession au commencement de l'année 1530, et lui-même fit son entrée à Malte le 26 octobre suivant.

On sait par quels glorieux exploits les chevaliers de Malte se montrèrent les dignes continuateurs des vertus guerrières qui avaient fait la renommée des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem et de Rhodes. Partout où fut le siége de cette illustre confrérie, ses membres de la langue de France y furent au premier rang. Les nobles écussons que les Turcs et l'admirable climat de Rhodes ont conservés intacts jusqu'à nos jours, sont pour notre génération autant de témoignages de la part que nos devanciers ont prise si largement aux grands faits qui prouvent qu'alors, comme aujourd'hui, la France était l'avant-garde de la civilisation chrétienne sur ces rivages, où la barbarie asiatique de tous les temps n'a su qu'entasser les misères des populations sur les ruines des villes.

CHAPITRE XVI

Rhodes dans l'antiquité. — La ville moderne.

Nous n'aurions pas achevé cette étude sur l'ordre de l'Hôpital si nous ne disions pas ce que sont devenus tous les monuments de la chevalerie de Rhodes. Nous verrons dans quel état est restée cette place d'armes, qui a uni tant de gloire à tant de dévouement avant de succomber sous le nombre de ses ennemis, en imposant le respect aux vainqueurs. Nous aurons la satisfaction, en parcourant la Rhodes de nos jours, d'y retrouver à chaque pas l'empreinte de ses chevaliers. Après avoir admiré leurs travaux héroïques pendant la guerre, nous prendrons une idée complète de leurs magnifiques ouvrages pendant la paix.

Une légende venue des temps les plus reculés racontait que les hommes des premiers âges avaient vu l'île de Rhodes surgir du milieu de la mer. Cette tradition est devenue un fait historique par la consécration que lui ont donnée les écrivains de l'antiquité. Pindare a dit que « l'île naquit du sein des flots humides ». Pline l'a répété; et d'autres auteurs ont attribué l'origine de Rhodes à une éruption sous-marine. Comme la plupart

des îles de ces parages, elle semble bien, en effet, de formation volcanique; mais l'aspect et la nature de ses montagnes seules en conservent le caractère; car la fertilité du sol, qui nourrit une végétation luxuriante en toute saison, n'a rien de la triste aridité d'une terre repoussée par des convulsions souterraines.

Dans l'antiquité, son premier nom, *Ophioussa,* lui fut donné, croit-on, à cause de l'immense quantité de serpents qui s'y trouvaient. Sans mériter maintenant un surnom si peu attrayant, elle n'en est cependant pas moins infestée par ces reptiles, contre lesquels les habitants des deux sexes se mettent en garde en portant de grandes bottes.

Les anciens étaient prodigues d'adjectifs, et ils qualifiaient les pays, aussi bien que les individus, selon leurs caractères distinctifs. Aussi avaient-ils surnommé cette île *Trinacria,* pour exprimer sa forme triangulaire dessinée par les trois caps, Saint-Étienne au nord, Saint-Jean à l'est, et Pan ou Cattavia au sud. *Pelagia* était l'épithète qui rappelait sa sortie du sein de la mer. *Asteria* indiquait sa beauté et l'éclat de son atmosphère, de même que le mot *Æthræa* ou *Aithraia* faisait allusion à la pureté de l'air qui l'environnait. Cette île avait encore reçu dans l'antiquité d'autres noms qui se retrouvent dans les poëtes grecs, comme celui de *Telchinis,* soit en souvenir de ses premiers habitants appelés *Telchiniens,* soit en prenant ce mot grec dans son sens le plus flatteur, parce que les bois qui la couvrent encore, ses montagnes, ses charmantes vallées et leurs bosquets embaumés avaient mérité à Rhodes d'être surnommée l'*enchanteresse.*

Tous ces noms divers sont oubliés aujourd'hui des modernes insulaires, qui ne connaissent que celui de *Rhodos.* Il vient également des âges les plus éloignés de

notre époque, et certains érudits en ont cherché l'étymologie dans le mot par lequel les Grecs désignent la fleur du grenadier. Ils se sont appuyés sur ce que les monnaies antiques de Rhodes portaient une grenade à leur revers. Cet emblème fut conservé par les chevaliers de Saint-Jean; car on le retrouve mêlé aux armoiries des grands maîtres, sur un écusson dont le champ présente une racine avec des branches et des feuilles de grenadier qui en sortent. Mais pourquoi ne pas tout simplement adopter la traduction du mot *Rhodos* ou *Rhodon* par celui de rose, ou buisson de roses, que justifiaient si bien l'abondance de ces fleurs et la spontanéité avec laquelle les rosiers croissaient partout où la terre était abandonnée à elle-même? Aujourd'hui encore, le sol en produit assez pour qu'il s'y fasse un grand commerce d'essences, de pâtes et de confitures de roses, dont les Orientaux sont très-friands.

On ne sait pas au juste quels furent les premiers habitants de Rhodes. Il est impossible de suivre, à ce sujet, les fables dans lesquelles le paganisme se plaisait à chercher les origines des peuples. Pourrait-on s'arrêter à la fiction de Danaüs fuyant avec ses cinquante filles la vengeance de son frère Égyptus? On ne peut davantage adopter celle de Cadmus, fils d'Agenor, roi de Phénicie, envoyé par son père à la recherche de sa sœur Europe que Jupiter avait enlevée, abordant à Rhodes et la peuplant. Il est généralement admis que, dans cette île, comme sur d'autres rivages, des Phéniciens débarquèrent à une époque très-reculée, et que, sous le nom d'*Héliades* ou *Fils du Soleil,* appelés ainsi parce qu'ils venaient de l'Orient, ils fondèrent les villes d'Ielissos, Lindos et Kamiros.

Plus tard, des colonies grecques s'y implantèrent, et y créèrent un petit État qui se développa rapidement,

grandissant en force comme en renommée dans ce vieux monde.

Des trois villes phéniciennes Lindos, Kamiros et Ielissos, la première seule existe encore, mais a fort décliné. On n'y voit plus rien de son temple de Minerve attribué à Danaüs, et qu'Alexandre visita. Quant aux deux autres, élevés en l'honneur d'Apollon et d'Hercule, c'est à peine si quelques ruines informes en désignent la place.

La ville de Rhodes, ou n'existait pas, ou n'était alors qu'un village. On croit que les habitants réunis d'Ielissos et Kamiros s'entendirent pour la fonder. D'après Strabon, son plan fut dressé par l'architecte qui avait construit le Pirée, et elle remonterait ainsi à environ cinq cents ans avant Jésus-Christ. Son étendue était beaucoup plus grande; car elle n'avait pas moins de quatorze à quinze kilomètres de circuit. Elle comprenait la ville actuelle, les faubourgs où demeurent les Grecs, et le mont Saint-Étienne portait son acropole dominée par un temple en l'honneur d'Apollon Pythien. Il est probable qu'une grande partie de ses matériaux furent empruntés à la ville voisine d'Ielissos, qu'elle remplaçait, et qui était un peu à l'ouest. On y voit encore des ruines que les habitants appellent l'ancienne Rhodes.

Cette île, peuplée par des Phéniciens et des Grecs venus en grande partie de l'Archipel, ne pouvait manquer à sa destinée, qui était la navigation. Aussi les Rhodiens excellèrent-ils dans l'art nautique, et leurs galères ainsi que leurs rameurs jouirent dans l'antiquité d'une réputation méritée. Mais si leurs travaux, leurs arsenaux comme l'adresse et l'agilité de leurs marins avaient porté au loin leur renommée, ils firent naître chez leurs voisins une jalousie à laquelle ils furent souvent obligés d'opposer les armes. Leur supériorité n'était vue qu'avec peine par leurs rivaux, qui tentèrent souvent de la leur

arracher, afin de devenir à leur tour les maîtres de la mer. Néanmoins cette suprématie maritime acquise à Rhodes fit toujours rechercher son alliance, même par les plus grands États qui se faisaient la guerre et voulaient l'attirer dans leur parti. Aussi vit-on ses galères dans les rangs de l'armée navale de Xerxès, qui parvint à se les attacher malgré leur nationalité. Plus tard, au contraire, ils se réunirent à Sparte et à Athènes, expiant ainsi leur trahison précédente. La prospérité et la renommée dont jouissait Rhodes excitèrent l'envie d'Artémise, reine de Carie; elle s'en empara, et s'y fit élever une statue qui la représentait victorieuse. Les Romains cherchèrent, eux aussi, l'alliance des Rhodiens, qui suivirent tour à tour les étendards de Scipion, de Pompée ou de Jules César.

Rhodes, devenue très-florissante, devait voir sa population augmenter rapidement. Elle en acquit une grande force d'expansion. Aussi fournit-elle des colonies à plusieurs rivages, et y fonda-t-elle des villes. De ce nombre furent une seconde Rhodes, sur le littoral de la Gaule; Parthénope, aujourd'hui Naples; Agrigente en Sicile, et quelques autres moins célèbres.

La science nautique n'était pas la seule en honneur dans cette île célèbre, et la mer n'était pas l'unique théâtre sur lequel les Rhodiens surpassaient leurs rivaux. Ils s'étaient fait remarquer encore dans les lettres et les arts. Leur code naval fut longtemps la règle de toutes les nations dans les conflits maritimes. Indépendamment de ses écoles de jurisprudence, de philosophie ou d'éloquence, qui ne le cédaient en rien à celles de la Grèce, et que Cicéron lui-même ne dédaigna pas de visiter, Rhodes pouvait à juste titre se glorifier de ses travaux historiques. Il en est de fort remarquables mentionnés dans l'histoire; malheureusement la tradition seule en

est venue jusqu'à nous. Telles sont les peintures d'Apelles, de Zeuxis et de Protogène, qui représenta une perdrix avec tant de vérité que, dit-on, elle attirait les oiseaux de même espèce.

Mais nous possédons mieux qu'un souvenir pour apprécier le savoir auquel les sculpteurs de Rhodes étaient parvenus. Ce sont les quatre chevaux de bronze doré qui figurent aujourd'hui au-dessus de la grande porte de la basilique de Saint-Marc à Venise. Ils sont attribués à Lysippe, qui, abandonnant son marteau de serrurier pour le ciseau de sculpteur, était venu se former à l'école de Rhodes. Il avait attelé ces coursiers au fameux quadrige monté par Apollon, placé dans un temple dédié au Soleil, et dont les Rhodiens firent présent à Alexandre. Transportés à Corinthe, six cents ans plus tard, puis enlevés par ordre du César de Constantinople, pour figurer parmi tous les chefs-d'œuvre qui devaient orner la Rome orientale, ils y furent pris en 1204 par les Vénitiens, qui en firent hommage à leur saint patron. Ces magnifiques chevaux, séparés du char destiné au conquérant macédonien, vinrent, pendant quelques années, surmonter l'Arc-de-Triomphe qui, devant le palais de nos souverains, rappelle les conquêtes de l'Alexandre français. Jouets des batailles, et, depuis des siècles devenus le prix du vainqueur, ils retournèrent à Venise à la chute de Napoléon Ier.

Au milieu des statues innombrables qui faisaient l'ornement de Rhodes, que Pline porte à trois mille, parmi tant de travaux par lesquels s'honora cette petite république, on ne peut passer sous silence le célèbre *colosse*. Cet ouvrage gigantesque fut confié à un sculpteur du nom de Charès, natif de Lindos et élève de Lysippe. Le métal dont il fut fait était extrait d'une mine située dans la partie sud de l'île. Il en fallut neuf cent mille livres.

Mais Charès travaillait depuis longtemps à cette œuvre, lorsque la mort le surprit avant qu'il eût pu la terminer. Continuée par un de ses disciples, qui n'y employa pas moins de douze années, elle coûta trois cents talents, équivalant à un million et demi de francs. Selon les écrivains les plus accrédités, sa hauteur était de soixante-dix coudées ou trente mètres environ. Cette statue représentait Apollon; et l'on sait, par ce qui nous a été transmis sur cette merveille, que les galères passaient entre ses jambes. De plus, le dieu servait de phare et portait un fanal. Le colosse avait à peine un demi-siècle d'existence, lorsqu'un tremblement de terre le renversa, trois cents ans avant Jésus-Christ. Les débris de cette masse étaient considérables, et d'une dimension démesurée. Depuis près de mille ans, la superstition les laissait à la place où ils avaient été précipités, lorsque les Arabes, s'étant emparés de Rhodes, vendirent en 653 à des Juifs tout le bronze provenant de l'idole païenne, à la condition de retirer de la mer tous les morceaux qui en obstruaient le fond. Il ne fallut pas moins de neuf cents chameaux pour charger le métal extrait de l'eau. Cela donne une idée de la taille du colosse, dont les proportions peuvent d'ailleurs s'évaluer facilement, en sachant qu'un de ses doigts était plus grand et plus gros qu'un homme.

Jusqu'à Vespasien l'île des *serpents* ou des *roses* s'était maintenue indépendante. Dans les premières années de l'ère chrétienne, cet empereur s'en empara et la réunit aux îles du voisinage, pour en former une province maritime, dont Rhodes devint le chef-lieu. A dater de cette époque, son autonomie cessa d'exister; et, partie intégrante d'un vaste empire, son rôle ne fut plus que fort secondaire, au milieu des secousses et des déchirements qui le mirent en pièces. Cependant Rhodes, après avoir

été soumise aux empereurs d'Orient, se relâcha peu à peu de son obéissance. Les révolutions qui ébranlèrent le trône de ces princes favorisèrent son esprit d'indépendance, qu'entretenaient les traditions de son antique liberté. Au temps de sa splendeur, l'autorité que Byzance conservait sur cette île n'était que nominale, et elle aurait pu reconquérir la libre possession d'elle-même si sa situation géographique, le facile accès du rivage et la sûreté de son port n'en avaient fait un objet de convoitise pour les Sarrasins, dont la marine avait acquis un fâcheux développement. Ces pirates infestaient les mers du Levant. Dans leurs courses ils avaient besoin d'un lieu de refuge, lorsqu'elles les entraînaient au nord de la Méditerranée, et qu'ils y étaient poursuivis par les galères de Saint-Jean. Voisine de l'Archipel, sur la route de Constantinople à Alexandrie ou à la côte de Syrie, Rhodes se présentait comme un point favorable aux entreprises des corsaires mahométans. La faiblesse de ses habitants et l'incurie du gouvernement byzantin laissèrent les infidèles s'y installer en maîtres. Les Rhodiens ne s'étaient affranchis des lois de la grande métropole orientale que pour courber la tête sous le joug des ennemis de leur foi, et ils le subirent jusqu'au commencement du XIVe siècle, époque à laquelle les religieux de Saint-Jean s'en emparèrent.

Le 15 août 1310, Rhodes tomba, comme nous l'avons vu, au pouvoir de Foulques de Villaret, qui en fit la place d'armes de la chrétienté en Orient, et la résidence principale de l'ordre de l'Hôpital. Nous avons vu aussi comment, après être restée deux cent douze ans aux mains des chevaliers, elle succomba sous les efforts des Turcs, qui la possèdent encore comme ils possèdent Constantinople, en conquérants, en barbares sortis des steppes de la Turcomanie, gouvernant par le sabre,

installés militairement, mais sans s'être mêlés aux indigènes, ce que d'ailleurs la religion et les mœurs trop différentes des uns et des autres ne pourront jamais amener.

Au mépris des termes de la capitulation signée par leur sultan, les Turcs, en entrant dans Rhodes, n'eurent rien plus à cœur que de satisfaire à la fois leur vengeance et leur fanatisme si longtemps contenus par la résistance de la garnison. Églises souillées, autels profanés, tombeaux ouverts, cendres des grands maîtres jetées au vent, tout ce qui rappelait la grandeur de l'ordre de l'Hôpital, tous les objets de son culte ou de sa gloire furent foulés aux pieds par les fanatiques soldats de Soliman. Les maisons furent saccagées et livrées au pillage. Les familles grecques restées à Rhodes furent abandonnées à la merci d'une soldatesque que la longueur du siége avait irritée. Les ruines étaient partout; chaque édifice portait les traces d'une bataille qui avait duré plusieurs mois. Le palais des grands maîtres s'écroulait, la cathédrale Saint-Jean était sans clocher, et les autres églises jonchaient le sol de leurs ruines. La salle du chapitre couvrait le sol de ses débris. Les prieurés, les auberges des diverses langues portaient les traces des boulets turcs, et les rues étaient parsemées des énormes projectiles de marbre qu'avaient lancés sans relâche les basilics braqués sur la ville infortunée.

Cependant, debout encore et protégée par la mer, s'élevaient la haute tour de Philibert de Naillac, celles de d'Aubusson et de Gozon, ainsi que d'autres qui défendaient l'enceinte maritime. Le fort Saint-Nicolas, bien que très-endommagé, demeurait sur le roc qui lui servait de base. Les murailles crénelées qui séparaient la ville du port décrivaient sans interruption leur courbe de l'est à l'ouest. Les boulets ne l'avaient pas atteinte. Les Turcs répandus par la ville, étonnés d'en être les maîtres,

s'arrêtaient avec respect devant la multitude des armoiries qui attestaient le séjour et le dévouement de tant de chevaliers qui n'étaient plus, ou qui vivaient désormais fugitifs. Si ces écussons étaient des monuments glorieux pour ceux à qui ils avaient appartenu, n'étaient-ils pas également précieux pour les Turcs qui s'en étaient emparés par une victoire chèrement achetée ? Ce dut être là leur pensée ; car, au milieu des sacriléges par lesquels ils célébrèrent leur prise de possession, ils épargnèrent et conservèrent même religieusement tous les blasons incrustés au front des édifices ou des remparts. C'est en cet état que dans l'année 1844 (1) on pouvait encore voir la ville de Rhodes, avec la même physionomie qu'elle devait présenter le jour où le dernier de ses illustres grands maîtres en sortit avec les débris de l'ordre de Saint-Jean, dont chaque chevalier pouvait s'appliquer le mot consolateur que François Ier prononça deux ans plus tard, à la suite de la malheureuse bataille de Pavie.

Quand on arrive à Rhodes, elle se présente à peu près sous la forme d'un triangle qui aurait sa base à la mer, et dont le sommet serait au point culminant d'une éminence, sur le versant de laquelle la ville descend jusqu'au rivage. A ce sommet, et à la place de la flèche de Saint-Jean, se dresse un petit minaret blanc, posé sur une large base de pierre, carrée, colorée par le temps, comme sur un socle disproportionné qui n'a pas été fait pour lui. C'est tout ce qui reste du clocher de la cathédrale, mutilé par les boulets. Les princes de Rhodes habitaient cette partie haute de la ville. Ils planaient sur elle, veillant au loin sur la mer, et s'élevant au-desssus des intérêts vulgaires d'un négoce qu'ils protégaient sans s'y associer, et dont les agents étaient établis dans la basse ville.

(1) Époque du séjour de l'auteur.

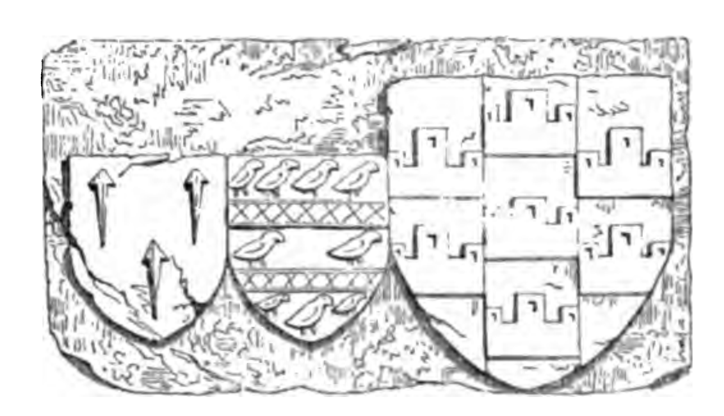
La base du triangle est formée d'un rempart des plus imposants. Une ligne de murailles crénelées, percées d'embrasures et de meurtrières, s'étend de l'est à l'ouest, accidentée par des tours rondes ou carrées, massives ou élancées, montrant fièrement les baies noircies par lesquelles sortaient les bouches des canons qui tenaient l'ennemi en respect loin du port. A gauche, cette ligne de défense s'appuie à une tour bâtie sur des rochers qui s'avancent de quelque dix mètres dans la mer. C'est la tour Saint-Jean. Le pied en est protégé par un bastion dont trois faces menacent la mer. Sa partie supérieure est munie d'une barbacane pour le cas où l'ouvrage inférieur serait tombé au pouvoir de l'ennemi. On en attribue la fondation à Dieudonné de Gozon, qui, en enfermant dans l'enceinte fortifiée de la ville le faubourg juif de ce côté, lui donna cette tour pour défense.

Là les eaux s'enfoncent un peu et forment un demicercle, au milieu duquel s'élèvent deux magnifiques tours parfaitement conservées. Elles sont dues au grand maître d'Aubusson, qui les fit construire dans la première année de son magistère, comme l'atteste une inscription qui n'est pas tellement effacée, que l'on ne puisse, à l'aide de quelques fragments de mots, la reconstituer : *Petrus de Aubusso Rhodi magister has turres et portam condidit.* Au-dessus de cette inscription sont trois écussons : le premier, à gauche, est celui de la religion ; le troisième, celui de d'Aubusson ; et entre les deux paraît être l'écu de France. Ils sont surmontés de trois figures placées sous une grande niche à trois compartiments, et que les Turcs ont mutilées en s'attaquant principalement aux visages. Mais, autant qu'on en peut juger par ce qui reste, la première à gauche, au-dessus de l'écusson de la religion, doit représenter le patron de l'ordre, c'est-à-dire saint Jean ; de même celle qui est à

droite, au-dessus du blason de d'Aubusson, est sans doute l'image du saint dont il portait le nom, ou saint Pierre. Quant à celle du milieu, des voyageurs ont voulu y voir sainte Catherine, sans que rien justifie cette conjecture. Il paraît plus vraisemblable d'attribuer cette statue à la sainte Vierge; et cette opinion semble d'autant mieux fondée, que la figure dont il est question dépasse un peu les autres, et qu'elle occupe la place d'honneur, se trouvant au milieu. Les auteurs qui ont voulu reconnaître dans cette statue celle de sainte Catherine ont aussi donné son nom à la porte; mais on courra moins le risque de se tromper en lui donnant de préférence celui de son fondateur. Cette porte, placée au fond du port, faisant face à la mer, est la plus grande; et, flanquée de deux belles tours, avec ses figures et ses armoiries, c'est elle qui a l'apparence la plus imposante. Par une longue muraille à créneaux triangulaires ces tours se relient à une autre carrée, très-élevée, qui domine tout l'intérieur du port et sur laquelle se lit une inscription constatant que c'est d'Aubusson qui l'a réédifiée. En avant se trouve une fortification qui servait d'ouvrage avancé pour en défendre les approches. A droite sont deux autres tours prises dans la muraille, sur le parement desquelles s'élèvent, en marbre blanc, de longues tablettes d'armoiries qui indiquent que plusieurs grands maîtres y ont mis la main. Sur l'une de ces tours figurent, parmi d'autres, les blasons de Raymond Bérenger et de Hernandès d'Heredia.

Sur la gauche de cette tablette armoriée, on remarque un petit écusson plus modeste, sur lequel sont trois clous, armes parlantes qui rappellent que le commandeur Clouet, ingénieur de l'ordre, présida à la restauration de cette partie de l'enceinte du mur. On sait, en effet, qu'en prévision du siége qu'il aurait à soutenir

contre Mahomet II, d'Aubusson fit rétablir tous ces ouvrages en 1478. Sur chacune de ces tours s'appuie un arceau qui indique évidemment un passage aujourd'hui muré, donnant accès dans une partie retirée derrière les murs, probablement dans un bassin intérieur dont ces deux tours défendaient les abords. Il y avait là une passe qui, dans un moment de surprise ou à la suite d'une attaque vigoureuse, pouvait être un grand danger, en permettant à l'ennemi qui aurait forcé l'entrée du port de se trouver au cœur de la ville. Sous l'œil clairvoyant des grands maîtres, ce côté vulnérable ne pouvait rester négligé. La maçonnerie, les créneaux de même appareil ou de même forme que ceux des murailles voisines, prouvent bien que c'est l'un d'eux qui fit murer ce passage; et, si l'on s'en rapporte à l'inscription voisine, cet ouvrage doit être attribué à d'Aubusson.



Des voyageurs ont voulu, sans autre donnée, et par présomption seulement, que cette arcade rappelât l'entrée de la darse des galères antiques, et que les deux tours qui la flanquent fussent à la place même où posaient les pieds du fameux colosse de Rhodes. Derrière la muraille il n'existe plus de bassin. Mais il est vrai que parmi les

constructions actuelles on peut retrouver les traces d'un remblai qui semblerait indiquer qu'il y avait là, en effet, une partie creuse. Si peu concluants que soient ces vestiges, ils ont servi à établir une hypothèse qu'on a corroborée des dimensions traditionnelles de l'Apollon rhodien. Or voici le calcul qui a été fait : en admettant que sa taille fût de soixante-dix coudées, il aurait eu environ trente mètres de haut. D'après cela l'écartement de ses jambes aurait pu être du tiers ou de dix mètres. L'ouverture du bassin intérieur, représentée actuellement par l'arcade crénelée dont il a été question, est à peu près de cette largeur, et on en tirait cette induction que le colosse avait dû être placé en cet endroit. Tout cela, comme on voit, est très-incertain, et ce qui semble affaiblir le raisonnement qui précède, c'est que l'histoire représente le dieu de bronze comme servant de phare. L'on se demande comment dans cette partie reculée du port il a pu remplir cet office. D'un autre côté, il faut cependant avouer que l'on serait fort embarrassé de lui assigner une autre place. La disposition du port de Rhodes a pu changer beaucoup de ce qu'elle était au temps de l'antiquité. Mais aujourd'hui, entre les rochers ou les môles qui s'avancent et protégent le grand port, la distance est trop grande pour répondre à l'écartement des jambes de l'Apollon rhodien, quelque colossale que fût sa statue. De plus l'eau y est si profonde, qu'elle n'aurait pas rendu nécessaire l'opération qu'entreprirent les Juifs en 653 pour déblayer le port et faciliter l'entrée des galères.

Mais revenons à l'enceinte maritime : à droite des deux tours dont nous avons parlé en dernier lieu, la muraille crénelée continue, et, par un angle droit, vient dans la mer en s'y avançant sur un môle étroit dont l'extrémité, formée d'un amas de roches, porte la magnifique tour de Saint-Michel, haute de cinquante

mètres. Elle est carrée, s'élance du milieu d'un bastion qui en défend le pied, et porte fièrement à ses quatre angles de petites tourelles détachées, qui permettaient d'observer toutes ses faces en les protégeant. Sur la plateforme supérieure s'élève un donjon de forme octogonale, d'où la vue pouvait s'étendre fort loin. Quelques historiens attribuent cette fortification au grand maître Dieudonné de Gozon. Mais il est bon de remarquer que plusieurs des historiens de Rhodes ne l'ont point visitée. Ils ont écrit d'après des traditions ou des chroniques anciennes pour la plupart faites elles-mêmes par des gens qui n'avaient pas vu les lieux. Il a dû en résulter des erreurs. Ils ont pu souvent confondre les édifices ou les fortifications dont il était question. Ici, notamment, il y a eu confusion, et on a pris pour la tour de Saint-Jean, dont nous avons parlé précédemment, qui se trouve à l'autre extrémité du port, et qui est, en effet, due à Gozon, celle de Saint-Michel, qui est l'œuvre de Philibert de Naillac, comme l'établissent les armoiries de ce grand maître, qui figurent sur les quatre fronts.



Au reste, l'un des écrivains les plus accrédités parmi ceux qui ont raconté les faits et gestes des chevaliers de l'Hôpital, Baudouin Naberat, qui date du commencement du XVIIe siècle, l'appelle tour de Naillac. Quant à l'ouvrage en forte maçonnerie qui en enveloppe le pied, qui est percé de meurtrières, et qui était désigné sous le

nom de ravelin, il paraît avoir été ajouté par d'Aubusson. Ce grand maître avait sans doute appris, par l'expérience du siége de 1480, que la base de cette défense était trop vulnérable pour qu'il ne fût pas nécessaire de lui donner une cuirasse ; c'est ce qu'il fit en 1485.

D'après tout ce qui précède, on peut se rendre compte de l'aspect des lieux, et comprendre que le port de Rhodes forme un grand fer à cheval dont les deux extrémités étaient les deux tours de Saint-Jean à l'est, et de Saint-Michel ou Naillac à l'ouest ; que ces deux ouvrages avancés sur les flots permettaient de fermer le port, d'y mettre les navires à l'abri des vents du large, et de les défendre contre les attaques de l'ennemi, qui trouvait devant lui, comme estacade, la forte chaîne qui s'attachait au pied de chacune de ces tours dans les jours de périls.

Un second port, moins sûr, plus ouvert, se trouve à l'ouest de la tour Saint-Michel. Il est protégé d'un côté par le môle de celle-ci, de l'autre par le fort Saint-Nicolas, qui a joué un si grand rôle dans les deux mémorables siéges soutenus par les chevaliers contre les Turcs, et qui est sorti vainqueur de tous les assauts qui lui ont été livrés. On croit qu'il fut élevé sur les ruines d'une ancienne fortification qui, antérieurement à l'occupation des chevaliers, défendait déjà cette partie du rivage et protégeait la darse. Aujourd'hui les Turcs l'appellent tour des Arabes, sans doute en souvenir de celle qui a précédé le fort construit par Raymond Zacosta. Ce fut ce grand maître, en effet, comme nous le savons, qui, en 1464, le construisit au moyen d'un don considérable, de douze mille écus d'or, octroyé par Philippe le Bon, duc de Bourgogne. En commémoration de cette générosité, le chef de l'Hôpital y fit placer les armoiries du prince à côté des siennes. Elles sont surmontées par une figure de saint Nicolas, qui regarde la mer et semble

veiller de là sur le sort des marins dont il est le patron. La tradition rapporte que c'est dans ce fort que fut conduit le traître d'Amaral, et que c'est dans l'oratoire de Saint-Nicolas que ce chevalier félon fut mis en chapelle pendant qu'on faisait les préparatifs de son supplice. La prison où il fut enfermé était bien de nature à lui ôter tout espoir de s'évader et de passer dans le camp des Turcs; car la tour est complétement baignée par la mer, excepté du côté d'un môle très-étroit qui donnait passage aux soldats. Les Turcs ont placé sur ce fort un phare dont la blancheur le fait au loin distinguer de jour, comme sa lumière dirige de nuit les navigateurs.

Le rôle que ces divers ouvrages étaient appelés à jouer dans un siége était si important, que chacune des langues de Saint-Jean en revendiquait la défense. Il était d'usage d'en distribuer les commandements entre des chevaliers de nationalité différente, et une chronique de 1504 rapporte que la tour de Naillac était donnée en garde pour trois ans au chevalier Jean Salomon, que Janot Ferrier fut préposé à celle de Saint-Jean ou de Gozon, et que le chevalier Petrin du Pont, de la langue d'Italie, fut fait, pour le même temps, capitaine du fort Saint-Nicolas. On a vu, dans les moments de danger, à quelles mains cette fortification fut confiée, et avec quelle bravoure, défendue en 1480 contre Mahomet II par le commandeur Fabrizio Carretto, elle le fut quarante-deux ans plus tard par le bailli Guyot de Castellane contre les efforts désespérés des janissaires de Soliman.

Tous ces murs crénelés, toutes ces tours, tous ces ouvrages de défense portent encore, parfaitement conservées et reconnaissables, des armoiries, dont quelques-unes sont accompagnées d'inscriptions, et qui prouvent que leur construction est due aux grands maîtres dont elles rappellent les blasons, ou qu'elles ont été restaurées

par eux. Parmi tous ces nobles et glorieux écussons, on distingue ceux de Villeneuve, Gozon, Lastic, Naillac, d'Heredia, d'Aubusson, Émery d'Amboise, Carretto; on y remarque aussi sur une des tours, du côté de terre, le blason de Craon, qui doit se rattacher à quelque fait important dont l'histoire a perdu le souvenir, mais que ce marbre rappelle.

C'est ce périmètre de fortifications qui renferme actuellement encore, sans y avoir rien changé, la ville militaire des chevaliers de l'Hôpital, celle à laquelle les Turcs ont conservé le nom de *Kasr* ou citadelle, et que les Grecs ne désignent que par celui de *Kastro,* qui a la même signification. Pour les uns et les autres, c'est la place d'armes, la ville forte par excellence. Elle est exclusivement habitée par les Turcs, qui ne sont guère plus de cinq mille. Le peu de confiance qu'ils ont dans les Grecs, et la crainte puérile qui est restée parmi eux d'être trahis par les chrétiens, a fait exclure ceux-ci de l'enceinte de la ville. Ils y viennent le matin pour leurs affaires, au bazar, où ils exercent la profession de marchands ou artisans; et avant le coucher du soleil ils doivent, sous les peines les plus sévères, avoir repassé les portes, qui sont fermées derrière eux. Par une exception qui donne la mesure du mépris dans lequel les Turcs tiennent les Juifs, dont la lâcheté ne leur laisse aucune appréhension, ceux-ci sont soufferts, au nombre d'un millier, dans une partie de la ville qui est séparée de celle que les Musulmans se sont réservée, par une muraille intérieure. Quant aux Grecs, ils occupent de grands villages ou faubourgs rapprochés de Rhodes.

CHAPITRE XVII

Portes de Rhodes. — Églises. — Le Couvent. — La rue des Chevaliers.

L'enceinte, dont la mer baigne le pied, ne donne accès au port que par trois portes. A l'est, est celle qu'on peut appeler porte d'Aubusson, puisque c'est à ce grand maître qu'elle est due. On y voyait encore en 1834, au dire de voyageurs, suspendu sous la voûte, un squelette de requin, dans lequel la crédulité publique voulait retrouver la carcasse du dragon tué par Dieudonné de Gozon. Un Français, Thévenot, qui passa à Rhodes au XVII[e] siècle, raconte aussi qu'on lui montra la tête du même monstre. On voit comme cette tradition, malgré ce qu'elle a d'étrange, est passée d'âge en âge. A ce propos nous en rappellerons une autre qui prouve combien le merveilleux était facilement accepté au temps du héros de cette aventure, et comment, par sa crédulité, le vulgaire honorait tout ce qui se rapportait à l'exploit de l'exterminateur du dragon, *draconis exterminator,* ainsi qu'il était qualifié dans son épitaphe. On disait qu'il avait trouvé dans la tête du monstre un caillou de la grosseur d'une olive, et brillant de diverses couleurs. On l'appelait *la pierre du grand maître.* Il était religieusement conservé dans la famille de Gozon, et on lui attribuait une

vertu spécifique contre tous les venins. De plus, elle passait pour avoir la propriété de faire bouillir l'eau dans laquelle on la précipitait. Mais il en était de cette pierre merveilleuse, comme de beaucoup d'autres faits miraculeux qui ne supportaient pas l'examen. Ainsi, tant que *la pierre du grand maître* demeura cachée comme un trésor dans la famille de Gozon, les préjugés populaires lui conservèrent la vertu dont l'ignorance l'avait dotée; mais, parvenue, on ne dit pas comment, dans les mains du sceptique Henri IV, le mensonge fut facilement reconnu, et de ce moment tomba tout son prestige.

Au centre du port était une seconde porte à créneaux; ouvrant sur un quai, et défendue par une haute tour où se voit le blason de Villeneuve réuni à celui de des Ursins. On peut lui donner le nom de Sainte-Catherine, à cause de son voisinage avec une église placée sous l'invocation de la vierge martyre. Cette entrée met le port en communication avec le quartier le plus populeux, où se trouvent les principaux établissements qui appartenaient à l'ordre de Saint-Jean.

La troisième porte est à l'ouest, et doit son nom à une figure de saint Paul placée sur une tour qui la flanque. Au-dessus de l'image du bienheureux est l'inscription suivante, assez bien conservée: DV. PAVLO. DVBSSO. ROVSI. GIOSI. MAGR. DCAVT., qu'on peut rétablir ainsi: *Divo Paulo d'Aubusso Rhodusi religiosi* (sous-entendu *conventûs*) *magister dicavit.* Cette légende surmonte trois écussons, dont l'un porte la croix de l'ordre, et l'autre la croix ancrée de d'Aubusson, séparé par un troisième où figure la tiare avec les clefs de saint Pierre. La porte Saint-Paul donne accès dans la darse. C'est par là qu'eurent lieu ces sorties furieuses qui forcèrent les Turcs à abandonner leurs attaques contre le fort Saint-Nicolas. La tour qui défend ce passage a-t-elle été construite avant ou après

le siége soutenu par d'Aubusson en 1480? Il y a tout lieu de penser que ce fut après; car l'état de conservation des armoiries ne permet pas de croire qu'elles aient été exposées aux coups de l'artillerie qui foudroya cette partie de la ville. D'un autre côté, il existe une version d'après laquelle il y aurait eu en cet endroit une Vierge à l'enfant que l'on retrouve ailleurs, et remontant au magistère de Villeneuve, qui l'aurait fait venir d'Italie pour la placer au-dessus de la porte que d'Aubusson a relevée. On pourrait en conclure que la première porte du temps de Villeneuve aurait été assez endommagée par le canon turc pour devoir être refaite, et que d'Aubusson, par respect pour le monument qu'y avait placé ce grand maître, l'a fait incruster sur une partie de l'enceinte, où on retrouve, en effet, cette image.

Depuis la conquête de Rhodes, les chevaliers avaient coutume de faire dans ce lieu une cérémonie en mémoire de leur victoire. Le 15 août, jour anniversaire de la prise de la ville, on élevait un autel devant la porte que surmontait la statue de Marie; et la grande procession qui était allée rendre des actions de grâces à la sainte Vierge dans son église du Mont-Saint-Étienne, s'y arrêtait pour chanter le *Salve Regina,* avant de rentrer à la cathédrale Saint-Jean.

En remontant de chaque côté du port, on suit une continuité de remparts et de bastions, avec fossés et contrescarpe. Des embrasures rapprochées s'ouvrent pour une nombreuse artillerie. Quelques portes voûtées et défendues par des ouvrages avancés donnent entrée dans la place, comme autrefois elles facilitaient aux chevaliers ces sorties hardies dans lesquelles ils bouleversèrent si souvent les batteries turques. La plupart d'entre elles sont surmontées de figures de saints et d'armoiries, parmi lesquelles on remarque celles des grands maîtres

d'Aubusson, Émery d'Amboise, Lastic, Villeneuve et Zacosta.

L'entrée la plus fréquentée est celle du quai par la porte Sainte-Catherine, qui s'appelle vulgairement porte de la Marine. Près de là est une petite place où s'élève une ancienne église à laquelle les Turcs ont vainement essayé de donner la physionomie d'un sanctuaire mahométan en élevant un petit minaret à l'un de ses angles.



Elle passe pour être le premier temple latin élevé par les chevaliers, pendant le magistère d'Hélion de Villeneuve, qui l'avait placé sous le vocable de sainte Catherine, nom que l'on retrouve d'ailleurs dans celui de *Cantouri* que les Turcs donnent à leur mosquée. Cette ancienne église

porte bien le cachet de ce que durent être les monuments fondés aux premiers temps de la possession de Rhodes par les chevaliers. Les voûtes solides semblent avoir été construites en vue de résister aux projectiles ennemis, et son abside est enfermée dans une tour crénelée destinée à servir de défense. Le pavé de son sol est fait de grandes dalles usées sur lesquelles des traces apparentes indiquent qu'elles recouvrent des tombes chrétiennes. Il existe une version qui donne pour fondateur à ce monument l'amiral Dallemagne, de la langue d'Italie, qui y ajouta un hospice dont il assura le service au moyen d'une dotation reposant sur trois moulins, ainsi que sur des maisons et des vignes de son bien propre. Le patronage et l'administration de cette église furent légués à ses successeurs en dignité, à la charge d'y entretenir « un fermier ou gardien séculier, deux prêtres et un « clerc pour les servir ». Cet asile du pauvre et des orphelins était près de l'église Sainte-Catherine. Il a disparu, et à sa place est un bain construit en partie avec ses débris. On voit encore une pierre portant une épitaphe latine sur laquelle on lit en caractères gothiques : « Ci-gît sœur Agnès de Marseille, religieuse de l'ordre « de Saint-Augustin, décédée en cet hôpital, le 9 mars « de l'année 1393. Priez pour son âme, afin que par les « mérites du Christ elle puisse jouir du ciel. Ainsi « soit-il. »

Sur un des côtés de la petite place dont nous avons parlé, où se dresse le minaret de la mosquée qui a remplacé l'église Sainte-Catherine, s'élève la façade du plus grand édifice de Rhodes. On l'appelle généralement, mais improprement, l'Hôpital. Cette dénomination, qui rappelle l'origine de l'ordre de Saint-Jean, est celle sous laquelle on désignait, à Jérusalem, l'établissement des chevaliers, parce que dans ce temps l'hôpital où étaient

reçus les malades et les pèlerins se confondait avec l'habitation réservée aux religieux. Mais lors de leur installation à Rhodes, les deux édifices avaient été complétement séparés. Le premier n'existe plus; le second fut et doit être appelé le couvent. Sa fondation remonte au grand maître Hélion de Villeneuve; mais il n'a été achevé, ou peut-être seulement agrandi que beaucoup plus tard, sous le magistère d'Antoine Fluvian, en 1445, comme l'indique ce millésime qui est malheureusement tout ce qu'on peut déchiffrer sur une inscription effacée par les Turcs. La façade qui forme un des côtés de la place, et dont le milieu fait une saillie en pans coupés, est percée de deux rangs d'arcades superposées. Le rez-de-chaussée servait d'arsenal, destination que les Turcs lui ont maintenue. Au-dessus étaient les appartements. L'ensemble du couvent est dans un état de conservation qui permet de le voir tel à peu près qu'il devait être au moment où il fut évacué. Par sa situation dans la partie basse de la ville, et protégé qu'il était par le port que les Ottomans n'approchèrent pas, il a échappé à leurs boulets. Les dégradations qu'on y remarque sont moins le fait de la guerre que celui de l'abandon dans lequel les possesseurs actuels le laissent.

Le couvent est de forme carrée. Il fait l'angle de la place où sa façade se développe, et de la rue principale à laquelle le temps a consacré le nom de rue des Chevaliers. Il avait deux grandes portes en bois de sycomore, sculptées avec un art remarquable, dont les détails sont parfaitement conservés, grâce à la nature inaltérable de cette essence. Sur l'une d'elles on lit la date de 1489, à côté de l'écu de Pierre d'Aubusson. Un autre tableau de marbre porte les armoiries du même grand maître incrustées dans le mur.

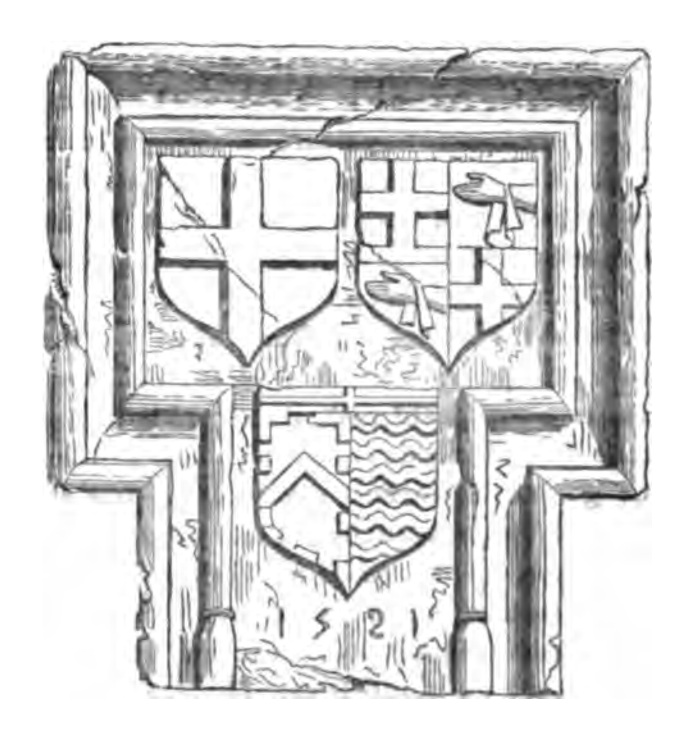
A l'intérieur du couvent, il règne au premier étage une

Après ce siége, les dégâts causés par l'artillerie turque nécessitèrent également, de la part de ce grand maître, des travaux qui remissent les choses dans leur état primitif.

Ainsi que nous l'avons dit, le couvent avait deux entrées: l'une sur la petite place devant l'église Sainte-Catherine, l'autre sur une seconde façade qui, avec la première, forme l'angle de la rue la plus intéressante de Rhodes, dont l'aspect sévère produit une profonde impression sur le voyageur qui la parcourt. Cette voie, qu'on peut appeler monumentale, à cause de tous les souvenirs qui y sont rassemblés, atteint le point culminant de l'éminence sur le versant de laquelle s'étend la ville. Cette rue paraît avoir été plus soignée que toutes les autres, sans doute parce que les dignitaires de l'ordre y avaient leurs demeures. La chaussée, pavée dans toute sa longueur, est flanquée de deux trottoirs que bordent de larges pierres dures dont le poli fait honneur au temps. Afin d'adoucir le plan incliné qui monte en droite ligne, on l'a coupé, de dix en dix pas, par des espèces de marches, également bordées de grandes dalles; et du haut en bas, au milieu de cette rue, un ruisseau, formé par des pierres semblables, est destiné à recevoir les eaux qui s'y précipitent en cascades dans les grandes pluies du printemps.

Cette voie conduit du palais de la maîtrise ou de la cathédrale au couvent et au port. C'était donc la principale rue de Rhodes, celle par laquelle le grand maître, suivi des principaux membres de l'Hôpital, descendait à la marine. Il a fallu la rendre facile et praticable aux pieds des chevaux, ce à quoi on était arrivé au moyen des marches qui atténuaient la rapidité de la pente. Les trottoirs permettaient aux piétons de se ranger, et le chemin ménagé aux eaux les empêchait d'y faire des dégâts.

Quand on arrive au bas de cette rue, et que le regard s'y étend vers l'extrémité supérieure jusqu'à l'arcade gothique qui la termine, entre les murs vénérables sur lesquels reluisent de tous côtés les blasons de marbre blanc, on se sent saisi de respect, et l'on comprend pourquoi le temps et la tradition lui ont conservé, malgré les possesseurs actuels, le nom de rue des Chevaliers. En effet, on y respire un parfum de chevalerie, tout y sent encore la foi, le dévouement et l'honneur. Ces murs semblent garder, dans leurs parois intactes, un écho de la voix



des grands maîtres. Ces blasons qui brillent au soleil oriental, on dirait qu'ils s'animent et parlent des héros dont ils rappellent le nom, la présence et les exploits. On croit voir flotter l'étendard de Saint-Jean au-dessus de ces anneaux de pierre qui servaient à les dresser dans

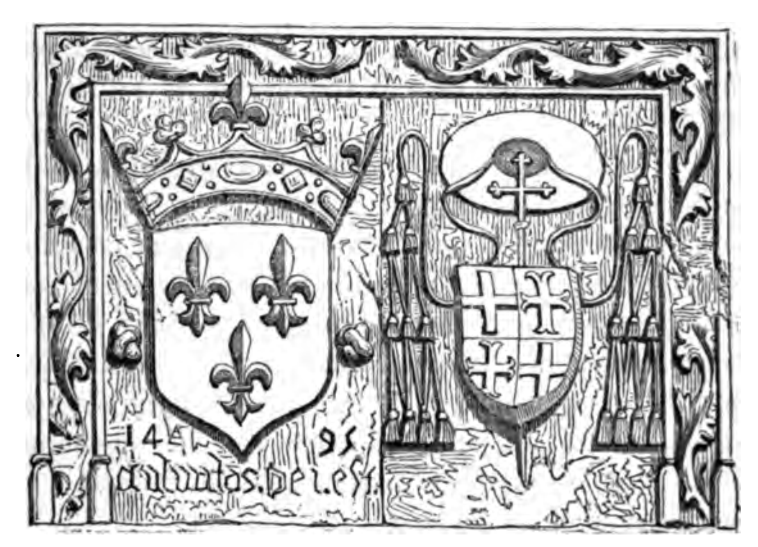
les jours de fête ou de bataille. Il n'y a pas jusqu'à ces gargouilles qui, par les crocodiles dont elles rappellent la forme hideuse, ne fassent penser à cette noble milice de l'Hôpital qui ne put, par le sacrifice de sa vie, sauver saint Louis aux rives du Nil. Tout s'anime, tout vit dans cette voie sacrée. Les pierres se meuvent, les pavés résonnent, et cet ensemble de souvenirs qui parlent et se pressent autour du voyageur, produisent une véritable hallucination dans laquelle il croit entendre le bruit des cuirasses, ou le pas sonore des hommes d'armes compagnons de d'Aubusson ou de Villiers de l'Ile-Adam.

Parmi tant de monuments qui frappent le regard, le plus remarquable comme le plus important est celui auquel est resté le nom de prieuré ou auberge de France. Il n'y a pas à s'y tromper : c'est bien la France qui se montre là glorieuse, quoique captive ; la France du XVe siècle avec ses blasons et ses lis, la France de saint Louis et des croisades. La parole de Pierre l'Ermite y est gravée : *Voluntas Dei est.* Les Turcs n'ont pas compris ces trois mots qui ont fait couler si souvent leur sang ; ou bien, les comprenant mal, ils les ont laissés gravés là comme la loi écrite de la fatalité. A côté se lit encore le cri de guerre des anciens preux : *Mont-Joie et saint Denis.* — Admirable prestige de l'honneur et de la gloire, les vainqueurs, les farouches soldats de Soliman ont respecté les emblèmes de la chevalerie française !

Le prieuré de France, tel qu'on le voit actuellement, était la demeure du grand prieur de cette langue. Les diverses armoiries qui en ornent la façade principale portent des légendes qui disent que d'Amboise l'habitait en 1492, et que Villiers de l'Ile-Adam lui succéda en 1511. A côté de ces blasons on en voit d'autres plus petits, placés dans une position oblique, qui semblent indiquer un rang secondaire, et dans lesquels on reconnaît les

armes du commandeur Clouet, ingénieur directeur des travaux sous les magistères de d'Aubusson et de son successeur.

Le prieuré de France était, comme toutes les autres habitations de Rhodes, peu élevé. Il n'y avait qu'un étage sur le rez-de-chaussée. Une porte basse en bois sculpté, garnie de gros clous, s'ouvrait au-dessous d'une ogive formée d'un faisceau de moulures que supportent deux



colonnettes. Elle était surmontée des armoiries d'Émery d'Amboise. Cette porte donnait accès dans la maison, peu spacieuse, divisée en petites salles d'une apparence sévère, tout à fait conforme à la vie austère des religieux de Saint-Jean. Ces appartements avaient de grandes fenêtres carrées ouvrant sur la rue, et encadrées dans des moulures au creux desquelles serpentent des branches de feuillage très-finement sculptées.

Cette demeure célèbre, devenue l'habitation d'un Turc, a subi nécessairement quelques modifications; et ces baies ouvertes au grand jour par les chevaliers ont dû être diminuées, masquées, ou même murées par l'om-

brageuse susceptibilité du maître, qui a voulu dérober son harem aux regards indiscrets. C'est entre ces fenêtres ainsi défigurées que se trouve le plus beau tableau d'armoiries que Rhodes ait conservé. Dans un grand cadre formé de moulures et de longues feuilles d'acanthe, se voient, côte à côte, l'écusson de France, fleurdelisé et surmonté de la couronne, ainsi que celui de Pierre d'Aubusson avec la croix, le chapeau et les glands de cardinal. A droite, à gauche, et sur plusieurs plans de la façade, sont encore d'autres tablettes armoriées qui portent les blasons d'Émery d'Amboise et de Villiers de l'Ile-Adam.

A la partie supérieure du prieuré s'avancent en saillie de petites tourelles ou guérites en vedettes, et des corps de crocodiles qui, la gueule béante, attendent de vomir l'eau du ciel, fonction qu'ils remplissent rarement sous le magnifique climat de l'île de Rhodes. Enfin l'édifice se termine par des créneaux dentelés, qu'accompagnent, de distance en distance, des anneaux de pierre auxquels correspondent de petits supports en cul-de-lampe. C'était là qu'on arborait les étendards de France et de Saint-Jean.

D'après d'anciennes relations de Rhodes, il existait dans cette demeure une peinture à fresque représentant le combat de Gozon avec le monstre qu'il terrassa. Le Turc auquel elle appartient aujourd'hui l'a recouverte d'une couche de badigeon qui l'a fait disparaître.

Près de là était l'auberge de France, édifice distinct du prieuré; et dans le voisinage se trouvait celle particulière à la langue de Provence, élevée par Charles Alleman de la Roche-Chinard, de ses deniers propres.

Dans cette même rue, en face du couvent, le prieuré d'Italie était indiqué par les armes de Fabrizio Carretto, avec le millésime 1519.

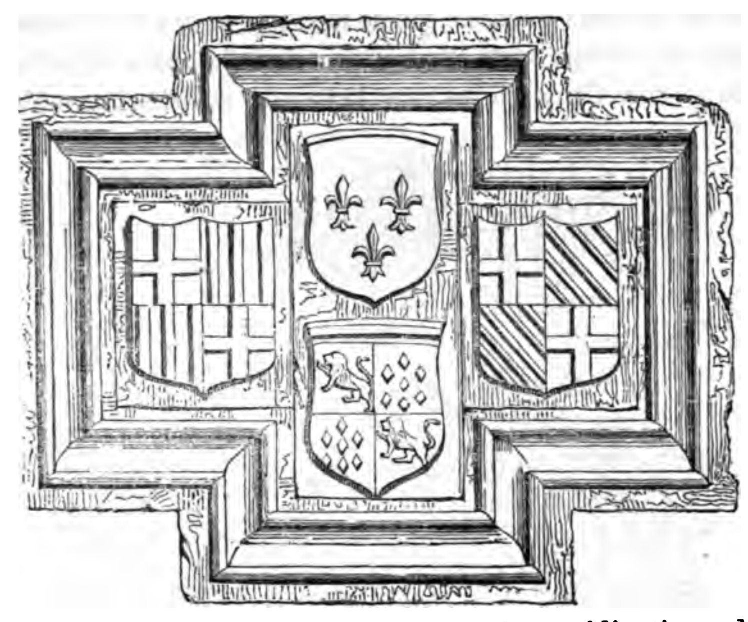
Plus haut le prieuré d'Espagne occupait, à ce qu'on croit, les deux maisons qui se font face et qui sont reliées par un passage porté sur une arcade qui occupe le milieu de la rue. On y trouve, sur la façade extérieure, quatre



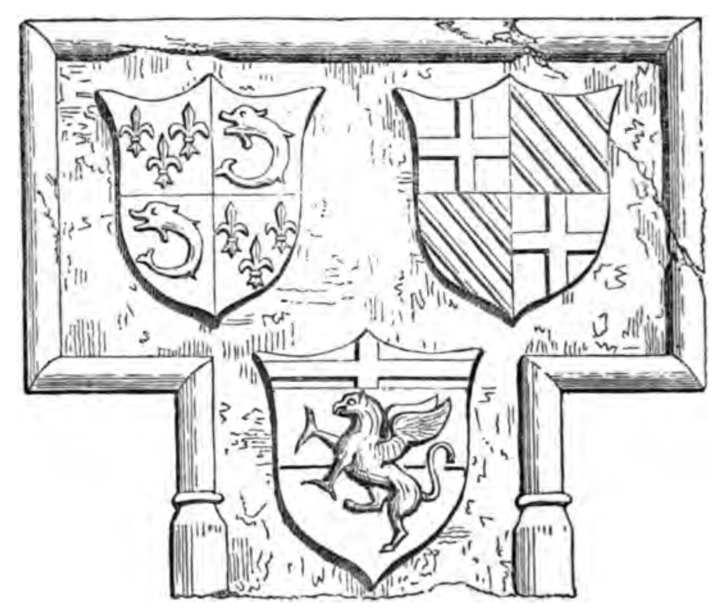
écussons de familles espagnoles ou portugaises, placés entre ceux des grands maîtres Lastic et d'Amboise.

Un peu avant l'arcade qui traverse la rue, on voit, sur la droite, une sorte de niche ou de chaire, avec un abat-voix à rinceaux en ogive, à laquelle on arrive par des

degrés de pierre. — Qu'était cette sorte de tribune ? Est-

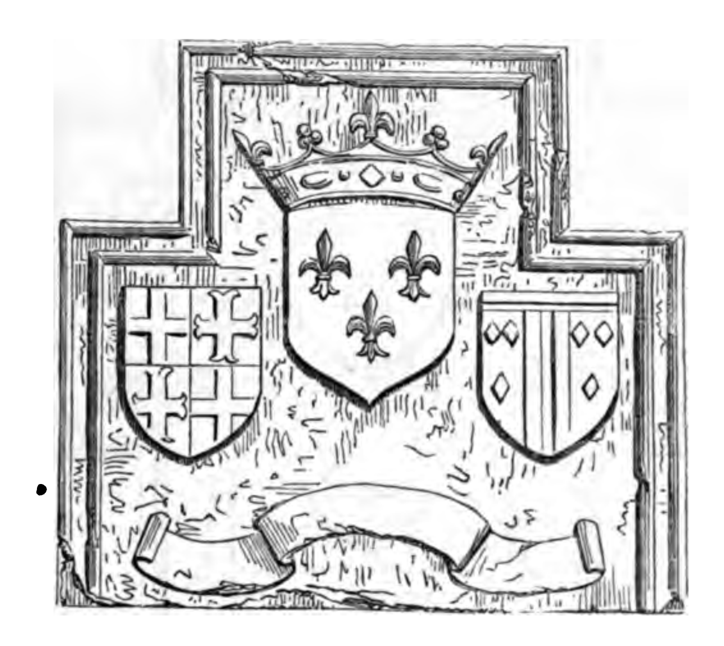


ce de là que s'adressaient au peuple les prédications de



ses pasteurs? Ou bien était-ce du haut de cet escalier

que le grand maître faisait connaître à la population sa loi sous forme d'arrêts ou d'édits? Ne serait-ce pas sous cet abat-voix que, la croix en main, le patriarche exhorta, en 1522, les habitants à la persévérance pendant le siége, enflammant leur courage pour aider les chevaliers à la résistance? Car, pour ceux-ci, ils n'avaient

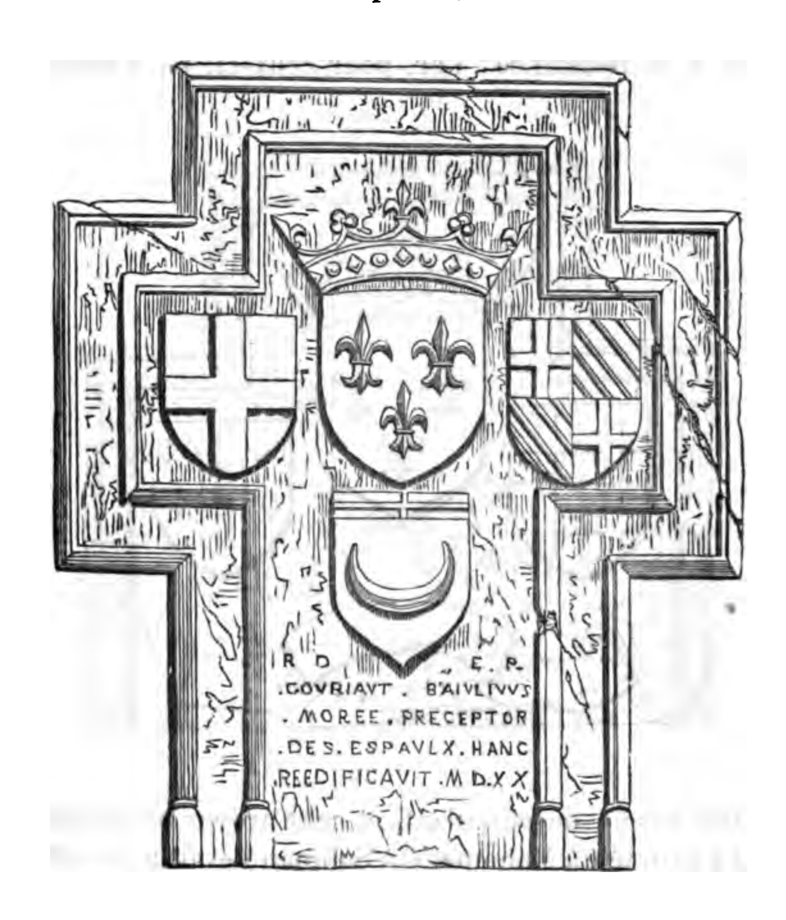


aucun besoin de stimulant, et cette ardeur belliqueuse qui a tenu tête à Mahomet et à Soliman devait plutôt être contenue qu'excitée.

Pourquoi faut-il qu'on marche d'hypothèse en hypothèse au travers de ces souvenirs entassés, et que rien de positif, rien de précis ne mette la postérité à même de mieux connaître les monuments d'un passé si glorieux? — En montant la rue des Chevaliers, à droite, à gauche, de tous côtés, les yeux rencontrent des armoiries. Vers le haut, il en est qu'accompagne une inscrip-

tion qui indique la demeure du grand prieur de Toulouse, François de Flotte.

Par des passages qui ouvrent sur cette voie, on pénètre dans des ruelles ou des impasses, où sont encore d'autres



habitations armoriées, portant le cachet de demeures habitées jadis par des chevaliers d'un rang élevé. Ce sont des prieurés, des maisons de commandeurs ou d'autres personnages. Parmi elles il en est une dont l'inscription latine apprend qu'elle fut réédifiée par un certain Gouriaut, bailli de Morée, et un autre dignitaire appelé des Espaux, en 1520. Cette inscription est gravée au bas

d'un cadre qui renferme quatre blasons, dont l'un est celui de l'ordre, le second l'écu de France, le troisième celui de Fabrizio Carretto, qui était grand maître en 1520. Ce serait donc sous son magistère que la reconstruction de cet édifice aurait eu lieu. Quant au quatrième écusson, il appartient probablement au bailli Gouriaut de Passa.



En remontant la rue des Chevaliers, on voit encore d'autres blasons : ceux, entre autres, de Jean de Lastic et de Roger de Pins. Il faut remarquer que tous ces écussons de pierre ne portent plus aucune trace des couleurs héraldiques qui servaient à les distinguer; d'où il résulte qu'il est très-difficile, quelquefois même impossible, de reconnaître à quelle famille ils appartiennent.

CHAPITRE XVIII

Le palais des grands maîtres. — La cathédrale de Saint-Jean. — Intérieur de l'île.

Cette noble voie, dans laquelle se trouvaient réunies les habitations des dignitaires de l'ordre de l'Hôpital, ainsi que le couvent des Chevaliers, devait être un quartier à part et réservé de la ville. Elle était, en outre, comme l'avenue du palais des grands maîtres ou de la cathédrale. L'accès devait sans doute pouvoir en être interdit par la clôture de ses extrémités; c'est ce qui semble démontré par une grande porte en ogive qui la termine à sa partie supérieure. Elle est surmontée d'un cadre au milieu duquel se reconnaît le blason de Jean de Lastic. Elle donnait entrée dans ce qu'on appelait la loge de Saint-Jean, ou salle du Conseil, où se réunissaient les membres composant le chapitre de l'ordre, et où se discutaient toutes les graves questions qui intéressaient la religion. Placée entre la cathédrale et le palais des grands maîtres, elle n'en était séparée que par un espace de quelques pas.

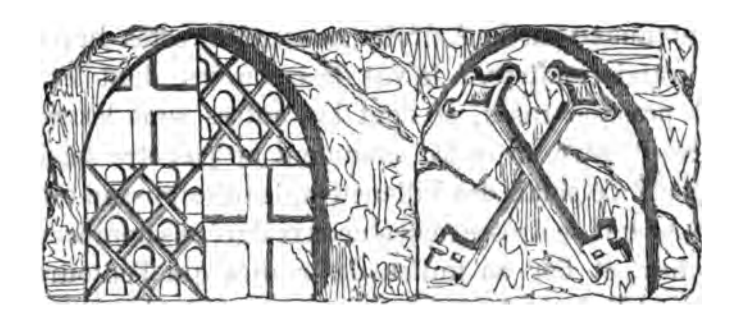
Tout cet ensemble d'édifices qui dominaient la ville date des premiers grands maîtres, Villaret, Villeneuve

ou Lastic. Les efforts des Turcs contre la cathédrale et le palais, qu'ils criblèrent de boulets, ont atteint la loge de Saint-Jean, située entre deux. Ses voûtes se sont effondrées, leurs arceaux ont faibli; et M. de Chateaubriand, passant à Rhodes en 1806, dit n'en avoir trouvé debout que trois. La ruine continua; car un autre voyageur n'y vit, en 1819, que quelques pans de murs. En 1844 il ne restait plus rien que deux ou trois bases de pieds-droits enfouies dans les décombres.

Les deux monuments voisins s'étaient heureusement maintenus en partie. A droite, ce sont les restes du palais des grands maîtres. A la vue de ces murs, dont les uns sont presque rasés, et dont les autres sont lézardés, percés d'outre en outre, comment ne pas être saisi de respect? Le palais des Villeneuve, des d'Aubusson ou des l'Ile-Adam, se dresse majestueux malgré ses nombreuses brèches, et fier au milieu des ruines qui l'entourent, offrant à l'admiration comme au souvenir du voyageur son enceinte entamée, ses embrasures noircies, ses créneaux édentés; et il se soutient en équilibre sur ses longues crevasses, comme pour attester aux siècles futurs ce que ses nobles blessures montrent depuis plus de trois cents ans déjà, l'héroïque défense des chevaliers de Rhodes.

En face de Saint-Jean ce palais présente deux tours fortement endommagées qui flanquent la porte d'entrée, au delà d'un pont jeté sur un ravin qui servait de fossé à cette demeure, forteresse aussi bien que palais. Audessus de la porte ogivale sont deux écussons : celui de droite porte en sautoir les clefs du saint-siége. Peut-être faut-il voir, dans cet écusson ainsi placé, le témoignage de la reconnaissance qu'Hélion de Villeneuve avait pour le pape à qui il dut son élévation. Dans le second écusson, les armes de Villeneuve prouvent que ce grand

maître fut tout au moins le fondateur de cet édifice, en supposant qu'il n'ait pas eu le temps de l'achever. Il passe pour avoir été élevé sur l'emplacement d'un temple antique. Il dominait à la fois la ville, qu'il pouvait au besoin tenir sous son obéissance, et la campagne, où l'ennemi ne pouvait approcher sans être en vue. Il fut construit sur des caveaux voûtés qui servaient de magasins pour les provisions de bouche ou les munitions de guerre. A l'intérieur, un escalier de pierre, que ses degrés endom-



magés permettent encore de monter, conduisait aux appartements du grand maître, qu'il est assez difficile de reconnaître au milieu des pans de murs renversés ou déchiquetés par les boulets. On y voit cependant les restes d'une grande salle, au milieu de laquelle deux colonnes soutenaient la voûte écrasée et gisante à leur pied. Sur un des murs qui est resté debout, on distingue des traces de peinture qui paraissent avoir représenté des combats.

Ce n'était pas assez du canon pour dénaturer ce palais, où s'abritaient la gloire et l'honneur dans la personne des grands maîtres; il est destiné à disparaître sous une humiliante transformation. Ces débris illustrés par la guerre, cette noble poussière, se cachent aujourd'hui sous de vulgaires légumes que le Turc, gardien de ces lieux dont il ignore la grandeur passée, cultive dans la grande salle où se réunissait autour du grand maître la

fleur de la chevalerie de ces siècles de foi et d'ardeur belliqueuse. Dans un autre coin du palais moins délabré, le pacha a installé les malades de sa petite garnison, et une infirmerie turque a remplacé le lit de d'Aubusson !



Une chapelle particulière, où la messe se disait chaque jour pour le grand maître, était attenante au palais. Les chroniqueurs racontent « qu'on y conservait la couronne « d'épines de Notre-Seigneur, et qu'elle fleurissait le « vendredi saint à midi. En 1455, sa floraison fut avancée « de trois heures, en présence du grand maître et de

« tous les seigneurs ou chevaliers assistants, de quoi « le grand maître fit dresser un acte authentique con- « servé sur les registres de la chancellerie. » La chapelle est devenue une écurie.

La demeure des grands maîtres a un aspect plus imposant du côté du rempart, où elle se développe avec la double physionomie de palais et de citadelle que lui donnent ses fenêtres, ses restes de balcons, ses créneaux avec meurtrières et mâchicoulis. Sa base était protégée sur tout ce front par une forte muraille crénelée, qui a dû être construite par le grand maître Zacosta, si l'on en juge par ses armes, surmontées d'une figure de saint Jean, qui y sont incrustées. L'une de ses ailes était défendue par deux tours auxquelles aboutit un chemin couvert conduisant aux bastions les plus rapprochés : c'étaient ceux de Provence et d'Auvergne. Malgré ces défenses, sa proximité du rempart faisait du palais des grands maîtres l'un des points les plus vulnérables de Rhodes. C'est d'ailleurs ce que prouve l'état presque complet de dévastation dans lequel on le retrouve. A la nature même de ses ruines, on reconnaît les effets de l'artillerie. L'habitation des chefs de l'Hôpital était comme une sorte de poste avancé, d'où ils commandaient, mais où ils étaient exposés à recevoir les plus terribles coups.

En face de l'entrée du palais, la cathédrale Saint-Jean se voit actuellement au delà des ruines de la salle du chapitre. On en attribue la fondation à Foulques de Villaret, en 1310, c'est-à-dire l'année même de sa conquête; mais il n'eut pas le temps de la terminer, et ce fut Villeneuve qui la continua, ce qu'attestent ses armes placées au-dessus de la porte. Elle fut élevée sur l'emplacement d'une petite église grecque qui elle-même avait, suivant la tradition, pris la place d'un ancien temple païen. On donna à l'église latine le caractère de

celles d'Occident, et on l'orna, selon l'art architectonique du temps, de peintures murales, de vitraux et d'armoiries. Mais son plan n'avait pas été tracé suivant la croix latine, il avait simplement la forme rectangulaire.

Le caractère général de tous les monuments de Rhodes est une grande simplicité dans les lignes, unie à une sévérité qui n'exclut pas l'élégance. Une grande sobriété de détails en avait réglé l'ornementation, de même que l'exiguïté des proportions dénote chez les chevaliers de l'Hôpital la volonté de n'avoir que le strict nécessaire et de ne rien sacrifier à un luxe ou à une somptuosité qui eussent été en désaccord avec la vie austère de religieux. La ville de Rhodes est d'ailleurs peu spacieuse. Renfermée dans des fortifications qui lui interdisaient l'expansion, il avait bien fallu se restreindre, et ne donner, aux édifices comme aux habitations, que de petites dimensions. Cela même indique que la population de Rhodes ne devait pas être d'un chiffre élevé, et l'on s'étonne d'autant plus du courage et de la persévérance apportés dans le soutien des deux siéges.

L'église Saint-Jean participe de ce double caractère d'austérité et d'exiguïté. Elle ne ressemble en rien à une cathédrale de France du même âge. Son vaisseau est très-petit. Elle n'a qu'une nef, avec des bas côtés formés par deux rangées de colonnes qui portent un plafond de charpente, peint de couleur azur, rehaussé d'étoiles d'or. Chacun des grands maîtres se fit un devoir de l'embellir, et de payer au patron de l'ordre le tribut de sa dévotion par quelque riche offrande. Ainsi on rapporte que d'Aubusson, entre autres, fut un de ses plus généreux donateurs. Il acheta en Europe de magnifiques orgues, qu'il y fit placer. Bajazet II, qui, à cause de son frère Djem réfugié à Rhodes, avait tout intérêt à plaire au grand maître, avait fait présent à celui-ci de la main droite de

saint Jean, enfermée dans un reliquaire rehaussé de pierreries. D'Aubusson l'offrit à la cathédrale, et voici comment un chroniqueur raconte la cérémonie qui eut lieu à l'occasion de la réception de cette relique. « Le « 25 mai 1484, jour anniversaire du débarquement des « Turcs sur la plage de Rhodes, le clergé, les religieux « et le peuple partirent en procession de l'église Saint-« Jean, et allèrent à la chapelle du palais, où le grand « maître les attendait avec les seigneurs de la grand'-« croix. D'Aubusson remit au prieur de l'église la pré-« cieuse main; et de là ils marchèrent tous solennelle-« ment en procession jusqu'à la place, où s'élevait une « estrade couverte d'un dais, en forme de trône ou d'au-« tel, sur laquelle la sainte relique fut déposée dans un « reliquaire d'ivoire enrichi de pierreries, placé sous un « globe de cristal à travers lequel se voyait la dextre du « saint. Un religieux augustin fit à cette occasion une « prédication, après quoi le prieur de l'église prit la « main, et la présenta à l'adoration de la multitude. On « la porta ensuite, avec le même cérémonial, en l'église « de Saint-Jean; et, après l'avoir fait baiser au grand « maître, aux chevaliers, ainsi qu'à tous les assistants, « le prieur la déposa sur le maître-autel, en entonnant « des cantiques et au son des instruments qui les ac-« compagnaient. »

Parmi les autres objets de prix que renfermait l'église Saint-Jean figuraient des tableaux dus à la libéralité du prieur de Saint-Gilles, « Charles Aleman de la Roche-« Chinard, qui, en 1510, en envoya quinze valant chacun « mille écus. Ils contenaient, en taille, toutes les paroles « de la Salutation de l'ange, et les neuf mystères du « Rosaire de Notre-Dame, avec une croix d'or de la « forme que les religieux la portent cousue sur leur « habit. Elle pesait trente marcs, qui avaient coûté deux

« mille deux cent soixante-six écus. Tout cela avait été « placé sur le grand autel. Seulement, en considération « de la valeur de ces objets, le grand maître d'Amboise « crut prudent de les déposer dans le trésor de l'ordre, « et on ne les portait sur l'autel que le jour de la fête de « saint Jean-Baptiste.

« Le prieur de Saint-Gilles, au temps de d'Aubusson, « avait déjà fait don à la cathédrale des statues des douze « apôtres, en argent doré, pesant ensemble deux cents « marcs. » Au XVII[e] siècle, elles figuraient encore sur le maître-autel de Saint-Jean à Malte. « L'ordre doit encore « à la libéralité d'Aleman de la Roche-Chinard des « ornements sacerdotaux et une nappe d'autel en bro- « deries d'or qui avaient coûté trois cent cinquante écus, « avec un calice d'or, du prix de trois cent vingt-deux « écus, ainsi qu'un magnifique missel avec enluminures, « vignettes, etc. »

Les janissaires de Soliman, qui entrèrent les premiers dans Rhodes, se portèrent à des sacriléges inouïs, et à des actes de barbarie que le fanatisme le plus sauvage pouvait seul inspirer contre ce temple chrétien. Ils raclèrent toutes les peintures à fresque représentant des saints ou des scènes religieuses; ils ne craignirent pas de profaner même les tombeaux des grands maîtres; ils brisèrent toutes les statues, renversèrent l'autel, et, après avoir pillé les vases sacrés, traînèrent le crucifix dans la boue. Il va sans dire que, de toute la riche ornementation de Saint-Jean, il ne reste rien. Les murs et les colonnes sont blanchis à la chaux. Une mauvaise natte poudreuse recouvre le sol de ce temple absolument nu, et où rien ne rappelle Dieu.

Au temps des chevaliers, des revenus avaient été affectés à l'entretien de la cathédrale et de son clergé. A voir l'état de délabrement dans lequel les musulmans

laissent aujourd'hui la mosquée qui a remplacé l'église, on pourrait croire qu'ils ne lui ont conservé aucune dotation. Cependant on assure qu'une partie des biens affectés par l'ordre à sa cathédrale reçoivent actuellement la même destination. Ce sont des maisons habitées par des Turcs ou des Juifs, dont le loyer est remis aux mains de l'administrateur de la mosquée.

Depuis que les Turcs foulent le pavé de l'église, leurs pieds ont usé les dalles; ce qui n'empêche pas de retrouver çà et là des traces d'inscriptions et d'armoiries sur de grandes dalles qui accusent des caveaux funéraires. On sait d'ailleurs que la plupart des grands maîtres étaient inhumés dans Saint-Jean. Mais de toutes les épitaphes gravées sur les pierres sépulcrales de ces illustres morts, la seule encore lisible est celle de Fabrizio Carretto, l'avant-dernier grand maître. On a vu précédemment les obsèques faites à Pierre d'Aubusson, dont le corps fut déposé dans la cathédrale avec une pompe inusitée, bien due à l'héroïque champion de la religion, au généreux défenseur de Rhodes. Quelques-uns des grands maîtres reçurent, selon leur vœu, la sépulture dans d'autres églises, où, comme à Saint-Jean, elle fut indignement violée. Les profanateurs en turban n'ont pas craint d'arracher à ces asiles sacrés les restes qu'on leur avait confiés, et de répandre sur les chemins les débris des tombes, après avoir jeté au vent les cendres qu'elles recouvraient. C'est ainsi qu'on trouve, adossé au mur de l'ancienne église des franciscains, devenue un bain turc, le sépulcre en marbre dans lequel avait été déposée la dépouille mortelle de Robert de Julliac, qui porte encore ses armoiries mutilées, et sert aujourd'hui de réservoir ou d'abreuvoir.

La cathédrale Saint-Jean avait un campanile isolé. A en juger par la largeur et l'épaisseur des murs de sa

base, qui seule est restée, ce clocher devait être élevé. Mais on sait que, pendant le siége de 1522, les batteries de Soliman parvinrent à l'abattre, en dirigeant leurs coups sur ce point, où les chevaliers avaient établi un observatoire qui leur faisait connaître les travaux d'approche des Turcs. Ce clocher a dû être construit primitivement en même temps que la cathédrale; mais, de même qu'il a servi de point de mire aux coups des Ottomans de 1522, il a dû également attirer l'attention de leurs artilleurs en 1480, et il est probable qu'à cette époque déjà il a eu beaucoup à souffrir. C'est au moins ce qu'on peut inférer des tablettes armoriées que portent ses faces. L'une renferme le blason de Pierre d'Aubusson; sur l'autre, on lit la date de 1509 au-dessus du blason d'Émery d'Amboise. On doit penser qu'elles ont été placées là en souvenir d'une restauration faite par ces deux grands maîtres. Aujourd'hui cette large base, solide, revêtue du sceau de l'Hôpital, semble soutenir avec dédain le petit minaret blanc qui a remplacé la flèche et les cloches chrétiennes dont il portait autrefois le poids avec fierté.

Il y avait encore à Rhodes beaucoup d'autres églises. Les unes ont été transformées en mosquées, et sont difficiles à reconnaître; les autres sont ruinées, ou ont totalement disparu. Mais les anciens écrivains nous en ont conservé quelques noms. Le maître surintendant de l'arsenal, en 1456, en fonda une qu'il dota et plaça sous l'invocation de saint Michel archange. Une autre, dont sainte Marie et saint Dimitri étaient les patrons, avait été élevée par Louis Scalongne, prieur de Lombardie. Il y avait encore les églises Saint-Marc et Saint-Bernard, toutes deux attribuées par le grand maître Jacques de Milly à des religieux de l'ordre de Saint-François. La première était la paroisse de la ville basse, qu'habitaient

surtout les artisans, près du quartier juif. Elle fut ruinée par une des batteries qui attaquèrent ce côté de la ville, que l'on voit encore aujourd'hui jonché des énormes boulets de granit lancés par les gros canons turcs appelés basilics. On a retrouvé sous les décombres quelques armoiries.

Un de ces sanctuaires dont il a été souvent parlé, et qui paraît avoir été un lieu de grande dévotion, quoiqu'il fût le moins ancien, est l'église de Sainte-Marie ou Notre-Dame-de-la-Victoire. D'après les chroniques, on doit penser que c'était plutôt un oratoire qu'une église; et voici comment elles racontent son origine : « Après la « levée du siége, en 1480, d'Aubusson acheta, de ses de- « niers propres, plusieurs maisons du quartier où avait « été livré le combat décisif qui avait amené la retraite « de l'ennemi. Il les fit raser, et ordonna à leur place la « construction d'une chapelle dédiée à sainte Marie de « la Victoire. » Ce patronage rappelait la vision miraleuse qui frappa de terreur les infidèles, croyant voir accourir au secours des chrétiens une légion d'anges que guidait la sainte Vierge. Plusieurs commandeurs et de simples chevaliers voulurent contribuer à la fondation de ce sanctuaire commémoratif.

Un autre écrivain dit que le pape Innocent VIII, pour perpétuer le souvenir de la victoire des chevaliers de Rhodes, ordonna qu'une église placée sous l'invocation de Notre-Dame des Victoires fût érigée, à ses frais, dans l'enceinte de la ville qui avait été si efficacement protégée. On lui choisit pour place celle où, le jour de la plus terrible attaque, le grand maître, suivi de ses chevaliers, avait arrêté l'irruption des janissaires, qui, ayant déjà franchi la première enceinte, se croyaient maîtres de la ville. Le même auteur ajoute que, pour montrer toute l'estime qu'il portait à son illustre chef, le conseil

de l'ordre décida que le bref du saint-père qui conférait à d'Aubusson la dignité de cardinal, serait gravé en lettres d'or sur une tablette de marbre placée dans le chœur de la nouvelle chapelle, à droite de l'autel de la sainte Vierge. Dans le même quartier, le grand maître d'Aubusson avait fait encore élever une autre chapelle, dédiée à saint Pantaléon, dont la fête était le 23 juillet, jour du mémorable assaut.

Indépendamment des églises qui se trouvaient dans l'enceinte de Rhodes, il y en avait encore au dehors et dans le voisinage de la ville. La plus remarquable avait été placée sous le double vocable de saint Antoine et de saint Étienne. Le nombre des autres était fort grand; car, si l'on en croit certaines chroniques, d'Aubusson, toujours préoccupé des défenses de la place, avait fait démolir dix-huit églises ou chapelles qui par leur proximité des remparts auraient pu gêner les assiégés, ou favoriser les assiégeants; et, pour lever les scrupules de sa piété, ce grand maître fit édifier un nouveau sanctuaire dédié à tous les saints patrons de celles qu'il avait dû renverser.

L'église Saint-Antoine fut d'abord respectée comme n'étant pas assez voisine des remparts pour offrir un point d'appui à l'ennemi. Néanmoins, après la levée du siége, en 1480, d'Aubusson, ayant reconnu qu'elle avait offert aux Turcs de grandes facilités pour s'y loger, et y établir à couvert la batterie qui causa de si grands dommages à la tour Saint-Nicolas, ce grand maître en ordonna la destruction. Il n'en conserva qu'une chapelle, afin de pouvoir célébrer l'office des morts pour les religieux de Saint-Jean, dont l'inhumation se faisait en ce lieu. Mais, plus tard, la fin inattendue de Mahomet II ayant rassuré d'Aubusson sur les entreprises que pourraient renouveler les Turcs, il fit élever

au même endroit une autre église plus grande et plus belle que la première. Aujourd'hui on n'y trouve plus que des décombres.

Sur le plateau du mont Saint-Étienne il existait aussi un sanctuaire en grande vénération dédié à Notre-Dame de Toutes les Grâces. Ses ruines se voient encore au milieu des maisons et des jardins qui l'entourent. On le croit antérieur à l'établissement des chevaliers à Rhodes, et on le fait remonter jusqu'au VIe siècle. Des chroniqueurs assurent qu'il était même abandonné déjà par les Grecs lors de la conquête de Villaret, et que ce fut le grand maître Hélion de Villeneuve qui le fit restaurer pour le consacrer au culte catholique.

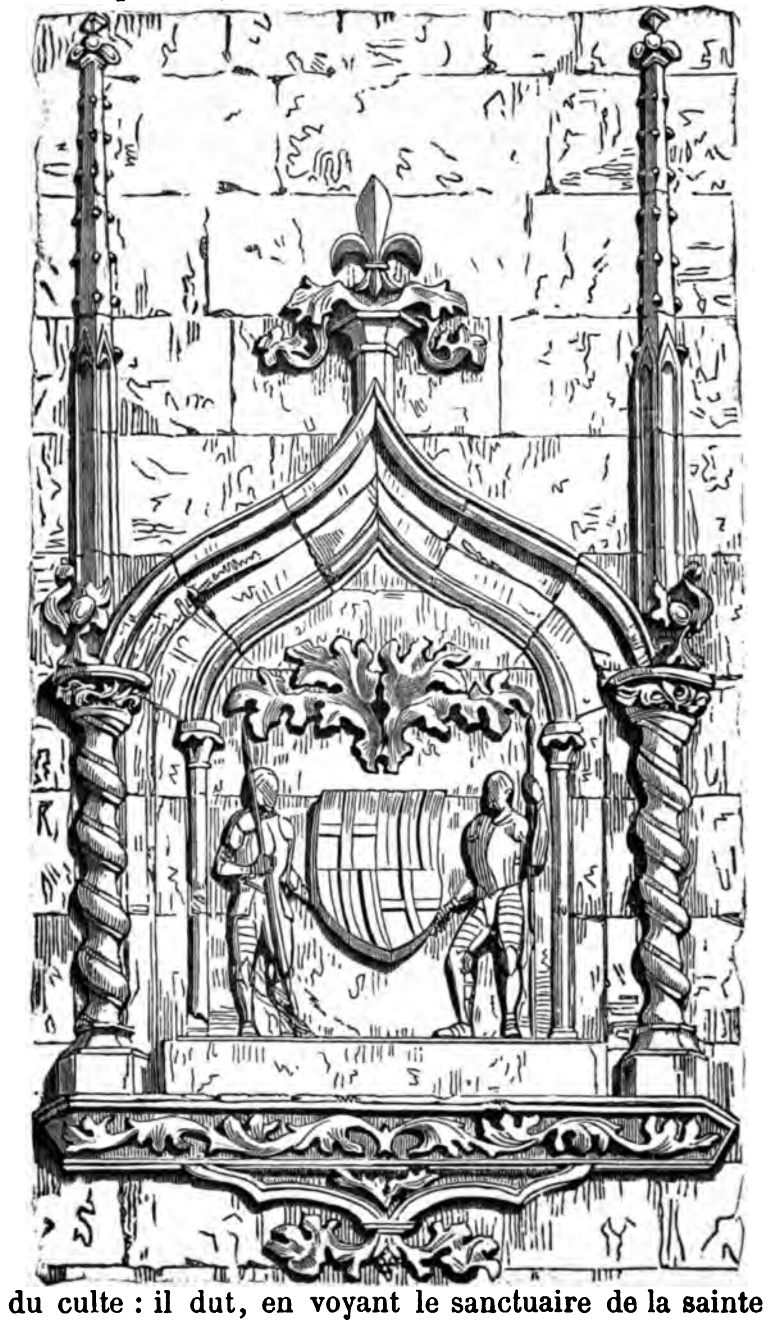
On se rappelle que c'est au pied du mont Saint-Étienne, dans un lieu marécageux appelé Maupas, que Dieudonné de Gozon combattit le monstre dont il délivra le pays, au grand contentement des gens de la campagne. Le chevalier avait fait une donation à cette chapelle pour y fonder une messe en l'honneur de la sainte Vierge, s'il sortait vainqueur de son horrible duel. La tradition rapporte qu'en outre Gozon y fut inhumé, selon le vœu qu'il en avait formé.

Les débris de ce petit monument portent des lambeaux de fresques qui sont attribués à un élève de Cimabue, Sebastiano de Florence, devenu frère servant de l'ordre. Dès le premier siége de 1480, ces peintures murales furent endommagées par les Turcs maîtres de la campagne. Mais le cadre le plus précieux que renfermait ce sanctuaire était, d'après les chroniqueurs, le fameux tableau dit de saint Luc, qui représentait la Vierge et l'enfant Jésus. Cette peinture ne saurait être attribuée à l'évangéliste, comme l'a cru le vulgaire. Une foi trop aveugle a pu seule l'en croire l'auteur ; mais on sait actuellement qu'elle est due au pinceau de Luca, peintre florentin du

IXᵉ siècle, qui se fit religieux, et se distingua tellement par sa piété, qu'on le surnomma *il santo Luca*. Néanmoins ce tableau était d'un si grand prix pour les membres de l'ordre, qu'il fut solennellement transporté à Rhodes lorsque cette ville se prépara à soutenir les siéges qui la menaçaient; et Villiers de l'Ile-Adam, lorsqu'il s'éloigna du rivage conquis par Soliman, l'emporta avec les autres objets qu'il put dérober aux sacriléges de la soldatesque mahométane. Les fresques, qu'on ne put enlever et qui furent détruites avec l'église, se laissent encore distinguer à travers les enlacements des lierres dont les pans de murs sont tapissés, et sous les guirlandes de clématites des jardins voisins qui retombent par-dessus. Les monuments ont, comme les hommes, de singulières destinées : ce jardin, dont les plantes envahissent les restes de la chapelle latine, appartiennent à une mosquée qui porte le nom de Soliman.

Les chevaliers avaient fortifié le mont Saint-Étienne, bien que l'escarpement de ses flancs dût leur en garantir l'inaccessibilité. Ils en avaient fait comme une espèce de petite place secondaire, entourée de murs flanqués de tours, dont deux se dressent encore, et dominent les abords du côté de l'Occident. Mais ce poste isolé, en cas d'investissement de Rhodes, ne pouvait que diviser les forces des défenseurs, en compromettant ceux commis à la garde du plateau de Saint-Étienne. Aussi les deux grands maîtres qui eurent à soutenir les efforts des armées ottomanes ont-ils abandonné cette position impossible à conserver. Soliman, en 1522, s'y établit et en fit sa demeure pendant tout le temps que dura le siége, et lorsque Villiers de l'Ile-Adam gravit les flancs abrupts de la montagne pour porter au sultan les clauses de la capitulation, il put, dès ce moment, juger avec douleur de quelle façon les mahométans accueilleraient celles qui

avaient pour objet de faire respecter par eux les édifices



du culte : il dut, en voyant le sanctuaire de la sainte

Vierge transformé en harem, prévoir le sort qui attendait les autres églises.

Des hauteurs de la ville, si l'on descend dans la partie basse, vers le port, on trouve le bazar. Au milieu du fouillis des boutiques où s'enchevêtrent celles des Grecs et des Juifs, on découvre un petit édifice qui, malgré ses dimensions restreintes, a un très-grand caractère. Sévère dans son ensemble, il offre de charmants détails à l'œil qui l'étudie. Il est percé de trois grandes fenêtres carrées, encadrées de feuilles d'acanthe, avec des croisillons fleurdelisés, et surmonté de gargouilles qui s'allongent sous la forme de dragons ou crocodiles. On y monte par un large escalier de pierre, en face duquel est un superbe cadre à colonnettes torses, où sont sculptés deux guerriers armés de toutes pièces, qui supportent l'écusson blasonné d'Émery d'Amboise. Sur la terrasse qui précède la façade s'ouvre une porte dont les chambranles sont ornés de sculptures, au milieu desquelles serpentent les flammes emblématiques de l'enfer; c'est l'ancien Châtelet. C'est là que siégeait le grand justicier de l'ordre. C'est dans cette salle, où conduit cette porte de funeste présage, que fut condamné à une mort ignominieuse le médecin juif qui trahit les défenseurs de Rhodes, et ce fut encore en ce lieu qu'avant qu'on prononçât, à Saint-Jean, la sentence qui déclara criminel le commandeur d'Amaral, son valet Blas Dias fut appliqué à la question avant d'être traîné au supplice.

Près de là sont les restes endommagés d'un édifice plus vaste, dont il reste une longue rangée d'arcades surmontées par des salles basses voûtées. C'était la caserne de la milice qui était à la solde de l'ordre de Saint-Jean. Les chambres étaient au premier étage, au-dessus des écuries où étaient logés les chevaux des frères de l'Hôpital.

A droite de la place où s'élève cette caserne est le quartier juif. Une grande rue le traverse, bordée de plusieurs maisons armoriées, parmi lesquelles la plus remarquable passe pour avoir été le palais de l'amirauté.

On se rappelle que ce quartier fut un des plus exposés aux coups des batteries turques. La facilité des approches de ce côté en avait favorisé l'établissement, et elles y firent de grands dégâts. On y retrouve encore de tous côtés les traces des terribles combats qui y furent soutenus par les assiégés, sous la forme d'énormes boulets de granit qui ont plus de deux pieds de diamètre. Ces singuliers projectiles, restés dans les rues où ils étaient tombés, sont aujourd'hui rangés contre les maisons, et y servent de bornes ou de siéges pour les habitants.

Ce n'est pas seulement à Rhodes que se retrouvent les créneaux blasonnés par les grands maîtres de l'Hôpital. L'intérieur de l'île offre aussi, de divers côtés, des vestiges intéressants de l'époque des chevaliers.

C'est d'abord, à l'orient, Zimboli, qui signifie en turc jacinthe, nom qui lui a été donné à cause de la quantité innombrable de ces fleurs qui croissent spontanément sur son sol. Les Grecs l'appellent aussi Rhodini, à cause de ses roses. C'est un village très-rapproché de Rhodes, qui conserve, comme traces de son antiquité, un grand nombre de petits autels ou cippes, décorés de têtes de béliers et de guirlandes de fleurs qu'accompagnent des inscriptions grecques. Eschine, exilé d'Athènes, fonda à Rhodes une école d'éloquence, et il avait fait choix de Zimboli pour y réunir ses nombreux disciples. A cette école, restée florissante pendant plusieurs siècles, il se forma des rhéteurs si célèbres, que Cicéron lui-même vint y étudier sous un maître dont il se plaisait à se reconnaître l'élève.

L'occupation des chevaliers de l'Hôpital est attestée en

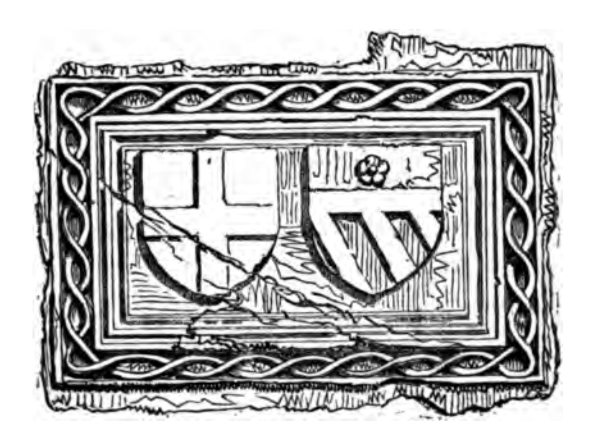
ce lieu par les travaux qu'ils firent pour entretenir et consolider un bel aqueduc antique, destiné à porter en ville la meilleure eau du pays, recueillie dans des canaux qui la prennent à une source située dans cette localité.

Du côté opposé, vers le couchant, les souvenirs de l'ordre de Saint-Jean se pressent; et, bien qu'ils soient à l'état de ruines, ils permettent d'apprécier l'importance que les grands maîtres attachaient à fortifier cette partie de l'île. Nous avons vu que le mont Philermo ou Saint-Étienne avait, à côté de son église, son poste militaire. Près de là est le village de Trianda, où les chevaliers avaient leurs villas, blanches, carrées, à deux étages terminés en terrasse, souvent crénelés. Devant eux s'ouvrait le vaste horizon de la Méditerranée. Il y existait un château fort. Mais, le jugeant incapable de se défendre, et plus propre à servir d'abri à l'ennemi que de refuge aux habitants, Jean-Baptiste des Ursins le fit raser.

Plus loin est Cremasto, où l'on doit croire que le grand maître d'Aubusson avait sa maison de plaisance, qu'indique encore son blason resté sur un pan de mur. Ce village descend jusqu'au rivage que protégeait un fort construit par Hélion de Villeneuve.

Ce grand maître fonda un bourg qui porte encore son nom et se rencontre à peu de distance de Cremasto, en suivant la côte. Au milieu il avait élevé un palais d'été dont quelques arceaux, des fenêtres et des portes sont encore debout, montrant l'écu de son illustre possesseur. Ce château, par sa position, commandait le rivage occidental; et, comme toutes les demeures de ces religieux guerriers, il pouvait en même temps servir d'habitation ou de défense. Assez fort pour opposer une résistance sérieuse à une attaque de surprise, il était un point stratégique qui avait sa valeur. Aussi son occupation ou son abandon furent-ils l'objet des hésitations du grand

maître d'Aubusson, dont la première idée fut de s'en servir pour protéger cette partie de la côte, et mettre à l'abri la population groupée autour. Dans ce but, il y mit une forte garnison. Se ravisant plus tard, et craignant que les défenseurs de Villeneuve ne fussent enveloppés et que le château ne fût emporté, d'Aubusson prit la résolution de l'abandonner. Il en avait même fait le sacrifice complet, et était sur le point de le raser pour qu'il ne servît pas à loger l'ennemi, lorsqu'il revint à sa première pensée et se décida à le faire occuper fortement, en confiant sa garde à un chevalier énergique, Antoine Duillas. L'histoire ne dit pas ce qu'il en avint; mais il est probable que les Hospitaliers, marchant au-devant de l'armée ottomane, jusque dans les flots, emmenèrent avec eux la garnison de Villeneuve, lorsqu'ils virent qu'il n'y avait aucun moyen d'empêcher leur multitude d'inonder le rivage. Peut-être même le firent-ils sauter pour qu'il ne tombât pas aux mains des Turcs, et les ruines que l'on y retrouve aujourd'hui ont tout l'air d'être le résultat de ce sacrifice volontaire.



Tels sont les points intéressants qui sont les plus rapprochés de la place. En s'avançant dans l'intérieur de l'île, on en rencontre beaucoup d'autres qui attestent la

prudence des chefs de l'Hôpital, et l'excellente organisation qu'ils avaient su apporter dans les défenses qui devaient contribuer à la protection des postes avancés qu'ils occupaient au milieu du cercle des ennemis de la religion et des Francs. Le village d'Archanghelos est encore dominé par les ruines du château que Jacques de Milly ordonna d'y élever, et qui ne fut achevé que sous le magistère de des Ursins, comme le prouve l'écusson de ce grand maître.

A l'extrémité sud de l'île était le château de Catavia, sentinelle avancée sur le promontoire qui forme le cap de ce nom. Au centre et sur le mont Artamiti, l'antique Atabiris, où Jupiter avait un temple, était le fort de Feracli ou Fando, qui servait de prison aux chevaliers privés de l'habit. Chaque point du rivage, chaque sommet qui permettait de s'y établir fortement était défendu par un castel, et tous ces postes, à peu de distance les uns des autres, se reliaient entre eux en protégeant les populations.

De tous ces lieux fortifiés, le plus important était Lindos. La ville antique, l'une des trois premières fondées dans l'île, dont les débris informes jonchent le sol de toutes parts, a fait place à une bourgade habitée par des cultivateurs et quelques pêcheurs. Les maisons sont groupées au pied d'un rocher fort élevé qui porte à son point culminant, comme un nid d'aigle, une forteresse à laquelle servent de racines les fondations plus que séculaires de l'antique acropole que couronnait un temple de Minerve. Par les marches de plusieurs escaliers longs et rapides, on arrive à des salles encore entières, avec de grandes cheminées fleurdelisées. Des anges, peints à fresque, sur leurs larges manteaux y soutiennent la croix ancrée et le chapeau de cardinal de Pierre d'Aubusson. Plusieurs salles se succèdent, et à côté se voient les restes

d'un oratoire pour lequel la religion n'avait pas dédaigné de se servir des matériaux arrachés au temple païen. Aucun point de cette côte n'offrait un lieu aussi propice à l'établissement d'une fortification, du haut de laquelle la vue pouvait s'étendre au loin vers les rivages de l'Égypte, et dont l'escarpement présentait une défense inexpugnable à l'ennemi. Aussi les chevaliers de l'Hôpital avaient-ils profité de ces avantages; et des raisons analogues à celles qui avaient décidé l'emplacement du temple antique s'offrant de loin à l'adoration des païens, engagèrent l'ordre de Saint-Jean à élever au même lieu une citadelle dont les créneaux menaçaient à l'horizon les ennemis du nom chrétien.

Tels sont les souvenirs qu'ont laissés derrière eux les chevaliers de Rhodes, en remettant cette île aux mains des Turcs. Les religieux de l'Hôpital n'y ont résidé que deux cent douze ans; mais les monuments qu'ils y ont élevés, témoignages vivants de leur possession, leur ont survécu près de trois siècles déjà; espérons qu'ils pourront longtemps encore montrer aux générations futures les signes de leur force et de leur grandeur. Quant à leur gloire, qui est impérissable, elle se transmettra d'âge en âge, comme un exemple immortel de ce que peuvent la foi, le courage et le dévouement, et c'est un grand honneur pour la France, représentée à Rhodes ou en Palestine par les grands maîtres les plus illustres, d'avoir été en Orient, dès le XI[e] siècle, le bouclier et l'épée de l'Europe chrétienne et civilisatrice, comme elle s'efforce de l'être, de nos jours, sur tous les points du globe.

FIN

LISTE CHRONOLOGIQUE

DES GRANDS MAITRES DE L'ORDRE DE SAINT-JEAN DE JÉRUSALEM

EN PALESTINE

Gérard Tunc, fondateur avant la prise de Jérusalem.
1118 — Raimond Dupuy, du Dauphiné.
1160 — Auger de Balben, du Dauphiné.
1165 — Arnaud de Comps, du Dauphiné.
1167 — Gilbert d'Assailly.
1169 — Gastus ou Gaston.
1170 — Joubert.
1179 — Roger des Moulins.
1187 — Garnier de Syrie.
1187 — Ermengard d'Aps.
1192 — Godefroy de Duisson.
1194 — Alphonse de Portugal.
1195 — Geoffroy le Rat, de la langue de France (on le croit de Touraine).
1206 — Guérin de Montaigu, de la langue d'Auvergne.
1231 — Bertrand de Texis.
1239 — Guarin ou Guérin.
1243 — Bertrand de Comps, du Dauphiné.
1245 — Pierre de Vilbride.
1251 — Guillaume de Châteauneuf.
1260 — Hugues de Revel, du Dauphiné.
1278 — Nicolas Lorgue.
1289 — Jean de Villiers, de la langue de France, passe en Chypre.

DANS L'ILE DE CHYPRE

A LIMISSO

1296 — Odon de Pins, du Languedoc.
1297 — Guillaume de Villaret.
1308 — Foulques de Villaret s'empare de Rhodes.

A RHODES

CHEVALIERS DE RHODES

1323 — Hélion de Villeneuve, de Provence.
1346 — Dieudonné de Gozon, de Provence.
1353 — Pierre de Corneillan, de la langue de Provence.
1354 — Roger de Pins, du Languedoc.
1365 — Raymond Bérenger, de la langue de Provence.
1373 — Robert de Julliac.
1376 — Hernandès d'Heredia, d'Aragon.
1382 — Philibert de Naillac, du Berri.
1421 — Antoine Fluvian.
1437 — Jean de Lastic, d'Auvergne.
1454 — Jacques de Milly, de la langue d'Auvergne.
1461 — Raymond Zacosta, de Castille.
1467 — Jean-Baptiste des Ursins.
1476 — Pierre d'Aubusson, de la Marche.
1503 — Émery d'Amboise, de Touraine.
1513 — Guy de Blanchefort.
1513 — Fabrizio Carretto, de la langue d'Italie.
1521 — Villiers de l'Ile-Adam, de la langue de France, dernier grand maître à Rhodes.

TABLE

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

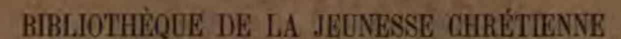
CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

2644. — Tours, impr. Mame.





BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

FORMAT GRAND IN-8° — 1re SÉRIE

VOLUMES ORNÉS DE 4 BELLES GRAVURES SUR BOIS

BARON DES ADRETS (LE), Épisode du commencement des guerres de religion du XVIe siècle, par Théophile Ménard.

BLANCHE DE CASTILLE (HISTOIRE DE), par Jules-Stanislas Doinel, ancien élève de l'école des Chartes, bibliothécaire-archiviste de Niort.

CHEVALIERS DE RHODES (HISTOIRE DES), par Eugène Flandin, auteur du *Voyage en Perse;* quinze bois dans le texte et quatre hors texte.

COLBERT, ministre de Louis XIV (1661-1683), par Jules Gourdault.

COMTE DE TYRONE (LE), ou l'IRLANDE ET LE PROTESTANTISME AU XVIe SIÈCLE, par C. Guenot.

DUCS DE SAVOIE (LES) AUX XVe ET XVIe SIÈCLES, par Charles Buet.

ESPAGNE (L'), Mœurs et paysages, histoire et monuments, par l'abbé Léon Godard; illustrations par Gustave Doré.

FABIOLA, ou L'ÉGLISE DES CATACOMBES, par son Ém. le Cardinal Wiseman, Archevêque de Westminster; traduit de l'anglais par M. Richard Viot.

FRANÇOIS DE LORRAINE, duc de Guise, surnommé le Grand (VIE DE), par M. Ch. Cauvin.

GÉNIE DU CHRISTIANISME, par M. le vicomte de Chateaubriand.

GODEFROI DE BOUILLON, par Alphonse Vétault, ancien élève pensionnaire de l'école des Chartes.

HISTOIRE NATURELLE EXTRAITE DE BUFFON ET DE LACÉPÈDE; orné de nombreuses illustrations dans le texte.

ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, par M. le Vte de Chateaubriand.

JEANNE D'ARC, par M. Marius Sepet, ancien élève de l'école des Chartes.

JÉRUSALEM DÉLIVRÉE (LA), poëme en vingt chants, par Torquato Tasso. Traduit de l'italien.

JEUNESSE DU GRAND CONDÉ (LA), par M. Jules Gourdault.

LEÇONS DE LA NATURE (LES), par L. Cousin-Despréaux.

LE MOYEN AGE ET SES INSTITUTIONS, par Oscar Havard.

LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS DU XVIe SIÈCLE, choix de morceaux avec une Introduction, de brèves Notices et des Notes, par Raoul Chotard, augmenté de morceaux choisis des meilleurs poëtes, par Alcide Guérin.

LES PLUS BELLES CATHÉDRALES DE FRANCE, par M. l'abbé Bourassé; gravures sur bois dans le texte et hors texte.

LES PREMIERS APOTRES DES GAULES, par l'abbé Ét. Georges (de Troyes).

LES SAINTS ÉVANGILES, d'après la Vulgate, trad. nouvelle par MM. Bourassé et Janvier, chanoines de l'église métropolitaine de Tours.

MARÉCHAL FABERT (LE), d'après ses mémoires et sa correspondance, par E. de Bouteiller, ancien député de Metz.

MARTYRS (LES), par M. le vicomte de Chateaubriand.

QUATRE DERNIERS PAPES (LES), par son Ém. le cardinal Wiseman.

RÉVOLTE AU BENGALE (LA) **EN 1857 ET 1858**, Souvenirs d'un officier irlandais, par Arthur Mangin.

ROME, ses églises, ses monuments, ses institutions; 4 gravures sur acier.

SAINT LOUIS ET SON SIÈCLE, par le vicomte Walsh.

SUGER, par Alph. Vétault, ancien élève-pensionnaire de l'école des Chartes.

SULLY ET SON TEMPS, d'après les mémoires et documents du XVIe siècle, par M. Jules Gourdault.

VOYAGES DANS LE NORD DE L'EUROPE. — UN TOUR EN NORWÉGE, UNE PROMENADE DANS LA MER GLACIALE (1871-1873), par Jules Leclercq.

Tours. — Imprimerie Mame.


3 2044 011 450 707